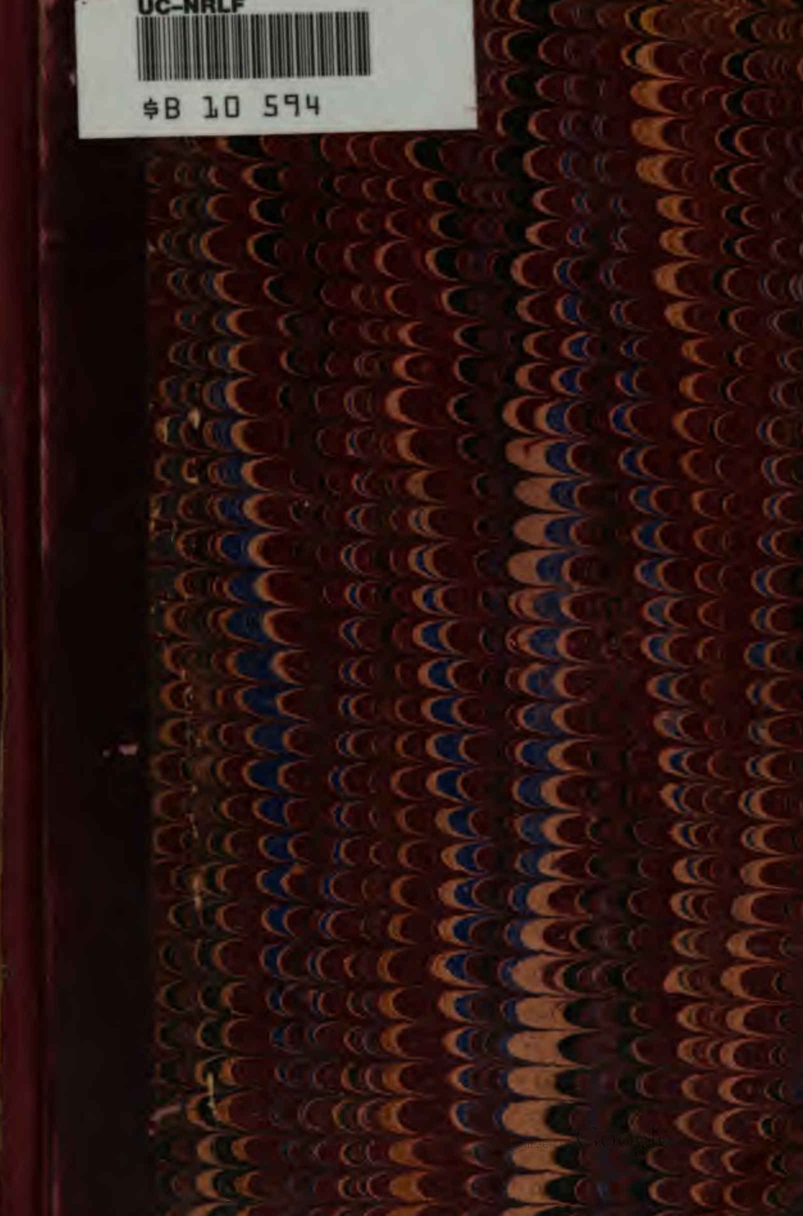
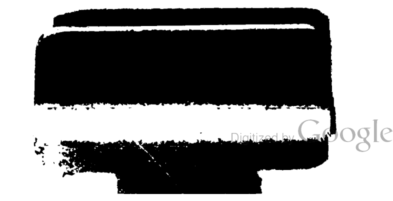

UC-NRLF
$B 10 594


BERKELEY
LIBRARY





COURS D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

PREMIÈRE PARTIE

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

COURS D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

OU

EXPOSITION COMPLÈTE DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE

PAR

UN DIRECTEUR DES CATÉCHISMES

De la Paroisse Saint-Sulpice

PREMIÈRE PARTIE

DIVINITÉ DU CHRISTIANISME

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE PAR L'AUTEUR



LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE
LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS

PARIS | LYON
90, RUE BONAPARTE, 90 | 2, RUE BELLECOUR, 2

1875

APPROBATION

Marie-Dominique-Auguste SIBOUR, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, Archevêque de Paris.

Sur le rapport de l'examinateur par nous désigné et les conclusions favorables de notre *commission des études*, nous avons approuvé et approuvons par ces présentes l'ouvrage intitulé Cours d'instruction religieuse, par M. H. Icard, directeur des Catéchismes de Saint-Sulpice.

Donné à Paris, sous le sceau de nos armes, le seing de notre vicaire général, président, et le contre-seing du membre secrétaire de notre Commission des études, le 1er août 1853.

Le Président de la Commission des Études,
L. Bautain,
V. g.

Le Secretaire de la Commission des Études,
J. Flandrin,
Chan. hon.

PRÉFACE

Il n'est rien qui doive exciter en nous un plus vif intérêt que l'éducation religieuse de la jeunesse.

L'avenir de l'homme se prépare dans son enfance ; la direction donnée à son esprit et à son cœur pendant ces premières années consacrées à l'instruction ou à des études professionnelles, aura une grande influence sur sa vie, quelle que soit sa situation dans ce monde, quelque carrière qu'il soit destiné à parcourir. Voilà pourquoi l'Église, qui a l'intelligence de nos intérêts les plus sacrés et qui a reçu de Dieu la mission de veiller sur nos âmes, témoigne une si tendre sollicitude à l'égard des enfants, pour conserver leur innocence, pour leur apprendre à tourner leur cœur vers Dieu, pour les familiariser de bonne heure avec le langage et avec les pensées de la foi.

Les soins de l'Église deviennent plus assidus à me-

sure qu'elle voit s'approcher, pour ses enfants le moment de la première communion. Son langage toujours simple, comme il convient, prend néanmoins alors une expression plus grave. Elle ne se borne plus à les entretenir des traits de l'histoire sainte, qui les avaient initiés aux premières connaissances de la Religion ; elle s'applique à graver dans leur mémoire la lettre du catéchisme, livre dont de grands philosophes ont admiré la simplicité et la profondeur ; elle leur en explique la doctrine sur les principaux mystères, sur la morale et sur les sacrements ; elle les habitue aux exercices de la vie chrétienne.

L'œuvre que l'Église avait commencée dans les enfants, quand ils sortaient à peine du berceau, elle la continue les années qui suivent la première communion, époque périlleuse pour tous. Elle sait les dangers qu'ils courent alors dans les colléges, dans les ateliers, et même souvent, pourquoi ne le dirions-nous pas ? dans leur propre famille. Que deviendraient-ils, au milieu d'une société dont les maximes et les mœurs sont si contraires à l'Évangile, s'ils n'avaient à opposer que les impressions du premier âge et des notions nécessairement superficielles de la doctrine chrétienne, aux préjugés répandus contre la Religion, à l'entraînement des mauvais exemples, aux séductions du monde ?

Il faut donc aux jeunes gens une connaissance plus approfondie de la Religion ; il leur faut une instruction suivie, méthodique, raisonnée, sur les graves

questions qui touchent aux origines et au fondement du christianisme, à ses dogmes, à sa morale, à sa discipline; il est nécessaire qu'on attire et que l'on fixe leur attention sur les points les plus exposés à la contradiction de la part des incrédules modernes, afin de les protéger contre les difficultés dont ils entendront parler, qui pourraient les arrêter et jeter dans leur esprit des semences de doute.

C'est dans ce but qu'il s'est formé sur plusieurs paroisses des associations de jeunes gens, sous le nom de *catéchismes de persévérance*, de *conférences*, de *cercles*, et que dans les institutions et les colléges bien dirigés, il y a des *cours d'instruction religieuse*, destinés aux élèves des classes supérieures. Ces conférences réparent, au moins en partie, le défaut capital que nous remarquons dans la plupart des écoles et des colléges, où les études religieuses ont une si faible part, tandis qu'on élargit tous les jours le cercle des connaissances et des sciences naturelles. Que serait-ce si les ennemis du Christianisme parvenaient à substituer à ce qui se fait aujourd'hui dans les écoles et établissements, ce qu'ils appellent l'éducation *laïque?*

Ces hommes voudraient exclure des écoles tout instituteur revêtu d'un caractère sacré ou d'un habit religieux. « Il faut, dit à ce sujet le vénérable archevêque de Paris, que la confusion des idées et le « trouble moral soient arrivés à leur dernier terme, « pour qu'un semblable défi soit porté à la raison et « à la justice, sans exciter un cri universel de répro-

« bation... Mais cette prétention incroyable a son « explication bien simple : on ne voudrait plus que « l'Église enseignât, parce qu'on voudrait que la Re- « ligion ne fût plus enseignée. Tel est le vrai sens du « mot *laïque*, appliqué à l'éducation, et de fait on ne « le dissimule guère ; on réclame l'école laïque pour « avoir l'école sans Dieu ; la religion n'aurait plus de « place dans l'enseignement, elle serait reléguée dans « l'intérieur de la famille (1). » Nous espérons, pour l'honneur et le bien de la France, que cette funeste idée ne prévaudra jamais comme système ; mais il n'en est pas moins vrai, qu'en fait, l'instruction chrétienne n'est donnée que d'une manière insuffisante dans un nombre considérable d'institutions, ce qui explique la profonde ignorance où tant de personnes sont de la Religion... Voilà, avec les penchants déréglés du cœur, ce qui forme tant de jeunes incrédules, qui s'appellent *libres penseurs* et qui s'imaginent l'être, tandis qu'en réalité ils pensent fort peu par eux-mêmes, et qu'ils ne se soustraient à l'autorité tutélaire de l'Église que pour se laisser égarer et entraîner par des maîtres de mensonge, par l'opinion et par le respect humain. C'est pour nous un motif de désirer que l'on fortifie l'enseignement chrétien dans les catéchismes de persévérance des paroisses et dans les maisons d'éducation, afin de préparer à la so-

(1) *Mandement de Son Ém. le cardinal archevêque de Paris sur l'Éducation*, année 1874.

ciété des hommes solidement instruits et des mères de famille qui conserveront avec non moins d'intelligence que de fidélité le dépôt sacré des traditions religieuses.

Nous nous estimerions heureux s'il nous était donné de contribuer, pour notre faible part, à ce résultat, en aidant quelques jeunes gens dans l'étude si intéressante de la Religion, en leur indiquant un plan qui est naturel et facile.

Le cours d'*instruction religieuse* est divisé en quatre parties.

La première partie est consacrée à la divinité du Christianisme. Nous avons dû exposer et constater le fait des révélations successives que les hommes ont reçues de Dieu dès le commencement du monde, rappeler les traditions historiques du christianisme, les origines premières de ses dogmes, parce qu'on y voit une preuve sensible de l'antiquité et de l'unité de la vraie religion qui, après avoir traversé plus de quarante siècles, demeurant invariable dans son fond, à reçu enfin de Notre-Seigneur Jésus-Christ sa dernière perfection.

Quelques considérations préliminaires sur Dieu, sur l'homme et sur la création, préparent les voies à cette exposition des preuves de la divinité du christianisme. Il importe que les jeunes gens, dont l'intelligence est plus cultivée réfléchissent sur ces questions fondamentales : la spiritualité de l'âme, la certitude, la liberté humaine : la notion et l'existence de

Dieu ; les rapports de Dieu avec l'homme par la révélation ; le besoin que nous avions d'une révélation. Il importe qu'ils aient des idées saines et nettes sur ces points, pour être à même d'apprécier plus tard, quand ils en entendront parler, les doctrines funestes qui circulent sous toutes les formes dans la société, le Matérialisme, le Panthéisme, le Positivisme, le Scepticisme, la Morale indépendante, et tant d'autres erreurs monstrueuses qui obscurcissent l'intelligence de plusieurs et les égarent malheureusement dans la direction de leur vie. Systèmes d'ailleurs qui ne soutiennent pas une discusion sérieuse, quand on parvient à les réduire à leur plus simple expression, et qui ne paraissent avoir quelque valeur qu'à raison de la témérité présomptueuse de ceux qui les avancent au nom de la *science*, et de l'ignorance de ceux qui les écoutent.

Dans la seconde partie, nous nous sommes appliqué à établir l'autorité de l'Église, qui est la gardienne de la Religion, la colonne assurée de la vérité. Nous en avons considéré la constitution, l'autorité doctrinale, la puissance législative, les caractères essentiels. Dans un siècle où l'idée du devoir est si affaiblie, où les esprits se laissent si facilement aller à tout vent de doctrine, et enfin où les volontés se montrent si impatientes du joug de l'autorité, il est nécessaire de présenter au monde la mission divine, l'auguste caractère des évêques et l'autorité éminente du Souverain Pontife, pasteur suprême qui, selon la belle expression de saint

Ignace martyr, *préside dans la charité* l'Église catholique dont il est le centre. C'est en lui, c'est sous sa conduite, à cause de la *principauté principale* de son siége, comme l'a dit un autre illustre docteur et martyr, saint Irénée, que doivent s'unir tous les fidèles avec leurs pasteurs, qui sont répandus dans l'univers entier.

L'autorité de l'Église établie, nous avons expliqué le symbole, c'est-à-dire les dogmes consignés dans cette profession de la foi catholique. La troisième partie du cours d'*instruction religieuse* traite de la morale; la quatrième des sacrements, du culte public et des fêtes que l'on célèbre dans le cours de l'année ecclésiastique.

Celui qui aura étudié le christianisme, avec un cœur simple, désireux de connaître la vérité, se sentira pénétré d'un profond respect pour l'œuvre de Dieu, et il la considérera avec une religieuse attention dans toutes ses parties. Les divers systèmes imaginés pour la combattre ne lui paraîtront alors que des rêves et des fables, ou plutôt de déplorables illusions qui égarent les âmes, et lui ne s'attachera qu'à Jésus-Christ, notre maître, qui seul a les paroles de vie. Plus il cultivera cette étude et sera docile à la direction qu'il recevra de l'Église, plus aussi il vivra en assurance sous la conduite de ses légitimes pasteurs : il verra, il goûtera par sa propre expérience, tout ce qu'il y a de vérité dans les mystères de Notre-Seigneur, de pureté dans ses préceptes, de secours et de consola-

tions réelles dans son service, pour toutes les situations de la vie.

Paris, le 29 juin 1875, jour des Saints-Apôtres
saint Pierre et saint Paul.

Il y a dans ce cours d'*instruction religieuse*, au premier volume surtout, des questions qui touchent à la philosophie et que l'on ne traite pas dans les catéchismes ordinaires de persévérance des paroisses ; elles sont réservées aux jeunes gens dont l'intelligence est plus cultivée.

Les leçons sont divisées en deux ou plusieurs points, pour soulager l'attention et la fixer sur l'objet et le sens des questions dont on s'occupe ; nous avons eu soin, dans ce même but, de séparer, par des numéros, les idées principales, quand cela nous a paru utile.

COURS
D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

LEÇON I

ÉTUDE DE LA RELIGION

Le monde, quand on le considère sous le rapport religieux, présente un spectacle étrange. Ce qui est pour nous de l'intérêt le plus grave est cependant ce qui occupe le moins la pensée de la plupart des hommes; et la religion chrétienne, qui, par l'éclat de lumière et les inappréciables bienfaits qu'elle a répandus ici-bas, devrait réunir tous les esprits dans la profession d'une même foi, est pour plusieurs un objet de dispute et de contradictions.

Que d'hommes indifférents sur tout ce qui touche à la religion!.. Les uns le sont par habitude, les autres par système. Dans les premiers, cette indifférence est la suite des passions du cœur ou de la préoccupation des affaires qui absorbent leurs pensées, sans leur laisser la liberté de s'élever à la considération des mystères invisibles d'une vie future. Les autres pen-

sent que toutes les formes de religion sont arbitraires, qu'il est libre à chacun de suivre les habitudes de son pays ou de sa famille, s'il n'aime mieux se former à lui-même des croyances et un culte : pourvu que l'on réserve le dogme de l'existence de Dieu et quelques principes généraux de morale, le reste ne touche pas, selon eux, à la substance de la religion.

En dehors de ce système d'indifférence qui est la grande plaie de notre siècle, combien d'erreurs anciennes et d'erreurs récentes égarent les esprits ! La vérité sera toujours en butte aux contradictions des hommes, parce qn'elle va contre toutes les illusions de l'orgueil et contre toutes les passions du cœur. On dispute sur le sens de l'Évangile et sur l'institution de l'Église : de là les sectes innombrables qui, divisées sur plusieurs points, ont cela de commun qu'elles refusent de reconnaître l'autorité du corps des pasteurs que Jésus-Christ a établi pour enseigner les fidèles. — On conteste la divinité de Jésus-Christ, on voudrait ne voir en lui qu'un sage qui, doué de plus de lumières que ceux qui l'avaient précédé, aurait mis à profit les idées déjà acquises à la société, et fait avancer le monde dans une voie de progrès par de nouveaux développements de ces idées. — On va plus loin : on révoque en doute la Providence et la nécessité d'une religion, comme si Dieu eût abandonné les hommes à eux-mêmes sans exiger d'eux ni prière, ni dépendance, ni amour. — Il se trouve des esprits plus égarés encore, qui n'admettent ni l'existence de Dieu, ni la spiritualité, ni la liberté de l'âme, et qui, poussant l'erreur jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes, ne croient plus à l'ordre moral ; ils substituent la

distinction de l'utile et du dangereux à celle du bien et du mal; pour eux il n'y aurait ni vice ni vertu...

Tous ceux qui propagent ces funestes doctrines ne s'appellent pas franchement athées; ils prennent des détours et dissimuleut le fond de leurs pensées sous des sophismes, dans des phrases cauteleuses; mais en vérité ils n'admettent pas un Dieu personnel, un Dieu distinct du monde, un Dieu créateur, tel que nos pères l'ont adoré. Ils voudraient une éducation sans croyances, une société sans religion, les hommes sans âme, un monde sans Dieu.

Quand notre pensée se porte sur les passions qui éloignent les hommes de la vérité, sur tant de systèmes opposés; quand nous considérons ces pitoyables écarts où se laissent aller au détriment de leur âme, des hommes que nous aimons comme nos frères, pouvons-nous n'être pas douloureusement affectés?

« Combien notre nature est corrompue! dit à ce « sujet un illustre prélat. Il y a six mille ans que « l'homme est sur la terre; il y a dix-huit cents ans « que l'Évangile est prêché. Dieu, l'âme, la vertu, le « ciel, devraient être des vérités acquises, incontes-« tées, le pain quotidien, le premier trésor de tous « les hommes. Nullement. Ce trésor, on nous le con-« teste! Et que de funestes esprits viennent contester « ces vérités premières à la face de notre vieille et « légère société, et notre société, sans s'inquiéter un « moment, pour se demander où ces doctrines d'im-« piété et d'immoralité la mènent, continue avec in-« souciance ses affaires et ses plaisirs; et, ce qui est « plus triste, elle réserve à ces doutes impies l'atten-

« tion et quelquefois la faveur et la célébrité qu'elle « refuse si souvent à ceux qui ne lui parlent que le « langage du bon sens, de la vertu et du respect !

« Toujours las de la vérité ancienne, jamais attristé « de l'erreur nouvelle, et ne prévoyant jamais les « abîmes où il court, voilà l'homme ! Et il lui faut des « coups de tonnerre, et quelquefois un siècle entier « d'effroyables douleurs pour lui faire retrouver le « bon sens et l'honnêteté perdue [1] »

L'évêque d'Orléans écrivait ces lignes en 1867. Depuis lors le tonnerre a grondé sur la France, Dieu a frappé le pays de grands coups ; la société s'est vue chancelante, incliner vers un abîme où l'entraînaient les mauvaises doctrines, beaucoup plus que ses revers militaires ; mais la voix de Dieu a-t-elle été entendue, et son action dans ces déplorables événements a-t-elle été comprise !.... L'erreur se propage avec une effrayante rapidité dans le monde, par tous les moyens de la presse, revues, journaux, brochures, et par ceux que met en œuvre une secte ardente ; et on ne voit pas qu'en pénétrant le peuple d'athéisme, de sensualisme, en lui ôtant sa religion, ses croyances, on lui enlève aussi la vertu, la résignation et l'espérance, et on lâche la bride à de fougueuses convoitises, on prépare de terribles secousses à la société. Les âmes se perdent et la paix du monde est compromise. Que Dieu préserve notre pays des calamités sans fin que ces doctrines dissolvantes attireraient infailliblement ! Tandis que les orgueilleux se perdent dans la vanité de leurs pensées, nous sentons vivement

[1] Mgr Dupanloup, *l'Athéisme et le Péril social*, 1867.

le besoin de lui demander la lumière qu'il donne aux hommes simples, de bonne volonté. Nous comprenons le besoin d'une étude sérieuse de la religion, pour mieux connaître le don de Dieu, pour l'aimer davantage, et pour être à même d'en instruire les autres.

§ 1. NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LA RELIGION.

Il ne faut pas un grand effort de raison pour comprendre que l'étude la plus intéressante et la plus essentielle pour nous est l'étude de la religion. Que l'homme cultive les arts, la littérature, les sciences humaines; qu'il se livre à de laborieuses recherches du passé pour étudier l'histoire des nations qui se sont succédé, ou celle de la nature et des phénomènes dont le monde a été le théâtre, nous ne blâmerons pas sa curiosité, nous applaudirions plutôt à ses efforts. Mais, avant de chercher ainsi à pénétrer le secret des choses qui lui sont étrangères, ne devrait-il pas s'étudier lui-même ?... Cette connaissance n'est-elle pas d'un intérêt plus grave, plus immédiat? Or qui nous révélera les lois qui doivent diriger notre vie dans ce monde; qui nous fera remonter à notre origine première; qui nous rendra compte des desseins de Dieu; qui nous éclairera sur notre fin ultérieure, si ce n'est la religion?

La raison ne suffit pas pour résoudre ces questions importantes, car elle n'a pas de données assez sûres pour découvrir l'origine des choses, et elle ne peut soulever le voile qui cache l'avenir. Quand on voit les plus beaux génies de l'antiquité païenne flotter incertains entre la vérité et l'erreur, tantôt affirmer que

l'âme est spirituelle et qu'elle survit au corps, tantôt ne parler de ces doctrines consolantes que sous une forme dubitative ; quand on les voit n'oser affirmer s'il y a un Dieu créateur ou si le monde est éternel, si les hommes sont libres ou s'ils sont soumis à un destin aveugle, on demeure facilement convaincu de la faiblesse extrême de la raison pour la solution de tous ces grands problèmes. Ce n'est pas qu'elle ne puisse s'élever par la vue des créatures à l'idée de Dieu et de quelques-unes de ces perfections invisibles; mais qu'il lui faut pour cela d'application et de persévérance, si elle n'est pas soutenue par des secours extérieurs ! que difficilement elle se dégage des préjugés que les passions ou l'éducation lui ont donnés !... D'ailleurs, alors même que la raison parvient par la lumière naturelle à connaître Dieu comme cause première de toutes choses, et que par la réflexion sur elle-même, sur la nature de l'homme, elle se forme quelques idées de sa fin naturelle, elle ne demeure pas moins dans une ignorance absolue sur ce que nous sommes dans l'ordre surnaturel, sur la fin ultérieure pour laquelle nous avons été créés. Donc l'homme, son origine, ses destinées, les lois qui doivent régir ses rapports avec Dieu,... demeureront pour nous d'impénétrables secrets, si la religion ne nous éclaire ; et cependant, si sur des points d'une si haute gravité nous ne pouvions nous fixer, que nous importerait de savoir tout le reste ?

Ceux qui n'ont pas le bonheur de partager nos convictions doivent convenir, du moins, qu'il n'y a pas de quoi se flatter ni s'enorgueillir de cette ignorance et de l'indifférence que plusieurs témoignent à sortir

de ce triste état. Il ne convient pas de porter la tête haute quand on a le cœur si bas, et que l'on se méprise soi-même assez pour n'avoir nul soin de son âme, de son passé et de son avenir. « L'immortalité de « l'âme, » disait Pascal, et nous devons le dire également de la religion que Dieu a établie pour nous préparer à une immortalité bienheureuse, « l'immortalité de « l'âme est une chose qui nous importe si fort et qui « nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu « tout sentiment pour être dans l'indifférence de sa- « voir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos « pensées doivent prendre des routes si différentes, « selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou « non, qu'il est impossible de faire une démarche « avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue « de ce point qui doit être notre dernier objet. Ainsi « notre premier intérêt et notre premier devoir est « de nous éclaircir sur ce sujet d'où dépend toute « notre conduite. Et c'est pourquoi, parmi ceux qui « n'en sont pas persuadés, je fais une extrême diffé- « rence entre ceux qui travaillent de toutes leurs « forces à s'en instruire et ceux qui vivent sans s'en « mettre en peine et sans y penser.

« Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux « qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le « regardent comme le dernier des malheurs, et qui, « n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recher- « che leur principale et leur plus sérieuse occupation. « Mais, pour ceux qui passent leur vie sans penser à « cette dernière fin de la vie, et qui, par cela seul qu'ils « ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les « persuadent, négligent d'en chercher ailleurs et

« d'examiner à fond si cette opinion est de celles que
« le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de
« celles qui, quoique obscures en elles-mêmes, ont
« néanmoins un fondement très-solide, je les consi-
« dère d'une manière très-différente. Cette négligence
« en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur
« éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'at-
« tendrit : elle m'étonne et m'épouvante, c'est un
« monstre pour moi.

« Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour com-
« prendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable
« et solide, et que tous nos plaisirs ne sont que va-
« nité, que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort
« qui nous menace à chaque instant nous mettra en
« peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un
« état éternel de bonheur ou de malheur, ou d'anéan-
« tissement. Entre nous et le ciel, ou l'enfer, ou le
« néant, il n'y a donc que la vie qui est la chose du
« monde la plus fragile, et le ciel n'étant pas certai-
« nement pour ceux qui doutent si leur âme est im-
« mortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

« Il n'y a rien de plus réel que cela ni de plus ter-
« rible. Faisons tant que nous voudrons les braves,
« voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

« C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de
« cette éternité qui les attend, comme s'ils pouvaient
« l'anéantir en n'y pensant pas. Elle subsiste malgré
« eux, elle s'avance, et la mort qui la doit ouvrir les
« mettra infailliblement, dans peu de temps, dans
« l'horrible nécessité d'être éternellement anéantis
« ou malheureux.

« Voilà un doute d'une terrible conséquence, et

« c'est déjà un très-grand mal que d'être dans le « doute ; mais c'est un devoir au moins indispensable « de chercher quand on y est. Ainsi celui qui doute « et qui ne cherche pas est, tout ensemble, et bien in- « juste et bien malheureux. Que s'il est, avec cela, « tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et « enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état « même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, « je n'ai pas de terme pour qualifier une si extrava- « gante créature[1]. »

L'homme raisonnable ne portera pas longtemps le poids d'un pareil doute ; il ne peut pas rester indifférent sur la question d'un avenir éternel, et dès lors il sent l'impérieuse nécessité d'étudier la religion. Quand le doute aura disparu de son esprit, quand, à la suite d'une application sérieuse et par la miséricorde de Dieu, il sera convaincu de la vérité du christianisme ; il ne se croira pas dispensé de continuer ses études, jusqu'à ce qu'il ait acquis une connaissance suffisante, non-seulement des principes sur lesquels repose la religion, mais de ses dogmes, de ses préceptes, de son culte. Plus il connaîtra l'excellence, la profondeur, la beauté des dogmes que Dieu nous a révélés, la sainteté de la morale évangélique, la raison des diverses pratiques du culte, plus il appréciera le bonheur d'être chrétien, et se sentira affermi dans la résolution de vivre conformément à sa foi.

L'estime et l'amour d'une chose sont naturellement en rapport avec l'idée que l'on a conçue de son excellence ; quelque parfaites que soient en elles-mêmes,

[1] *Pensées de Pascal*, Nécessité d'étudier la religion.

quelque avantageuses que soient pour nous les observances religieuses, nous les aimerons peu si nous ne les connaissons que superficiellement, et c'est bien la raison de l'indifférence pratique où vivent un si grand nombre d'hommes, qui d'ailleurs ont foi dans le Christianisme. Que de beautés dans cette religion qui raviraient le cœur ! Que de motifs de consolation qui donneraient l'espérance aux âmes affligées et les relèveraient de leur abattement ! Que de moyens de surmonter les inclinations les plus déréglées, et d'opérer une sorte de transformation dans les natures les plus difficiles !... Mais l'homme ignorant ne soupçonne ni ces beautés, ni ces richesses de la grâce divine ; il vit à côté du christianisme, sans en ressentir les bienfaisantes influences. Ah ! si du moins, une fois dans sa vie, il consentait à recueillir ses pensées et à invoquer la lumière d'en haut pour écouter ensuite avec respect les enseignements de la religion, comme toutes choses lui apparaîtraient sous un aspect différent !...

L'homme qui a pu considérer de près le christianisme n'a pas besoin d'être excité par l'idée du devoir, à étudier ses dogmes et ses préceptes. Il se sent attiré vers cette étude par le sentiment du bonheur qu'il y trouve, car elle a des charmes qui le captivent ; ce sont les délices de sa vie. Cependant une autre considération le touche. Heureux d'avoir trouvé la vérité, il désire la communiquer à d'autres qui puissent en jouir comme lui. On a dit qu'au jour où la patrie est en danger tout citoyen devient soldat ; nous dirons avec encore plus de vérité : quand l'Église souffre, quand elle est en péril, tout chrétien a reçu

de Dieu une mission pour la défendre et pour propager ses doctrines sous la direction des premiers pasteurs. Ne faut-il pas, en effet, que dans un temps, où les peuples sont menacés de périr sous l'action de désolantes doctrines, dans un pays, où les ennemis de la religion ont répandu partout et font circuler dans les veines de la société le poison de l'erreur, ceux qui ont à cœur la gloire de Dieu et le salut de leurs frères redoublent de zèle pour sauver quelques âmes du naufrage ?

Des hommes généreux l'ont compris ; ils ont compris qu'il y avait pour eux un apostolat à exercer dans le monde, et c'est une grande consolation pour nous, au milieu de tant d'épreuves, de voir aujourd'hui, dans tous les rangs de la société, des laïques qui, sous l'inspiration de leur conscience et s'éclairant de la direction des pasteurs, pour ne pas s'égarer dans cette voie, sont entrés dans la lice et défendent, avec autant de talent que de dévouement, les intérêts sacrés de l'Église. Les livres, les cercles, les œuvres de bienfaisance, les conversations privées, tout sert à leur dessein ; ce sont autant de moyens par lesquels chacun d'eux, selon la position que la Providence lui a faite, concourt au même but, s'efforce, autant qu'il est en lui, d'écarter les préventions formées contre l'Église, de soutenir ses droits dans la société et de faire pénétrer, dans quelques intelligences égarées, le rayon des vérités divines. Si vous voulez servir avec eux la cause de la religion, et vous associer à cet apostolat de la charité, commencez par vous instruire solidement de l'enseignement de l'Église ; vous pourrez ensuite, selon les situations diverses où vous vous

trouverez, justifier cet enseignement contre les attaques dont il serait l'objet, éclairer ceux de vos amis qui ne le blâment le plus souvent que parce qu'ils s'en font une fausse idée, aider les pauvres, les enfants, vos domestiques, à connaître la religion ; vous contribuerez ainsi à maintenir dans vos familles les traditions vénérables du christianisme.

§ 2. MÉTHODE A SUIVRE DANS L'ÉTUDE DE LA RELIGION.

S'il est nécessaire d'étudier la religion, il ne l'est pas moins de suivre dans cette étude une méthode convenable, et d'y apporter certaines dispositions, qui seules peuvent en assurer le succès.

Chaque science s'étudie sous la direction d'un maître, d'après une méthode analogue à la nature même des choses que l'on veut apprendre. Est-ce la botanique? Vous procédez par voie d'observation, puisque ce n'est que par là que vous parviendrez à connaître les plantes, et les analogies que diverses espèces peuvent avoir entre elles. Si vous étudiez l'histoire, ce ne sera pas dans le raisonnement, ni dans les jeux de votre imagination que vous rechercherez l'origine d'un peuple, son caractère, son génie politique, ses alliances, ses guerres; vous consulterez les livres et les autres monuments, où sont consignés les faits qui intéressent ce peuple. De même en est-il de toute autre science. Il suffit de réfléchir sur la nature des choses que l'on veut étudier, pour voir aussitôt la marche qu'il faut suivre.

L'étude de la religion a pour but de nous faire connaître ce que nous sommes, le but vers lequel nous

devons tendre, la fin ultérieure de notre création, les moyens par lesquels Dieu veut nous y amener. Pour connaître ce que nous sommes, et ce que nous devons être, il faut sans doute nous observer sérieusement nous-mêmes; mais, comme il nous est impossible de nous connaître aussi parfaitement que nous connaît celui qui nous a faits ; comme nous ignorons d'ailleurs les fins qu'il a pu se proposer en nous créant, et l'économie, le plan divin de sa providence, nous devons écouter avec respect ce qu'il nous en a dit, car l'homme ne peut avoir là-dessus que les lumières que Dieu lui a données. Or ces manifestations des pensées et des volontés divines, l'histoire nous les fait connaître; elles sont consignées dans les monuments de la révélation ; elles nous sont transmises par les traditions dont l'Église catholique est la gardienne et l'interprète, comme nous le dirons dans la suite.

C'est donc à ces sources, c'est à l'enseignement de l'Église qu'il faut nécessairement recourir. Il en a toujours été ainsi en fait de religion : à quelque époque que l'on se reporte, on voit que partout la religion a été considérée, non comme un système philosophique, produit de l'esprit humain, mais bien comme une institution positive, fondée sur l'autorité de Dieu et transmise par voie d'enseignement : c'est l'idée qu'en ont eue les peuples, sans nulle exception.

Concluons que la meilleure méthode que l'on puisse suivre dans l'étude de la religion est de s'instruire d'abord des faits sur lesquels elle repose.

Élevés dans la religion chrétienne, qui a fait le bonheur de notre enfance, et qui jette un si grand éclat dans le monde, car c'est la religion des peuples

les plus éclairés, nous étudierons son origine et son établissement; les développements que le christianisme a eus dans la suite des temps, la révolution qu'il a opérée dans le monde, le bien qu'il n'a cessé de produire, sa conservation, sa perpétuité au milieu des bouleversements des empires, et malgré les obstacles de tout genre qui auraient dû l'arrêter et même le détruire, s'il n'avait été que l'œuvre des hommes. Dans ces faits se trouve une preuve de la divinité du christianisme, preuve accessible aux plus humbles intelligences, et qui peut satisfaire et convaincre les esprits les plus élevés.

La divinité du Christianisme connue, il faut rechercher l'autorité qui a été établie pour maintenir et perpétuer l'enseignement de ses dogmes, ainsi que pour régler sa discipline, car il n'est pas permis de supposer que Dieu ait laissé aux hommes le soin de s'en instruire tout seuls, sans guide, sans direction assurée, sans nulle autorité qui fixe les irrésolutions, qui conserve le dépôt des croyances, qui préside au culte public. Arrivés à cette connaissance, mis en présence de cette autorité, il ne nous reste plus qu'à l'écouter avec un religieux respect.

Nous voyons de nos jours des philosophes suivre une méthode bien différente.

Plusieurs s'arrêtent d'abord à l'examen des mystères, et, comme ils ne peuvent les bien comprendre, ils tirent de cette incompréhensibilit é même des mystères une objection contre le Christianisme. C'est à peu près la marche que suivaient autrefois les physiciens, quand, au lieu de procéder par voie d'observation des faits, ils commençaient par se faire des théories aux-

quelles les expériences venaient s'ajuster ensuite comme elles pouvaient. On peut assurer que les sciences seraient toujours demeurées dans un état d'enfance, si l'on eût persisté dans une telle voie, et que la plupart des lois de la nature connues aujourd'hui ne l'auraient jamais été, si l'on avait voulu les considérer d'abord en elles-mêmes, et ne venir à l'expérience qu'après avoir démontré au préalable l'existence ou la convenance de ces lois, par le seul raisonnement.

Il en est de même de ceux qui veulent se rendre raison des vérités religieuses, les bien comprendre, ou du moins les soumettre au contrôle de leurs idées, avant de s'enquérir du fait de la révélation. Cette méthode, outre qu'elle exigerait un travail long et difficile, expose à de graves méprises, parce qu'elle nous fait raisonner, au moyen de nos seules idées, sur des objets qui sont au-dessus de notre portée, et dont, par conséquent, nous n'avons qu'une conception très-imparfaite. N'est-il pas plus sûr et plus conforme à la nature des choses de penser qu'une religion qui se propose de nous faire connaître Dieu et ses rapports avec nous doit renfermer de profonds mystères, et qu'il faut avant tout nous assurer si Dieu lui-même nous a révélé ces mystères? Si le fait de la révélation est bien constaté, le bon sens veut que nous en acceptions franchement les conséquences, sans nous embarrasser des objections, quelque spécieuses qu'elles puissent être.

D'autres philosophes laissent de côté l'examen des faits et les controverses sur les mystères ; les diverses religions ne sont à leurs yeux que des inspirations

d'hommes doués d'une certaine exaltation, et ils considèrent les mystères admis dans les religions, les uns, comme de pures rêveries, les autres, comme de certaines façons d'exprimer des vérités que les peuples n'étaient pas encore en état de comprendre, et qu'il appartient à la philosophie de leur dévoiler. Ils rendent volontiers hommage au Christianisme pour le bien qu'il a fait au monde en le guidant dans son enfance et en préparant les voies à la civilisation : aujourd'hui, disent-ils, sa mission est remplie, il a fait son temps ; à nous d'élever le monde à une plus haute perfection, en lui montrant la vérité toute pure.

Singulière prétention de l'orgueil ! Ces hommes, si fiers de leur philosophie, vont donc à la recherche de la vérité, ils font des hypothèses, ils raisonnent, et ils ne veulent pas examiner sérieusement le Christianisme pour voir si la vérité ne serait pas là... Mais, ou ils admettent les faits sur lesquels repose le Christianisme, ou ils ne les admettent pas; ou, enfin, sans les admettre ni les rejeter, ils ne croient pas devoir s'en occuper. S'ils les admettent, qu'ils disent pourquoi ils rejettent les conséquences que nous en déduisons ; s'ils ne les admettent pas, qu'ils disent d'après quelle règle de la critique ils sont parvenus à se persuader que ces faits ne sont pas des réalités historiques ; s'ils s'abstiennent de se prononcer et même d'examiner, nous leur demanderons si cette conduite est digne d'un homme sage. Car, enfin, de pareils faits, qui ont produit une si étonnante révolution dans le monde, sont assez graves pour mériter au moins l'examen. Que l'on ne s'imagine pas que la controverse religieuse

doive désormais être portée sur un terrain nouveau, qu'il ne s'agit plus maintenant de discuter les faits ou d'étudier les traditions, mais que tout doit se résoudre par la philosophie. Non ; dans ce siècle, comme dans ceux qui l'ont précédé, comme dans ceux qui le suivront, la question est et sera toujours de savoir si Dieu a parlé, si Jésus-Christ est Fils unique de Dieu ; s'il a établi une Église, s'il nous a imposé l'obligation d'obéir à cette Église ; la question se résout donc toute dans les faits, et la raison, le bon sens, veut que nous les considérions avant tout.

Mais ces faits sont-ils faciles à connaître, et la méthode indiquée est-elle également sûre et facile pour tout le monde ?

Nous ne dirons pas de tous les hommes sans exception qu'ils peuvent tout d'abord, sans aucune difficulté, s'élever par la considération des faits, à la connaissance de l'Église catholique. Il doit naturellement y avoir, sous ce rapport, une différence entre ceux qui sont nés, qui ont été élevés et instruits dans le sein de cette Église, et ceux qui ont vécu hors de sa communion, surtout s'ils ont reçu dans leur enfance des préventions contre son autorité et contre ses croyances. Il est néanmoins certain que la voie que la Providence a choisie pour conduire les hommes à la vérité est la plus simple, la plus adaptée à notre nature, celle qui demande le moins de travail, le moins de raisonnements, et qui amène le plus sûrement au but. Qui ne conviendra qu'il est plus facile de se rendre compte d'un petit nombre de faits, constatés par des traditions publiques, que de discuter en particulier les dogmes, les articles de morale et les observances pra-

tiques dont se compose la religion ? Que l'on donne à l'étude de ces faits et aux conséquences qui en ressortent l'attention que chacun apporte à l'examen d'une affaire vraiment importante pour sa fortune, et bientôt on aura surmonté les difficultés.

On ne dira pas, assurément, que nous demandons trop à l'homme. « La religion est une chose si grande, « qu'il est juste que ceux qui ne voudraient pas pren- « dre la peine de la chercher en soient privés. De quoi « se plaint-on si elle est telle, qu'on puisse la trouver « en la cherchant ? Au lieu de se plaindre de ce que « Dieu soit caché, il faut lui rendre grâces de ce qu'il « s'est tant découvert... Il a mis des marques sensi- « bles dans l'Église pour se faire connaître à ceux qui « la chercheraient sincèrement, et il les a couvertes « néanmoins de telle sorte, qu'il ne sera aperçu que « de ceux qui la cherchent de tout leur cœur[1]. »

Dans l'étude de la Religion, tout se rapporte en définitive à ces trois articles : Dieu, Jésus-Christ et l'Église ; celui qui est parvenu à connaître Dieu, la divinité du Christianisme et l'autorité de l'Église, n'a plus rien à chercher ; désormais il lui suffit d'écouter les enseignements de ses pasteurs. Or ces trois grandes vérités sont faciles à connaître ; elles sont à la portée de toutes les intelligences, car elles reposent sur un petit nombre de faits éclatants qui se rattachent à l'histoire du monde et sont transmis par les traditions invariables d'un grand nombre de peuples. Nous voyons dans la société les institutions chrétiennes qui se font distinguer par leur pureté, par leur universa-

[1] *Pensées de Pascal*, Étude de la religion.

lité, par leur influence sur les mœurs publiques. Ces institutions ont une origine ; nous la trouvons en remontant d'âge en âge en Jésus-Christ, fondateur du Christianisme. Les traits éclatants que l'histoire a conservés de la vie de Jésus-Christ ne nous permettent pas de douter qu'il ne soit Dieu, et il nous assure lui-même qu'il n'est venu sur la terre que pour consommer l'œuvre annoncée dès le commencement du monde. Tout se tient dans la Religion : avant Jésus-Christ, nous voyons le sacerdoce d'Aaron ; avant le sacerdoce d'Aaron, le ministère des patriarches, et ceux-ci tiennent à l'origine. Qui ne serait frappé de cette imposante succession de patriarches et de prophètes dont Jésus-Christ est venu accomplir les prédictions et développer les doctrines, pour les fixer enfin dans son Église, qui doit en être dépositaire jusqu'à la fin des siècles ? « Si notre esprit naturelle- « ment incertain, dit Bossuet, et devenu, par ses « incertitudes, le jouet de ses propres raisonnements, « a besoin, dans les questions où il y va du salut, « d'être fixé et déterminé par quelque autorité cer- « taine, quelle plus grande autorité que celle de l'É- « glise catholique, qui réunit en elle-même toute l'au- « torité des siècles passés, et les anciennes traditions « du genre humain, jusqu'à sa première origine [1] ! »

§ 3. DISPOSITIONS D'ESPRIT ET DE CŒUR QU'IL FAUT APPORTER DANS L'ÉTUDE DE LA RELIGION.

Cependant, hâtons-nous de le dire, quelque méthode que l'on suive dans l'étude de la Religion, et malgré

[1] *Discours sur l'histoire universelle*, IIe part., chap. XXXI.

ce fonds admirable de vérités qu'on y trouve, ceux qui n'ont pas eu le bonheur de recevoir dès leur enfance une éducation chrétienne, une instruction convenable, ceux surtout qui ont vécu dans l'oubli de Dieu, qui ont reçu des impressions défavorables à la Religion, ne parviendront pas à cette conviction qui fait le véritable fidèle, s'ils ne *recherchent la vérité de tout leur cœur*, comme a dit Pascal. Il se rencontre ici des difficultés particulières, des obstacles que l'on n'a pas à surmonter dans l'étude des sciences profanes.

La Religion, ayant pour but de régénérer l'homme tout entier, lui enseigne des dogmes qui humilient l'orgueil de l'esprit et lui impose des devoirs qui heurtent les passions du cœur. Donc ces passions conspireront ensemble pour fermer l'âme aux pures lumières de la vérité, et elles y réussiront si elle n'est point assez généreuse pour désirer sincèrement de connaître la vérité et de la suivre, quoi qu'il puisse lui en coûter de sacrifices. Il y a des intelligences secrètes entre le cœur et l'esprit, la vérité ne se fait communément accepter de l'un qu'autant qu'elle plaît à l'autre; le cœur qui n'a pas l'amour du bien et du vrai redoute la lumière, et, s'il nous est permis de parler de la sorte, il retourne l'esprit du côté où il ne la verra pas. Voilà pourquoi tant de personnes demeurent dans les ténèbres, même au milieu du Christianisme.

Dépendra-t-il de l'homme seul de diriger son cœur vers l'amour du bien, et son esprit dans la recherche de la vérité? Non, il lui faut un secours étranger, il faut que la vérité elle-même le prévienne, et qu'une sagesse supérieure l'attire. « Cette philosophie naturelle « qui irait sans préjugé, sans impatience, sans orgueil

« jusqu'au bout de la raison purement humaine, est un « roman de philosophie, dit Fénelon ; je ne compte que « sur la grâce pour diriger la raison, même dans les « bornes étroites de la raison, pour la découverte de la « vraie religion[1]. » Mais aussi ce secours est offert, il ne manque à personne. Que l'âme docile aux premières impressions de la grâce qui agit sur elle, quoique d'une manière souvent imperceptible, sente son impuissance et le besoin qu'elle a du secours d'en haut; qu'elle prie, avec un sincère désir de connaître et d'embrasser la vérité, Dieu l'aidera à se dégager des liens qui la retenaient comme captive et à dissiper les nuages qui l'environnaient. Il la fortifiera: disons plus, il répandra jusque dans son fond le plus intime une onction céleste qui lui fera goûter la vérité de l'Évangile et éprouver un sentiment inexprimable de bonheur dans la foi de ces mêmes mystères dont, aux jours des mauvaises passions, la seule pensée l'épouvantait.

Heureuse alors, l'âme jouit de la possession de la vérité, et, au souvenir de ses agitations passées, elle conçoit un vif sentiment de reconnaissance pour Celui qui a exaucé sa prière. Ah! si les hommes savaient quelles joies pures, quelles délicieuses espérances nous donne l'Évangile, ils rediraient avec saint Augustin : « *Que je vous connaisse, ô mon Dieu, et que je me connaisse moi-même!* » et, bientôt exaucés, ils n'auraient qu'un seul regret, celui de l'avoir connu, de l'avoir aimé si tard. « Je m'abusai comme vous, dit ce saint docteur, « je parcourus longtemps, avec une fatigue incroyable, « les sombres labyrinthes d'une philosophie trompeuse

[1] Lettre VIe, *Sur les moyens d'arriver à la vraie religion*, n° 3.



« je mangeai le pain amer de l'erreur à la sueur de mon
« front. Mais, las d'errer tristement loin de la vérité,
« loin de mon Dieu, je revins à lui, et je goûtai la paix.
« C'est après avoir goûté les biens de la terre et ceux
« du ciel que je me suis écrié, dans l'effusion du cœur :
« C'est vous seule que je veux, ô justice qu'environne
« une pure et brillante lumière et qui rassasiez com-
« plétement nos insatiables désirs. En vous on retrouve
« un repos profond, une vie pleine de calme ; celui qui
« entre en vous entre dans la plénitude de la joie et se
« désaltère délicieusement à la source du souverain
« bien. Hélas ! dans les jours de ma jeunesse, glissant
« sur la pente des plaisirs, je m'éloignai de vous rapi-
« dement, ô vérité immuable ! et aussitôt, errant au
« hasard, je me devins à moi-même une région d'in-
« digence et de douleur. Quel autre sort devais-je at-
« tendre ? Vous nous avez fait pour vous, ô mon Dieu,
« et notre cœur est sans cesse agité, jusqu'à ce qu'il re-
« pose en vous. »

LEÇON II

L'HOMME. — Ses aspirations. — Il est fait pour connaître et aimer la vérité.

Quelques philosophes de l'antiquité ont demandé que l'on gravât sur les portes des sanctuaires ces deux mots : *Connaissez-vous vous-mêmes.* Ils pensaient que cette connaissance si précieuse de nous-mêmes, nous ne l'acquerrions nulle part plus sûrement que dans les temples consacrés au culte de la Divinité. Le docte saint Augustin disait mieux encore dans cette courte prière : « Dieu, que je vous connaisse et que je me con- « naisse ; *Noverim te, noverim me.* »

En vérité, Dieu seul nous peut donner une notion vraie et complète de nous-même, en nous apprenant ce qu'il est, ce qu'il a fait, les secrets de son œuvre et de sa providence sur nous.

Nous étudierons ces révélations divines dans l'exposition que nous avons entrepris de faire de la religion, de ses dogmes, de sa morale, de son culte. Mais une idée nous saisit tout d'abord ; une première observation se présente à nous.

§ 1. TOUT HOMME RAISONNABLE DÉSIRE CONNAITRE LA VÉRITÉ.

Nous éprouvons tous le désir de connaître, nous aspirons tous à la possession de la vérité, et nous ressentons une joie d'autant plus vive et plus profonde,

que cette vérité nous apparaît sous une forme plus nette, mieux dégagée des nuages qui nous la cachaient d'abord.

Ces désirs, ces aspirations se manifestent dès la plus tendre enfance. De là vient ce besoin d'interroger que l'on remarque dans l'enfant; cette curiosité qui le pousse à se rendre compte des choses qui l'impressionnent; à mesure qu'il avance en âge, si toutefois son intelligence est cultivée, le besoin de savoir, le désir d'apprendre deviennent plus profond. Il n'y a que les âmes sans culture, et comme abâtardies, qui se montrent indifférentes à l'erreur et à la vérité.

On ne peut pas supposer que l'homme soit, durant tout le cours de sa vie, le jouet d'illusions, et que, dirigeant ses pensées, le travail de son esprit vers la vérité, il ne rencontre que des fantômes; que, croyant être dans le vrai, il roule dans un cercle de déceptions. Non, cela n'est pas possible; voudrait-il se le persuader, il n'en viendrait pas à bout, tant il a le sentiment intime et insurmontable de ce qui se passe en lui, et des choses qui sont hors de lui, mais avec lesquelles il s'est mis en rapport, qu'il a saisies par les divers moyens qu'il possède de les connaître.

§ 2. DIVERS MOYENS QUE L'HOMME A DANS SA NATURE POUR CONNAITRE LA VÉRITÉ : SENS INTIME, SENS EXTÉRIEURS, RAISON.

Ces moyens de connaître sont effectivement en rapport avec la nature des objets que nous avons intérêt à connaître.

I. Nous venons de nommer le *sens intime*. Chacun de nous a la conscience de son existence et de sa

personnalité, par laquelle il se distingue des objets au milieu desquels il se trouve.

Ce sens intime avertit l'homme de son état intérieur, s'il veut bien y prêter quelque attention. Que de sentiments divers, que d'impressions modifient l'état de l'âme ! C'est comme un monde où il se passe bien des révolutions ; c'est un travail de pensées, de préoccupations, de réflexions, qui ne cesse pas. Il ne se présente rien, il ne se forme pas une idée, pas un acte de volonté qui ne fasse quelque impression ; impression souvent fugitive, il est vrai, et qu'efface bientôt celle qui la remplace, mais dont nous aurions un sentiment net et distinct, si nous nous repliions sur nous-mêmes par une observation attentive. S'il y a des hommes qui connaissent peu les phénomènes de la conscience et qui se font fréquemment d'étranges illusions sur leurs dispositions réelles ; ce n'est pas que le sens intime soit en défaut chez eux ; l'ignorance où ils vivent de leurs propres pensées, l'erreur où ils sont relativement à l'état de leur âme, ne provient que de leur inattention.

II. L'homme connaît aussi le monde extérieur au milieu duquel il vit. Les *sens extérieurs*, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le tact, sont les intermédiaires de ses relations avec ce monde et avec les autres hommes. Notre âme voit par les yeux, dans lesquels vient se tracer, par la combinaison des rayons de lumière, une image des corps ; elle entend par les oreilles qui reçoivent les sons, quand l'air, mis en mouvement par une vibration, vient les frapper ; elle discerne les odeurs par l'odorat, selon que les molécules échappées des corps viennent affecter diversement les nerfs

dont l'organe est composé; elle juge de plusieurs qualités des objets par le tact, qui est répandu par tout le corps, mais qui est plus délicat à la main; elle se communique au dehors, elle manifeste ses pensées par la parole.

Assurément, ce sont là d'impénétrables mystères, qui tiennent à l'union de l'âme et du corps. Nous savons par une expérience de chaque moment que les objets sensibles, mis en contact avec nos sens extérieurs, produisent une impression sur l'organe, et que cette impression, reçue dans les nerfs, se communique par eux au cerveau, et qu'enfin, à l'occasion de cette excitation, l'âme est avertie de la présence de l'objet, en connaît la forme, peut en étudier les propriétés, le comparer avec d'autres, le soumettre à l'analyse;... mais comment tout ceci se fait-il, et quels sont les rapports intimes du cerveau et de l'intelligence? Nous l'ignorons. Qui comprendra comment, par suite d'une légère ondulation que produit dans l'air le mouvement des lèvres, et du son articulé qui en résulte, deux hommes se mettent en rapport, s'entendent l'un l'autre, se communiquent leurs pensées?

Alors même que les objets extérieurs ne sont plus sous nos sens, l'âme peut continuer à se les représenter par l'imagination. La sensation n'est pas aussi vive, la représentation est la même, et de longues années après on continue à voir en quelque façon les choses telles que d'abord elles avaient affecté les organes, telles qu'on les avait vues.

« Il se forme souvent aussi dans notre imagination, « observe Bossuet, des figures bizarres et mons- « trueuses, qu'elle ne peut pas forger toute seule, et

« où il faut qu'elle soit aidée par l'entendement. Les « centaures, les chimères, et les autres compositions « de cette nature, que nous faisons et défaisons quand « il nous plaît, supposent quelque réflexion sur les « choses différentes dont elles se forment et quelque « comparaison des unes avec les autres ; ce qui ap- « partient à l'entendement. Mais ce même entende- « ment qui donne à la fantaisie occasion de former et « de lui présenter ces assemblages monstrueux en « connaît la vanité [1]. » Évidemment dans ce cas l'imagination ne se borne pas à reproduire ; parfois elle s'égare ou s'amuse en se représentant les chimères dont parle Bossuet. Mais cette faculté que nous avons de nous représenter les choses sous une forme sensible a un tout autre but : elle produit des résultats fort utiles quand elle est convenablement dirigée. Qui n'admire la richesse de l'imagination dans certains artistes, la vivacité des tableaux qu'ont tracés les grands orateurs, et la puissance que leur parole y a trouvée pour remuer les peuples ? Ces hommes étaient doués d'une belle et heureuse imagination, ils avaient à un haut degré le sentiment du vrai et du beau, que nous avons considéré dans la sensibilité, et ils pouvaient produire leurs impressions sous les formes les plus propres à passionner leurs auditeurs. Ceux qui, au lieu de faire servir leur imagination à communiquer la vérité et à inspirer des sentiments vertueux, l'ont employée à séduire les esprits et à corrompre les âmes, se sont rendus bien coupables ; ils ont fait beaucoup de mal, parce que les images vives, qui saisissent ce qu'il y a de plus délicat et de plus impétueux dans

[1] Bossuet, *Connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. I.

l'homme, exercent toujours une grande influence sur lui.

Il faut donc que la raison préside; il faut que l'intelligence prévale sur l'imagination...

III. Le sens intime nous rend compte des affections de l'âme; les sens extérieurs nous font connaître les objets matériels posés hors de nous, l'imagination nous les représente quand ils ne sont plus sous nos sens; mais quelle est cette faculté qui examine, qui compare, qui discerne, qui juge ces divers objets, soit intérieurs, soit extérieurs? C'est la raison, c'est l'intelligence.

Quand je vois les arbres d'une longue allée, quoiqu'ils soient tous d'une égale hauteur, s'abaisser peu à peu à mes yeux, en sorte que la diminution commence dès le second et se continue à proportion de l'éloignement; quand je vois courbe, à travers l'eau, un bâton que je sais d'ailleurs être droit; quand, emporté dans un bateau sur le courant d'un fleuve, je me sens comme immobile avec tout ce qui m'entoure pendant que je vois le reste, qui est pourtant immobile, comme s'enfuyant loin de moi; ces choses, et mille autres de même nature, où les sens ont besoin d'être redressés, me font voir que c'est par quelque autre faculté que je connais la vérité et que je la discerne de l'erreur. La raison est donc en nous pour nous élever au-dessus des sens et de l'imagination[1]; elle nous dirige dans l'appréciation que nous faisons de ce que les sens nous rapportent; elle se sert des connaissances expérimentales que l'on acquiert par leur intermédiaire, pour étudier la nature, pour s'éle-

[1] Bossuet, *Connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. I.

ver à l'idée des lois qui la régissent, pour en former une science.

La raison ne se borne pas à la connaissance des phénomènes extérieurs, ni à l'étude des lois de la nature physique et des actes de la conscience : elle s'élève plus haut, elle remonte aux lois morales qui doivent nous diriger, elle va dans ses méditations jusqu'au principe premier de toutes choses, passant de la contemplation des choses visibles à la connaissance des choses invisibles.

Ce travail se fait sans beaucoup d'effort par une faculté de comprendre, ou une lumière qui est en nous, et qui, des notions particulières, nous fait parvenir à des idées générales qui constituent en quelque sorte le fond de la raison humaine. Ainsi, pour n'en donner qu'un petit nombre d'exemples, ces idées si simples : *Tout ce qui commence d'être a une cause qui le produit... Une même chose ne peut pas être et n'être pas.... Le tout est plus grand que sa partie... Il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fît...* mettent l'intelligence sur la voie de nombreuses et très-importantes vérités.

Ces notions, ces idées premières, sont universelles ; elles se rencontrent également dans tous les hommes, quoiqu'ils n'aient jamais eu de relations entre eux ; de sorte que nous savons d'avance, sans nulle crainte de nous tromper, le jugement que porteront sur telle proposition, sur la moralité de tel acte, des hommes qui habitent aux deux extrémités du monde, qu'ils soient cultivés par les études ou qu'ils soient à l'état de sauvages. Ces idées sont immuables, car, quelque changement qui puisse s'opérer dans les mœurs, dans

les habitudes, dans les intérêts, elles demeurent constamment les mêmes, sans aucune altération. Elles sont absolues, indépendantes des hommes, et n'en subsisteraient pas moins, essentiellement vraies, quand même il n'y aurait plus de monde ni une seule créature raisonnable capable de les entendre.

Ces idées sont en nous ; mais comment y sont-elles venues, comment se sont-elles formées ? C'est encore un mystère pour nous, mais nous ne les connaissons pas moins, elles sont au-dessus de nous, indépendantes de nous ; elles nous redressent quand nous nous trompons, elles ne nous laissent pas la liberté de juger autrement que par elles. Qui pourrait juger, par exemple, que deux et deux ne font pas quatre... que la reconnaissance n'est pas préférable à l'ingratitude... qu'il y a des effets sans aucune cause qui les ait produits ? Ce n'est pas la société qui les a formées en nous, ces idées. Peut-être la parole, l'instruction extérieure a-t-elle été nécessaire pour mettre notre intelligence en activité ; il se peut que, sans ce commerce de la vie, l'homme seul, privé de la parole et de toute communication avec ses semblables, fût demeuré dans une enfance perpétuelle.

§ 3. L'HOMME PEUT PARVENIR A UNE CONNAISSANCE CERTAINE DE LA VÉRITÉ : ÉVIDENCE.

Quelle que puisse être la nécessité d'une instruction extérieure, on peut s'assurer qu'elle n'est qu'une simple condition pour le développement de l'intelligence ; elle excite la pensée, elle provoque l'attention ; ce n'est pas elle qui forme en nous ces no-

tions premières. La preuve en est bien simple : dites à un enfant qui n'a reçu encore aucune instruction sur les éléments de l'arithmétique, que deux et deux font cinq, dès qu'il comprendra le sens des termes, l'idée attachée aux mots, il sourira de votre proposition, persuadé que vous ne parlez pas sérieusement. L'enfant est donc éclairé par une raison supérieure qui l'instruit et qui lui fait accepter ou rejeter l'instruction extérieure, selon qu'elle est conforme ou contraire à cette raison.

« Il y a, dit Fénelon, un soleil des esprits qui les « éclaire tous mieux que le soleil visible n'éclaire « les corps. Ce soleil de vérité ne laisse aucune om- « bre, et luit en même temps dans les deux hémi- « sphères, il brille autant sur nous la nuit que le « jour : ce n'est point au dehors qu'il répand ses « rayons, il habite en chacun de nous. Un homme ne « peut jamais dérober ses rayons à un autre homme : « on le voit également en quelque coin de l'univers « qu'on soit... Ce soleil ne se couche jamais, et ne « souffre aucun nuage que ceux qui sont formés par « nos passions ; il éclaire les sauvages mêmes dans « les antres les plus profonds et les plus obscurs ; il « n'y a que les yeux malades qui se ferment à sa lu- « mière, et encore n'y a-t-il pas d'homme si malade « et si aveugle qui ne marche encore à la lueur de « quelque lumière sombre qui lui reste de ce soleil « intérieur des consciences[1]. — Les hommes de tous « les pays et de tous les temps se sentent invincible- « ment assujettis à penser et à parler de même. Le

[1] Fénelon, *Existence de Dieu*, Ire part., n° 58.

« maître qui nous enseigne nous fait tous penser de « la même façon[1]. »

Le devoir de l'homme est de se recueillir pour voir toutes choses aux rayons de cette lumière ; c'est d'écouter intérieurement le maître qui seul, à parler proprement, nous instruit, et sans lequel on n'apprend rien. Quelquefois il nous montre la vérité d'une manière si claire, que nous la voyons sans nul effort de notre esprit. Ce sont les premiers principes dont nous venons de parler. Ils sont si clairs, que nous les admettons sans preuve. Au surplus, quand on voudrait se les prouver, on n'y réussirait pas, parce que l'on chercherait inutilement d'autres notions plus simples et plus claires dont il fût possible de se servir comme d'un point de départ, pour arriver à une démonstration. Si l'on croyait en trouver une, la difficulté se reproduirait tout entière ; car on voudrait aussi se la démontrer, se prouver à soi-même que cette idée est vraie, et ainsi, pour me servir des expressions d'un auteur célèbre, on *ferait des reculons à l'infini*. Il faut donc avouer qu'il y a pour l'esprit humain une voie plus simple pour saisir la vérité, une voie qui précède tout raisonnement : c'est celle de l'évidence. Vous n'irez pas prouver à votre voisin qu'il fait jour en plein midi quand le soleil jette ses mille feux sur la terre, vous lui direz : Ouvrez les yeux et voyez ; s'il n'est pas aveugle, il verra.

De ces vérités premières, nous déduisons des conséquences, en nous servant de ce que nous savons déjà, pour parvenir à des connaissances que nous n'avons pas ; ce qui se fait quand, par l'opération de

[1] Fénelon, *ibid*, n° 56.

notre pensée, par une réflexion sérieuse, nous faisons ressortir d'une idée d'autres idées qu'elle renferme. Dans ces raisonnements, qui nous conduisent d'un principe aux conséquences plus ou moins éloignées, c'est toujours la même lumière intérieure qui nous dirige. Voilà pourquoi, toutes les fois que, par suite d'un raisonnement que nous avons bien conçu, on nous montre une conséquence nécessaire des principes admis, nous avons la conscience de la vérité; une voix secrète nous dit: *Cela est vrai.* Quand, au contraire, nous voyons que la conséquence que l'on veut déduire ne ressort pas du principe, qu'elle n'a pas avec lui un enchaînement nécessaire, qu'elle s'étend au delà, notre esprit se refuse à l'admettre. Il demeure dans le doute et comme en suspens s'il ne voit pas la liaison ou le rapport qui existe entre les deux termes, le principe et la conclusion.

Ce discernement de la vérité demande bien de la circonspection. L'intelligence de l'homme est faite pour connaître la vérité : elle peut donc la posséder et en jouir; mais elle n'est pas infaillible, elle n'est point à l'abri de l'erreur, parce que nous sommes tous, plus ou moins, exposés à juger témérairement de beaucoup de choses, soit que les passions du cœur nous égarent, soit que nous ne prenions pas le temps de réfléchir, soit que nous voulions juger de choses qui ne sont pas à notre portée. C'est une suite moralement inévitable de la faiblesse humaine; il faut bien pourtant qu'il y ait pour nous quelques moyens de distinguer ces jugements précipités d'avec la connaissance réelle de la vérité.

Quel est ce moyen? L'évidence n'a pas d'autre signe

de discernement qu'elle-même. Quand le soleil brille en plein midi, nous savons bien qu'il est jour, et nous n'éprouvons pas le besoin d'une autre lumière pour savoir si effectivement le soleil nous éclaire ; nous ouvrons les yeux et nous voyons. A mesure que le soleil s'éloigne de l'horizon, la clarté diminue ; il est encore jour, mais nous éprouvons plus de peine à discerner les objets ; bientôt nous parvenons à ce crépuscule, où on ne saurait dire s'il est jour ou s'il est nuit ; on ne voit presque plus ; ensuite viennent les ténèbres profondes de la nuit. Il en est de même dans l'ordre intellectuel. Souvent, à la lumière intérieure qui éclaire l'âme, on voit la vérité avec une clarté irrésistible ; ce sont des premiers principes, ce sont des vérités de raison ou de sentiment qui n'ont besoin d'aucune preuve. A mesure que l'on s'éloigne de ces vérités premières, et que l'on s'efforce de parvenir à des conséquences éloignées par une suite de raisonnements plus ou moins difficiles, la clarté n'est plus la même ; les idées ne sont plus ni aussi nettes ni aussi complètes ; alors il faut à l'homme une grande réserve ; il considère les choses comme incontestables, quand il ne voit pas de motif raisonnable d'en douter ; elles ne sont pour lui que vraisemblables, quand il entrevoit quelque raison de craindre une méprise. Il suspendra son jugement, et il se renfermera dans le doute, s'il ne peut pas démêler, au moins avec vraisemblance, le vrai d'avec le faux.

Heureusement pour lui, l'homme n'est pas seul dans ce travail de la pensée. La société au milieu de laquelle il vit, et qui l'a puissamment aidé pour le développement primitif de son intelligence, agit encore sur lui

par l'empire des idées dominantes et par les rapports qu'il a avec d'autres hommes dont les discours l'éclairent et le confirment dans ses jugements ou l'avertissent de ses écarts, selon qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne de la vérité. Ce n'est pas qu'il reçoive précisément de la société ses idées, ni que la société soit infaillible dans l'appréciation des choses. Nous l'avons déjà observé : que les idées aient été d'abord présentées par la société ou qu'elles aient été amenées par la réflexion, la lumière qui les fait accepter vient d'ailleurs. « Pour toutes les choses dont nous avons l'intelligence, « dit saint Augustin, ce n'est pas la parole qui résonne « au dehors que nous consultons, mais la vérité qui « préside au dedans ; seulement la parole nous aver« tit d'écouter le maître intérieur [1]. » Il n'est pas moins certain que le jugement porté par les autres hommes sur bien des points douteux, sur des conséquences plus ou moins éloignées des principes, nous aide beaucoup pour régler nos propres idées. Si la société peut se tromper, l'individu est encore moins infaillible ; la lumière qui nous éclaire est la même qui éclaire les autres : elle peut rencontrer en nous des obstacles qui ne sont pas également en tous les autres hommes. Il y a donc, à parler en général, une grave présomption en faveur de l'idée la plus universellement acceptée ; l'opinion qui s'écarte du sens commun est très-justement suspecte, surtout en ce qui tient moins aux spéculations de la science qu'à la vie pratique.

Les connaissances acquises par le sens intime, par la relation des sens extérieurs, par la réflexion et

[1] *De Magistro*, n° 38.

le raisonnement, sont conservées dans la mémoire. Là s'impriment les images des objets qui ont frappé nos sens, images si fidèles, que la peinture n'atteindrait pas une ressemblance aussi parfaite; là viennent se grouper avec ordre les souvenirs des faits dont nous avons été les témoins, de sorte que sans aucune confusion ils se reproduisent et se représentent à nous quand nous voulons en occuper notre pensée; là sont écrites les idées qui ont autrefois fixé notre attention avec les raisonnements que nous avons faits.

Il y a dans cette faculté des secrets tout aussi impénétrables que ceux que nous venons de considérer. Quelle main a donc imprimé tant de souvenirs divers sur ce livre mystérieux? Où se trouvent ces caractères, ces images, ces idées d'un passé qui n'est plus, et dans lequel, pourtant, la mémoire nous fait revivre? Nous appelons une idée, nous évoquons un fait, l'idée se présente, le fait se place en quelque sorte sous nos yeux avec toutes ses circonstances. « Ces images se « présentent et se retirent comme il me plaît, dit Fé« nelon; je les appelle, elles viennent; je les renvoie, « elles se renfoncent je ne sais où. Je ne sais ni où « elles demeurent ni ce qu'elles sont, cependant je les « trouve toujours prêtes[1]. »

Il faut convenir, néanmoins, que la mémoire n'est pas toujours aussi docile. L'âge, certaines infirmités et d'autres causes, peuvent affaiblir, altérer et même effacer entièrement du cerveau les traces des premières impressions. Alors on oublie ou bien les souvenirs se confondent, et nous avons besoin d'une sage réserve

[1] *Existence de Dieu*, Ire part., chap. II, n° 48.

pour n'affirmer, sur le témoignage de notre mémoire, que les choses qu'elle nous représente bien distinctement.

L'homme aspire donc à la vérité ; il est fait pour la connaître et pour l'aimer ; or, la vérité principale que son intelligence doit méditer et dans la possession de laquelle son cœur doit goûter le repos, c'est Dieu [1].

[1] Nous nous bornons pour le moment à ces observations préliminaires ; nous reviendrons sur ces questions importantes quand nous aurons à traiter de la nature de l'homme, des dons naturels et surnaturels qu'il a reçus de Dieu dans sa création.

LEÇON III

DIEU. — Preuves de l'existence de Dieu. — Il se manifeste dans le monde; tous les peuples ont cru à la divinité; révélation faite aux hommes dès l'origine.

Comme il n'y a pas de vérité dont la connaissance nous importe autant que l'existence de Dieu, il n'y en a pas non plus qui brille à nos yeux d'un plus vif éclat, ni dont le sentiment soit plus impérissable dans nos âmes. L'idée d'un Être suprême n'a pas été pour nous le résultat de recherches laborieuses. Nous avons connu Dieu, comme nous connaissons l'astre du jour qui brille au firmament; comme les enfants connaissent leur père, le chef de la famille.

Nous sortions à peine du berceau, qu'une mère prononçait devant nous le nom de Dieu, et que, nous montrant le ciel, elle nous apprenait à élever notre cœur en haut. Nous entendîmes ce nom, et l'idée qu'il exprime pénétra doucement notre âme, comme nous reçûmes la lumière extérieure du soleil qui éclairait pour nous ce monde et l'air que nous respirons. Une voix intérieure que nous ne pouvions pas démêler encore, et qui cependant commençait à nous conduire, nous disait qu'il y a bien véritablement un Dieu, que, puisque nous étions, il fallait nécessairement que Dieu fût. D'ailleurs, nous lisions le nom de Dieu partout,

sur la terre et dans les cieux qui racontent sa gloire; nous voyions tous les hommes s'accorder à croire en lui.

Revenons maintenant sur ces quatre preuves de l'existence de Dieu : l'univers, le témoignage des hommes, la lumière intérieure qui nous éclaire, et la révélation. Il est bon de les étudier plus à fond.

§ 1. — PREMIÈRE PREUVE DE L'EXISTENCE DE DIEU : NOTRE PROPRE EXISTENCE; L'EXISTENCE ET LE SPECTACLE DU MONDE.

Dieu nous éclaire en mettant sous nos yeux des signes sensibles de son existence et de sa sagesse, dans lesquels nous puissions le voir, comme si nous lisions son nom et ses perfections dans un livre.

4 Nous ne sommes dans ce monde que depuis un petit nombre d'années : de qui avons-nous reçu l'existence ? Nous avons eu un père et une mère que nous honorons comme les auteurs de nos jours ; eux avaient eu aussi leurs parents, et ceux-ci des aïeux ; on remonterait, par une suite non interrompue de générations, aux temps les plus reculés. Cependant, quelque antiquité que l'on veuille donner à cet ordre de succession selon lequel les pères transmettent la vie à leurs enfants, il faut nécessairement que nous parvenions, par la pensée, au premier anneau de cette chaîne de générations, il faut que nous supposions qu'il exista d'abord un homme qui n'avait eu ni père ni mère, et qui a été la tige, le chef, le premier père du genre humain ; car, enfin, on ne peut pas remonter à l'infini. Or ce premier homme ne parut pas sans doute fortuitement sur la terre, sans que nulle cause

eût déterminé son existence ; il ne se fit pas lui-même, il ne sortit pas du sein de la terre, comme on voit le gazon pousser au jour du printemps ; cette supposition serait absurde, et, si quelqu'un était capable de prendre au sérieux les fantaisies de quelques écrivains modernes, dont nous parlerons ailleurs, et de croire que l'homme est sorti de je ne sais quel germe, il aurait à se demander d'où serait provenu ce germe et ce qu'il serait devenu ? Disons donc que le premier homme fut formé par une cause distincte du monde. Cette cause, c'est Dieu : sans lui nous n'existerions pas.

Ce que nous disons de nous-mêmes, nous devons le dire de tous les êtres animés qui nous entourent, des oiseaux, des poissons, des plantes ; on ne s'expliquera jamais l'existence d'un seul de ces êtres, si on ne remonte à des germes primitifs ou à des individus qui ont été mis dans ce monde par une puissance supérieure. Que les animaux soient éclos d'un œuf, que les plantes se reproduisent par bouture ou par semence ; nous demandons qui a produit le premier œuf, la première tige; la première semence, d'où est-elle venue ?....

On ne peut pas plus se rendre raison de l'ordre parfait qui règne parmi les êtres, qu'on ne s'explique leur existence, tant qu'on ne recourt pas à Dieu.

Voyons ce qui se passe tous les jours sous nos yeux, dans les grandes choses comme dans les petites. Qui maintient dans le monde une régularité si parfaite qu'on n'ait pu remarquer l'ombre d'un changement dans les lois générales qui régissent l'univers ? Les astres qui nous éclairent accomplissent leur révolution sans s'écarter jamais de la voie qui leur est tracée ; la

terre serait perdue s'il survenait une déviation dans sa marche, si elle était poussée vers le soleil ou s'en éloignait... Qui a revêtu les lis des champs d'une couleur si pure? Qui a préparé aux oiseaux leur nourriture et la leur fait discerner? Incapables de se conduire par réflexion, ils sont manifestement sous l'action d'une main qui les dirige : ils construisent des nids avec une surprenante régularité, pour se mettre à l'abri des vents et de la pluie ; ils discernent, au milieu des terres, la nourriture qui leur convient et ce qu'ils doivent préparer à leurs petits. S'ils courent un danger, on les voit mettre en jeu tous leurs ressorts pour fuir le mal qui les menace; dans leurs ruses, dans les divers mouvements qu'ils opèrent, ils suivent les règles les plus exactes de la mécanique, avec une précision dont l'homme n'approcherait pas par ses réflexions. Cet instinct est-il autre chose qu'une sagesse supérieure qui pense et qui veille sur l'animal? Il n'a ni méthode, ni science, ni culture; ce qu'il fait, il le fait sans y être préparé d'avance ; il le fait tout d'un coup, sans avoir tenu conseil. Manifestement, c'est Dieu qui le mène.

Qu'on ne nous parle pas de la nature, comme si la nature faisait tout cela ; car ce mot est vide de sens ; c'est une abstraction de notre esprit, ou il ne signifie autre chose que les règles selon lesquelles le monde est gouverné; mais ces règles sont-elles, peuvent-elles être autre chose que l'action uniforme et continue de Dieu?

Donc, tout ici-bas rend témoignage à Dieu. « Il ne « faut qu'ouvrir les yeux, disait Fénelon, pour aper- « cevoir sans raisonnement la puissance et la sagesse



« du Créateur qui éclatent dans ses œuvres. Si quelque homme d'esprit conteste cette vérité, je ne dispute pas avec lui. Je le prierai seulement de supposer qu'il se trouve, par un naufrage, dans une île déserte. Il y aperçoit une maison d'une excellente architecture, magnifiquement meublée ; il y voit des tableaux merveilleux, il entre dans un cabinet où un grand nombre de très-bons livres sont rangés avec ordre. Il ne découvre néanmoins aucun homme dans cette île. Il me reste à lui demander s'il peut croire que c'est le hasard, sans aucune industrie, qui a fait tout ce qu'il voit. J'ose le défier de parvenir jamais à se faire accroire que l'assemblage de ces pierres, fait avec tant d'art et de symétrie, que les meubles, qui montrent tant d'art et de proportion, que les livres, qui traitent si exactement des plus hautes sciences, soient des combinaisons purement fortuites. Il lui sera impossible d'entrer dans un doute sérieux sur l'industrie qui éclate dans cette maison ; s'il se vantait d'en douter, il ne ferait que démentir sa propre conscience. Cette comparaison montre quelle doit être notre conviction sur la Divinité à la vue de cet univers. Peut-on douter que ce grand ouvrage ne montre infiniment plus d'art que la maison que je viens de représenter? Voilà la Divinité pour tout homme sensé, attentif, sans orgueil. Il n'a pas plus besoin de méditer, pour trouver son Dieu à la vue de l'univers, que pour supposer un horloger ou un architecte à la vue d'une horloge ou d'une maison [1]. »

[1] *Lettres sur la religion*, v[e] lettre.

C'est le langage du bon sens. Celui qui ne veut pas reconnaître un Dieu, pour ne pas admettre le mystère de la création, qu'il ne comprend pas, et des miracles dont le nom seul l'effraye, est forcé d'admettre, non pas d'autres mystères plus impénétrables, non pas d'autres faits plus miraculeux, mais de vraies absurdités. Il veut que ce qui n'était pas commence d'exister, sans qu'aucun être ait concouru à le mettre au monde ; il sera le produit du néant. Il veut que des corps organisés dont toutes les parties ont entre elles une connexion, une corrélation si bien calculée, qu'elle est un objet d'étude et d'admiration pour les savants, soient produits par un assemblage aveugle d'éléments physiques ; que ces corps aient puisé la vie dans des éléments qui en étaient dépourvus !..... Il croira cacher ces inepties, sous le nom de la nature, de lois nécessaires, de progrès, comme si du rien, si du néant pouvaient procéder l'être, le mouvement, la vie et l'intelligence.

§ 2. — SECONDE PREUVE DE L'EXISTENCE DE DIEU : CROYANCE UNIVERSELLE DES PEUPLES.

Bossuet disait, de son temps, en parlant des athées : *La terre porte peu de tels monstres, et quand, dans la lumière du christianisme, on en découvre quelqu'un, on doit en estimer la rencontre malheureuse.* Il faut, en effet, que l'homme ait bien étrangement perverti son cœur, pour que de ce fond corrompu il s'élève jusqu'à la partie supérieure de son âme des nuages assez épais pour lui voiler la présence de Dieu.

Nous comprenons dès lors le sens de cette parole

d'un prophète : *L'impie a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu.* Tout en nous et hors de nous nous ramenant à Dieu, ce n'est pas son intelligence, c'est son cœur qui le pousse à dire qu'il n'y a pas de Dieu.

Mais n'a-t-il pas senti l'amertume de cette désolante parole ? N'a-t-il pas senti dans son cœur un vide immense, quand il a voulu ne plus croire en Dieu ? Quel malheur en effet pour nous, si l'idée de Dieu disparaissait de notre conscience ? Nous serions dans ce monde sans savoir pourquoi ; nous ne saurions d'où nous venons, ni où nous allons ; nous n'aurions ni principe pour la direction de notre conduite, ni espérance pour nous soutenir dans les maux de la vie présente.

L'homme étranger aux habitudes d'une vie religieuse, l'homme qui paraît le plus indifférent, le païen, l'idolâtre, le sauvage errant dans les bois, lève les mains au ciel ; il appelle la Divinité à son secours quand il se voit menacé d'un grand danger, il l'implore dans sa détresse, ce que Tertullien appelle le cri d'une conscience naturellement chrétienne, et il se sent ensuite encouragé. Mais l'homme sans Dieu, à qui aura-t-il recours ? S'il perd sa fortune, si la mort lui ravit ses proches, si ses amis l'abandonnent, s'il souffre en un mot, que lui restera-t-il pour le consoler ? Il se croit sous une loi de fatalité, il vit sans espérance : être trois et quatre fois malheureux, n'eût-il pas mieux valu pour lui qu'il n'eût jamais vu le jour ?...

Nous le redisons avec assurance : s'il y a des athées dans le monde, ils sont très-rares. La plupart de ceux qui ont eu le triste courage de dire qu'il n'y a point



de Dieu n'en ont pas été persuadés. Ils ont détourné leur pensée de Dieu, ils sont tombés dans un excès de déréglement qui leur a fait désirer que Dieu ne soit pas ; mais qu'ils aient eu une conviction raisonnée, réfléchie, intime, qu'il n'y a réellement pas de Dieu, que tout est l'œuvre du hasard, ou de je ne sais quelle nécessité aveugle, c'est ce que nous ne pouvons croire. L'homme ne se défait pas à ce point de l'idée de Dieu qui le domine, qui le suit partout, que tout réveille en lui, parce qu'il la porte dans sa conscience.

Quoi qu'il en soit des sentiments de quelques individus, l'univers entier proteste contre l'athéisme, car toutes les nations, civilisées ou barbares admettent une divinité ; les anciens y ont cru comme les modernes ; les générations de tous les siècles, si on pouvait les évoquer de leurs tombeaux, viendraient nous dire que partout et toujours le monde a cru en Dieu.

Aujourd'hui l'histoire des peuples anciens est connue plus qu'elle ne l'avait jamais été, par suite des travaux de tous genres auxquels les savants se sont livrés, pour étudier les traditions, les mœurs, la forme des gouvernements, les arts, la littérature, les monuments des peuples civilisés. On n'a pas exploré avec moins de zèle les idées et les pratiques des populations appelées barbares ou sauvages parce qu'elles sont demeurées en dehors du mouvement de civilisation qui se fait remarquer ailleurs. Or le résultat de tant de recherches a été de constater que l'idée d'une divinité a présidé à la formation et à la législation de tous les peuples ; qu'il n'y a ni royaume, ni province,

ni cité, ni peuplade qui n'ait eu ses croyances, une religion, un culte, par conséquent un Dieu. On s'est convaincu par là avec combien de vérité un philosophe païen, qui avait lui-même beaucoup observé, a pu dire : « Jetez les yeux sur la face de la terre, « vous pourrez y trouver des villes sans fortifications, « sans lettres, sans magistrature régulière ; des peu- « ples sans habitations distinctes, sans professions « fixes, sans propriété de biens, sans l'usage des « monnaies, et dans l'ignorance universelle des beaux- « arts ; mais vous ne trouverez nulle part une ville « sans la connaissance de la Divinité [1]. »

Ce que nous disons des peuples anciens est également vrai des peuples modernes. Les croyances des peuples civilisés de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, sont trop connues pour que nous devions en parler. Quand les navigateurs partis de nos contrées ont traversé les mers pour aller à la découverte d'un nouveau monde, de quelque côté que leurs courses aient été dirigées, sur les côtes des mers, au milieu des bois, dans les peuplades nomades, dans les villes, partout ils ont vu des hommes reconnaître une ou plusieurs divinités, et, si quelquefois des doutes ont pu s'élever sur le fait de cette croyance, ce doute ne portait que sur quelques rares tribus de sauvages tombés par l'ignorance et l'abrutissement des mœurs au dernier degré de dégradation que puisse atteindre la nature humaine. Ce n'est pas là, sans doute, qu'on ira chercher des traditions à opposer à la foi universelle des peuples, et cependant là encore, après une

[1] Plutarque.



étude plus exacte des habitudes de ces hommes, on n'a pas tardé à découvrir un culte rendu à des divinités.

Voilà un fait qui, dans sa généralité au moins, ne sera contesté de personne : il y a eu de temps à autre des individus qui ont fait profession de ne pas croire en Dieu ; des peuples athées, on n'en vit jamais. Quelle peut être la cause de cette croyance universelle et invariable? Il ne s'agit pas ici d'une opinion isolée, spéculative et indifférente, mais d'une doctrine commune à tous, liée à la conduite de l'homme, à laquelle il ne peut refuser le plus vif intérêt. La source doit en être nécessairement ou dans des préjugés communs à tous, ou dans une raison commune à tous.

Attribuer aux préjugés ou aux passions la croyance universelle des peuples, c'est impossible. Les peuples ont pu altérer sous l'influence des passions ou des préjugés le fond de la doctrine ; des hommes, dominés par les sens, entourés d'objets matériels, ont bien pu s'imaginer des dieux corporels ; des hommes corrompus ont pu se persuader que les dieux étaient sujets aux mêmes passions, et chercher la justification de leurs débordements dans les exemples de ces divinités : toutes ces erreurs, toutes ces superstitions, ont leur cause dans la faiblesse et dans la corruption du cœur ; mais l'idée primitive, et qui perce à travers ces aberrations comme un rayon de lumière à travers le nuage, d'où vient-elle [1] ? Cette idée, se trouvant partout, souvent discutée, toujours plus ou moins combattue par quelques esprits téméraires, toujours

[1] Frayssinous, *Conférence sur l'existence de Dieu, prouvée par la foi du genre humain*, IIe partie.



triomphante, ne peut venir d'un préjugé ; car il n'est pas dans la nature du préjugé, fruit de l'éducation et de quelques circonstances accidentelles, et sans racine dans la nature humaine, qu'il soit constant, universel, insurmontable. Cette croyance, qui combat les inclinations déréglées de l'homme en le mettant sous la justice d'une puissance souveraine, ne peut pas non plus avoir pris son origine dans les passions ; ce sont elles, au contraire, qui détournent l'esprit de l'homme de la pensée de Dieu.

Il faut donc que l'idée de Dieu ait été dans tous les temps bien profondément imprimée dans l'esprit et dans la conscience des hommes.

§ 3. — TROISIÈME ET QUATRIÈME PREUVE DE L'EXISTENCE DE DIEU : RAISON ET RÉVÉLATION.

Qui a imprimé dans le cœur des hommes cette idée de Dieu ?

I. C'est Dieu lui-même. Il nous éclaire par une lumière intérieure qui, de la vue du monde que nous avons sous les yeux, nous élève à l'idée du Créateur, et plus encore par une révélation directe en se faisant connaître à quelques hommes, pour que ceux-ci transmettent à leurs descendants le sacré dépôt de la vérité qu'ils ont reçu.

Il y a une lumière, indépendante de nous, qui nous donne des idées que nous n'eussions jamais eues sans elle, qui nous redresse quand nous nous égarons ; c'est comme un soleil qui illumine toutes les intelligences et réunit dans une même pensée les hommes qui ne se sont jamais vus. « Où est cette raison com-



« mune et supérieure tout ensemble à toutes les rai-
« sons bornées et imparfaites ? s'écrie Fénelon. Où
« est donc cet oracle qui ne se tait jamais et contre
« lequel ne peuvent rien tous les vains préjugés des
« peuples? Où est-elle cette raison qu'on a sans cesse
« besoin de consulter et qui nous prévient pour nous
« inspirer le désir d'entendre sa voix?... Où est-elle
« cette pure lumière qui non-seulement éclaire les
« yeux ouverts, mais qui ouvre les yeux fermés, qui
« guérit les yeux malades, et qui se fait aimer par
« ceux-mêmes qui craignent de la voir ? Tout œil la
« voit, et il ne verrait rien, s'il ne la voyait pas, puis-
« que c'est par elle et à la faveur de ses purs rayons
« qu'il voit toutes choses. Comme le soleil sensible
« éclaire tous les corps, de même ce soleil d'intelli-
« gence éclaire tous les esprits... Voilà donc deux
« raisons que je trouve en moi : l'une est moi-même,
« l'autre est au-dessus de moi. Où est cette raison
« parfaite qui est si près de moi et si différente de
« moi. Il faut qu'elle soit quelque chose de réel, car
« le néant ne peut être parfait, ni perfectionner les
« natures imparfaites. Où est cette raison suprême?
« N'est-elle pas le Dieu que je cherche[1] ? »

Cette lumière n'est pas sans doute Dieu lui-même, mais elle vient de lui. Il n'est pas dans les conditions de la vie présente que nous contemplions Dieu face à face, intuitivement; il nous éclaire par un rayonnement de sa lumière. Nous lisons dans le psaume IVe : « Plusieurs demandent, *qui nous montrera les biens* que « l'on nous fait espérer ? » à quoi le prophète répond :

[1] Fénelon, *Existence de Dieu*, Ire partie, chap. II, nos 58 et 60.



La lumière de votre visage, Seigneur, s'est réfléchie sur nous. Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine. Nous sommes touchés, saisis, impressionnés par les objets qui nous entourent, et par les sentiments que nous éprouvons au dedans de nous-mêmes, et notre âme, par cette force intellectuelle qui est en elle, reçoit l'intelligence des choses, s'élève à l'idée de leur cause, parvient ainsi à la connaissance de Dieu. La lumière intellectuelle qui nous éclaire, dit un grand docteur, est une participation, un rayon de la lumière incréée, qui se reflète ainsi dans tous les hommes [1] ; ce qui fait, comme nous l'avons déjà fait observer, que tous les hommes ont sur les vérités premières et leurs conséquences immédiates la même manière de voir et de juger.

Cette lumière est tout à la fois pour nous un moyen d'arriver à la connaissance de Dieu et une preuve certaine de son existence. D'où viendrait en effet cette lumière, qui nous éclaire également tous, si elle ne venait d'un premier principe, d'un foyer lumineux, qui ne peut être que Dieu?

II. Il y a une autre cause du consentement unanime des peuples : La révélation.

« C'est une disposition salutaire de la divine provi-
« dence, dit un grand docteur, saint Thomas, de nous
« révéler et proposer comme objet de foi, même les
« vérités auxquelles la raison peut atteindre, afin que
« tous puissent avoir facilement la connaissance de

[1] Saint Thomas : « Ipsum lumen intellectuale quod est in nobis, nihil aliud est quam quædam participata similitudo luminis increati, in quo continentur rationes æternæ. » *Somme théologique*, Ire partie, quest. 84, art. 5.



« Dieu, sans mélange de doute ni d'erreur [1]. » Oui, Dieu s'est révélé aux hommes dès l'origine.

Ce n'est pas sur de simples présomptions que nous croyons à cette révélation primitive par laquelle Dieu s'est manifesté à nos pères ; c'est un fait historique des plus incontestables. Il n'y a pas un seul peuple qui n'en ait conservé le souvenir dans ses traditions, et ces mêmes traditions se réfléchissent dans les idées religieuses, et jusque dans les fables des nations abandonnées aux superstitions de l'idolâtrie : de là est venu le respect universel pour l'antiquité. Partout et toujours, les peuples ont cru que les saines maximes étaient celles que l'on avait reçues des anciens, parce que, disait Cicéron, *l'antiquité se rapproche davantage des dieux* [2]. Or une pareille tradition, qui, sous mille formes différentes, se retrouve sans aucune exception dans tous les pays du monde, sans que les erreurs qui sont venues dans la suite altérer les dogmes et corrompre le culte religieux par des superstitions de toute nature aient pu la détruire, peut-elle s'expliquer autrement que par un fait primitif auquel elle se rattache ? Ce fait est prouvé surtout par les annales du peuple le plus ancien qui existe sur la terre, le peuple hébreu ; mais il importe d'observer que les monuments historiques de cette grande famille, qui remonte d'âge en âge par un enchaînement non interrompu, au berceau du genre humain, sont, sur le point dont il s'agit ici, dans une harmonie parfaite

[1] *Somme* de saint Thomas contre les Gentils, liv. I, chap. IV.

[2] « Quoniam antiquitas proximè accedit ad deos, a diis quasi traditam religionem tueri, lex jubet... » (Cicéron, *de Legibus*, lib. II, cap. XI.)



avec les souvenirs des autres nations qui habitèrent l'Asie.

Les premiers hommes auxquels Dieu se manifesta, qui eurent le bonheur de le voir sous une forme sensible et de converser avec lui, durent passer le reste de leur vie sous l'impression de ces grands événements. Ce fut l'objet le plus ordinaire de leurs entretiens avec leurs enfants, et ceux-ci transmirent à leurs petits-fils les croyances qu'ils avaient reçues de leurs pères.

Qui n'admirerait avec un vif sentiment de reconnaissance ces moyens si simples, si multipliés, et si bien adaptés à notre nature, que Dieu a choisis pour conserver sur la terre le dogme de son existence? Il nous éclaire par le spectacle de ses œuvres; il répand dans notre âme un rayon de lumière qui nous aide à le connaître; il nous attire vers lui par les inspirations de notre conscience; il s'est montré à nos pères, il s'est manifesté à eux, et le souvenir de ces premières communications de Dieu avec les hommes s'est perpétué dans le monde.

Nous sommes donc dans une heureuse impossibilité de douter de Dieu. Si notre cœur est pur, il fait ses délices d'aller à lui et de se reposer dans son sein paternel; si des passions mauvaises nous égarent, nous sommes repris par une voix intérieure qui jette un trouble salutaire dans notre âme, et qui nous avertit que nous ne trouverons jamais de vrai bonheur qu'en Dieu seul.

LEÇON IV

Perfections de Dieu : ses œuvres et sa providence

Qu'est-ce que Dieu? qu'est-il, considéré en lui-même? qu'est-il, relativement à nous?... Questions du plus haut intérêt, puisque de la vraie connaissance de Dieu ressort la règle de notre conduite; c'est là qu'est tout le secret de notre avenir et le fondement de nos espérances.

Heureusement pour nous, Dieu a fixé nos incertitudes; disons mieux, il a prévenu nos doutes, et par les manifestations extérieures qu'il a faites de lui-même en se révélant sensiblement à nos pères, et par la lumière qu'il a fait briller dans notre intelligence et par la voix de notre conscience, de sorte que nous parvenons à savoir ce qu'il est, autant du moins qu'il nous importe de le savoir ici-bas, par les mêmes moyens qui nous ont aidés à savoir qu'il existe. Sur ce point, comme sur tous les autres articles des croyances chrétiennes, il y a une admirable harmonie entre la révélation, la raison, les inspirations de la conscience, les vrais instincts de notre nature.

Quand nous étions enfants, il nous a été dit: « Dieu « est un pur esprit, éternel, infiniment parfait, créa- « teur du ciel et de la terre, et le souverain seigneur

« de toutes choses. » L'âge, la réflexion, une étude plus approfondie, nous ont affermis dans cette idée de Dieu, car elle est vraie.

§ 1. — CE QUE DIEU EST EN LUI-MÊME.

I. Dieu est par lui-même, nécessairement ; il ne tient pas l'existence d'un autre être supérieur. Quand il se révéla à Moïse, chef du peuple hébreu, il lui dit : « JE SUIS CELUI QUI SUIS ; allez et dites à mon peu-« ple, CELUI QUI EST m'envoie vers vous. » Paroles pleines de sens et de majesté, paroles que Dieu seul a pu dire. Dieu est celui qui est ; il n'a pas une existence précaire, il ne vit point par la faveur de qui que ce soit, il ne tient l'être et la vie que de lui-même.

Du fait de notre propre existence, du spectacle de l'univers et de l'ordre admirable qui règne dans le monde, nous avons conclu avec certitude l'existence de Dieu. Nous n'avons pas toujours été, nous pouvions ne pas être, rien ne demandait nécessairement que nous fussions ; il faut donc, avons-nous dit, qu'il y ait une cause supérieure, un être intelligent et très-puissant, qui nous ait créés, car sans lui nous ne serions pas, nous n'aurions jamais été. Mais cet être supérieur à nous et à l'univers, cet être de qui procède le monde, d'où procède-t-il lui-même ? Évidemment il ne procède d'aucune autre cause qui l'ait tiré du néant, sans quoi nous remonterions sans fin de cette cause à une autre, jusqu'à ce que nous arrivions à la cause première qui n'en reconnaît pas d'autres : voilà donc notre Dieu, cause première de tout ce qui

est : être souverain, qui ne dépend d'aucun autre, et qui seul peut dire : JE SUIS CELUI QUI SUIS.

II. Dire que Dieu est nécessaire, c'est dire qu'il est éternel ; il y a une telle liaison entre ces deux idées, que les termes qui les expriment peuvent être regardés comme synonymes. Il n'y a en Dieu ni commencement, ni progrès, ni fin. On ne peut pas dire qu'il a été ou qu'il sera ; mais si l'on veut parler de lui avec une précision rigoureuse, il faut se borner à dire qu'IL EST. S'il y avait eu un moment où il n'était pas, il n'aurait jamais été, rien ne pourrait être ; car, à ce moment que vous imagineriez, il n'y aurait rien, ce serait le pur néant ; or du néant, de l'absence absolue de tout être, que peut-il sortir ? Mais, si Dieu existe nécessairement, il est nécessairement tout ce qu'il est ; il n'y a rien de fortuit, rien de contingent en lui, on ne peut supposer en lui la moindre variation.

Il est assez ordinaire, dans le langage humain, que nous parlions du passé et de l'avenir de Dieu ; nous disons qu'il était avant la production du monde, qu'il sera éternellement après la fin du monde visible, comme s'il y avait en Dieu deux éternités, dont l'une aurait précédé et l'autre suivrait : ces expressions signifient non ce que Dieu est en lui-même, mais ce que sont, par rapport à lui, les créatures qui n'ont toutes qu'une existence finie, changeante, successive. Ces créatures vont, elles viennent, elles se succèdent ; Dieu demeure invariablement ce qu'il est, son éternité est une permanence indivisible. « Vos années, ô mon « Dieu ! lui dit saint Augustin, ne vont ni ne viennent, « et les nôtres vont et viennent, afin d'arriver toutes. « Vos années sont toutes à la fois parce qu'elles sont,

« elles ne se succèdent pas, parce qu'elles ne passent « pas. Vos années ne sont qu'un jour, et ce jour n'est « pas chaque jour, mais aujourd'hui, et votre au- « jourd'hui ne le cède pas au lendemain, il ne suc- « cède pas à la veille ; votre aujourd'hui, c'est l'éter- « nité [1]. »

III. De ce que Dieu est nécessaire et éternel, nous concluons qu'il est infiniment parfait. En nous, à côté de nous, au-dessus de nous, si nous ne remontons pas jusqu'à lui, nous ne voyons que des êtres imparfaits. Ils ont telle qualité, telle autre leur manque, et les perfections que nous admirons en eux ont des limites. Il n'en est pas ainsi de Dieu ; IL EST CELUI QUI EST, c'est-à-dire qui a en lui-même la plénitude de l'être, tout ce qu'il y a de vérité, de beauté, de bonté, de grandeur, de puissance, est en lui au plus haut degré possible. On n'y peut rien ajouter par la pensée, comme aussi on n'y peut rien retrancher, on ne peut pas non plus y supposer un progrès. De qui recevrait-il de nouveaux degrés de perfection? Ce ne serait pas assurément d'une cause extérieure, puisque nous avons vu qu'un être nécessaire ne peut dépendre d'aucun autre supérieur à lui. Serait-ce de sa propre nature? Il faudrait donc dire que Dieu se développe successivement par de nouveaux accroissements, qu'il se dirige sans cesse vers un terme qu'il n'atteindra jamais, qu'il est par conséquent essentiellement imparfait, ce qui est contraire à la droite raison.

A défaut de tout autre raisonnement, il suffirait de l'idée d'une perfection infinie, idée que nous avons

[1] *Confessions* de saint Augustin, liv. XI, chap. XIII.



tous, pour être convaincus que cette perfection est en Dieu. Quoique nous ne nous en soyons peut-être jamais rendu compte, l'idée de l'infini est en nous : elle nous éclaire, elle nous domine, elle dirige et règle notre intelligence dans l'estime que nous faisons des choses. Notre esprit n'apprécie la perfection, il ne juge des défauts d'une chose quelconque que par une sorte de comparaison qu'il fait, de l'objet qu'il voit avec l'idée qu'il a de la perfection absolue. Une doctrine ne nous paraît vraie, et une action vertueuse, qu'autant que cette doctrine ou que cette action se rapporte à l'idée du vrai et du bien absolu. Il faut donc qu'il y ait un être à qui rien ne manque, en qui soit réalisée cette idée de l'infini ; il faut que cette idée nous vienne de lui, qu'elle ne soit en nous que l'impression que notre esprit reçoit de ses rapports avec un être parfait, car manifestement elle ne peut pas venir des créatures. Ce qui est borné ne présentera jamais l'image, ne donnera jamais l'idée de l'infini, c'est impossible. Voilà Dieu : nous ne savons pas tout ce qu'il est, mais nous pouvons assurer qu'il a dans un degré infini, c'est-à-dire sans limites, toutes les vraies perfections ; il est infiniment parfait.

IV. Concluons qu'il n'y a qu'un seul Dieu. « Dieu ne « serait pas, disait Tertullien, s'il n'était pas un, et il « serait plus digne de lui de n'être pas du tout que « d'être d'une manière indigne de lui. Or, autant que « la faiblesse humaine peut définir Dieu, en consul- « tant l'idée qui est gravée dans le cœur de chaque « homme, Dieu est l'être souverainement grand, et « souverainement grand en tout ce qu'il est, dans son « essence, dans son intelligence, dans sa puissance ;

« cela étant avoué, et pourrait-on le méconnaître « sans nier Dieu ? quelle est la condition nécessaire « de la souveraine grandeur, sinon d'être unique ? « Comment Dieu peut-il être souverainement grand « s'il a un égal ? et il a un égal s'il existe un second « être souverainement parfait. Deux êtres souverainement « ment parfaits ne peuvent exister à la fois, parce « que la prérogative de la souveraine grandeur ne « peut convenir qu'à un seul. Dieu est donc essen- « tiellement un, et, s'il n'était pas un, il ne serait pas « du tout [1]. » Si l'on veut en supposer deux, on peut en supposer cent, on peut en supposer mille ; il n'y aurait pas plus de motif d'en admettre deux que d'en admettre un million, et, en les multipliant, on amoindrit la Divinité, on en altère l'idée. Il est bien évident que l'être qui réunit en lui les perfections des autres est lui seul plus parfait que tous ces prétendus infinis, il est donc seul réellement Dieu.

Nous étudierons plus tard les causes diverses qui firent oublier aux peuples le dogme de l'unité de Dieu, et introduisirent sur la terre les excès les plus incroyables de l'idolâtrie ; nous devons en ce moment, pour ne pas perdre de vue notre objet principal, continuer à considérer les conséquences qui découlent de l'idée de Dieu.

V. Concluons encore que Dieu est un pur esprit, qu'il est immense, souverainement intelligent, tout-puissant.

Qui doutera sérieusement que Dieu ne soit esprit?... Mais, en disant qu'il est *pur esprit*, je veux dire qu'il

[1] *Contre Marcion*, liv. I, chap. III.

n'est pas uni à un corps. Celui qui est nécessaire, éternel, infiniment parfait, ne peut être ni matière, ni uni à la matière et revêtu d'un corps, à la manière des hommes.

Il est nécessairement tout ce qu'il est, il est infiniment parfait sous quelque point de vue qu'on le considère. Quelle nécessité peut-il y avoir qu'il ait un corps? Ce corps qu'on voudrait lui donner, quelque subtil, quelque parfait qu'on veuille le supposer, ne serait-il pas toujours borné, limité, et dès lors imparfait?... Nous concevons très-bien Dieu sans corps; tout ce qu'il est en lui-même, et tout ce qu'il peut opérer au dehors, s'explique indépendamment d'un corps quelconque. Donc il est pur esprit. Si, dans ses manifestations successives, il a paru sous une forme sensible, cette forme lui était étrangère, il ne l'a prise accidentellement que pour s'accommoder à la nature de l'homme. C'est aussi pour condescendre à notre faiblesse, et nous faire comprendre des choses spirituelles par des images sensibles, qu'il a été dit : *Les yeux de Dieu contemplent l'univers, sa main soutient le globe, il nous porte entre ses bras;* expressions métaphoriques appropriées à notre manière, et très-convenables pour nous donner une idée de la providence de Dieu, de sa toute-puissance, de sa bonté.

VI. C'est également dans un sens métaphorique qu'il est dit que Dieu remplit le ciel et la terre; on désigne par là son immensité, l'une des perfections de l'être divin. Dieu est immense, il *est au ciel, sur la terre et en tout lieu*, nous a dit le catéchisme; ce que nous devons entendre en ce sens, qu'il est en même temps présent à tout, sans pouvoir être limité, ni circonscrit

par l'espace. Il n'est pas renfermé dans le ciel, comme dans un lieu qui le contienne ; il est présent à tout par son intelligence, par sa volonté, par sa puissance, ce qui a fait dire à un prophète : *Où irai-je, Seigneur, pour m'éloigner de vous, où fuirai-je pour me soustraire à votre présence? Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends aux enfers, vous vous y trouvez. Si je me transporte aux extrémités de la mer, c'est votre main qui m'y conduira, et votre droite qui me soutiendra.* L'immensité de Dieu, ainsi comprise, est une conséquence nécessaire de son infinie perfection, car Dieu ne serait point parfait dans le sens absolu du mot, il ne serait pas infini, s'il pouvait être limité quelque part, s'il y avait un esprit, ou un corps, ou un lieu quelconque où il ne fût pas présent.

Oui, tout est infini en Dieu, tout est immense, son intelligence, comme sa puissance; sa bonté, comme sa justice. Le prophète dont nous venons de citer les paroles ajoute dans son cantique : *J'ai dit : Peut-être les ténèbres m'envelopperont de toutes parts; mais il n'y aura pas de ténèbres pour vous ; la nuit sera éclairée comme le jour*[1]. Il est dit ailleurs que Dieu sonde les reins et les cœurs, qu'il est le scrutateur des âmes, que tout est sous ses yeux. Le catéchisme nous a familiarisés avec ces belles idées, en nous apprenant dès notre enfance que Dieu connaît tout, *jusqu'à nos plus secrètes pensées*. Doctrine aussi grave, dans ses conséquences pratiques pour la direction de la vie, qu'elle est vraie.

Non-seulement Dieu voit tout ce qui est, et pénètre dans la profondeur des abîmes, tandis que son œil

[1] Psaume CXXXVIII, 11-12.

contemple ce qui est aux extrémités du monde et au plus haut des cieux, mais son intelligence possède toute vérité. Il ne lui faut ni attention ni réflexion pour apprendre, ni raisonnement pour déduire, ni mémoire pour retenir; il voit la vérité sans nuage, sans milieu, il la voit dans la contemplation de lui-même. Disons mieux : il est lui-même la vérité subsistante et la lumière qui rayonne sur toutes les intelligences créées pour les éclairer; les plus vastes, les plus hautes, les plus profondes conceptions des philosophes qui ont rempli l'univers de leur renommée ne sont qu'un faible rayon de cette lumière infinie qui s'est réfléchie sur eux.

VII. Que dire de la puissance de Dieu? Notre pauvre esprit se perd dans la contemplation de tant de grandeur. Quand nous pensons que tous les efforts réunis du monde entier seraient impuissants à produire un insecte, et que par un seul acte de sa volonté Dieu a fait jaillir du néant la terre, ces hautes montagnes, ces mers immenses, ces plantes, ces êtres animés qui peuplent l'univers, ces globes suspendus dans les airs, et en comparaison desquels le monde que nous habitons est comme un atome!... Quelle puissance il a fallu pour créer tant de choses, et pour les maintenir invariablement dans l'ordre où elles ont été mises!... Mais ne pensons pas qu'elle ait été épuisée par ces productions innombrables; Dieu pourrait beaucoup plus qu'il n'a fait, il peut tout ce qui est possible, sa puissance est illimitée, et rien ne résiste à son action : quand il a voulu créer, il l'a dit, et toutes choses ont été faites selon son idée; il a commandé, et le monde a paru.



Dieu est donc un pur esprit, éternel, souverainement intelligent et d'une puissance infinie. Nous verrons, dans la suite, en exposant les mystères de la Providence et les dogmes de la religion, que sa bonté, ses miséricordes et sa justice ne sont pas moins admirables que ses autres perfections. Ajoutons un mot, car nous ne pouvons pas tout dire, sur sa souveraine félicité et son immutabilité.

VIII. Dieu trouve un bonheur inaltérable dans la contemplation de lui-même, dans l'amour qu'il se porte, dans les complaisances infinies qu'il prend à se considérer. Qu'ils l'ont peu et mal connu, ceux qui ont pensé qu'il avait besoin de créer et de se communiquer au monde pour être heureux, comme s'il devait souffrir de sa solitude ! C'est au contraire la preuve d'une grande indigence et de beaucoup d'imperfection dans un être, qu'il ne puisse trouver son bonheur qu'en sortant de lui-même pour le chercher ailleurs. Dieu se suffit, il voit sa perfection, il se contemple et il s'aime, c'est sa gloire et son bonheur, gloire infinie, bonheur auquel on ne peut rien ajouter. Non, rien de ce qui est hors de Dieu ne peut faire partie de sa grandeur, ne peut ajouter à sa félicité. « Vous « n'êtes pas plus grand avec tout le monde, avec mille « millions de mondes, que vous ne l'êtes seul. Quand « vous avez fait le monde, c'est par bonté et non par « besoin. Il vous convient de pouvoir créer tout ce qui « vous plaît, car il est de la perfection de votre être « et de l'efficacité de votre volonté, non-seulement « que vous soyez, mais que tout ce que vous voulez « soit : qu'il soit dès que vous le voulez, autant que « vous voulez, quand vous le voulez... Vous manque-

« rait-il quelque chose, parce que vous ne faites pas
« tant de choses que vous pourriez faire? Tout cet
« univers que vous avez fait n'est qu'une petite partie
« de ce que vous pouviez faire. Si vous n'aviez rien
« fait, l'être manquerait aux choses que vous n'auriez
« pas voulu faire, mais rien ne vous manquerait, parce
« qu'indépendamment de toutes choses, vous êtes
« celui qui est, et qui est tout ce qu'il faut être pour
« être heureux et parfait[1]. »

Si donc Dieu se détermine à créer, il le fait avec une puissance souveraine, avec une liberté et une indépendance absolues, et sans rien perdre de son immutabilité. Ces attributs lui sont aussi essentiels que ceux dont nous avons déjà parlé; il est libre, tout-puissant et immuable, comme il est éternel et souverainement heureux. Libre dans ses œuvres, il se détermine selon son bon plaisir, n'ayant d'autre règle que celle de sa souveraine sagesse, d'autre mobile que son amour, l'amour qu'il se porte à lui-même, l'amour du bien, de la vérité et de la justice, l'amour qu'il porte à ses œuvres, aux créatures raisonnables surtout; car, s'il en produit de telles, ce n'est que pour les rendre heureuses, en les faisant participer à sa propre félicité. Mais ni son amour du bien, ni sa sagesse, ne gênent sa liberté, parce qu'il ne trouve en lui-même aucune nécessité de se communiquer au dehors, et, en supposant qu'il le fasse, il demeure libre de le faire dans telle mesure qui lui convient, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut. Sa puissance égale sa liberté et la sert dans l'exécution de ses des-

[1] Bossuet, *Élévations sur les mystères*, IIe semaine, 1re élév.

seins. L'idée de Dieu renferme évidemment celle d'un pouvoir sans limites : tout ce qui est possible en soi, tout ce qui ne renferme aucune contradiction, et ne blesse aucun principe de sainteté, de justice, de vérité, est possible à Dieu. Qui pourrait gêner son action? Qui lui imposerait la nécessité de la resserrer dans certaines limites? Qui lui dirait : Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas au delà?... Ce ne sont pas les êtres distincts de Dieu qui limiteraient son pouvoir; car ces êtres ne sont que des créatures de Dieu, et, à ce titre, ils sont tous, à son égard, dans la plus entière dépendance.

IX. Mais si Dieu est libre, s'il est tout-puissant, comment peut-il être immuable, et s'il n'est pas immuable, comment serait-il infiniment parfait, car tout changement dénote quelque imperfection? Bossuet, s'étant proposé une difficulté analogue, répondait : « La première règle de notre logique, c'est qu'il ne « faut jamais abandonner les vérités une fois connues, « quelque difficulté qu'il survienne, quand on veut les « concilier; mais qu'il faut au contraire, pour ainsi « parler, tenir fortement les deux bouts de la chaîne, « quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où « l'enchaînement se continue [1]. » On ne peut douter raisonnablement que Dieu ne soit libre; nous avons nous-mêmes cette perfection, comment Dieu en serait-il privé? On ne peut pas douter non plus qu'il ne soit immuable dans ses desseins et dans ses œuvres, comme il l'est en lui-même.

Pourquoi remarque-t-on tant de vicissitudes dans

[1] *Traité du libre arbitre*, chap. IV.

les pensées et dans la conduite des hommes? Ils veulent aujourd'hui ce qu'ils ne voudront plus demain; ils prennent et abandonnent leurs résolutions; ce qui leur plaît dans un temps ne leur inspire souvent que dégoût dans un autre temps. Ces contrariétés tiennent à plus d'une cause: les unes proviennent de la faiblesse de l'esprit qui ne voit les choses que très-imparfaitement, et demeure incertain de l'avenir; les autres viennent des faiblesses et des inconstances de la volonté, qui est poussée tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, selon les causes diverses qui l'impressionnent. En Dieu, il ne peut y avoir aucune de ces causes de changement; il voit, dès le principe, les choses telles qu'elles sont, et tout ce qu'elles pourront devenir dans la suite des temps; sa volonté, toujours droite et sainte, ne peut fléchir sous l'action des divers accidents qui surviennent, voilà pourquoi il demeure immuable; voilà aussi ce qui résout, en partie du moins, la difficulté proposée, en nous permettant de concilier la liberté de Dieu avec son immutabilité.

Quand Dieu veut une chose, il ne commence pas à la vouloir; éternellement il veut ce qu'il veut en ce moment, sans jamais changer. Rien ne commence en lui, et tout commence hors de lui, par son ordre éternel. S'il paraît se repentir, si l'on dit qu'il accorde à des prières persévérantes ce que d'abord il avait refusé, ce ne sont encore ici que des expressions métaphoriques que notre faiblesse emploie pour désigner les choses telles qu'elles nous apparaissent. En réalité, il ne survient pas de changement; Dieu connaît éternellement ce qu'il exécute dans le temps; il inspire une crainte salutaire par ses menaces, il excite

4.

l'espérance par des promesses, il récompense les efforts des hommes et leur docilité à ses inspirations, par les faveurs qu'il leur accorde enfin au moment opportun.

§ 2. — CE QUE DIEU EST PAR RAPPORT A NOUS.

Le spectacle de l'univers, en nous élevant à l'idée d'une cause première, nous fait connaître Dieu, son existence et ses perfections absolues ; ce même spectacle nous donne un autre enseignement, si nous savons l'étudier avec une religieuse attention ; il nous dit ce que Dieu est par rapport à nous. Nous en conclurons que Dieu est le créateur, le père et le souverain seigneur de toutes choses.

I. Si les êtres que nous avons contemplés ont reçu de Dieu la vie, le mouvement et les qualités diverses que l'on admire en eux, comment n'en auraient-ils pas reçu l'existence ?

La conclusion est si rigoureuse, que nous l'avons supposée jusqu'ici sans chercher à la prouver. Il est bien vrai que la création proprement dite est un mystère impénétrable, c'est l'un de ces dogmes que la raison humaine ne comprendra jamais, mais qu'un esprit sage et éclairé ne peut pas ne pas admettre.

Quelque incompréhensible en effet que soit pour nous la création, la raison nous dit qu'il faut y croire, parce qu'il est impossible d'expliquer autrement d'une manière satisfaisante l'existence du monde. Supposez pour un moment que le monde n'ait pas été créé, vous êtes obligé d'admettre qu'il existe nécessairement comme Dieu. Sa manière d'être, son orga-

nisation, les conditions de son existence, seront également nécessaires, attendu que les modifications diverses d'une substance ne sont pas des êtres à part, elles sont la substance elle-même existant d'une certaine manière, et elles ont, par conséquent, la même nature. Tout sera donc nécessaire dans l'univers, tout y sera également éternel; il n'aurait pas eu de commencement, il n'aura pas de fin; la raison de son existence étant toujours la même, il ne peut pas plus pour lui que pour Dieu être assigné un moment où il n'existait pas.

Mais qui osera soutenir sérieusement que le monde est nécessaire et éternel? Nous sommes, nous, une partie de ce monde : où étions-nous il y a une centaine d'années? On dira peut-être que nous étions dans nos pères; mais nos pères et leurs aïeux ont-ils toujours été? N'y en a-t-il pas un qui a commencé la chaîne des générations, lequel n'avait pas eu de père? Et notre âme existait-elle dans les siècles passés? Personne ne se persuadera avoir ainsi existé sans aucun commencement; personne, hors le cas de folie, ne croira que nous sommes éternels... D'ailleurs, nous concevons très-bien comme possible un état de choses où ni nos âmes, ni nos corps, ni les autres objets qui nous entourent, n'existeraient; ces êtres divers ne sont donc pas nécessaires. S'ils étaient nécessaires, l'esprit ne pourrait pas s'arrêter à la supposition qui vient d'être faite; ce serait allier deux idées contradictoires, d'une part la nécessité absolue d'être, d'autre part la possibilité de n'être pas.

Plus on réfléchira sur ces preuves bien simples, plus on demeurera convaincu qu'il faut admettre la

création si l'on veut se rendre compte de sa propre existence; et, sans examiner si nous comprenons ou si nous ne comprenons pas cette action créatrice de Dieu, on n'en conclura pas moins que Dieu a dû véritablement créer le monde, qu'*il l'a tiré du néant.*

Remarquez que le néant n'est pas une sorte de chaos dans lequel tous les éléments du monde se seraient trouvés primitivement confondus, abîme d'où la puissance divine les aurait fait sortir pour les disposer selon ses desseins. Non, le néant est le rien, c'est l'absence de l'être; dire que Dieu a tiré le monde du néant, c'est dire qu'il a donné l'existence à ce qui n'était pas; ce n'était d'abord que possible, il l'a réalisé, voilà la création. « L'ouvrier, dit saint Au-« gustin, façonne une matière préexistante, ayant en « soi de quoi devenir ce qu'on la fait, comme la terre, « le bois, l'or, ou toute autre matière; mais d'où « toutes ces choses tiennent-elles leur être, si vous « n'en êtes le créateur? C'est vous qui avez créé le « corps de l'ouvrier et l'esprit qui commande à ses « organes; vous êtes l'auteur de cette matière qu'il « travaille, de cette intelligence qui conçoit l'art, et « voit en elle ce qu'elle veut produire au dehors; de « ces sens, interprètes fidèles qui font passer dans « l'ouvrage les conceptions de l'âme, et rapportent à « l'âme ce qui s'est accompli. Toutes ces créatures « vous glorifient, Seigneur, et vous proclament le « Créateur de toutes choses; mais vous, comment les « avez-vous faites? Comment avez-vous fait le ciel et « la terre? Ce n'est ni sur la terre ni dans le ciel que « vous avez fait le ciel et la terre, ni dans les airs ni « dans les eaux qui appartiennent au ciel et à la

« terre. Ce n'est pas dans l'univers que vous avez « créé l'univers, car il n'était pas avant d'être. Vous « n'aviez rien entre les mains dont vous pussiez vous « servir pour créer le ciel et la terre ; d'où vous serait « venu cette matière que vous n'auriez pas créée pour « former votre ouvrage ? Que dire, enfin, sinon que « cela est parce que vous êtes ? Vous avez parlé, et « cela a été ; vous avez tout fait par votre parole[1]. »

II. Le monde, sorti du néant par la volonté de Dieu, ne se conserve que par la même volonté, de sorte que son existence continue est comme une création de chaque moment. Que la main de Dieu se retire, que son action s'arrête, et tout cessera d'exister ; car les choses ne peuvent être conservées que par la même cause qui les a produites.

Vous seriez peut-être tentés, habitués à l'ordre invariable qui règne dans l'univers, de croire que ces phénomènes se produisent tout seuls. La moindre réflexion éloigne bientôt cette idée, et il importe que nous soyons bien pénétrés des vrais principes pour demeurer dans la dépendance où nous devons être à l'égard de Dieu. Comment se fait-il, par exemple, que mon corps demeure dans son état normal, que mes doigts tiennent à la main, que les bras demeurent suspendus aux épaules ? On vous parle d'os, de nerfs, de peau, qui se lient et se tiennent ensemble ; mais ces os, ces nerfs, sont eux-mêmes composés d'un nombre infini de molécules ; quelle est donc la force qui les conserve unies entre elles, et forme par cette union le nerf ou toute autre partie ? On vous dira que c'est

[1] Saint Augustin, *Confessions*, liv. XI, chap. v.

une loi de la nature, que c'est la cohésion... Mais cohésion, attraction, répulsion, tous ces termes, si on les comprend bien, expriment des effets ; ce ne sont pas des causes ; la seule vraie cause ne peut être que la volonté de Dieu.

III. Non-seulement Dieu conserve le monde, mais il le gouverne avec une sagesse et une puissance à laquelle rien ne résiste : c'est cette action continue de Dieu dirigeant toutes choses vers l'accomplissement de ses desseins, que nous appelons la *Providence*. Les cieux et la terre, les astres qui brillent dans le firmament, les herbes qui croissent et portent leurs fruits sur la terre, les montagnes et les collines, les mers et les fleuves, la chaleur, le froid, les neiges, les glaces, les pluies et les tempêtes, bénissent le Seigneur ; ces éléments divers glorifient à leur manière la main intelligente et souveraine qui les conduit, et tout lui demeure soumis.

Cette providence se révèle aux yeux les moins attentifs, par l'ordre constant, par l'inépuisable fécondité de la nature, qui a été pour nous une des preuves les plus sensibles de l'existence de Dieu. Les peuples en ont toujours été si persuadés, que les païens eux-mêmes attribuaient à la justice, ou à la miséricorde de leurs dieux, les accidents, les plus fortuits en apparence, qui leur étaient contraires ou favorables, comme les orages, les mortalités, la sérénité de l'air, les bonnes récoltes. Ils s'efforçaient de détourner les calamités par des prières et des sacrifices, en apaisant la divinité qu'ils supposaient irritée contre eux : ils avaient recours à elle, ils lui adressaient des vœux pour en obtenir les biens de la terre, une heureuse navigation ;

tant l'idée d'une providence qui dispose de tout, et que servent les éléments de l'univers, était présente à l'esprit des hommes ! Ils étaient assurément plus sages que ceux que nous voyons de nos jours abuser de la science pour attribuer tous les événements à la seule action des causes naturelles, comme si ces causes elles-mêmes n'étaient pas sous la main toute-puissante de Dieu.

L'homme vraiment éclairé considère avec un religieux respect la conduite de Dieu dans ce monde, et tout lui sert pour s'élever de cette basse région des sens à la pensée de Dieu. Toutes les créatures le ramènent à Dieu ; dans toutes, il voit quelque rayon de ses perfections, ou un motif d'espérance dans les biens meilleurs que la divine providence lui prépare pour une vie à venir, ou quelque signe de ses saintes volontés sur lui.

Laissez-moi vous raconter, en finissant, ce trait de la vie de saint Augustin. Il nous dit lui-même, dans le livre de ses *Confessions :* « Peu de jours avant la mort de ma mère, nous nous trouvâmes seuls, elle et moi, appuyés sur une fenêtre qui regardait sur le jardin de la maison où nous logions à Ostie, nous entretenant tous deux avec une merveilleuse douceur. Nous cherchions entre nous, à la faveur des lumières de la vérité éternelle, ce que sera cette vie bienheureuse qui doit être le partage des saints pendant l'éternité.

« Nous considérâmes les beautés de la nature qui était sous nos yeux, et nous portâmes nos regards vers le ciel, d'où le soleil, la lune et les étoiles font luire leur lumière sur la terre. De là, portant encore plus haut nos pensées et nos discours, et admirant toujours

de plus en plus la beauté des ouvrages de Dieu, nous vînmes à considérer nos propres âmes, et nous passâmes encore au delà pour contempler la sagesse éternelle, qui a fait tout ce que nous voyons, tout ce qui a jamais été, et tout ce qui sera jamais, et qui n'a point été faite, puisqu'elle n'est aujourd'hui que ce qu'elle a toujours été et ce qu'elle sera toujours. Dans le temps que nous en parlions, et que le mouvement de nos affections nous portait tout entiers vers elle, un soudain transport de nos cœurs nous fit arriver jusqu'au point de l'entrevoir et de la goûter en quelque sorte, et la vue de ce grand objet nous fit soupirer d'amour et de douleur de n'être pas encore en état d'en jouir pleinement.

« Nous disions alors : Si ce tumulte qu'entretiennent les impressions de la chair et du sang venait à s'apaiser dans une âme ; si ces fantômes que son imagination a tirés du grand spectacle de tout ce que renferme la vaste étendue de la terre et de la mer, de l'air et du ciel, s'écartaient ; si toutes ces créatures ne nous disaient que ce seul mot : *Nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes, et nous ne sommes que l'ouvrage de celui qui subsiste éternellement*, et qu'après cela elles se tussent, pour laisser l'âme porter toute son attention vers celui qui les a faites et que nous aimons en elles, et qu'elle l'entendît lui-même, et qu'elle fût tout absorbée dans la joie intérieure et toute céleste de le contempler, ne serait-ce pas là cette joie du Seigneur dont il est parlé dans l'Évangile ? Mais quand serons-nous dans cet heureux état ?

« Voilà à peu près ce que nous disions, et vous savez, ô mon Dieu ! que ce même jour, pendant que

nous parlions de la sorte, ma mère me dit : « Pour « moi, mon fils, je ne vois plus rien dans la vie dont « je puisse être touchée ; pourquoi y suis-je, puisque « désormais il ne me reste rien à désirer ? La seule « chose qui me faisait souhaiter de vivre, c'était le « désir que j'avais de vous voir chrétien et enfant de « l'Église catholique avant que de mourir. Dieu a « rempli mes vœux sur ce point avec surabondance, « puisque je vous vois entièrement dévoué à son ser- « vice, et méprisant pour l'amour de lui tout ce que « vous auriez pu prétendre d'heureux et d'agréable « dans le monde. Que fais-je donc ici davantage[1] ? »

[1] *Confessions* de saint Augustin, liv. IX, chap. x.

LEÇON V

Sur l'Athéisme

D'où viennent les erreurs dans lesquelles quelques mauvais philosophes sont tombés relativement à la nature de Dieu.

Dieu s'est manifesté et il se manifeste encore à nous d'une manière si sensible ; nous éprouvons d'ailleurs un tel besoin de penser qu'il y a un Dieu bon qui veille sur nous, et sur la providence duquel nous pouvons nous reposer, que l'on comprend difficilement l'égarement des hommes qui ne croient pas en lui. Cependant, nous le disions dans une leçon précédente au sujet de certaines opinions sur la nature et les facultés de l'homme, il n'y a pas d'erreurs où ne puissent conduire l'abus du raisonnement, l'oubli des traditions, et les passions déréglées du cœur. Nous en avons une preuve dans la ligue formée par une secte contre les croyances communes à tous les peuples. Nous verrons dans la suite de ces leçons des sophistes humilier l'homme jusqu'à l'abaisser au rang des bêtes, en lui refusant une âme, sans nul souci de la dignité et de la liberté de l'esprit humain, bien qu'ils aient toujours à la bouche les noms de dignité et de liberté. Il ne faut nullement être surpris que ceux qui veulent l'homme sans âme, veuillent aussi un monde sans Dieu. Comme

d'ailleurs ils ne pensent pas qu'une société puisse subsister sans morale, ils ont été réduits à la folle idée d'une morale qu'ils ont appelée *indépendante*, indépendante de Dieu, de l'âme, de tout principe religieux.

Nous exposerons en peu de mots les opinions de ces sophistes qui aboutissent tous à l'athéisme.

§ 1. — LES PANTHÉISTES

L'erreur du panthéisme consiste à nier l'existence d'un Dieu personnel, distinct du monde.

I. Le panthéisme est très-ancien dans le monde, mais il a subi, comme système, bien des modifications. Il date de l'époque où les hommes commencèrent à oublier les traditions primitives du dogme de la création.

Pour résoudre ce problème de l'origine des choses, on imagina alors que le monde était sorti de Dieu par voie d'émanation, ce que quelques anciens philosophes expliquèrent à peu près ainsi. Il fut un temps où Dieu sortit en quelque sorte de lui-même ; de son sein, foyer de lumière et de vie, s'échappèrent des rayons qui se répandirent dans les régions de l'espace. Ces émanations furent les matériaux du monde. Comme elles devaient s'affaiblir à mesure qu'elles s'éloignaient de leur origine, celles qui restèrent le plus rapprochées et conservèrent par là plus d'analogie avec la substance divine occupèrent les régions élevées ; ce furent les intelligences les plus sublimes. Dans un degré inférieur vinrent les âmes des hommes et des animaux, et enfin la matière, qui est comme la lie des émanations divines ; aussi tomba-t-elle dans les



régions les plus basses. Dans ce système, il n'y a pas de création; les âmes et la matière elle-même sont une partie de la substance de Dieu, c'est Dieu lui-même rendu visible : tout, par conséquent, est Dieu, Dieu est tout ce qui existe, il n'y a réellement qu'un seul être au monde, à moins qu'on ne veuille dire qu'il y a autant de dieux qu'il existe d'anges, d'âmes humaines et de molécules de matière, qui, en se détachant du grand Dieu, conservent cependant la matière divine : voilà le panthéisme [1].

Le panthéisme, ainsi conçu, ne devait pas plaire à d'autres philosophes qui se piquent de plus de subtilité. Plusieurs ont admis les émanations divines pour les âmes seulement, sans vouloir les étendre à la matière, qu'ils continuaient à regarder comme éternelle, sans origine par conséquent. D'autres, en Allemagne surtout, sont entrés dans des spéculations inintelligibles. Ils nous ont parlé de je ne sais quelle force active dans laquelle tout était primitivement renfermé. Cette force, ou unité absolue, n'est ni corps, ni esprit, ni monde, ni substance, elle n'est ni simple ni composée ; c'est la puissance de devenir tout cela. Soumise à une loi fatale de développement, cette force active a produit successivement tous les phénomènes dont l'ensemble compose ce que nous appelons l'univers. Nous sommes, nous, l'un de ces phénomènes, qui paraissent et disparaissent ensuite comme des bulles d'eau qui se forment sur les bords de l'Océan; et ainsi, simples modifications du grand tout, nous ne

[1] *Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXVII, 3e Mémoire sur Zoroastre, art. 3.

formons avec lui qu'un seul être. Voilà ce qu'enseignait Hégel en Allemagne.

L'Allemagne a produit d'autres philosophes, comme Ficht, qui ont dit que Dieu, l'univers, le tout en un mot, n'avait conscience de lui-même que dans notre *moi*, dans lequel il se réfléchit. « L'unique, le tout, « c'est moi, pourra vous dire l'un de ces panthéistes, « s'il en reste encore un au monde et qu'il soit consé- « quent dans son système : vous, et toutes les choses « qui m'entourent, vous n'êtes que de simples modi- « fications de mon être, vous n'avez que l'existence « idéale que vous donne mon esprit, vous êtes comme « des fantômes créés par mon imagination. »

De pareils maîtres ne pouvaient pas se former une école nombreuse; ils ont dû bientôt reconnaître eux-mêmes le ridicule de leur système, où l'on ne peut voir autre chose que l'orgueil poussé jusqu'à la folie. Ont-ils été plus raisonnables, les philosophes qui, parmi nous, ont élevé si haut leur prétention au savoir, et ne considèrent plus la simplicité de notre foi qu'avec un superbe dédain? Colportant d'Allemagne en France des idées que très-probablement ils ne comprirent jamais, ils ont dit : « Une idée qui est tout à la fois le plan, la loi et la cause du monde visible, se produit d'abord dans le monde minéral, et se développe graduellement par la production des espèces végétales et animales, mais elle ne se connaît pas encore elle-même, ce n'est qu'à travers les différents règnes de la nature, et par un travail progressif, qu'elle arrive à la conscience d'elle-même dans l'homme. Là, elle ne se connaît d'abord que bien imparfaitement, et c'est encore de degré en de-

gré, et, pour ainsi dire, de règne en règne qu'elle parvient, non plus seulement à la connaissance, mais à l'intelligence pleine et entière d'elle-même. Elle n'obtient ce dernier résultat que lorsqu'elle a passé de la religion à la philosophie ; dans la religion, l'homme contemple l'idée comme quelque chose de distinct de lui, le philosophe s'élève à la raison absolue, cette raison prend conscience de soi, Dieu se contemple enfin face à face, Dieu se connaît alors comme Dieu, il est enfin réalisé, c'est l'époque de son avénement dans l'univers. »

Des idées aussi paradoxales n'auraient provoqué qu'un sentiment de pitié pour la fatuité des philosophes, si elles n'avaient soulevé l'indignation pour les blasphèmes qu'elles renferment.

Tous ces systèmes divers de panthéisme sont de vraies chimères d'un esprit en délire ; qu'il suffise de dire en un mot que le panthéisme consiste à n'admettre qu'une seule substance, à dire que Dieu est tout, ou que tout ce qui est est Dieu.

II. Laissons de côté la métaphysique obscure dans laquelle se perdent ces philosophes, pour réduire les choses à leurs termes les plus simples. On nous parle d'abord d'un absolu, d'une force active..... Mais que veut-on dire par là, et quel est ce point de départ ? Cette force active, cet absolu, est-ce quelque chose de réel, est-ce un être intelligent, ou n'est-ce qu'une abstraction de notre esprit ? Si c'est quelque chose de réel, d'intelligent, de capable d'agir, ayant sa personnalité, antérieur par conséquent au monde, et renfermant éminemment en soi tout le reste, c'est Dieu, Dieu subsistant en lui-même, au sens des chrétiens ; et il

est plus qu'inutile d'aller s'embarrasser l'esprit dans ce dédale d'idées et de termes insaisissables, pour dire une chose si simple, si universellement connue. Si, au contraire, cette prétendue force active, ou unité, n'est qu'une pensée de votre esprit, une pure abstraction logique, comment en faire sortir un monde réel?...

Il n'en faudrait pas davantage pour repousser ces vaines théories. Toutefois poursuivons : les panthéistes assurent que Dieu est tout ce qui existe, ils posent en principe l'unité de substance. Ils sont donc dans l'alternative, ou de soutenir que le monde n'est rien, que toutes les choses que nous voyons sont de pures apparences sans réalité, ou que toutes ces choses ensemble forment leur Dieu. S'ils disent que tout ce monde extérieur, les hommes, les animaux, les plantes, les montagnes, ne sont que des fantômes, ils ne le persuaderont à personne, ils ne se le persuaderont pas à eux-mêmes, car nous sommes tous, par notre nature, portés invinciblement à croire à l'existence réelle du monde. Le philosophe idéaliste, dans sa vie pratique, n'a pas là-dessus d'autre conviction que celle du vulgaire, et il serait fort curieux de voir un homme convaincu sérieusement qu'il n'a pas de corps, que ses parents et ses amis, que sa maison, les arbres, les montagnes et, en un mot, toutes les choses qui l'entourent, ne sont que des ombres sans réalité; mais cet homme n'exista jamais, et celui qui débitera de pareilles choses sera nécessairement un menteur ou un fou; encore, dans sa folie, agira-t-il en sens inverse de sa doctrine, car on ne vit qu'à cette condition.

Le bon sens nous force donc à croire à la réalité du

monde, et les panthéistes devront dire que le monde est Dieu; Dieu tout à la fois simple et étendu; Dieu matière dans les corps, substance pensante dans l'homme. Ici l'esprit s'arrête déconcerté, devant une théorie qui blesse toutes les idées reçues, qui insulte à la raison humaine, qui va jusqu'à dire à l'homme : Tu es, avec tout ce qui t'entoure, une partie du Dieu vivant et véritable. Voyez quelle monstruosité et de quels éléments se compose le Dieu des panthéistes... Il sera bon et mauvais, ignorant et instruit, fourbe et fidèle; élevé par la pureté de ses pensées au-dessus des sens, et perdu dans un abîme de corruption, l'âme d'un Vincent de Paul et celle d'un Robespierre : des inclinations si contraires, des volontés si opposées, seront les inclinations et les volontés d'un même être. Dans l'ordre matériel, ce Dieu serait l'herbe des champs et le mouton qui la broute, la mer et le navire qui la traverse... Est-ce assez d'absurdités?... Cependant, qu'on ne le perde pas de vue, les panthéistes ne peuvent échapper à l'alternative posée : puisqu'ils prétendent qu'il n'y a qu'une seule substance-Dieu hors de laquelle il n'y a rien de réel, il faut bien que Dieu soit un composé de tout ce que nous voyons en nous et hors de nous, assemblage bizarre et monstrueux; ou que toutes ces choses extérieures ne soient que de purs fantômes, de simples apparences, idées contraires au sens commun. Le paysan qui cultive ses terres à la sueur de son front croirait que l'on se moque de lui, si on venait lui dire que lui, sa bêche et son âne, ne sont qu'une manière d'être de Dieu; il mépriserait comme un insensé celui qui viendrait lui apprendre que la maison qu'il

habite, les enfants qu'il élève, les champs qu'il cultive, n'ont pas plus de réalité que les songes de la nuit.

De tels paradoxes ne sont pas moins contraires aux notions les plus élémentaires de la philosophie. Nous avons une idée fort distincte de nous, du monde et de Dieu : ces idées s'excluent réciproquement. L'idée d'un être multiple, contingent, imparfait, exclut celle d'un être simple, nécessaire, parfait. Le fini ne peut pas être infini ; les confondre, c'est anéantir l'idée de l'un et de l'autre. Le Dieu des panthéistes ne serait pas *un*, puisqu'on le compose d'attributs contradictoires ; il ne serait pas *simple*, puisqu'on l'identifie avec la matière ; il ne serait pas *parfait*, puisqu'on devrait lui attribuer les faiblesses et tous les désordres qui se rencontrent parmi les hommes ; il ne serait pas Dieu. Les panthéistes ne disent pas, comme les athées, qu'il n'y a pas de Dieu ; au contraire, ils ne cessent de parler de lui ; mais, nous l'avons déjà fait observer, tandis qu'ils paraissent l'exalter en voulant le retrouver partout et dans tous les êtres, ils lui ôtent son caractère le plus essentiel, ils détruisent sa simplicité et sa personnalité ; ils en font une vraie chimère.

§ 2. — LES POSITIVISTES.

Les positivistes forment une école dont le chef avoué et le fondateur a été Auguste Comte, mort vers le milieu de ce siècle, après avoir subi de graves atteintes de folie. Dans les commencements, ils se bornèrent à écarter les questions d'origine et de fin der-

nière, comme insolubles pour la science. Les efforts tentés si vainement par les positivistes de diverses époques les portèrent à ne s'occuper que des phénomènes qui tombent sous les sens et à déduire, par voie d'observation et par les calculs de géométrie, les lois qui régissent le monde, laissant à chacun la liberté de penser ce qu'il voudrait de l'origine première de ce monde et de ses destinées définitives. Dieu ne fut pour eux qu'une supposition; ils ne voulaient ni admettre, ni contester son existence; ils ne portèrent leurs études que sur des faits dont ils pouvaient se rendre raison, et c'est pour cela qu'ils se donnèrent le nom de *positivistes*.

Les positivistes ne demeurèrent pas longtemps sur ce terrain; après avoir relégué l'idée de Dieu et de l'âme parmi les suppositions que la science n'a pas à discuter, ils finirent, et en peu de temps, par considérer cette hypothèse comme inutile, ne pouvant rien expliquer, et ne répondant à rien d'existant, à rien de réel; ils donnèrent donc dans l'athéisme, sans en faire l'aveu. Ils repoussèrent dès lors toutes les idées religieuses, sous quelle forme qu'elles se présentassent; elles ont pu servir provisoirement, disaient-ils, mais elles sont désormais sans objet, on doit les abandonner sans retour. L'humanité, se substituant à Dieu, selon eux, dans le gouvernement du monde, elle est sa providence à elle, et s'il fallait un culte, c'est à l'humanité qu'on devrait le rendre. Auguste Comte exprima le désir que l'on consacrât le Panthéon à ce culte, pour lequel on a composé un calendrier bizarre.

§ 3. — LES MATÉRIALISTES.

Les matérialistes disent franchement qu'il n'y a de réel que les corps, qu'ils ne croient qu'à l'existence de la matière, et en cela ils sont plus sincères que les positivistes et que nos panthéistes modernes, qui enveloppent leurs pensées dans des expressions nuageuses, dans des phrases évasives, et aboutissent à la même erreur, la négation d'un Dieu personnel, distinct du monde, et la négation d'un principe spirituel, pensant et libre dans l'homme, c'est-à-dire de l'âme.

Selon les matérialistes il n'y a donc pas de substances spirituelles ; l'homme et le monde s'expliquent sans Dieu, par le développement nécessaire et fatal des lois naturelles, par la vertu des propriétés élémentaires des choses ; il n'existe dans ce système qu'un être unique, dont chaque chose est une partie, et cet être unique c'est le monde, l'univers, la matière éternelle et sans cause[1].

Nous n'entrerons pas dans d'autres développements ; ces quelques mots font suffisamment connaître la pensée des sophistes qui font de nos jours des efforts inouïs pour pervertir les générations qui s'élèvent. Nous nous demandons : Comment les hommes ont-ils pu concevoir le projet impie de vouloir chasser de la pensée et du cœur des hommes l'idée et l'amour de Dieu, notre Père unique, lui sans lequel rien ne s'explique? Pourquoi essayent-ils d'abaisser l'homme au rang des animaux, et de ne pas lui donner d'autre espérance que la pensée que tout s'engloutira pour lui dans le tombeau...

[1] *L'Athéisme et le Péril social*, page 82.

Ils nous parlent de science. L'un prétend montrer combien peu la *vieille hypothèse* de Dieu est en harmonie avec la science moderne ; l'autre assure que ce n'est pas d'un raisonnement, mais de l'ensemble des sciences que sort ce grand résultat : il n'est rien au-dessus de la nature ; les autres ne cessent de répéter ces mots de *science*, de *critique*, *d'observations scientifiques*, comme si la science était née avec eux, qu'ils en eussent seuls le monopole, et que comparés à eux, tous les grands hommes de l'antiquité, et tous les contemporains qui croient en Dieu, n'aient été et ne soient que des insensés!... Et quelles nouvelles découvertes ont-ils donc faites ; quels procédés scientifiques ont-ils mis en œuvre ; qu'ont-ils trouvé dans la science ? Rien, absolument rien ; ils n'ont que des négations et des phrases à opposer à la croyance des peuples, et aux raisonnements si simples, mais si péremptoires, que nous avons proposés. A la place de la vraie science, ils substituent la fantaisie de leur imagination, des absurdités, des effets sans cause, des hypothèses gratuites, de vrais non-sens. C'est bien à eux que s'appliquent les paroles que saint Paul a dites des sophistes de son temps : ils *se sont évanouis dans leurs pensées*, et *tandis qu'ils se donnaient le nom de sages*, *ils sont devenus insensés* [1]

§ 4. — CONSÉQUENCES FUNESTES DE CES ERREURS

Ces malheureux n'édifient rien, mais ils creusent des abîmes, et si Dieu permettait que leurs opinions

[1] Épître aux Romains, ch. I, 21, 22.

prévalussent, la société s'effondrerait comme un édifice sans fondement.

L'athéisme, sous quelque forme qu'il se produise, amène en effet ces conséquences les plus graves dans la société.

Que l'on dise qu'il n'y a pas de Dieu, ou qu'on veuille absorber tous les êtres en un seul, dès lors qu'il n'y a pas d'âme intelligente et libre dans l'homme, ni de Dieu personnel qui gouverne le monde, on ne peut pas assigner des règles obligatoires. La morale disparaît, le bien et le mal se confondent : disons mieux, il n'y a ni bien ni mal. Les choses qui nous apparaissent ne sont que comme des rêves pour nous, ou elles sont également divinisées. A qui devra donc obéir celui qui ne reconnaît pas d'être distinct de lui, supérieur à lui? Pourquoi se croirait-il tenu de respecter la fortune, l'honneur ou la vie du prochain, s'il peut le dépouiller, le déshonorer, ou le perdre, sans se compromettre lui-même, celui qui ne croit ni au vice ni à la vertu, qui s'imagine n'avoir à répondre à personne de sa conduite; celui qui ne verra dans les actions, que nous réputons les plus criminelles, que des effets matériels de son organisme, ou des accidents qui rentrent dans l'ordre général?

Non, il n'y a pas de distinction du bien et du mal, dans l'athéisme, sous quelque forme qu'on l'admette; tout y est confondu. C'est un chaos où tout se perd; c'est une erreur monstrueuse, qui contredit les notions les plus évidentes, qui anéantit les règles de la morale. Malheur à la société qu'envahirait une si funeste doctrine. Mais, grâces à Dieu, nous espérons que ce malheur n'atteindra pas la France : bien des

individus se laisseront entraîner vers des idées qui flattent la cupidité et tous les plus mauvais instincts d'une nature corrompue ; mais nous avons la confiance que la grande majorité, quels que puissent être ses écarts accidentels, sera préservée de ces criminelles et folles spéculations.

Que les idées de la foi sont bien plus hautes et plus pures !... Elle nous enseigne que Dieu seul est la cause et le principe de tout ce qui est, et qu'il renferme en lui, d'une manière infinie, tout ce qu'il communique d'être et de perfection à la créature. Oui, nous le disons avec amour, Dieu seul donne à toutes choses l'être, le mouvement et la vie ; rien ne subsiste que par lui, rien ne croît et ne se perfectionne que par sa vertu, rien ne décroît et ne périt qu'autant que Dieu s'en retire. Dieu se manifeste au dehors par ses œuvres ; mais ses œuvres ne sont pas lui, et ce n'est que très-imparfaitement qu'elles nous manifestent sa gloire. Elles sont de lui et ne subsistent que par lui ; mais avant leur production elles n'étaient rien en elles-mêmes, elles n'étaient que dans la pensée de Dieu ; quand elles ont commencé d'être, elles ont dû l'existence à la bonté de Dieu : les hommes le loueront comme le vrai et le seul principe de tout bien, ils l'aimeront comme leur Père.

Ces pensées donnent à l'âme les émotions les plus douces ; elles la consolent dans ses peines, elles la remplissent d'une espérance céleste, tandis que la métaphysique abstraite d'une fausse philosophie la dessèche. Que l'on nous permette de citer l'exemple d'un homme qui avait perdu la foi, mais qui eut le bonheur de la retrouver, parce qu'il sut s'humilier de-

vant Dieu et le prier avec effusion de cœur. Voici comment M. Delauro-Dubez, conseiller à la cour royale de Montpellier, mort en l'année 1829, nous raconte lui-même sa conversion :

« J'ai vécu sans religion jusqu'à ma soixante-qua-
« trième année, quoique j'eusse sous les yeux, dans
« ma famille, des modèles de toutes les vertus chré-
« tiennes, et un grand nombre de mes proches parents
« qui menaient une vie exemplaire.

« Je fus fixé par ma place à Montpellier, dans un
« temps où les doctrines irréligieuses y étaient les
« opinions dominantes. Cette circonstance et ma po-
« sition isolée, absolument indépendante, devaient
« naturellement me confirmer dans mes erreurs. Qui
« m'eût dit que ma raison si altière s'abaisserait bien-
« tôt jusqu'à adorer, avec une humble foi, des mys-
« tères d'une obscurité si impénétrable, si effrayante
« pour l'imagination, le scandale de la sagesse hu-
« maine, alors que j'avais vieilli dans l'habitude de
« les regarder comme les hochets de la superstition ?

« Vers la fin de l'année écoulée, depuis mon chan-
« gement de domicile, je me plaisais à faire fréquem-
« ment des promenades solitaires dans les environs
« de Montpellier. Pendant une de ces promenades,
« mes idées se portèrent, je ne sais comment, sur les
« jours de mon enfance et de ma première jeunesse.
« Je me rappelai avec délices ce temps d'innocence et
« de bonheur, les soins, les complaisances et l'affec-
« tueuse sollicitude de la plus tendre des mères pour
« éloigner de moi les funestes atteintes du mal. Oh !
« qu'il fut précieux à mon cœur le souvenir des prin-
« cipaux traits de sa belle vie, consacrée, jusqu'à la

« quarante-huitième année, à l'exercice constant des
« œuvres de charité et de bienfaisance !

« Mais, quand je fis un retour sur moi-même, quel
« affligeant contraste accabla mon âme ! Les remords
« abreuvèrent mon cœur d'amertume ; ils me révélaient
« qu'il y a une justice souveraine hors de ce monde.
« Des pensées désolantes bouleversaient mon esprit.
« O la plus tendre des mères, serait-il vrai que cette
« éternité de bonheur, dont vous m'avez si souvent
« entretenu dans mes premières années, se fût déjà
« réalisée pour vous, et que mes opinions inconsidé-
« rées me condamnassent à être séparé de vous pour
« jamais !... Pour jamais, je serais donc forcé de blas-
« phémer et de maudire ce même Dieu qui aurait ré-
« compensé vos mérites d'un bonheur sans me-
« sure !

« Entièrement absorbé dans ces réflexions, j'étais
« parvenu, sans m'en douter, à une distance très-rap-
« prochée de l'église du séminaire. Comme malgré
« moi, je tombe à genoux devant la grille qui sépare
« le vestibule de l'intérieur, et je m'écrie : O Dieu de
« ma mère, s'il est vrai que vous soyez ; si, comme elle
« me l'a assuré, vous êtes la vérité, la sagesse et la
« bonté suprêmes, que vous m'ayez fait pour vous, et
« que vous entendiez les désirs sincères d'un cœur
« malheureux, je vous conjure et vous supplie d'em-
« ployer votre puissance à me secourir : montrez-vous
« à votre créature ; soyez sa lumière et sa vie ; tracez-
« lui la route pour arriver jusqu'à vous !!!... Mon
« agitation était extrême, mes larmes coulaient en
« abondance. Au bout de quelques instants, je sens le
« calme renaître dans mon âme, et je me relève avec

« la résolution sincère de chercher la vérité de bonne « foi.

« Peu de jours après, je partis pour Rodez, où je « devais passer le temps des vacances. J'en employai « la plus grande partie à lire les *Pensées* de Pascal, « celles de Bossuet, divers sermons de Bourdaloue et « de Massillon sur la vérité des dogmes de la religion « chrétienne, et les *Confessions* de saint Augustin, où je « trouvai des réflexions aussi solides que consolantes « sur la grandeur de la bonté et de la miséricorde de « Dieu.

« Ces lectures réfléchies dissipèrent tous mes doutes « et toutes mes erreurs. De retour à Montpellier, je « m'adressai à un prêtre recommandable par son âge, « ses vertus et ses lumières. Il m'aida, avec une bonté « paternelle et un zèle apostolique, à débrouiller le « chaos de ma vieille conscience ; et, après avoir subi « l'épreuve qu'il jugea convenable, j'eus le bonheur « de remplir mon devoir pascal.

« Que de larmes j'ai versées alors, et depuis ce beau « jour, sur mes trop longs égarements ! Mais elles « n'ont fait qu'accroître la paix, le calme et le bon- « heur dont je m'étais si longtemps privé. Durant les « longues maladies que j'ai essuyées, la religion est « venue calmer mes douleurs, soulager mes maux et « me prodiguer les plus douces consolations [1]. »

[1] Extrait de l'ouvrage que M. Dulauro-Dubez a composé sous ce titre : *l'Athée redevenu chrétien.*



LEÇON VI

Dieu instruit les hommes par les lumières naturelles de la raison et par la révélation.

Rappelons-nous ces belles paroles de Fénélon : « Il « y a un soleil des esprits qui les éclaire tous mieux « que le soleil visible n'éclaire les corps. Ce n'est pas « au dehors que ce soleil de vérité répand ses rayons, « il habite en chacun de nous. »

Nous n'avons pas à chercher quel est ce soleil, nous le connaissons. *Dieu est la lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde;* il le fait par une action continue sur nous, action qui n'est pas distincte au fond de la création et de la conservation. L'homme n'est intelligent, il n'est raisonnable, que par cette lumière intérieure qui l'éclaire; c'est par elle qu'il conçoit la vérité des premiers principes, qu'il s'élève à la connaissance de Dieu, qu'il peut déduire de cette connaissance les lois fondamentales de l'ordre moral, c'est-à-dire ses devoirs à l'égard de Dieu et à l'égard du prochain, ainsi que l'usage qu'il doit faire des créatures que la Providence a mises à sa disposition. Nous appelons *naturelle*, cette lumière, cette raison, cette faculté de connaître, parce qu'elle est inhérente à notre nature d'homme; et ainsi nous attribuons à la raison tout ce

que nous savons, par l'un des moyens de connaître qui sont en nous en vertu de notre création, qui sont les conditions de notre existence comme êtres raisonnables, tels que le sens intime, la relation des sens extérieurs, le raisonnement et l'évidence.

Mais Dieu n'a-t-il pas d'autres moyens de nous instruire que cette lumière naturelle? Ne peut-il pas nous parler, pour nous manifester des vérités plus hautes que cette lumière seule ne nous donnera jamais, et aussi pour nous rappeler et nous faire mieux comprendre d'autres vérités que la raison aurait oubliées, confondues, dénaturées, bien qu'elles ne soient pas hors de sa portée? Quel homme raisonnable, et tant soit peu attentif, contestera que Dieu ne le puisse? Quoi ! nous nous parlons les uns aux autres, nos âmes se communiquent mutuellement leurs pensées, elles s'instruisent par des communications réciproques, celui qui sait, enseigne celui qui ignore; et Dieu ne pourrait pas communiquer avec nous, nous parler, nous instruire?... Le bon sens ne permet pas d'élever un doute sérieux sur la possibilité de ces communications divines faites à l'homme.

Voilà donc la raison et la révélation, deux moyens dont Dieu, selon l'ordre de sa Providence, se sert pour nous instruire. Plus on y réfléchit, plus aussi on demeure convaincu que la révélation serait un grand bienfait alors même que Dieu ne nous aurait pas destinés à un état surnaturel; en second lieu que la révélation était nécessaire si Dieu nous appelait à cet état. En fait, il est incontestable qu'il y a eu des révélations divines.



§ 1. — DIEU A INSTRUIT LES HOMMES DÈS LE COMMENCEMENT.

Quelques philosophes, peu dignes assurément de ce titre, ont prétendu que les premiers hommes ont vécu d'abord sans usage de la parole, sans idées morales, sans religion, sans nul lien de société entre eux, et qu'ils ne sont parvenus à connaître quelques vérités que par de longs et pénibles efforts. Selon eux, ces hommes auraient donc vécu à la manière des brutes, se disputant les abris qui devaient les défendre des injures de l'air, et les plantes qui devaient leur servir de pâture.

Cet état primitif, désigné sous le nom d'état de nature, n'est que le jeu d'une imagination égarée; prendre au sérieux ces rêves insensés serait un blasphème contre la Providence. Gardons-nous de penser que celui qui veille sur les oiseaux du ciel et sur les animaux de la terre, et qui donne à chacun la perfection qu'il doit avoir, ait laissé l'homme pendant un temps indéfini sans l'idée de son créateur, sans aucune notion de ses devoirs.

Les premiers hommes sortis immédiatement des mains de Dieu eussent donc été infiniment plus à plaindre que nous, qui, dès notre enfance, avons reçu de nos parents les connaissances qui nous étaient le plus essentielles? Ces premiers hommes auraient été mis dans une ignorance plus profonde que celle des Cafres et des Hottentots; car enfin les sauvages, même les plus abrutis, ont au moins une langue, quelque imparfaite qu'elle soit; ils ont quelques traditions religieuses; ils ont certaines notions industrielles, et leur activité,

s'exerçant sur ces éléments, peut les amener à un état meilleur. Mais le premier homme jeté sur la terre, sans connaissance, sans usage de la parole, réduit aux instincts animaux, quel temps eût-il passé avant de s'élever à une idée réfléchie? Quand serait-il sorti de son abrutissement, et parvenu à la connaissance de Dieu, de l'ordre moral, de ses devoirs?

De pareilles suppositions blessent le sens commun; elles outragent la sagesse, la bonté, la Providence de Dieu. Nous devons donc être persuadés que le premier homme, créé dans la maturité de l'âge, avec la plénitude de ses facultés naturelles, fut immédiatement éclairé par les lumières que le divin soleil des esprits fit pénétrer dans son âme; et qu'usant de ces facultés avec l'intégrité et la vigueur d'une nature que rien n'avait pu altérer, il connut aussitôt son Créateur, le respect, l'adoration, les hommages qu'il lui devait; il se sentit pénétré de reconnaissance pour les dons qu'il avait reçus de Dieu, et d'amour pour tant de perfections que sa raison découvrait et contemplait dans cette souveraine et infinie majesté.

Si cette lumière intérieure eût toujours brillé d'un éclat aussi vif et aussi pur dans l'esprit du premier homme et de ses descendants, elle leur aurait suffi pour connaître Dieu et les devoirs essentiels de la morale. Mais, si nous réfléchissons attentivement sur les conditions de l'homme dans la vie présente, sur les bornes naturelles de son intelligence, et les mille causes d'erreur qui peuvent l'égarer; si nous pensons qu'il est destiné à vivre en société, et qu'il faut aux hommes un enseignement public qui les réunisse dans une même religion, nous conclurons, sans hésiter, qu'il

était de la sagesse et de la bonté de Dieu de parler à nos pères par une révélation extérieure.

§ 2. — IL NOUS ÉTAIT AVANTAGEUX QUE DIEU NOUS RÉVÉLAT LES VÉRITÉS QUE NOUS POUVONS ATTEINDRE PAR LA RAISON.

Nous le disions, d'après saint Thomas, dans une des leçons précédentes, c'était une disposition salutaire de la divine Providence de nous révéler même les vérités auxquelles la raison peut atteindre, afin que tous puissent avoir plus facilement la connaissance de Dieu, sans mélange de doute ni d'erreur. Si la connaissance de la vérité n'est pas à la portée des hommes, de sorte qu'ils puissent la saisir facilement, plusieurs en demeureront privés, parce que les préoccupations des intérêts matériels les détourneront d'une étude sérieuse ; si la vérité ne leur est pas présentée avec une pleine certitude, elle aura peu d'influence sur la direction de leur vie, d'autant plus qu'elle aura toujours à lutter contre des inclinations qui tendent au déréglement ; si elle ne s'impose pas à eux avec une autorité souveraine, ils la discuteront, ils la confondront avec les opinions humaines ; ils ne l'accepteront pas ; les mêmes inclinations, les passions déréglées du cœur, la repousseront comme instinctivement ; ils lui opposeront des systèmes, et jusqu'aux opinions les plus paradoxales et les plus absurdes, plutôt que de se soumettre à son empire.

Voyez plutôt ce qui est arrivé : l'histoire de la plupart des peuples vous dira ce que devient la vérité religieuse pour les hommes, du moment qu'ils ne la reçoivent plus par un enseignement autorisé, mais

qu'ils la cherchent par les seules lumières de leur raison naturelle. Y a-t-il une erreur qui n'ait pas eu cours parmi les hommes? y a-t-il une extravagance qui ne se soit produite dans les écoles mêmes de ceux que l'on a appelés philosophes? y a-t-il une superstition en matière de culte qui n'ait pas été acceptée, pratiquée, justifiée? Vous pouvez vous former une idée de ces aberrations par ce que nous avons déjà dit des matérialistes, des sceptiques et des panthéistes; nous aurons à vous en rapporter bien d'autres preuves, quand nous vous parlerons de l'idolâtrie. Oh! que la raison s'est montrée faible, incertaine, chancelante, facile à égarer en matière de religion, quand elle n'a pas été retenue et guidée par une autorité supérieure!... Que les hommes, même les plus instruits et les plus sages, ont été impuissants pour ramener les peuples à la vérité, quand ils ne leur ont parlé qu'au nom de la philosophie!

Il était donc bien convenable, il était moralement nécessaire que Dieu daignât parler aux hommes dès le commencement, et les instruire par la révélation des vérités fondamentales sur lesquelles reposent la religion, la famille et la société.

§ 3. — LA RÉVÉLATION ÉTAIT ABSOLUMENT NÉCESSAIRE, SI DIEU VOULAIT NOUS ÉLEVER A UN ÉTAT SURNATUREL. — CONDITIONS DE CES RÉVÉLATIONS DIVERSES.

La révélation devient nécessaire, d'une absolue nécessité, si Dieu veut nous faire connaître des vérités qui par leur élévation dépassent les limites de l'intelligence humaine, et qui doivent contribuer à nous

inspirer une vénération plus profonde, un amour plus pur pour ses infinies perfections ; s'il veut nous faire connaître des faits qui se rattachent soit à notre origine, soit aux desseins particuliers de sa providence sur nous ; s'il veut enfin nous élever à un état plus saint et plus parfait que celui auquel nous appelle notre condition naturelle.

Que de vérités dans la pensée de Dieu qui sont par elles-mêmes inaccessibles à la faiblesse d'un esprit créé et borné, comme est l'esprit de l'homme !... Un homme instruit sait bien des choses que l'ignorant ne soupçonne pas ; le savant possède des connaissances étrangères à celui qui n'a qu'une instruction ordinaire. Quelle proportion trouverez-vous entre l'intelligence infinie de Dieu et les connaissances de l'homme même le plus cultivé ?

Nul doute que Dieu n'ait à nous révéler de ces hautes et profondes vérités, s'il daigne entrer en communication avec nous par une révélation positive. Et ces faits dont nous venons de parler, ces faits antérieurs à notre création, ces déterminations de la volonté libre de Dieu sur nos destinées, les moyens qu'il aurait établis pour notre réconciliation avec lui après le péché, comment les connaître sans révélation ? La raison ne peut rien ici, car ces faits ne sont pas du domaine de la conscience, ils ne tombent pas sous nos sens, ils ne peuvent être l'objet de la perception intuitive de l'esprit ; on ne peut les savoir que de Dieu même. Lui seul peut nous dire ses desseins, nous manifester le plan de sa providence, nous initier aux secrets de sa bonté toute miséricordieuse à notre égard.

Quelques incrédules, sans contester la possibilité d'une révélation, ont prétendu que ce serait une sorte de contradiction de la part de Dieu, de nous donner la raison et de nous obliger ensuite à croire, avec cette même raison, des mystères tout à fait inintelligibles pour elle. Ainsi raisonnait, entre autres, Jean-Jacques Rousseau, l'homme le plus fier qui fut jamais des prérogatives de sa raison, et qui, par une juste punition de la divine providence, devint fou vers la fin de sa vie. Il prétendait, de plus, que, si Dieu faisait une révélation, il fallait qu'il la fît à chacun de nous en particulier, immédiatement, sans interposer d'autres hommes entre nous et lui.

Singulières prétentions de l'orgueil!... Dieu, vérité infinie, ne peut jamais révéler qu'une doctrine vraie et utile; mais il peut arriver que cette doctrine demeure incompréhensible pour nous, en ce sens que nous n'en aurons pas une conception claire et complète. Or comment serait-il contraire à la raison d'admettre une doctrine incontestablement vraie, par cela seul qu'à certains égards elle demeurerait incompréhensible pour nous? Dans ce monde, le mystère nous entoure de toute part, parce que nous n'avons la connaissance parfaite de rien. En traçant une ligne sur le papier, je sais bien ce que je fais, mais je suis loin de le comprendre parfaitement. Si l'on venait me demander comment mon âme agit sur mon cerveau; quels sont les nerfs ou les fibres qu'elle met en mouvement; comment ce mouvement se transmet à l'extrémité de ma main et dirige mes doigts; comment cette ligne tracée avec de l'encre sur le papier manifestera à ceux qui la verront l'idée que j'ai voulu

exprimer ;... à toutes ces questions et à mille autres semblables que l'on peut faire, que répondrai-je? que répondrait l'homme le plus savant? Rien, si ce n'est que ce sont là des mystères. Pourquoi serions-nous donc surpris que Dieu nous apprît par la révélation des vérités que nous ne comprenons pas?...

Toutefois, remarquons-le bien, ces mystères ne sont pas des formules qui ne présentent aucun sens à l'esprit, sortes d'énigmes ou d'hiéroglyphes indéchiffrables ; ce sont des dogmes que nous entendons, sur lesquels nous pouvons raisonner, mais dont nous n'avons pas la conception ou l'idée complète. Ce sont, en un mot, de ces vérités telles qu'il s'en rencontre dans toutes les sciences, dans la physique, dans les mathématiques, et dans les notions même les plus vulgaires. Sans les pénétrer dans leur substance intime, sans pouvoir en rendre la dernière raison, nous savons pourtant bien les distinguer de toutes les idées qui leur seraient opposées, ou qui ne tiennent pas à leur essence. Si les mystères de la religion forment une classe à part, et sont mis au-dessus des mystères de la nature, c'est qu'ils nous sont manifestés, non par l'expérience des sens ni par les découvertes de la science, mais par une révélation divine, et qu'ils se rapportent à un ordre de choses supérieur aux conceptions humaines.

Dieu, par cette révélation, se manifeste à nous tel que nous devons le concevoir, je veux dire comme infini dans ses perfections et impénétrable dans sa nature. Les vérités les plus hautes et les plus inaccessibles à notre raison nous font du bien. Il nous faut une lumière qui nous éclaire et un ordre de provi-

dence qui nous rende meilleurs, en abaissant notre orgueil qui est la grande plaie de notre âme. Nous apprenons à nous humilier devant les saintes obscurités de la foi, quand nous adhérons, sur la parole divine, à des vérités que nous ne comprenons pas; et en même temps nous puisons dans cette foi des lumières qui éclairent admirablement notre intelligence sur tout ce qu'il nous est le plus avantageux de savoir. C'est ainsi, comme l'ont observé de tout temps les saints docteurs et les apologistes du christianisme, c'est ainsi que Dieu se rend visible, en quelque sorte, par la lumière céleste dont il environne ceux qui nous parlent en son nom, par les preuves manifestes qu'il nous donne de sa révélation, par les biens inappréciables que la foi nous procure; et qu'il demeure caché par la nature impénétrable de la doctrine qu'il nous enseigne, et c'est ce qui fait notre mérite. Il y aura toujours assez de clarté pour les âmes humbles ; il y aura toujours assez de nuages et d'obscurité pour les âmes superbes.

C'est sans doute pour suivre cette voie de providence que Dieu n'adresse pas immédiatement à chacun de nous sa parole, mais qu'il veut nous la faire parvenir par l'intermédiaire d'autres hommes. Dans l'ordre de la nature, il a voulu que l'homme fût enseigné par d'autres hommes; l'enfant est instruit par ses parents. Il veut aussi que dans l'ordre surnaturel les hommes soient instruits par ceux qu'il a préposés à cet office; par là se maintiennent mieux l'unité de la foi et l'humilité du cœur.

L'essentiel pour nous est d'être bien certains que ceux qui viennent nous parler de la part et au nom

de Dieu ont effectivement reçu de lui leur mission.

Quand Dieu se révèle immédiatement à quelqu'un, comme il fit à Adam, comme il a fait dans la suite à plusieurs patriarches et aux prophètes, il imprime dans l'âme de celui qu'il honore de ces communications un tel sentiment de sa présence, son action sur la créature est si intime, qu'il ne peut y avoir lieu pour elle d'en douter; elle se sent, elle se voit en présence de son maître, elle en reçoit la parole.

Quand Dieu adresse aux peuples un de ces prophètes qu'il a lui-même immédiatement éclairés, il lui donne comme des lettres de crédit, des signes non équivoques de sa mission : ce sont des miracles et des prophéties, ce sont des prodiges qui dénotent une force, une puissance divines, ce sont des vertus héroïques qui ne sont pas des marques moins frappantes de la présence du Saint-Esprit dans ces envoyés célestes. Alors les hommes écoutent le prédicateur de la vérité, comme ils écouteraient Dieu dont il est l'organe.

Bornons-nous à cette simple indication des signes extérieurs auxquels on reconnaît les révélations divines; nous en parlerons plus en détail dans une leçon sur les miracles.

§ 4. — NOUS NE POUVONS PAS DOUTER QU'IL N'Y AIT EU DÈS LE COMMENCEMENT DES RÉVÉLATIONS DIVINES.

La révélation est possible; elle était très-désirable pour nous; elle était nécessaire si Dieu daignait nous élever à un état surnaturel. Cette révélation a-t-elle eu lieu? Dieu nous a-t-il parlé? Souverainement libre dans la dispensation de ses dons, Dieu nous a-t-il

communiqué d'autres lumières que celles que nous recevons de lui en vertu de notre création et de notre conservation; veut-il que nous aspirions à un état plus élevé que celui auquel nous donnent droit les simples conditions de notre nature?

Oui, Dieu a parlé dès le commencement du monde, et il a parlé de nouveau dans la suite des siècles.

Les peuples les plus anciens ont conservé un souvenir vague de ces révélations, et c'est pour cela qu'ils professaient un si profond respect et une sorte de culte pour l'antiquité. Une institution était d'autant plus vénérable à leurs yeux qu'elle remontait plus près des origines du monde, parce qu'ils croyaient qu'à cette époque les premiers hommes avaient conversé avec les dieux. Platon fait tenir ces discours aux Grecs par les prêtres égyptiens : « Vous autres Grecs, « vous êtes des enfants : il n'y a point de vieillards « dans la Grèce. Votre esprit toujours jeune n'a point « été nourri des opinions anciennes transmises par « l'antique tradition; vous n'avez point de science « blanchie par le temps[1]. » Il suppose que la maxime de Socrate, son maître, était que les « anciens, meil- « leurs que nous et plus proches des dieux, nous « avaient transmis par la tradition des connaissances « sublimes qu'ils tenaient d'eux[2]. » Un autre philosophe, qui ne parut pas avec moins d'éclat que Platon dans ces temps, parle avec le même respect de l'antiquité, tout en lui attribuant de fausses doctrines : « Une très-ancienne tradition de nos pères, dit-il, par- « venue sous le voile de la fable à leurs descendants,

[1] Platon, dans le *Timée*.
[2] Platon, dans le *Philèbe*.

« porte qu'une puissance divine est répandue dans « toute la nature. On a, dans la suite, ajouté beau- « coup de choses fabuleuses à cette tradition... Mais « si, rejetant tout le reste, on prend uniquement ce « qu'il y a de premier... on la regardera justement « comme divine... C'est ainsi que nous connaissons le « dogme paternel ou ce qui était cru par les premiers « hommes [1]. »

Nous avons une preuve de la révélation primitive plus décisive; nous la trouvons dans des monuments historiques d'une incontestable autorité. De tous les peuples, un seul a conservé l'histoire des temps primitifs, c'est le peuple juif. Chez les autres nations, on trouve bien quelques faits; mais ils sont isolés ou dénaturés par la fable : on retrouve des vestiges de traditions; mais elles sont confondues avec des systèmes incohérents et consignées d'ailleurs dans des livres d'une autorité douteuse. C'est à l'histoire que nous ont conservée les Juifs que nous devons d'abord recourir [2].

[1] Aristote, *Métaphysique*, liv. XVI, chap. VIII.

[2] En disant que l'on doit recourir à ces monuments vénérables pour connaître les révélations faites aux hommes, il est bien loin de notre esprit de supposer que tous soient dans la nécessité de consulter les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament pour acquérir une connaissance suffisante de la religion. Ceux qui sont en état de les comprendre les liront avec un immense intérêt, et ils en recueilleront un très-grand fruit, pourvu qu'ils apportent à cette lecture les dispositions convenables, et qu'ils reçoivent les conseils et une direction dont ils ont besoin pour ne pas s'égarer; mais ces lectures, non plus que les recherches scientifiques et les discussions critiques, ne sont pour personne, en particulier, la condition indispensable de l'étude de la religion. Ce n'est point par des livres, c'est par l'enseignement oral des pères de famille, des patriarches, des prophètes et des pasteurs,

Dans le Pentateuque, nous trouvons les premiers éléments de la religion telle que Dieu l'a établie et qu'elle subsistera jusqu'à la fin des siècles. Le soleil qui jette ses premiers rayons sur l'horizon n'est pas autre que celui qui brille ensuite en plein midi; l'arbre majestueux qui étend au loin ses branches est le même que l'on vit sortir, comme une humble tige, de son germe. Ainsi la Religion s'est développée successivement, mais elle est demeurée invariablement identique à elle-même.

« Dans la Loi donnée à Adam, dit Tertullien, nous « reconnaissons tous les préceptes proclamés ensuite « par Moïse. Dans cette loi primitive donnée à Adam « et Ève, loi divine, primordiale, universelle, étaient « renfermés tous les préceptes de la loi postérieure « qui ont germé en leur temps [1]. »

Nous étudierons avec un respect religieux cette Loi donnée à Adam; mais il convient de considérer d'abord les monuments où elle a été consignée; nous consacrerons à cette étude la leçon suivante.

que la religion reçue de Dieu s'est propagée sur la terre, et qu'elle s'est transmise de génération en génération. Le christianisme avait pénétré au milieu de plusieurs peuples, il avait sa forme, sa constitution, sa hiérarchie, son culte, avant que les évangiles fussent écrits; les apôtres prêchèrent, ils fondèrent des églises avant de mettre dans les évangiles, ou dans les épîtres, une partie des doctrines qu'ils avaient enseignées. Dans les temps anciens, combien de siècles ne s'étaient-ils pas écoulés avant que les traditions fussent consignées dans des livres historiques? Encore est-il à observer que, ni à cette époque reculée ni depuis, tout n'a pas été écrit; les traditions orales, transmises par les pasteurs légitimes, suppléent à ce que les livres ne disent pas; nous aurons plus tard occasion de revenir sur ce point : il était nécessaire de l'établir dès maintenant pour prévenir de dangereuses illusions.

[1] Traité contre les Juifs.

LEÇON VII

Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament : leur autorité historique.

Les saintes Écritures sont divisées en deux parties, l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, ainsi appelés parce que l'un renferme l'alliance particulière que Dieu avait faite avec le peuple hébreu, par le ministère de Moïse ; l'autre, l'alliance qu'il a faite avec le monde entier, par la médiation de Jésus-Christ.

§ 1. — INDICATION SOMMAIRE DES LIVRES DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT.

L'Ancien Testament renferme une série de livres *historiques* qui nous donnent, sans interruption, l'histoire des grands événements relatifs à la religion et au peuple juif, depuis la création du monde jusqu'aux siècles qui ont précédé immédiatement Jésus-Christ. Ce sont : les cinq livres de Moïse, la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome, désignés communément sous le nom de *Pentateuque ;* les livres de Josué, des Juges, Ruth, les quatre livres des Rois, les deux livres des Paralipomènes, Tobie, Judith, Esdras, Esther, Job et les deux premiers livres des Machabées. Les livres *prophétiques* forment une division

non moins importante de l'Ancien Testament; ils renferment les annonces que Dieu a faites à diverses époques, de ce qui concernait l'état futur de son peuple et surtout le Messie, dont les prophètes n'ont pas cessé de parler. Ces livres renferment aussi des faits historiques du plus haut intérêt, dont la narration est mêlée aux prophéties, de même que les livres historiques nous ont conservé plusieurs prédictions faites par les patriarches. On distingue les quatre grands prophètes, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel, des petits prophètes, qui sont : Baruch, Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie. Ceux-ci nous ont laissé des écrits moins étendus, et c'est le seul motif qui leur a fait donner le nom de *petits prophètes*.

Les *Psaumes* appartiennent tout à la fois à la partie historique et à la partie prophétique de l'Ancien Testament; mais on les classe communément parmi les livres *sapientiaux*, parce qu'ils se composent principalement de prières, de conseils et d'exhortations au service de Dieu, ainsi que les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, la *Sagesse*, le *Cantique des cantiques* et l'*Ecclésiastique*.

Le Nouveau Testament nous donne dans les quatre *Évangiles* de saint Matthieu, de saint Luc, de saint Marc et de saint Jean, et dans les *Actes* des Apôtres, l'histoire de Notre-Seigneur, sa doctrine, les commencements de l'Église : il contient de plus des lettres ou *Épîtres* écrites par quelques-uns des Apôtres; quatorze écrites par saint Paul, aux Romains, aux Galates, aux Corinthiens, aux Éphésiens, aux Colossiens, aux Philippiens, aux Thessaloniciens, aux Hé-

breux, à Timothée, à Tite et à Philémon; deux écrites par saint Pierre aux Juifs dispersés dans les provinces; une écrite par saint Jacques, une autre écrite par saint Jude, et trois adressées aux fidèles par l'apôtre saint Jean; la dernière de ces trois lettres est adressée à une pieuse femme nommée Electa. Le même apôtre nous a laissé l'*Apocalypse*, livre moral et prophétique, qui termine le Nouveau Testament.

La société chrétienne, qui considère les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament comme un dépôt infiniment précieux qu'elle a reçu du ciel, a toujours veillé avec un très-grand soin à leur conservation. Dans les premiers siècles, il peut y avoir eu des doutes au sujet de quelques épîtres adressées à des Églises particulières, parce que l'on n'avait pas pu encore constater et faire connaître partout les traditions de ces Églises, et aussi parce qu'il pouvait y avoir des exemplaires auxquels il manquât quelque chose; mais, aussitôt qu'on eut fait les vérifications avec toute l'attention que demandait une affaire si importante, il fut dressé un catalogue exact de toutes les saintes Écritures. On laissa de côté les relations ou les écrits qu'avaient composés de pieux fidèles, sur ce qu'ils avaient appris des Apôtres; on condamna sévèrement ceux que des novateurs avaient répandus sous des noms respectables, pour favoriser leurs systèmes; et tous les vrais chrétiens surent alors quels étaient les livres que l'Église recevait comme venant des Apôtres.

Le Concile de Trente n'a fait que reproduire ce catalogue fixé dès les premiers siècles, et il a porté le



décret que nous croyons devoir mettre ici : « Le saint « Concile... ayant toujours devant les yeux le dessein « de détruire l'erreur et de perpétuer dans l'Église « la pureté de l'Évangile, promis par les prophètes « dans les saintes Écritures, publié par la bouche « même de Jésus-Christ Notre-Seigneur, Fils de Dieu, « qui, ensuite, envoya ses disciples le prêcher par « toute la terre, comme une source de toute doctrine « salutaire et des règles des mœurs ; considérant que « cette vérité et cette morale sont renfermées dans « les livres écrits et dans les traditions orales reçues « par les Apôtres de la bouche de Jésus-Christ, ou « des Apôtres eux-mêmes, sous l'inspiration du Saint-« Esprit, et transmises comme de main en main jus-« qu'à nous ; reçoit, à l'exemple des Pères ortho-« doxes, tous les livres de l'Ancien et du Nouveau « Testament, parce que tous les deux sont l'ouvrage « du même Dieu ; il reçoit aussi les traditions sur la « foi et sur les mœurs, comme dictées par la bouche « de Jésus-Christ ou par le Saint-Esprit, et conser-« vées dans l'Église catholique, par une succession « non interrompue ; il les reçoit avec une égale affec-« tion et un même respect [1]. »

Nous aurons à nous occuper, dans une autre leçon, de l'inspiration divine que le Concile attribue aux saintes Écritures ; voyons pour le moment quelle est leur autorité historique [2].

[1] Concile de Trente, session IV.

[2] L'Ancien Testament a été écrit en hébreu, à l'exception d'un petit nombre de livres qui parurent assez tard, et qui furent composés en grec. Le Nouveau Testament, si on excepte l'Évangile de saint Matthieu, a été écrit en grec. Il s'est fait de nombreuses

§ 2. — AUTORITÉ DES LIVRES HISTORIQUES DE L'ANCIEN TESTAMENT.

L'autorité d'un livre dépend de son authenticité, de son intégrité, et de la véracité de l'auteur qui l'a composé. Tel livre appartient-il à l'auteur dont il porte le nom, ou du moins est-il écrit dans le temps qui lui est assigné?... Nous est-il parvenu dans son intégrité primitive, sans avoir subi d'altération notable?... Le caractère de l'auteur et les circonstances au milieu desquelles il s'est trouvé nous donnent-ils une garantie suffisante de sa prudence et de sa sincérité, pour que nous devions accepter son récit avec confiance?...

Ces trois questions se présentent naturellement, et de leur solution dépend la valeur d'un livre historique. Or nous pouvons assurer qu'il n'existe pas de livres au monde, qui, sous quelque point de vue qu'on les considère, aient par leur authenticité, par leur intégrité, par la prudence et la bonne foi de l'écrivain, une autorité plus grande que les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

versions dans toutes les langues de ces divins livres. Ceux de l'Ancien Testament étaient tous traduits en grec avant la venue de Jésus-Christ, d'après les ordres de Ptolémée, roi d'Égypte, qui voulut en enrichir une bibliothèque qu'il formait à Alexandrie. Le Nouveau Testament a été traduit en latin. Parmi toutes les versions, il y en a une que, depuis un grand nombre de siècles, l'usage général a consacrée, et que le concile de Trente a déclarée authentique, parce qu'elle est conforme à l'original, reproduisant avec fidélité la foi, les règles des mœurs et les événements de l'histoire qu'on lit dans les textes primitifs. Cette version est connue sous le nom de la *Vulgate;* l'Église s'en sert dans les offices.



1° AUTHENTICITÉ DES LIVRES HISTORIQUES.

L'authenticité du Pentateuque repose sur le témoignage d'une société nombreuse qui, depuis son origine jusqu'à présent, a constamment vénéré ce livre comme lui ayant été donné par Moïse.

A l'époque où Notre-Seigneur parut, il y a dix-huit siècles, les Juifs étaient répandus hors de la Judée, dans la plupart des régions de l'Asie. Il s'était élevé parmi eux des sectes, il s'était formé des écoles rivales : cependant, malgré leurs dissidences, tous s'accordaient dans le respect que leurs pères leur avaient inspiré pour Moïse et pour le Pentateuque. On n'aurait pas trouvé un seul homme de cette nation qui eût là-dessus une opinion différente : c'est un fait non contesté ; c'est aussi notre point de départ.

Trois cents ans auparavant il s'était fait, par les ordres de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, une traduction de ces livres, de l'hébreu en grec. Cette version, connue sous le titre de *Version de Septante*, fut, selon quelques historiens, l'ouvrage d'un grand nombre de vieillards versés dans l'étude des deux langues, et que le souverain Pontife des Juifs avait désignés.

En remontant de cette époque aux règnes de David et de Salomon, qui vécurent près de mille ans avant Jésus-Christ, on trouve une série de livres historiques et prophétiques, tels que ceux des Machabées, ceux d'Esdras, les *Paralipomènes*, les *Rois*, qui nous présentent les états divers par lesquels la nation juive a passé, tantôt jouissant de la paix, tantôt combattue par les peuples voisins, et qui nous ramènent toujours

à Moïse et à ses livres. La loi de Moïse, et les preuves éclatantes de la miséricorde de Dieu sur son peuple, conservées dans le Pentateuque, sont le texte habituel des prophètes quand ils veulent reprendre le peuple de ses égarements, ou relever ses espérances.

Mais ce qu'il importe d'observer ici, c'est que la nation juive s'est divisée en deux royaumes, immédiatement après la mort de Salomon, dans les premiers jours du règne de son fils Roboam. Dix tribus se séparèrent de ce prince et formèrent le royaume d'Israël, qui fut dans un état habituel d'hostilité contre les deux autres tribus, qui formèrent le royaume de Juda, ainsi appelé, parce que la tribu de Juda était la plus importante. Or le Pentateuque ne fut pas moins vénéré dans les dix tribus séparées qu'il ne le fut dans Juda. Ces tribus lisaient dans Moïse la condamnation de leur schisme, elles trouvaient dans sa législation des règles d'une observation difficile; rien pourtant ne fut capable de le leur faire abandonner, tant était profonde, avant l'époque du schisme, la vénération du peuple entier pour le Pentateuque.

Il existe deux textes du Pentateuque : le texte *hébreu*, écrit en caractères chaldéens, caractères que les Juifs adoptèrent depuis la captivité de Babylone, et le texte *samaritain*, écrit en caractères hébraïques, texte fort ancien, antérieur probablement au schisme des dix tribus. Il n'y a pas de différence essentielle entre ces deux textes; l'ordre des faits, les enseignements religieux, tout est d'une conformité parfaite; il n'y a que quelques variantes relatives à des noms propres, à des chiffres sur l'âge des patriarches et à quelques détails sans importance.

De cet accord si parfait entre deux nations rivales, on doit conclure que les livres de Moïse étaient reçus par une tradition invariable, remontant à l'origine même de la législation donnée au peuple hébreu. Il ne fallait rien moins qu'une pareille tradition pour que les tribus séparées conservassent ces monuments, elles qui rejetaient tous les autres livres écrits postérieurement à Moïse. Si David ou Salomon eût composé le Pentateuque, peut-on supposer que ces tribus l'eussent admis? Auraient-elles jamais accepté une législation gênante, des traditions qui tendaient toutes à condamner leur schisme, et dont une origine aussi récente aurait facilement découvert l'imposture? Maintenant, si vous remontez au delà du règne de David, vous trouverez sous les Juges une situation qui ne permet pas de supposer l'introduction de ces livres : on va, par une série d'événements, jusqu'à Josué, sous qui fut fait le partage des terres; jusqu'à Moïse, qui avait conduit le peuple aux limites de la terre promise; tout se tient dans ces traditions.

Donc, s'il y a quelque chose de certain en histoire, c'est que le Pentateuque, où sont conservées les traditions religieuses des Juifs, vient de Moïse, que ces mêmes Juifs ont constamment considéré comme le législateur de leur nation, sous l'inspiration de Dieu. Moïse vivait quinze cents ans avant Jésus-Christ. C'est à l'an 1491 avant l'ère chrétienne que les meilleurs critiques fixent la sortie du peuple hébreu de l'Égypte et son entrée dans le désert; le Pentateuque offre ainsi une antiquité de plus de trois mille trois cents ans.

Au surplus, cette tradition des Juifs sur l'antiquité

du Pentateuque est dans un parfait accord avec le style et le caractère propre de ce livre. On y voit une peinture naturelle des mœurs anciennes, une grande simplicité de narration et tous les indices d'un ouvrage original, contemporain des événements qui y sont racontés. « Si, dans des temps postérieurs, ces « livres étaient sortis des mains d'un autre écrivain, « qu'aurait fait leur auteur? Maître de sa matière, il « se serait tracé un plan, il aurait mis de l'ordre dans « les différentes parties de son ouvrage, il aurait rap- « porté à divers chefs les lois, les faits, la religion. « Dans Moïse, rien de semblable. On voit qu'il écrit « au milieu des événements dont il est le témoin ocu- « laire; les lois sont mêlées aux faits, parce que « souvent un fait donnait lieu à une loi; elles sont « rapportées sans ordre, parce que, faites selon les « occurrences, elles sont écrites aussitôt que publiées. « Ce n'est pas une histoire suivie, composée avec art « et méthode par un homme qui a réfléchi sur les « événements passés, qui les combine et les enchaîne; « ce sont les mémoires d'un écrivain qui raconte ce « qu'il voit et ce qu'il fait; de là, ces répétitions, ces « exhortations véhémentes, qui naissent du fond « même des choses et des événements. Il faudrait « n'avoir aucun goût pour ne pas reconnaître dans « les livres de Moïse le caractère original de législa- « teur [1]. »

[1] Frayssinous, *Conférence sur Moïse considéré comme auteur du Pentateuque.*

2° L'AUTEUR DES LIVRES HISTORIQUES MÉRITE LA PLUS ENTIÈRE CONFIANCE.

Les observations que nous venons de présenter sur l'authenticité du Pentateuque démontrent aussi la vérité des faits consignés dans ce livre. C'est le caractère de l'historien, c'est la nature, des événements qu'il a transmis, le rapport que ces événements ont à un ordre de choses d'ailleurs connu, que l'on examine, avant tout, pour déterminer le degré de confiance que mérite une histoire.

Dans la Genèse, Moïse a conservé la mémoire de plusieurs faits antérieurs, et dans les quatre derniers livres, il raconte ce qu'il a vu lui-même. Nous dirons bientôt comment il a pu savoir ce qui s'était passé avant lui ; ne considérons en ce moment sa narration que relativement aux faits contemporains. Manifestement, il ne pouvait se méprendre sur la réalité des faits, puisque ce sont des faits matériels, d'une haute portée, et qui se sont accomplis sous ses yeux. Moïse ne vécut pas sans doute une quarantaine d'années dans un état habituel de délire qui l'eût mis dans un monde idéal où il aurait cru voir et faire ce qu'il ne voyait pas et ce qu'il ne faisait pas. Impossible donc de supposer qu'il ait pu être trompé lui-même sur ce qu'il raconte. Mais aurait-il conçu le dessein d'induire son peuple en erreur pour le soumettre plus sûrement, en faisant intervenir l'autorité de Dieu? D'autres l'ont fait : l'un des fondateurs de la république romaine prétendait avoir reçu ses lois de je ne sais quelle divinité ; Mahomet, si on l'eût cru sur parole, écrivait les préceptes de l'Alcoran sous la dictée d'un

ange ; combien d'autres impostures de ce genre !... Mais le bon sens ne permet pas de soupçonner une telle supercherie dans Moïse. Le caractère de cet homme, où tout respire la modestie, la crainte de Dieu, l'abnégation, le désintéressement personnel, repousse cette supposition.

Ces considérations mises à part, qui ne voit ici l'invraisemblance, il y a plus, l'impossibilité de la supercherie que l'on voudrait attribuer au législateur des Hébreux ? Ses écrits et ses actes nous le représentent comme un homme de génie et d'une rare prudence ; sa législation dans un temps aussi reculé en est une preuve incontestable, et elle le met au premier rang des grands hommes de l'antiquité. Ceci supposé, nous demandons s'il est vraisemblable que Moïse, dans le cas où il aurait voulu tromper les Hébreux, eût choisi des faits de la nature de ceux qu'on lit dans le Pentateuque ?... Si quelqu'un osait raconter de tels faits à un peuple, prenant ce même peuple à témoin de ce qu'il n'aurait pas vu, il en serait contredit et tourné en ridicule comme un visionnaire. Que serait-ce, si à son récit il ajoutait des faits déshonorants pour ce peuple, et s'il se servait de ces faits pour sanctionner une législation nouvelle et fort onéreuse, à laquelle il prétendrait le soumettre ?... Dans les temps reculés, les sciences étaient moins avancées qu'elles ne le sont aujourd'hui ; mais le bon sens est de tous les siècles : comme aujourd'hui vous ne persuaderiez pas au peuple de Paris que, dans le cours de la semaine passée, la Seine a cessé de rouler ses eaux, qu'il y a eu une éclipse de soleil ou qu'il est tombé des nues une manne dont il s'est nourri ; Moïse n'aurait pas fait croire non

plus au peuple juif les faits qu'il raconte, si ces faits n'avaient point eu lieu. « On parvient, dit un auteur, « au plus haut degré de certitude historique lorsqu'on « ne peut nier des faits qu'en supposant, je ne dis « pas dans une nation entière, mais dans un certain « nombre d'individus, une folie complète [1]. »

Reste une supposition : Moise se serait entendu avec le peuple pour fabriquer une histoire qui devait dans la suite tourner à sa gloire... Impossible! Comment supposer un tel accord entre douze tribus, sans qu'il y ait eu, dans un si grand nombre de personnes, la moindre opposition, ou qu'une telle imposture n'ait pas laissé dans le sein de la nation un germe de révolte contre le système législatif? Comment un peuple entier aurait-il consenti à se laisser imposer un joug si dur, bien persuadé d'ailleurs que Dieu, au nom duquel Moïse parlait, n'avait nullement manifesté ses volontés à cet égard? Aurait-il permis que parmi ces fables présumées, on en insérât un si grand nombre de déshonorantes pour lui; qu'à chaque page on lui adressât des reproches amers; que l'on sévît avec rigueur contre lui toutes les fois qu'il aurait violé cette législation nouvelle? Ou il faut abjurer le sens commun, ou il faut avouer que cet accord entre Moïse et le peuple est la chose du monde la moins soutenable.

Concluons que l'auteur du Pentateuque est un historien fidèle des faits contemporains. Quant à cette partie de son histoire qui concerne les événements antérieurs, depuis la création jusqu'au siècle où vécut

[1] Discours à la suite des Pensées de Pascal.

Moïse, elle n'est pas moins vénérable à nos yeux. Ici tout se réduit à savoir comment Moïse a pu connaître les traditions primitives, car ce qui a été dit plus haut de son caractère nous est une garantie assurée de sa scrupuleuse fidélité à ne transmettre que des faits bien certains.

Il faut remarquer d'abord que, quelle que fût la distance des temps qui séparaient Moïse des faits primitifs, il n'y avait pourtant qu'un petit nombre de générations entre lui et les premiers hommes. Il naquit cent ans après la mort de Jacob ; et, par conséquent, les vieillards de son temps avaient pu converser avec ce patriarche et ses contemporains. Jacob avait vécu avec Abraham, son aïeul, lequel, à son tour, avait vu les enfants de Noé. Or des enfants de Noé au commencement du monde, il n'y avait qu'une génération intermédiaire, Noé ayant vécu plusieurs siècles avec Mathusalem, et celui-ci ayant vu Adam. Ainsi les traditions anciennes du genre humain et celles de la famille d'Abraham n'étaient pas difficiles à recueillir ; et il ne faut pas être surpris si Moïse parle d'événements reculés comme des choses constantes dont on voyait encore des preuves dans les peuples voisins.
« Ceux qui connaissent l'antiquité, dit Bossuet, savent « combien les premiers temps étaient soigneux d'éri- « ger des monuments, et avec quel respect ils étaient « conservés. C'était une manière d'écrire l'histoire. « On a même de grandes raisons de croire que l'on « conservait aussi par écrit des mémoires des temps « anciens. Du moins est-il assuré qu'il se faisait des « cantiques que les pères apprenaient à leurs enfants, « cantiques qui, se chantant dans les fêtes et dans les

« assemblées, perpétuaient la mémoire des actions « les plus éclatantes des siècles passés [1]. » Aux paroles de Bossuet, nous ajouterons cette réflexion de Pascal : « Moïse était un habile homme, cela est « clair. Donc s'il eût eu dessein de tromper, il eût fait « en sorte qu'on ne le pût convaincre de tromperie. « Il a fait tout le contraire. Pourquoi, par exemple, « a-t-il fait la vie des premiers hommes si longue et « si peu de générations ? Il eût pu se cacher dans une « multitude de générations ; mais il ne le pouvait pas « en si peu, car ce n'est pas le nombre des années, « mais la multitude des générations qui rend les cho- « ses obscures [2]. »

3° INTÉGRITÉ DES LIVRES HISTORIQUES DE L'ANCIEN TESTAMENT.

Le *Pentateuque* est parvenu jusqu'à nous, tel qu'il est sorti des mains de Moïse, sans nulle altération, du moins essentielle. Il se peut qu'il y ait quelques noms de villes changés, et que l'on ait ajouté des noms propres à une généalogie pour la terminer, ou bien quelques mots explicatifs d'un usage qui n'existait plus. On conçoit que ces changements, mis d'abord sur la marge, soient ensuite entrés dans le texte par le fait des copistes ; de pareilles altérations ne portant nullement sur la substance des faits, ni sur la doctrine, ne sont d'aucune conséquence, et il s'en trouve de pareilles dans la plupart des livres anciens. On sait en effet que les livres ne se conservaient que

[1] *Discours sur l'Histoire universelle*, IIe part., chap. III.
[2] Pensées de Pascal sur les Juifs et Moïse.

par des copies manuscrites ; or bien difficilement les copies se multiplient sans qu'il s'y glisse des fautes. Mais jamais les Juifs, pénétrés d'un respect religieux pour leurs livres, n'auraient souffert une altération grave ; c'eût été un sacrilége à leurs yeux.

D'ailleurs, nous n'avons pas le droit d'accuser un peuple d'avoir altéré ses livres, quand nous ne pouvons alléguer ni des faits, ni de graves présomptions en preuve de cette altération. Ici les faits manquent, et, bien loin d'invoquer des présomptions, on n'a pas même une possibilité morale. Il n'était pas possible que cet attentat contre un monument national se commît depuis le schisme des dix tribus, qui n'auraient certainement pas accepté des additions ou des changements quelconques faits par des ennemis. La division du peuple donna lieu à une sorte de contrôle ; et la croyance uniforme des douze tribus aux mêmes faits nous convainc que les traditions n'ont été altérées, ni dans le royaume de Juda, ni dans celui des dix tribus séparées, depuis le règne de David. Cela n'aurait pas eu lieu non plus dans les temps antérieurs sans soulever de graves dissentiments entre les douze tribus indépendantes les unes des autres, et unies entre elles par le seul lien de la religion et de la législation mosaïque.

Qu'on le remarque bien. Il ne s'agit pas ici d'un livre mystérieux confié à la garde d'un petit nombre de prêtres, et inabordable au commun de la nation, comme le sont la plupart des livres religieux des anciens peuples. Le *Pentateuque* devait, par sa nature même, être habituellement sous les yeux et entre les mains des Juifs. La législation, le culte divin, les droits

des individus comme ceux des familles, tout était là, et ne se trouvait pas ailleurs. Là se lisaient les origines de la nation, l'histoire des faits qui l'intéressaient davantage, les préceptes qui devaient régler ses mœurs. Un livre pareil, répandu par un grand nombre d'exemplaires dans toutes les cités et presque dans chaque famille, peut-il être facilement altéré en des points essentiels ?

Ces observations peuvent s'appliquer également aux autres livres historiques et prophétiques de l'Ancien Testament : les livres de Josué, des Juges, des Rois ; les prophéties d'Isaïe, de Jérémie, etc... Ces livres nous sont en effet parvenus par l'intermédiaire des Juifs qui les ont unanimement et invariablement considérés comme authentiques, et qui n'ont pas accepté avec moins de respect les récits qui y sont contenus.

Il faudrait des preuves bien péremptoires pour détruire, ou même pour affaiblir l'autorité que donne à des monuments historiques une si imposante tradition, le témoignage constant de tout un peuple. Or la critique la plus exercée, disons même la plus prévenue et la plus hostile, a bien pu soulever quelques difficultés de détails sur des points accessoires, jamais elle n'a pu donner une raison solide contre l'authenticité de ces livres, ni rendre suspecte la véracité des écrivains qui les ont composés.

Ces livres forment entre eux une chaîne continue de faits, une histoire suivie : le livre de Josué fait naturellement suite au Pentateuque, et raconte l'accomplissement des promesses de Dieu par l'entrée du peuple hébreu dans la terre de Chanaan. Le livre des

Juges prend l'histoire de ce peuple là où l'avait laissée le livre de Josué, et nous apprend comment les diverses tribus s'établirent dans les provinces que Josué leur avait assignées; leurs combats avec les peuples qui habitaient ces régions, leurs victoires et leurs défaites, selon qu'ils étaient demeurés fidèles à Dieu, ou qu'ils avaient transgressé sa loi. Le livre des Rois explique le changement survenu dans l'état politique du peuple, quand toutes les tribus se mirent sous le gouvernement d'un roi ; il raconte l'histoire des princes qui se succédèrent, le schisme qui suivit la mort de Salomon, les conséquences funestes de ce schisme, les malheurs du peuple. Les prophètes que Dieu suscita alors nous ont fait connaître les événements les plus mémorables qui précédèrent, accompagnèrent ou suivirent la conquête de la Palestine par les puissances étrangères... Tout ainsi se lie, tout s'enchaîne dans l'histoire du peuple de Dieu.

Cependant une histoire si bien suivie, telle qu'on n'en trouve dans aucun autre peuple des temps anciens n'est pas l'œuvre d'un seul écrivain qui l'aurait combinée. Il y a une différence si marquée dans le style et la forme des narrations, des détails circonstanciés sur les mœurs, sur les habitudes du pays, sur des accidents survenus, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître l'empreinte d'une main contemporaine : évidemment l'historien rapporte ce qu'il voyait de ses yeux, ce qui se passait de son temps, ou bien il se contentait de copier des monuments conservés par la tradition.

Ce n'est pas tout : ces faits, qui s'enchaînent si naturellement ensemble, et qui sont racontés avec



une simplicité, une candeur qui nous persuadent que l'écrivain n'avait en vue que la vérité, n'ont bien souvent rien d'honorable pour le peuple ; ils lui sont même très-injurieux. Les historiens, en effet, qui, d'âge en âge, écrivirent les annales des Juifs, imitèrent l'exemple que leur avait donné Moïse : comme lui ils n'hésitèrent pas à rapporter les crimes du peuple, son endurcissement, les invectives des prophètes et les châtiments sévères que Dieu exerça contre lui. Quel intérêt des hommes, attachés par affection à leur peuple, auraient-ils eu à nous conserver ces récits? Et le peuple surtout, comment les aurait-il supportés, s'ils n'avaient pas été véritables ?

Étrange inconséquence ! Les ennemis de la religion oublient pour les saintes Écritures les règles les plus élémentaires de la critique. Ils refusent de croire à l'authenticité de ces livres, tandis qu'ils ne font pas la moindre difficulté d'en admettre bien d'autres d'une antiquité moins respectable, et dont les auteurs ne peuvent certainement pas inspirer autant de confiance. On a vu des hommes, amateurs passionnés des monuments de l'antiquité, qui allaient cherchant avec des soins infatigables quelques pages de manuscrits échappées au ravages des temps, des tronçons de colonnes, de vieilles inscriptions, dont ils s'applaudissaient d'avoir découvert, ou du moins soupçonné le sens, et qui cependant affectaient le dédain pour les livres des Juifs. Au lieu de les étudier consciencieusement et de s'appliquer à en aplanir les difficultés qui peuvent s'y rencontrer, comme on en rencontre dans tous les livres anciens, ils se sont efforcés d'exagérer eux-mêmes ces difficultés ; ils n'ont pas

craint d'opposer à nos livres des monuments fort postérieurs en date et d'une origine très-incertaine : ils croyaient triompher par là de nos traditions... Ce n'est point ainsi que procède l'amour de la vérité.

§ 3. — AUTORITÉ DES LIVRES HISTORIQUES DU NOUVEAU TESTAMENT.

Poursuivons l'étude que nous avons entreprise sur l'autorité historique de nos saints livres, et parlons du *Nouveau Testament*. Les monuments qui devaient nous transmettre la réalisation des promesses faites dès l'origine portent avec eux des signes non moins éclatants de vérité. Dieu a fait briller sur la personne de son Fils adorable, sur les signes extérieurs de sa mission, tels que ses miracles, sa résurrection et l'établissement de son Église, une lumière vive et pure qui doit fixer l'attention du monde entier sur l'avénement du Messie.

Cet avénement, avec les circonstances principales qui l'ont accompagné, nous est rapporté par quatre évangélistes, tous historiens contemporains, auxquels il faut ajouter quatre autres écrivains qui furent aussi disciples du Sauveur et témoins oculaires de ses œuvres, si nous exceptons saint Paul. Les quatre évangélistes sont : saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean; chacun d'eux a laissé une histoire suivie de Notre-Seigneur. Saint Paul, saint Pierre, saint Jacques et saint Jude, ont adressé aux diverses Églises qu'ils avaient fondées des épîtres qui supposent la vérité des Évangiles et la mission divine de Jésus-Christ, avec les miracles qui l'avaient attestée. Tous parlent

de ces grands événements comme s'étant passés sous leurs yeux. « Nous vous annonçons, dit saint Jean, « ce que nous avons vu de nos propres yeux, ce que « nous avons entendu, ce que nous avons pu toucher « de nos mains, concernant le Verbe de vie qui nous « a apparu[1]. Ce n'est point, écrivait saint Pierre, en « suivant d'ingénieuses fables que nous avons fait « connaître la puissance et l'avénement de Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ, mais c'est après avoir été nous- « mêmes les spectateurs de sa majesté[2]. »

Il serait difficile de fixer avec précision le lieu et l'année où furent écrits les quatre Évangiles et chacune des Épîtres des Apôtres ; mais ce dont il est impossible de douter, ce qui ne fut jamais contesté par aucun savant qui se soit occupé sans préjugés de l'histoire des premiers âges de l'Église, c'est que ces écrits ont tous paru au temps des Apôtres, à une époque par conséquent où les faits qu'ils rapportent étaient encore présents au souvenir de plusieurs, qui avaient pu les connaître par eux-mêmes, ou les apprendre de témoins oculaires.

L'auteur le plus ancien qui ait écrit une histoire ecclésiastique, Eusèbe, nous donne le catalogue des livres sacrés qu'il dit être reçus d'un consentement universel de toutes les Églises, et dans ce catalogue il met au premier rang les quatre Évangiles, les Actes des Apôtres et la plupart des Épîtres que la tradition nous a conservées[3]. Eusèbe écrivait son histoire au commencement du quatrième siècle. Longtemps

[1] I Épît. de saint Jean, chap. I, 1.
[2] II Épît. de saint Pierre, chap. I, 16.
[3] *Hist. eccl.*, liv. III, chap. XXV.

avant, les docteurs qui, dans le second et le troisième siècle, peu d'années après la mort des derniers disciples de Jésus-Christ, ont soutenu la cause du Christianisme et la pureté de ses doctrines contre les païens et contre les hérétiques, citaient les Évangiles avec une confiance entière, comme des livres parfaitement connus et d'une authenticité non contestée. Saint Irénée, que nous aimons à citer de préférence, parce qu'il a été une des gloires les plus pures de nos églises des Gaules et qu'il touchait de plus près aux temps apostoliques, saint Irénée écrivait dans son livre contre les hérésies : « Telle est la certitude de nos « Évangiles, que les hérétiques eux-mêmes leur ren- « dent témoignage et en empruntent l'autorité pour « confirmer leur doctrine. Les Ébionites, qui se ser- « vent du seul Évangile selon saint Matthieu, peuvent « être convaincus, par ce même Évangile, qu'ils ont « des sentiments erronés sur Notre-Seigneur. Mar- « cion, qui retranche plusieurs choses de l'Évangile « selon saint Luc et blasphème contre Dieu, peut « être réfuté par les endroits mêmes qu'il a conser- « vés. Ceux qui distinguent Jésus d'avec le Christ, qui « disent que Jésus a souffert pendant que le Christ est « demeuré impassible, pourraient se corriger, s'ils li- « saient avec l'amour de la vérité l'Évangile de saint « Marc qu'ils admettent. Les disciples de Valentin re- « çoivent l'Évangile de saint Jean, il est donc facile de « leur prouver qu'ils ne disent que des faussetés... « Or, puisque ceux qui nous contredisent rendent té- « moignage aux Évangiles et s'en servent, la preuve « que nous en tirons contre eux est invincible[1]. »

1 Saint Irénée, liv. III, chap. II, n° 7.

Il ne faut pas demander si ces monuments primitifs ont traversé, sans altération notable, les siècles qui nous séparent de l'origine du Christianisme; Dieu y a pourvu en les mettant en même temps sous la garde et le contrôle respectif des amis et des ennemis de son Église. Les fidèles, les pasteurs catholiques, les saints docteurs ont toujours professé une si profonde vénération pour les Évangiles, les Actes et les Épîtres des Apôtres, qu'ils se fussent crus coupables d'un sacrilége s'ils s'étaient permis d'y faire le moindre changement. Quelquefois un mot substitué à un autre, bien que synonyme, a excité de la part des fidèles des réclamations énergiques contre un prédicateur : Tertullien rapporte qu'un prêtre fut déposé pour avoir, par une dévotion mal entendue, publié un écrit sous le nom d'un apôtre. Aussi voit-on la plus parfaite uniformité dans les écrits des saints Pères sur les faits évangéliques qu'ils ont eu occasion de citer.

Alors même que la Religion ne leur eût pas fait un devoir rigoureux de respecter le texte des Évangiles, il leur eût été impossible d'y rien ajouter, d'en rien retrancher qui affectât la substance des faits ou des doctrines, sans s'exposer aux contradictions des ennemis de la foi. Personne n'ignore en effet que, dès les premiers siècles, les livres sacrés du Christianisme furent répandus partout, et se trouvèrent entre les mains des hérétiques et des philosophes païens. Ceux-ci les lisaient pour y chercher des preuves contre la mission et la divinité de Jésus-Christ; ceux-là s'efforçaient d'y trouver des textes à l'appui de leurs opinions et la condamnation des enseignements de l'É-

glise catholique. Serait-il possible que l'on eût publié de nouveaux récits en confirmation de la divinité du Christianisme, ou des propositions nouvelles sur le dogme, sans que ces additions eussent été aperçues, et si elles étaient aperçues, ceux qui eurent quelque intérêt à les repousser auraient-ils gardé le silence? Sans nul doute, ils se seraient prévalus de ces changements pour convaincre les premiers pasteurs d'imposture.

Le silence que les philosophes païens et les hérétiques ont gardé nous est donc une démonstration péremptoire que jamais nos Écritures n'ont subi d'altération substantielle. Ils ont bien rejeté l'autorité des Évangiles sur les points qui ne s'accordaient pas avec leurs idées; mais jamais ils ne s'inscrivirent en faux contre l'authenticité de ces livres, jamais ils ne reprochèrent à l'Église de les avoir fabriqués après la mort des Apôtres, ni de les avoir altérés. Les plus grands ennemis de la Religion chrétienne traitaient les apôtres d'hommes crédules et superstitieux; ils expliquaient par la magie les faits les plus extraordinaires de la vie de Jésus-Christ; ils s'efforçaient d'en obscurcir l'éclat, d'en éluder les conséquences par des comparaisons avec d'autres faits présumés également miraculeux, et attribués à des sectateurs des dieux du paganisme; ils n'élevaient pas d'objection contre l'authenticité des Évangiles.

L'authenticité et l'intégrité des livres du Nouveau Testament ont été rendues plus sensibles encore dans ces derniers siècles, par les recherches que les savants ont faites de tous les textes connus, et de toutes les versions existantes chez les différents peuples, latins,



grecs, syriens, arabes, arméniens. On a compulsé, dans toutes les bibliothèques, les manuscrits les plus anciens des douze premiers siècles, pour constater les variantes qui existeraient entre eux. Quel a été le résultat de tant d'investigations? On devait s'attendre à trouver, et l'on a effectivement trouvé des différences, car il était naturellement impossible que des livres, traduits dans toutes les langues et copiés à la main par des milliers de transcripteurs agissant isolément, fussent à l'abri de ces accidents, dont aucun livre ancien n'a été exempt, avant la découverte de l'imprimerie. Mais de toutes ces variantes, pas une seule ne porte sur le fond des choses ; il ne s'est pas trouvé une version, pas un manuscrit qui ait pu jeter un doute sur les faits miraculeux de la vie du Sauveur et des Apôtres, ni sur aucun de nos dogmes. N'est-ce pas, pour nous chrétiens, le sujet d'une grande satisfaction de voir comment Dieu a veillé sur la conservation et l'intégrité des saints livres?

Cette satisfaction devient bien plus grande quand, ouvrant ces livres, nous respirons le parfum de vérité qui s'en exhale. Ce que les Apôtres racontent, ils l'ont vu de leurs yeux ; ils l'exposent avec une simplicité, une naïveté, une candeur inimitables ; de sorte qu'il est tout aussi impossible de supposer en eux des hommes victimes de quelque illusion qui les aurait séduits que d'élever un doute sur la sincérité de leur déposition.

Les disciples de Jésus-Christ n'étaient pas des hommes habiles dans les sciences naturelles ; mais leurs écrits, comme leur conduite, montrent qu'ils avaient le sens droit : or, une mesure ordinaire de

sens commun leur suffisait pour ne pas se méprendre sur les faits extérieurs qu'ils nous rapportent. Il ne fallait pas un esprit supérieur, ni la connaissance des lois les plus secrètes de la nature, pour voir que des personnes atteintes de toute sorte de maladies recouvraient une parfaite santé aussitôt que Jésus leur donnait sa bénédiction, ou simplement leur disait : *Soyez guéries*. Il ne leur en fallait pas davantage pour voir que les pains qu'ils distribuaient à une multitude immense se multipliaient au point que, plusieurs milliers d'hommes et de femmes s'en étant rassasiés, il en restait beaucoup plus encore après cette distribution qu'il n'y en avait auparavant. Que dire de la résurrection des morts, et surtout de celle de Jésus-Christ? Il était naturel que les disciples eussent d'abord de la peine à en croire leurs propres yeux sur ce dernier fait; et vraisemblablement, s'ils n'avaient vu Jésus-Christ que dans une apparition fugitive, ils seraient demeurés convaincus qu'ils n'avaient vu qu'un fantôme; mais, enfin, leur était-il possible de douter sérieusement, quand, après l'avoir vu expirer sur la croix et l'avoir déposé dans un sépulcre, ils trouvaient le tombeau ouvert, et qu'ils voyaient Jésus-Christ venir à eux, converser avec eux, leur permettre de toucher ses plaies, de mettre même leurs doigts dans ses cicatrices? Quand de telles apparitions se réitèrent plusieurs fois, en plein jour, en présence d'un grand nombre de témoins, pendant quarante jours, peut-on y être trompé?

On conviendra sans doute que l'illusion était réellement impossible; mais, l'intérêt, l'ambition, l'enthousiasme, toute autre cause pareille n'aurait-elle pas in-



spiré aux Apôtres le dessein de tromper, et d'exploiter à leur profit cette erreur, quand elle serait devenue populaire ?... Lorsqu'un pareil soupçon s'élève sur l'intégrité, sur la bonne foi des témoins, on discute leurs antécédents, leur caractère, l'intérêt qui a pu les mouvoir, les circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Or ici rien ne justifie le soupçon que l'on formerait contre les disciples du Christ, et alors même qu'ils auraient conçu l'idée de tromper le monde, jamais ils n'eussent pu réaliser un dessin de cette nature.

Que l'on se représente quelques hommes de nos campagnes, tels que nos laboureurs, ou des bateliers, hommes sans éducation, sans teinture des lettres et sans fortune; seraient-ils capables de former le dessein de se partager le monde pour raconter des fables, et d'élever sur ces fables tout un système de religion nouvelle? Ce serait une folie à eux d'y penser, et on ne manquerait pas de les surprendre dans ce tissu de mensonges, de les intimider, de les faire tomber en contradiction avec eux-mêmes. Les Apôtres n'eussent pas été plus capables de concevoir par eux-mêmes et de réaliser un semblable dessein... Mais qu'une telle idée était loin de leur esprit! Qu'on ouvre les Évangiles, on verra que les Apôtres racontent les faits, même les plus extraordinaires, sans amertune, sans enthousiasme. Leur style sans art est inimitable de naïveté. Ils rapportent aussi ingénument les fautes, et les reproches fréquents que leur adressait Jésus-Christ, que les miracles qu'il opérait...

Si on veut les étudier plus à fond, et connaître le secret mobile qui les dirige, on n'en voit pas d'autre

que celui d'une conviction profonde et le désir de glorifier Dieu. Ils ne courent pas après la fortune, eux qui font profession de ne rien posséder; la gloire humaine ne paraît pas les séduire, eux qui s'indignent des honneurs que l'on voudrait leur rendre, dès que ces honneurs pourraient porter quelque atteinte à la gloire de Dieu; et, s'ils voient les peuples admirer les prodiges qu'ils ont opérés, ils disent hautement que ces œuvres n'ont pas été faites par leur propre vertu, mais bien par la toute-puissance de Celui dont ils sont les envoyés. Ils ne se montrent pas plus sensibles au plaisir qu'à la fortune ou à l'honneur : leur vie se consume dans les travaux; ils souffrent la faim, la soif, l'injure, les tourments, sans autre perspective que celle des persécutions et de la mort : c'est même ce qui les soutient, n'estimant pas de plus grand bonheur que celui de souffrir et de mourir, pour sceller de leur propre sang la sincérité de leur témoignage. Des témoins de cette nature seraient-ils raisonnablement soupçonnés d'avoir voulu nous tromper? Le sens commun ne repousse-t-il pas invinciblement cette supposition? On connaît le mot de Pascal : *Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger*.

N'oublions pas, au surplus, que le témoignage des Apôtres est confirmé par la conduite de leurs ennemis. Les pharisiens et les magistrats leur défendent de prêcher et les font battre de verges; il eût été bien plus simple de les convaincre de mensonge, et par là on aurait assurément ruiné leur autorité parmi les peuples. Pourquoi, par exemple, ne pas faire d'enquête sur la soustraction prétendue du corps de Jésus-Christ?

Ce corps avait été confié à la garde publique, et,

trois jours après, il ne s'était plus trouvé dans le tombeau, les sceaux étaient brisés, la pierre qui couvrait l'entrée du sépulcre renversée ; il fallait donc s'informer de ce qu'il était devenu. Il convenait également de discuter les miracles que les Apôtres attribuaient à Jésus-Christ, et ceux qu'eux-mêmes passaient pour avoir opérés. On n'a rien fait de semblable. Tandis que les disciples de Jésus-Christ se bornent à raconter des faits qu'ils disent avoir eu lieu publiquement devant la génération actuelle, au milieu des villes, leurs ennemis les enferment comme des malfaiteurs, et ils veulent les faire mourir.

Tout homme raisonnable conclura que l'évidence des faits n'avait pas permis aux Juifs de les contredire, et que, dans l'impossibilité où ils étaient de convaincre les Apôtres de mensonge, ils eurent recours à la violence pour leur fermer la bouche.

NOTE SUR LES LIVRES RELIGIEUX DES PEUPLES INFIDÈLES

Plusieurs peuples, parmi ceux qui ont été livrés aux superstitions du paganisme, ont eu des livres religieux. Nous croyons devoir donner ici une indication de ces livres, pour montrer l'incontestable supériorité des divines Écritures.

Les nations du Nord, désignées assez communément sous le nom de peuples scandinaves, ont quelques traditions écrites dans les *Eddas*. Ces livres furent rédigés en Islande, dans les onzième et douzième siècles de l'ère chrétienne, et après que l'Évangile eut été prêché dans ces pays. Les *Eddas* sont, quand à la partie religieuse, des recueils de poésie mythologique

et héroïque sur les dieux et les grands hommes : on y trouve quelques traits d'histoire mêlés à beaucoup de fables. Tout ce qu'on peut en conclure, c'est que ces peuples étaient livrés, comme les autres, aux erreurs et aux superstitions du polythéisme, avant que le Christianisme leur eût été annoncé. On ignore d'ailleurs si les rédacteurs des *Eddas* ont consigné avec fidélité, dans leurs livres, les vieilles traditions de leur pays.

Les Arabes et les Turcs ont l'*Alcoran*, que leur a laissé Mahomet, mort au septième siècle de l'ère chrétienne. C'est un mélange de judaïsme, de christianisme, de traditions locales et des idées de Mahomet. Pour se faire passer pour un prophète, il assurait que l'archange Gabriel lui apparaissait, et lui dictait tout ce qu'il devait enseigner aux hommes. Il enseigna, avec le dogme de l'unité de Dieu, celui d'une prédestination absolue qui ôte toute liberté aux hommes; il promit à ses sectateurs un paradis où ils auraient toutes les jouissances des sens, autorisa la polygamie, et donna l'exemple d'une grande corruption de mœurs.

Les Romains ont eu les *Oracles sibyllins*, qui se conservaient au Capitole. Ces oracles concernaient, dit-on, les futures destinées de la République; ils prescrivaient les sacrifices, les cérémonies et les fêtes par lesquels il fallait honorer les dieux. Le Sénat faisait consulter ce livre d'oracles dans les occasions importantes; et quand il eut été brûlé dans un incendie qui consuma une partie du Capitole près d'un siècle avant Jésus-Christ, le Sénat envoya en différentes parties de l'Italie et de la Grèce pour recueillir les vers des

sibylles qui pourraient se retrouver et en recomposer une nouvelle collection. On ne sait au fond ce que renfermaient ces oracles, car ils n'étaient pas connus du public, et on assure même qu'il y avait une défense, sous peine de mort, de les lire sans la permission du Sénat. Il parut aux deuxième et troisième siècles de l'ère chrétienne diverses collections d'oracles sibyllins. Quelques-uns de ces oracles étaient connus depuis longtemps : on a lieu de les croire antérieurs à l'ère chrétienne; les docteurs des premiers siècles les citèrent avec confiance dans leurs disputes avec les philosophes païens. Mais les collections dont nous parlons ici manquaient d'authenticité : on ne tarda pas à s'apercevoir que la plupart des vers dont elles se composaient avaient été faits soit par des juifs, soit par des chrétiens, peut-être par des hérétiques ; et, comme le discernement des oracles authentiques d'avec ceux qui ne l'étaient pas était difficile, on cessa de les citer. Saint Augustin observait, dans son ouvrage de la *Cité de Dieu*[1], que, comme les prédictions relatives à Jésus-Christ, et attribuées à des païens, peuvent n'être que l'ouvrage de quelques chrétiens, il était plus sûr de n'avoir recours qu'à celles que nous trouvons dans nos diverses Écritures[2].

Les Grecs et les Égyptiens avaient des hymnes qui se récitaient dans les cérémonies des mystères, et dont, par conséquent, les initiés avaient seuls la connaissance. On cite un de ces hymnes, que l'on a pré-

[1] Liv. XVIII, chap. XLVII.

[2] Voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXXIII, édit. in-4° ; *Observations sur les recueils de prédictions écrites sous le nom de sibylles*, etc.



tendu venir du poëte Orphée, et qui était chanté par l'hiérophante ou révélateur des mystères; mais tout ce qui a été dit sur ce fait est fort incertain [1].

Les Perses avaient le *Zend-Avesta* (parole vivante), dont on attribue la rédaction à un Zoroastre, qui selon les calculs les plus probables, vivait du temps de Darius, cinq ou six cents ans avant Jésus-Christ. Plusieurs ont cru qu'il était Juif d'origine; quelques-uns ont pensé qu'il avait été disciple de quelque prophète; ce ne sont que des conjectures, fondées vraisemblablement sur un assez grand nombre de traditions juives qui se trouvent mêlées dans les livres de Zoroastre. Mais, en suivant les opinions le plus universellement admises par les savants sur l'époque où il vécut, on est en droit de présumer qu'il aura eu des rapports avec plusieurs savants juifs, et même avec le prophète Daniel, qui jouissait d'une grande réputation sous les princes mèdes et persans qui avaient subjugué l'empire des Assyriens. Le *Zend-Avesta* fut traduit pour la première fois en France, dans la dix-huitième siècle, par Anquetil-Duperron; et alors un docte académicien, Foucher, qui avait déjà publié plusieurs mémoires sur la religion des Perses, donna un supplément à ce qu'il avait écrit, pour mettre à profit les lumières que cette traduction pouvait donner sur les principes religieux de Zoroastre. Il dit, dès le prélude de son travail : « J'avais un peu flatté le portrait de la religion perse, et, sans en déguiser les « vices essentiels, je la présentais sous un point de « vue assez philosophique pour donner une grande

[1] *Nouvelle Démonstr. du Christianisme*, par Leland, Ire part. ch. VIII.

« idée de son fondateur. Les livres *zends* m'ouvrent
« les yeux, et je ne vois presque plus rien dans cette
« religion si vantée qui la relève au-dessus des autres
« religions païennes[1]. »

Ce jugement a paru sévère à d'autres savants, qui trouvent dans Zoroastre des idées plus pures sur la Divinité qu'il ne s'en rencontre dans la plupart des autres chefs, fondateurs ou régulateurs de religions païennes. Tout ce qu'il nous est permis d'en dire, c'est que dans le *Zend-Avesta*, il n'y a pas un seul fait qui constate l'intervention de Dieu dans la religion des Perses; il n'y a pas d'idée de la création; on n'y trouve pas de prescriptions suffisantes pour le culte du Dieu suprême. Ce culte, ne se rapportant immédiatement qu'à des génies bons ou mauvais, émanations du grand Dieu, et à des éléments tels que le feu et l'air, qui, dans la pensée du philosophe, n'étaient peut-être que des symboles, a dû naturellement faire oublier l'idée du premier principe et jeter le peuple dans l'idolâtrie.

Les Indiens ou Hindous ont les *Védas* où se trouvent des théogonies, c'est-à-dire les origines des dieux, des formules de prières et des expiations. Ils pensent que ces *Védas* ont été apportés à la terre par leur grand Dieu, et rédigés ensuite dans l'état où ils sont par quelque compilateur. On ne voit dans ces livres ni annales, ni chronologie pour fixer la date des faits, ni preuve que la religion particulière des Indiens ait jamais été établie divinement. Ces livres mêlent à des idées sublimes de Dieu et à des maximes d'une mo-

[1] *Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres*, t. XXXIX, p. 690, édit. in-4°.



rale sévère les erreurs du polythéisme et du panthéisme; ils n'expliquent que par des idées inchoérentes comment les dieux supérieurs et inférieurs sont provenus du Dieu suprême, Être absolu, dépourvu de tout attribut spécial, de tout caractère de personnalité, dans ls sein duquel Ies autres finissent par être absorbés. Les *Vêdas* renferment en outre des fables dans le genre de celles des Grecs, mais bien plus extravagantes. On doit en dire autant de plusieurs autres livres écrits par les bouddhistes dont la religion est répandue en Chine, au Thibet, et dans plusieurs autres contrées de l'Asie. Bouddha, leur chef, qu'on dit avoir vécu dans le cinquième siècle avant l'ère chrétienne, a réformé quelques côtés défectueux des idées religieuses de l'Inde, mais il a laissé subsister l'erreur dominante du panthéisme : son dieu principal n'est pas un être personnel, et les hommes, quand ils auront passé par les purifications nécessaires, seront absorbés dans cette unité, perdant leur individualité, leur existence propre, ce qui équivaut à leur destruction.

Nous ne pouvons pas déterminer l'époque de la rédaction des *Vêdas;* selon les uns, ils auraient été écrits près de quatre siècles avant Jésus-Christ; selon d'autres, il faudrait en reporter la rédaction à deux ou trois siècles plus haut; il y en a même qui leur donnent une plus grande antiquité, et qui sont portés à croire que ces livres ont été faits douze ou treize cents ans avant Jésus-Christ. On peut concilier ces opinions en supposant que les *Vêdas* n'ont pas été tous rédigés à la même époque, ce qui est très-probable. Il est impossible d'ailleurs de savoir si, depuis leur origine

jusqu'à l'époque récente où les Européens les ont connus, ils n'ont pas subi de graves modifications.

Finissons par un mot sur les livres sacrés des Chinois ou les *Kings*. Ces livres ont été, sinon composés en grande partie, du moins revus et mis en ordre par Confucius, philosophe mort quatre cent soixante-dix-neuf ans avant Jésus-Christ. Ils renferment une morale tirée de l'histoire de Chine, des rites et d'anciens cantiques. Un empereur les fit brûler deux ou trois siècles avant Jésus-Christ; et on s'efforça, après un certain nombre d'années, de les rétablir, soit de mémoire, soit au moyen de fragments qui s'étaient conservés. Tout ce que les savants nous ont dit de ces livres nous persuade qu'ils ne renferment aucun corps de religion; il n'y a pas proprement de dogmes, mais seulement une philosophie morale et des cérémonies moitié religieuses, moitié civiles. Dans les livres chinois comme dans les légendes indiennes, on remarque des emprunts faits au christianisme. Ce qui doit d'autant moins nous surprendre, qu'il est aujourd'hu constaté que la religion chrétienne a été introduite dans les Indes et dans la Chine bien longtemps avant que les missionnaires des derniers siècles y aient porté l'Évangile.

Cette simple notice, qui résume les travaux et les observations des savants les plus versés dans l'étude des antiquités, tout incomplète qu'elle soit, montre l'incontestable supériorité de nos saintes Écritures sur tous les livres religieux des autres peuples.

Les plus anciens de ces livres, si l'on excepte tout au plus les *Védas*, ne remontent pas au delà de cinq à six cents ans avant Jésus-Christ. Il y avait près de mille

ans que Moïse avait formé la législation des Hébreux, quand Zoroastre et Confucius rédigèrent leurs livres.

Nos Écritures ont toujours été connues du public et elles ont subi, au moins depuis le schisme des dix tribus, un contrôle perpétuel de la part des sectes ennemies, ce qui a dû empêcher toute altération, toute interpolation importante; les livres sacrés des autres peuples n'ont été connus que de certaines castes; rien ne prouve qu'ils soient tels aujourd'hui qu'ils ont pu être à leur origine. Les savants critiques y ont, au contraire, découvert des indices non équivoques d'interpolation.

Nos Écritures, enfin, renferment une histoire suivie et des preuves certaines de l'intervention de Dieu dans l'établissement de la religion, des dogmes et une morale en harmonie parfaite. Rien de semblable ne se rencontre ailleurs : on ne voit nulle part, dans les monuments du paganisme, d'histoire suivie, ni d'événements miraculeux sérieusement constatés, ni cet enchaînements de faits, de dogmes et de morale qui constitue une religion.

LEÇON VIII

Sur la création du premier homme et les dons qu'il a reçus de Dieu.

Création du premier homme d'après la Genèse. — Erreurs diverses sur la création et sur les facultés de l'homme.

Nous connaissons nos saints livres : ouvrons avec respect ces Écritures, monuments vénérables de l'antiquité ; nous y retrouverons les premières origines du monde. Vous ne verrez nulle part ailleurs, dans aucune histoire que les hommes aient composée, des récits mieux soutenus, une narration aussi naïve, une peinture plus fidèle des mœurs anciennes, tant de pureté et d'élévation dans les pensées, sous l'expression la plus simple. Vous y trouverez, ce qui vous intéresse plus que toute autre chose, comment fut créé le premier homme, les communications qu'il a eues avec Dieu, les promesses qu'il en a reçues pour lui et pour ses enfants. Nous pouvons bien sans doute nous élever, par la considération de ce monde, ou même par la seule pensée de ce que nous sommes, à certaine connaissance de Dieu. Mais la raison nous dit-elle comment nos premiers parents ont paru sur la terre ? quelle a été la fin dernière de leur création, et ce que nous devons être nous-mêmes selon l'ordre

des desseins de Dieu? Non, la raison se tait devant ces graves questions; la révélation peut seule les ré-résoudre. Or cette révélation est consignée dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Nous recueillerons d'abord avec une attention religieuse ce que nous disent ces saints livres, sur le fait même de la création du premier homme, et sur les dons naturels et surnaturels qu'il a reçus de Dieu. Aidés de ces lumières nous pourrons ensuite étudier avec plus de sûreté, ce que la raison, l'étude, notre conscience nous disent de la nature et des facultés de l'homme. De ce double exposé nous tirerons quelques conséquences contre certaines erreurs répandues de nos jours.

§ 1. — CRÉATION DU PREMIER HOMME, DONS NATURELS QU'IL REÇOIT DE DIEU.

I. Dieu avait tiré du néant tous les éléments dont l'univers se compose : il les avait coordonnés par sa sagesse ; mais il n'avait rien produit encore qui fût capable de comprendre les beautés du monde, de se comprendre soi-même, et de s'unir à son Créateur par l'intelligence et l'amour. Pour créer un être plus parfait qui répondît à son dessein, il dit : « Faisons « l'homme à notre image et à notre ressemblance, et « qu'il domine sur les poissons de la mer et sur les « oiseaux du ciel, sur les animaux et sur tout ce qui « rampe sur la terre. Dieu créa donc l'homme à son « image, il le créa à l'image de Dieu, il forma son « corps du limon de la terre, il inspira sur sa face un « souffle de vie, et l'homme devint une âme vivante.

« Dieu dit ensuite : Il n'est pas bon que l'homme de-
« meure seul, faisons-lui une aide semblable à lui.
« Le Seigneur envoya alors à Adam un profond som-
« meil, et quand il fut endormi, il tira une de ses
« côtes, et à la place il mit de la chair ; et de cette
« côte il forma le corps de la femme, qu'il donna
« pour compagne à Adam [1]. »

Telle est, dans sa simplicité, le récit que la Genèse nous donne de la création de l'homme et de la femme ; récit qui nous fait mieux connaître la nature et les grandeurs de l'homme que tout ce que les philosophes en ont jamais dit.

On voit d'abord la distance immense qui sépare l'homme des autres êtres sensibles que Dieu a produits en créant le monde. Quand il a voulu créer la lumière, les plantes, le soleil, les animaux, Dieu a fait entendre une parole de commandement : *Que la lumière soit.... que la terre produise des plantes....* et aussitôt tout a été fait par la vertu de cette parole puissante. Quand il veut créer l'homme, il prend conseil en lui-même, il s'arrête dans la contemplation de l'œuvre excellente qu'il médite, il prend le modèle, non sur les êtres même les plus parfaits dont il avait enrichi le monde, non pas même sur les anges, mais il dit : FAISONS L'HOMME A NOTRE IMAGE ET A NOTRE RESSEMBLANCE.

Nous comprenons dès lors pourquoi l'homme parut le dernier dans l'ordre de la création : le monde étant fait pour lui, qui seul devait exercer son empire sur la terre, il convenait que tout fût fini et dis-

[1] Genèse, I, 26 ; II, 7, 8.

posé à ses usages, avant qu'il y fût introduit. Nous comprenons surtout la grandeur de cette créature nouvelle par la distinction de son âme d'avec le corps; de l'âme, qui portera en elle l'empreinte de Dieu.

Ce n'est point par son corps, par cette partie sensible formée du limon de la terre, que l'homme est fait à l'image de Dieu, mais bien par l'âme, qui donne au corps le mouvement et la vie, et que Dieu a produite immédiatement, en répandant sur Adam un *souffle de vie*. « Souvenons-nous, dit à ce sujet Bossuet, « que Moïse propose à des hommes charnels, par des « images sensibles, des vérités pures et intellectuelles. « Ne croyons pas que Dieu souffle à la manière des « animaux; ne croyons pas que notre âme soit un air « subtil ni une vapeur déliée. Le souffle que Dieu « inspire n'est ni air ni vapeur; ne croyons pas que « notre âme soit une portion de la nature divine, « comme l'ont rêvé quelques philosophes. Dieu n'est « pas un tout qui se partage. L'âme n'est rien de la « nature divine; elle est seulement faite à l'image « et ressemblance de la nature divine, une chose qui « doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée; « c'est ce que veut dire le souffle divin, c'est ce que « nous représente cet esprit de vie[1]. »

La Genèse, après avoir rapporté l'histoire de la création, ajoute : « Le Seigneur Dieu prit donc « l'homme et le mit dans le paradis de délices, afin « qu'il le cultivât et qu'il le gardât. Il lui fit aussi un « commandement et lui dit : Mangez de tous les fruits « des arbres du paradis, mais ne mangez pas du fruit

[1] Bossuet. *Discours sur l'histoire universelle*, IIe part., chap. 1.

« de l'arbre de la science du bien et du mal, car, le
« jour où vous en mangerez, vous mourrez de mort....
« Le Seigneur Dieu ayant donc formé de la terre tous les
« animaux terrestres et tous les oiseaux du ciel, il les
« amena à Adam, afin qu'il vît comment il les appel-
« lerait, car le nom qu'Adam donna à chacun des
« animaux est son nom même; et Adam appela d'un
« nom qui leur convenait tous les animaux; les oi-
« seaux du ciel et les bêtes de la terre. Le Seigneur
« envoya à Adam un sommeil profond, et, lorsqu'il
« était endormi, il tira une de ses côtes, et de cette
« côte qu'il avait tirée d'Adam, il forma la femme et
« la présenta à Adam; et Adam dit : Voilà mainte-
« nant l'os de mes os et la chair de ma chair; elle
« sera appelée *virago*, parce qu'elle a été prise de
« l'homme. C'est pourquoi l'homme quittera son père
« et sa mère, et s'attachera à son épouse, et ils seront
« deux dans une même chair [1]. »

A ces paroles de la Genèse, ajoutons celles du livre de l'*Ecclésiastique:* « Dieu a créé l'homme de la terre,
« et il l'a formé à son image, et il l'a revêtu de force
« selon sa nature. Il lui à marqué le temps et le nom-
« bre de ses jours, et lui a donné pouvoir sur tout
« ce qui est sur la terre. Il l'a fait craindre de toute
« chair, et lui a donné l'empire sur les bêtes et sur les
« oiseaux. Il lui a créé de sa substance une aide sem-
« blable à lui. Il leur a donné le discernement, une
« langue, des yeux, des oreilles, un esprit pour pen-
« ser, et il les a remplis de la lumière et de l'intelli-
« gence. Il a créé en eux la science de l'esprit, il a

[1] Genèse, chap. II, 15-24.

« rempli leur cœur de sens, et il leur a fait voir les « biens et les maux ; il a fait luire son œil sur leur « cœur, pour leur montrer la grandeur de ses œuvres, « afin qu'ils glorifient la sainteté de son nom, et qu'ils « publient la magnificence de ses œuvres. Il leur a « prescrit l'ordre de leur conduite, et il leur a donné « en héritage la loi de la vie. Ils ont vu de leurs yeux « les merveilles de sa gloire, et ils ont eu l'honneur « d'entendre de leurs oreilles sa voix, et il leur a dit : « Ayez soin de fuir toutes sortes d'iniquités [1]. »

II. Dans le récit qu'on vient de lire, nous voyons Adam sortir des mains de Dieu, non à l'état d'enfance mais dans la maturité de l'âge, dans toute la force et la grandeur destinées à sa nature, avec la pleine jouissance de ses facultés intellectuelles et physiques.

Il fallait à Adam des connaissances bien étendues pour qu'il fût en état de donner à chacun des animaux le nom qui leur convenait ; et qui, selon l'interprétation commune, exprimait exactement sa nature et ses diverses qualités. Il devait pour cela avoir des notions générales sur ce qui distingue et caractérise les genres et les espèces, leurs propriétés, leurs aptitudes ; et les appliquer sans hésitation à chaque individu, à chaque espèce, à mesure qu'ils se présentaient devant lui ; car sans ces idées, il n'aurait pas pu attribuer à chacun des animaux un nom qui lui fût propre. « Ne passez pas légèrement sur cet endroit, « nous dit saint Jean Chrysostome, mais considérez « quelle sagesse et quel savoir il fallut à Adam pour « donner aux oiseaux comme aux reptiles, aux bêtes

[1] Ecclésiastique, chap. XVII, 1-11.

« féroces comme aux bêtes de somme, en un mot à « toute espèce d'animaux, le nom qui convenait à « chacun d'eux et caractérisait sa nature. Admirez « quelle fut la puissance de ce souffle répandu sur sa « face, et quelle fut l'éminence du savoir que le Sei- « gneur donna au principe immatériel dont il l'a- « nima [1]. »

Adam dut connaître aussi le monde végétal que Dieu avait soumis à son empire ; et les lois de l'agriculture, qu'il devait appliquer à la culture du paradis terrestre. Sous ce rapport comme en ce qui concerne le règne animal, les docteurs catholiques pensent que tout ce que l'homme peut acquérir de sciences naturelles par la force de son génie, fut connu d'Adam.

Un esprit aussi orné de science humaine était bien plus éclairé dans les choses d'un ordre supérieur. Adam connut Dieu, les lois de l'ordre moral, les rapports de dépendance dans lesquels toute créature raisonnable doit se tenir envers son Créateur. Sans ces lumières, il n'aurait point compris la portée morale des permissions que Dieu lui avait données relativement à l'usage des créatures, et de la défense qu'il lui fit de manger des fruits de tel arbre. De plus, Adam sut parler dès le premier jour de son existence, et il le fit avec autant de facilité que d'exactitude et de précision. La preuve en est péremptoire ; car ce fut peu de moments après son entrée dans le paradis terrestre qu'il donna des noms à chacun des animaux qui lui furent présentés, et qu'il tint le discours rapporté par la Genèse sur l'origine de la femme, sur les

[1] Homélie XIV sur la Genèse.

lois qui régissent la famille, et les devoirs respectifs des époux.

Comment le premier homme a-t-il acquis tant de science, et le don naturel de les communiquer par la parole? Il ne peut venir à l'esprit de personne de supposer qu'il apprit à penser et à parler, qu'il acquit tant de connaissances, tant de noms, et les règles de la syntaxe, par son travail, par l'étude et la réflexion. Le temps lui eût manqué; quelle que pût être l'activité de son âme ou la force de son intelligence, il était humainement impossible que, dans un jour, il se rendît compte des idées premières qui constituent le fond de la raison, et que procédant par voie d'observation et de raisonnement, du connu à l'inconnu, il acquît la science dont nous le voyons donner des preuves si frappantes.

Supposera-t-on que Dieu lui apprit toutes ces vérités par la parole, par un enseignement verbal? L'Écriture sainte ne le dit pas; cette supposition manque de vraisemblance. La parole et les autres signes extérieurs ne peuvent donner la première pensée, parce que, pour comprendre ces signes, il faut avoir d'abord quelques notions. Mettez un homme en votre présence, à l'état d'ignorance complète, privé de toute idée et doué seulement de la faculté de comprendre; vous lui parlez, mais votre parole, que lui dira-t-elle? Il entendra des sons, il éprouvera quelque sensation; il n'aura pas d'idées, il ne se mettra pas en rapport intellectuel avec nous. Non, si l'on n'accorde à la parole que sa vertu propre et naturelle, si l'on ne suppose à l'intérieur aucune illumination, il est impossible que l'homme en reçoive

autre chose que des sensations. Dira-t-on enfin que Dieu attacha aux quelques paroles extérieures qu'il prononça la vertu miraculeuse d'éclairer instantanément le premier homme, de lui apprendre une langue, de lui former une syntaxe, de lui donner ce nombre considérable de mots dont il eut besoin pour parler, et qu'il employa avec tant de facilité et d'intelligence quelques heures seulement après sa création? Ce miracle n'est assurément pas impossible à la toute-puissance de Dieu; mais rien ne nous dit que Dieu ait voulu l'opérer; les plus doctes interprètes des saintes Écritures ne l'ont pas supposé, il est en tout point invraisemblable.

Concluons qu'Adam reçut de Dieu, au moment et en vertu de la création, la pensée et la parole, comme il en reçut l'âme et le corps. L'enfant apprend graduellement à parler, parce qu'il est enfant; Adam usa spontanément de la parole, parce qu'il fut créé avec la plénitude de ses facultés physiques et intellectuelles, sachant entendre et parler. Il reçut de Dieu un esprit actif et pénétrant qui, sous l'action de la lumière intérieure qui l'éclairait, vit les premiers principes et dans les principes les conséquences qui s'en déduisent; il eut donc des idées nettes et précises; son organe vocal était à l'état le plus pur, le plus flexible, le plus parfait; il sentit le besoin de produire au dehors les idées qu'il avait dans l'esprit, et les sentiments qui l'animaient; il entendit Dieu parler; il posséda donc dès lors toutes les conditions de la parole, et il parla.

« Représentons-nous l'état réel de l'homme sortant « des mains de Dieu, » nous dit un savant distingué

dont nous aimons à emprunter ici les paroles, parce qu'elles rendent bien notre pensée, « son corps est « dans la plénitude de la force, son esprit est inondé « d'une lumière intérieure qui lui manifeste les idées, « les principes, les vérités nécessaires. Il a devant « lui une nature merveilleuse dont il comprend le « langage muet. Cette vie qui circule autour de lui, « riche et abondante, il la retrouve en lui-même, et il « se sent prêtre et roi de cette création. Dans ce mo- « ment suprême d'inspiration, sa langue se délie, la « parole s'échappe de ses lèvres, et cette parole est « un hymne d'adoration et d'amour qu'il adresse au « Père de la vie [1]. »

§ 2. — DONS SURNATURELS QUE LE PREMIER HOMME A REÇUS DE DIEU.

Avons-nous dit tous les dons qu'Adam reçut de Dieu? Avons-nous suffisamment expliqué ces paroles du livre de l'*Ecclésiastique : Dieu les a remplis de la lumière de l'intelligence, il a rempli leur cœur de sens et il leur a montré les biens et les maux ; il a fait luire son œil sur leur cœur pour leur montrer la grandeur de ses œuvres, afin qu'ils glorifient la sainteté de leur nom?...* (Ch. XVII.)

Ces paroles ont un sens plus élevé et plus profond que nous n'avons pas encore médité. Indiquons-le du moins en peu de mots, il sera mieux compris dans la suite.

Dieu révéla à nos premiers parents beaucoup de vérités qu'ils n'auraient jamais connues par les seules

[1] *Philosophie et Religion*, par M. l'abbé Maret, XV[e] leçon, *Nature et Origine de la parole.*

lumières naturelles de la raison, et il leur manifesta les secrets de sa providence sur eux. Non-seulement il leur apprit, dans les entretiens dont il les honora, les circonstances du fait de la création telles que la Genèse les rapporte ; mais il leur apprit beaucoup de vérités qui les éclairèrent merveilleusement sur les fins de la création, sur l'usage qu'ils devaient faire des créatures, et surtout sur leurs destinées futures.

Adam et Ève surent par ces révélations divines qu'ils ne passeraient sur la terre qu'un temps limité, et destiné aux épreuves auxquelles la volonté souverainement sage et bonne de leur Créateur devait les soumettre. Ils surent que, s'ils étaient fidèles, ils ne mourraient pas ; mais que, parvenus au terme de ces épreuves, ils seraient transportés dans un monde meilleur où ils jouiraient éternellement de la vue de Dieu ; qu'alors, à cette simple connaissance qu'ils avaient de Dieu dans la vie présente, où ils ne le connaissaient que par sa parole, par les raisonnements de leur esprit, par le spectacle du monde où quelques-unes des perfections divines viennent se réfléchir comme dans un miroir, succéderait une vue directe, immédiate de Dieu ; qu'ils le contempleraient non pas seulement dans ses œuvres, mais qu'ils le verraient tel qu'il est en lui-même ; en un mot, qu'ils le verraient *face à face*, et que dans cette vue ils jouiraient éternellement avec lui d'un bonheur inaltérable.

En même temps que Dieu éclairait l'intelligence de nos premiers parents en leur découvrant ces desseins d'une miséricorde ineffable, il touchait leur cœur et

les sanctifiait pour le remplir de l'espérance des biens éternels, et l'animer d'une charité pure.

Adam et Ève étaient donc heureux, autant qu'il est possible à l'homme d'être heureux sur la terre. Ils aspiraient à une pleine possession de Dieu, et ils s'unissaient à lui par les sentiments d'un amour qui devait un jour se consommer dans le ciel. Qui aurait troublé leur paix? ils n'avaient rien à craindre des animaux qui tous étaient soumis à leur empire, ni de l'intempérie des saisons que Dieu avait mises dans une proportion parfaite avec les besoins de la vie présente. Il ne s'élevait en eux, de la partie inférieure, aucun de ces mouvements désordonnés qui troublent la raison et compromettent l'innocence du cœur: car, tant que les hommes furent soumis à Dieu, les sens furent soumis à la volonté.

Tout alors était dans l'ordre. Malheureusement le péché, une curiosité indiscrète suivie d'un désir orgueilleux d'élévation et de la révolte contre Dieu, fit perdre à nos parents le bonheur avec l'innocence. Dieu les punit sévèrement, il les priva de sa grâce, et il les soumit, eux et leur postérité, aux misères de la vie et à la mort; mais, parce qu'il ne voulait pas les perdre, il usa de miséricorde au milieu même de ses justes rigueurs; il leur offrit le pardon, en leur promettant un médiateur. Adam crut à ces promesses; il releva par l'espérance son âme abattue, ouvrit son cœur au repentir, et rentra en grâce avec Dieu.

Nous avons dit brièvement les dons naturels que Dieu a faits à l'homme en le créant, et les dons surnaturels dont il voulut l'orner en vue des desseins qu'il avait conçus sur lui. Nous verrons ailleurs, dans une

explication un peu plus développée du symbole chrétien, que l'homme fut justement dépouillé de ces dons surnaturels par suite de son péché, et qu'il a été réconcilié avec Dieu par la médiation de Jésus-Christ notre rédempteur [1]. Il nous paraît utile de nous arrêter sur ce qui vient d'être dit de la création de l'homme, pour considérer plus attentivement sa nature et ses facultés, et pour déduire de ces notions des conséquences contre plusieurs erreurs contemporaines. Il sera facile, en comparant la doctrine primitive et les données d'une sage philosophie, avec les opinions que des sophistes modernes s'efforcent de répandre dans le public, de voir où est la vraie dignité, en quoi consiste la solide grandeur de l'homme.

[1] Tome II, leçons XV et XVI. — Explication du Symbole sur la création et sur le péché originel.



LEÇON IX

Nature de l'homme. — Les facultés qu'il a reçues de Dieu dans sa création.

Nous rappelions dès la seconde leçon cette touchante prière que saint Augustin adressait à Dieu : *Que je vous connaisse, Seigneur, et que je me connaisse moi-même.* Il a plu à Dieu de se manifester à nous et de nous dire ce qu'il est : il nous a dit aussi ce qu'il a fait en nous créant, ce que nous sommes par le fait de notre création. A mesure que nous avancerons dans l'étude de la Religion, nous connaîtrons mieux les perfections de Dieu, sa sainteté, sa bonté, sa miséricorde ; nous nous connaîtrons bien mieux aussi nous-mêmes. En attendant ces manifestations plus étendues, recueillons-nous au souvenir de ce que la leçon précédente nous a dit de la création du premier homme ; nous verrons, avec une bien douce et bien légitime satisfaction, combien la révélation extérieure répond à l'idée que la conscience que nous avons de nous-même et la raison nous donnent de notre nature.

§ 1. — DISTINCTION DE L'AME ET DU CORPS.

Que chacun de nous se mette donc en présence de lui-même et se fasse cette question : Que suis-je ? qu'est-ce que l'homme ?

L'homme est tout à la fois esprit et corps; c'est une intelligence unie à des organes, par des liens aussi intimes que mystérieux.

Le corps est une œuvre d'une grande perfection. Sous quelque point de vue qu'on le considère, même dans ses plus petites parties, même dans ses cheveux, on y découvre un art infini. Cependant ce corps, quelles que soient la beauté et la perfection de ses formes, n'est pas ce qu'il y a de principal en nous; c'est notre âme surtout qu'il faut considérer, l'âme qui donne au corps le mouvement et la vie, l'âme qui, bien qu'elle soit invisible, nous est cependant mieux connue que le corps, au point qu'il nous serait plus impossible de douter si nous avons une âme que de révoquer en doute si nous avons un corps.

L'âme n'est rien de ce qui se voit ni de ce qui tombe sous les sens; ce n'est pas un air subtil, comme l'ont rêvé quelques anciens; ce n'est pas un fluide, comme l'ont soutenu des matérialistes modernes : c'est une substance simple, ayant en elle-même le principe de son activité. Quand je pense à moi, j'ai le sens intime ou la conscience de mon existence, comme être spirituel. Je me distingue des objets qui m'entourent et je sens ma supériorité sur eux. Ces objets, quelque grands et magnifiques, quelque déliés et subtils qu'on veuille les supposer, ne sont en réalité qu'une matière inerte, incapable de se mouvoir, et je trouve en moi une spontanéité libre qui me fait agir, une intelligence qui raisonne, une force de volonté qui se détermine et applique à mon usage les éléments de ce monde. Je distingue également mon âme de mon corps : ce *moi* dont j'ai un sentiment si profond, ce

n'est ni ma tête, ni mon bras, ni mes pieds, ni mon cerveau, ni tout mon corps ensemble, car je dis *ma* tête, *mon* cerveau, *mon* corps, ce qui suppose que ce corps m'appartient et qu'il y a par conséquent dans l'homme quelque chose de distinct du corps et qui lui est supérieur.

D'où nous viendrait ce sentiment intime du *moi*, qui nous aurait suggéré l'idée d'un principe spirituel, auquel tout le reste en nous se rapporte, si ce principe n'existait pas ? Évidemment un sentiment de cette nature, une idée si distincte, ne peut venir des sens : ce qui est matière n'inspire pas ce sentiment, ne donne pas l'idée d'une substance immatérielle ; ce ne peut être que l'âme se révélant à elle, et ayant conscience d'elle-même.

« Si nous sommes tout corps et tout nature, dit « quelque part Bossuet, comment pouvons-nous con« cevoir un pur esprit, et comment avons-nous pu « seulement en inventer le nom ?... Je sais que notre « faible imagination, ne pouvant soutenir une idée « si pure, lui présente toujours quelque petit corps « pour la revêtir. Mais, après qu'elle a fait son der« nier effort pour rendre les esprits bien subtils et « bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps « qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste « qui dissipe tous les fantômes, si minces et si déli« cats que nous ayons pu les figurer ? Si vous la pres« sez davantage, et que vous lui demandiez ce que « c'est, une voix s'élèvera du fond de l'âme : Je ne « sais pas ce que c'est ; mais néanmoins ce n'est pas « cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète « vertu sent en elle-même cette âme pour se corriger

« et se démentir elle-même ? Qui ne voit qu'il y a en
« elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute
« sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoi-
« qu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir,
« par une certaine vigueur, qu'il ne tient pas tout
« entier à la matière, et qu'il est comme attaché par
« sa pointe à quelque principe plus haut[1] ? »

L'âme se révèle encore par ses effets, par des opérations qui lui sont propres.

Nous pensons, nous raisonnons, tantôt sur des objets qui frappent nos sens, tantôt sur des vérités qui ne présentent rien de matériel, comme sur la bonté, sur la justice ; nous concevons le sentiment du plaisir ou de la peine, nous en avons l'idée. Ce sont des opérations de chaque moment ; il faut bien qu'elles aient une cause qui les produise, et il faut qu'il y ait un rapport entre la cause et les effets. Qu'est-ce donc qui pense ? qu'est-ce donc qui raisonne ? qu'est-ce qui compose les idées ? qui a la notion du plaisir ou de la douleur ? Ces idées, ces raisonnements, ne sont pas formés par le corps. Ce n'est ni l'oreille, ni l'œil qui voit la vérité, qui raisonne, qui veut ou ne veut pas. Serait-ce le cerveau ? Mais le cerveau, quelle que soit sa forme et la délicatesse de ses tissus, n'est après tout que de la matière. Eh bien, ce serait à cette matière, à cette moelle, à cette parcelle de cerveau, au fluide qui circule dans les tissus, que l'on attribuerait les raisonnements, l'idée du bien et du mal ? Cela répugne assurément autant au sens commun qu'aux notions les plus élémentaires de la philosophie.

[1] Sermon sur la mort, 2e point.

Donc le sens intime que nous avons d'un principe qui est en nous distinct du corps ; les effets qui ressortent de ce principe ; les opérations bien connues de l'âme, la pensée, la réflexion, le raisonnement ; l'idée seule que nous avons de sa spiritualité, démontrent l'existence de l'âme.

Concluons qu'il y a en nous deux substances bien distinctes : l'une composée de parties et mue à la manière des corps ; l'autre simple, et dont les opérations sont spirituelles. Nous ignorons la nature intime de ces substances ; nous ne connaissons bien ni les corps ni les esprits, mais nous en constatons l'existence ; nous concevons le corps comme un composé d'éléments divers, qui n'a en lui-même ni vie ni mouvement, qui se trouve dès lors dans un état d'inertie, et ne peut être mû que par l'action d'une cause agissant sur lui. Nous concevons l'âme comme une substance non composée, et qui a en elle-même un principe de vie ou d'activité.

Ces deux substances, l'âme et le corps, sont unies entre elles, et de leur réunion résulte l'homme.

§ 2. — UNION DE L'AME ET DU CORPS. — LE CORPS EST SOUS LA DIRECTION ET LA DÉPENDANCE DE L'AME. — DANS QUEL SENS ON PEUT DIRE QUE L'AME EST SOUS LA DÉPENDANCE DU CORPS.

Nous pouvons, en nous servant des expressions de Bossuet, définir l'homme : *un être intelligent créé de Dieu pour vivre dans un corps et lui être intimement uni* [1].

[1] De nos jours, un visionnaire a prétendu que l'homme était un composé d'un corps, d'une âme et d'un esprit déchu, qui est une



I. Il est plus facile de constater l'union de l'âme et du corps, et d'en indiquer les principaux effets, que d'expliquer sa nature. Nous ne pouvons pas douter que le corps ne soit dans la dépendance de l'âme, qui le meut avec un empire absolu. Il suffit que l'âme veuille lever le bras, remuer la main, pour qu'aussitôt, et infailliblement, tous ces effets soient produits.

Qui nous expliquera cet empire de l'âme sur le corps? Comment un pur esprit peut-il agir sur la matière ? C'est un mystère impénétrable pour nous...

Notre ignorance sur ce point vient de ce que nous ne connaissons que très-imparfaitement la nature des esprits et celle des corps. Quand les savants ont voulu se rendre raison du mouvement des corps, ils n'ont su que dire, et cependant ces corps sont sous nos yeux : est-il bien surprenant que nous ne soyons pas plus éclairés sur les rapports de l'esprit avec la matière? Observons toutefois que l'âme n'agit pas sur nos organes, à la manière des corps, par un contact

partie, non moins essentielle que l'âme, de la nature humaine, du moins dans son état présent. Ce système est une chimère renouvelée des erreurs de quelques philosophes païens; il n'a pas le plus léger fondement. Contraire à l'enseignement de l'Église, qui a toujours cru que « l'âme raisonnable et le corps, unis ensemble, forment un seul homme, » comme s'exprime le symbole de saint Athanase; non moins contraire à la bonne philosophie, qui, du sentiment que nous avons tous de notre unité, conclut avec raison que le *moi* humain est un principe simple et non un composé de deux substances distinctes, dont chacune aurait ses pensées diverses, ses affections, ses volontés; ce système serait, de plus, destructeur de la morale, car l'homme trouverait une excuse aux plus grands excès, en les attribuant à l'action de l'esprit déchu, sous la direction et l'empire duquel il serait placé. C'est donc tout à la fois une idée absurde et immorale.



matériel, puisqu'elle est spirituelle, mais selon les règles propres aux esprits et qui nous sont inconnues. Elle agit, s'il est permis de comparer l'acte de la créature à celui du Créateur qui domine toutes choses par sa toute-puissance, elle agit comme Dieu qui, étant un pur esprit, imprime le mouvement et la direction aux corps. Observons ensuite qu'au lieu de repousser comme impossible et contradictoire l'action de l'esprit sur le corps, nous sommes dans la nécessité de l'admettre, puisque la matière étant inerte par sa nature, n'ayant en elle-même aucun principe de vie, elle ne peut être mise en mouvement que sous l'action et par la vertu de l'esprit, qui est une chose active et spontanée.

Autre mystère. Par un seul acte de volonté, nous mettons en jeu des ressorts dont bien souvent nous n'avons pas la moindre idée, et nous le faisons avec une justesse que n'obtiendrait pas le plus habile mécanicien. Que je veuille parler, il faut que telle partie de mon corps soit d'abord ébranlée, que le mouvement se communique du cerveau à l'organe immédiat de la parole par les nerfs qui lui correspondent, que l'air soit poussé par les poumons, et que la langue avec les lèvres se remue, d'après des lois particulières, pour produire un tel son, pour donner à la parole un accent convenable. Mais ai-je étudié ces ressorts secrets? Non; je n'en connais peut-être pas seulement l'existence, et cependant je réussis aussi bien que si je m'étais appliqué à suivre les lois de la mécanique. L'enfant, l'homme le plus ignorant, ne se trompe jamais ici; il ne lui arrive pas de se méprendre dans l'emploi qu'il fait des parties les plus inconnues de

son corps; ne craignez pas qu'il remue les nerfs qui aboutissent à un autre doigt qu'à celui dont il veut se servir. Si plus tard cet enfant étudie l'anatomie du corps humain, il apprendra d'un maître le nom et la disposition de chaque partie, et il sera surpris de rencontrer tant de mystères dans son organisation, dont il avait remué jusque-là les ressorts avec un discernement si sûr.

Tel est donc l'empire de l'âme sur le corps, empire auquel préside évidemment une sagesse supérieure à l'homme, qui seule peut maintenir dans l'ordre ce monde intérieur qui nous est soumis sans que nous le connaissions.

II. Si le corps est sous la dépendance de l'âme, l'âme dépend elle-même du corps, dans un certain sens. Cette dépendance consiste en ce que l'âme éprouve des sensations à l'occasion des mouvements imprimés aux organes, et en ce que l'exercice de ses facultés est plus ou moins libre, selon que la constitution du corps est plus ou moins régulière.

S'il intervient une perturbation notable dans certaines parties du cerveau, l'âme ne peut plus penser : son intelligence est comme liée. Il n'est pas rare que l'homme perde le souvenir de ce qu'il a appris, que la réflexion lui devienne impossible, qu'il perde même l'usage de la raison, et tous ces effets sont déterminés par des causes physiques, par une simple altération survenue dans les organes dont l'âme doit se servir dans l'usage de ses facultés. Le sommeil qui suspend chaque nuit le cours de nos opérations et semble nous priver de la vie morale; l'ivresse, le délire, la folie, l'affaiblissement que la plupart des vieillards éprou-

vent dans leurs facultés intellectuelles, ne s'expliquent pas autrement. Et dans un jeune enfant, l'âme n'est-elle pas sous l'influence des sens ? Les appétits animaux, les exigences du corps, le dominent à tel point que son esprit est comme absorbé dans la matière. Sa vie est animale, et elle demeurera dans cet état jusqu'à ce que, les organes qui concourent à l'exercice de la pensée étant suffisamment formés, l'âme puisse se manifester.

Cependant, quand nous disons qu'à cette première époque de son existence la vie de l'homme semble se borner à recevoir des impressions animales et à agir en conséquence de ces sensations, nous n'entendons pas ceci d'une manière absolue : il y a presque toujours, même dans les opérations les plus grossières de l'enfant, quelque indice d'un principe supérieur ; parfois même son âme se révèle, elle s'exprime d'une manière ineffable dans ses yeux, sur sa physionomie... Qui n'a contemplé avec émotion le sourire plein de grâce et d'amour que l'enfant fait à sa mère ?

Quand il est parvenu à un âge où son âme commence à subir davantage l'influence de causes supérieures, il n'en demeure pas moins sous celle des sens, puisque telle est la suite inévitable de l'union de l'âme et du corps. Cette influence n'est pas exclusive, elle n'est pas nécessitante non plus, comme nous le dirons bientôt ; c'est même un devoir pour nous de la diriger, pour remettre toutes choses dans l'ordre légitime, car enfin c'est à l'esprit de dominer le corps ; mais elle est toujours grande, elle a sa part dans presque tous nos actes.

Ce serait une étude bien intéressante que celle des rapports qui existent entre l'âge, le tempérament, la nourriture, les circonstances atmosphériques, et les inclinations de l'homme, son aptitude pour les sciences, ses sympathies ou ses antipathies. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous arrêter sur ces points, contentons-nous de faire une observation : l'amour de nous-mêmes est le sentiment le plus inhérent à notre nature ; il n'y a pas de créature vivante qui n'éprouve au moins instinctivement le besoin d'être heureuse ; donc chacun de nous se sentira porté vers les personnes ou les choses qui auront quelque rapport avec son caractère, la trempe de son esprit, son tempérament, ses habitudes, ses inclinations ; il éprouvera, en sens contraire, une antipathie plus ou moins forte pour ce qui lui est opposé, car nous trouvons notre bonheur dans ce qui nous procure quelque jouissance ; ce qui nous contrarie est pour nous un mal que notre nature repousse. Il ne faut pas chercher ailleurs la raison des sympathies ; elles ont leur source dans la sensibilité ; elles dépendent de la manière dont nous avons été affectés par l'objet.

Cette influence des sens ou cette organisation nous sert également à expliquer la passion de certains hommes pour les beaux-arts et les succès qu'ils obtiennent. Nous portons tous en nous-mêmes, mais à un degré fort inégal, le sentiment du beau qui ne provient ni de l'habitude ni de la réflexion, mais qui naît spontanément dans l'âme. L'étude de la nature aidera puissamment l'artiste, le poëte, le littérateur, le sculpteur ; mais la nature ne le touche, elle ne l'émeut, elle ne l'exalte qu'en raison de l'aptitude que lui

donne son organisation; plus le sens est fin et délicat, plus le sentiment est vif, plus aussi l'artiste excellera dans sa partie; combien d'autres, témoins comme lui des beautés de la nature, ne réussiront jamais, malgré le travail!... C'est qu'ils ne sont pas sensibles au même degré.

Si nous réfléchissions un peu là-dessus, nous serions moins vaniteux, car nous ne nous attribuerions pas à nous-mêmes, comme un mérite, les dons de la nature, nous n'en rapporterions la gloire qu'à celui de qui seul nous les avons reçus.

Mais c'est assez pour le moment; il est temps que nous considérions ce qu'il y a de plus élevé en nous, ces deux facultés, l'intelligence et la liberté, dans lesquelles consiste surtout la dignité de l'homme, parce que c'est par elles qu'il peut s'élever à la connaissance de son auteur et entrer dans ses desseins.

§ 3. — INTELLIGENCE.

L'animal sent comme nous, quelquefois même avec plus de vivacité; mais, outre que les sensations ne lui viennent que du monde matériel et sont exclusivement relatives à la vie physique, il manque d'une faculté pour penser et pour raisonner d'après les sensations qu'il éprouve, il ne peut pas dès lors s'élever à une connaissance réelle des choses qui l'impressionnent. Ce défaut de réflexion et d'idées paraît manifestement dans sa manière d'agir. Vous serez surpris en voyant l'adresse, les finesses, le travail de certains animaux; l'art qui se révèle dans leurs opérations sem-

blerait indiquer en eux une intelligence égale à celle de l'homme ; mais d'où vient qu'ils sont aussi habiles, aussi adroits dès leur naissance, qu'ils le seront à la fin de leur vie? D'où vient que depuis l'origine du monde rien n'a changé dans leurs habitudes, qu'ils sont invariablement les mêmes partout, sans que l'on remarque jamais en eux le moindre progrès? Sans nul doute, c'est qu'ils sont privés de raison et que tous leurs mouvements s'opèrent par instinct, sous la seule influence de la sensation, d'après des lois établies pour eux.

Il n'en est pas ainsi de l'homme : ses travaux, ses découvertes, les progrès qu'il fait faire aux sciences, décèlent en lui une faculté supérieure, celle de penser, de raisonner, et de remonter des effets à leurs causes. C'est bien par là que l'homme est véritablement grand, et qu'il domine le monde, dont il s'assujettit les éléments. « L'homme, disait Pascal, n'est « qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est « un roseau pensant. Une vapeur, une goutte d'eau, « suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écrase- « rait, l'homme serait encore plus grand que celui « qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage « que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.... « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et « les royaumes ne valent pas le moindre des esprits ; « car il connaît tout cela et soi-même, et le corps « rien [1]. »

L'homme se connaît lui-même. Il n'est pas réduit, comme l'animal, à éprouver simplement des sensa-

[1] Pascal, *Pensées sur l'homme.*

tions; il a l'idée de son existence et de sa personnalité, par laquelle il se distingue des objets divers au milieu desquels il est placé.

Il peut étudier ces objets, raisonner sur leur nature, les assujettir à son usage, par un travail intelligent. Il s'élève de la considération des choses qu'il voit à des notions générales, à l'étude des causes premières et de la fin; il connaît Dieu, et c'est surtout par cette noble faculté, par son intelligence, qu'il porte en lui-même comme l'image de son Créateur [1].

§ 4. — VOLONTÉ ET LIBERTÉ.

I. Par son intelligence l'homme considère, il réfléchit, il connaît la vérité et la discerne de l'erreur; par la volonté, il accepte ou il repousse, il veut ou ne veut pas l'objet qu'il a pensé. C'est une nouvelle faculté qu'il nous reste à considérer dans l'homme, faculté qui semble venir la dernière, puisqu'elle a besoin du secours de toutes les autres, surtout de l'intelligence, pour s'exercer convenablement, mais qui n'en est pas moins, dans l'ordre hiérarchique, la maîtresse de ce petit monde intérieur. La volonté commande à l'intelligence, elle dirige, applique ou détourne son attention, de sorte que, le plus ordinairement, l'homme ne pense, ne réfléchit et ne médite que parce qu'il le veut. Elle commande à la mémoire, qui répond à son appel; elle peut même, jusqu'à un certain point, commander à la sensibilité. On voit

[1] Revoir ce qui a été dit dans la IIe leçon sur l'intelligence de l'homme.



souvent des personnes s'habituer, par l'énergie de leur volonté, à des privations et à des douleurs qui finissent par leur être moins sensibles.

La volonté est donc ce qui domine en nous; là est la direction de la vie, là se trouve la raison du mérite et du démérite. Heureux celui qui sait lui conserver l'empire qu'il lui convient d'avoir sur les sens et sur l'imagination. Mais, la Religion nous l'apprendra et déjà il est bien facile de l'entrevoir: la volonté, pour demeurer ferme et pure, pour dominer les appétits sensuels, qui sont dans un état habituel de lutte contre la force morale, a besoin d'un secours extérieur. Son énergie dépend principalement des influences qui la pénètrent; si donc elle se laisse pénétrer par l'action divine; si elle s'appuie, non sur une vaine confiance en elle-même, mais sur la vertu, sur le secours, sur la grâce de Dieu, elle trouvera en lui une force admirable. Qu'elle soit humble et qu'elle prie, il n'y aura pas de difficultés dont elle ne puisse triompher.

II. Autre observation bien importante : la volonté est libre dans ses actes ; elle en porte, par conséquent, toute la responsabilité. Nous ne parlons pas des actes qui se font sous la seule direction de l'instinct, ou sous l'empire d'une émotion violente qui prévient la réflexion; il y a bien toujours alors activité, mais ce n'est pas une activité libre telle que nous la concevons. La liberté morale consiste à se déterminer par son propre choix.

Nous savons que nous sommes libres, parce que nous en avons la conscience, et ce sens intime de la liberté est si inhérent à l'âme, que nous ne pourrions essayer de nous persuader le contraire sans aller contre



notre nature, et contre la conviction universelle et invincible de tous les autres hommes; nous ne réussirions même pas, car il ne nous est pas plus donné de douter si nous sommes libres, que de douter si nous pensons ou si nous existons.

Si quelqu'un prétend que la liberté n'existe pas, que l'idée que nous en avons n'est qu'un préjugé, cet homme avance un paradoxe auquel il ne croit pas le moins du monde. Pourquoi, en effet, le voyez-vous réfléchir et délibérer avant de prendre un parti dans les affaires qui l'intéressent? D'où viennent ces calculs, ces hésitations, cette appréciation des avantages et des inconvénients? D'où vient cette fermeté à soutenir ses droits? Pourquoi ces plaintes contre ceux qui les auraient violés? Se conduirait-il ainsi, celui qui ne croirait pas à la liberté?

Nul sophisme ne peut prévaloir contre le sens intime de la liberté. Nous devons nous en estimer très-heureux et en féliciter la société, car si jamais l'idée du fatalisme prévalait, elle anéantirait tout, jusqu'à l'idée du bien et du mal. Le vice et la vertu ne seraient plus que des chimères; on ne comprendrait rien aux législations, qui toutes supposent la liberté d'observer ou de violer les lois. L'homme serait profondément dégradé. Pourquoi lui commander une action, s'il n'est pas en son pouvoir de la faire ou de ne pas la faire? Pourquoi le punir d'un crime, s'il ne dépend pas de lui de l'éviter?...

Pour prévenir quelques difficultés, observons que l'homme agit ordinairement, peut-être même toujours, sous l'influence de quelques motifs d'utilité ou d'agrément qui le déterminent, sans toutefois que ces

motifs le nécessitent. A l'instant où il se détermine, il sent très-bien qu'il pourrait faire autre chose qu'il ne fait. On peut lutter contre des motifs, on le peut contre ses passions, contre le tempérament; l'expérience montre tout ce que l'éducation et une forte résolution peuvent sur les caractères les plus mauvais. Il peut y avoir des instants de surprise, où la raison est troublée par un mouvement violent de passion, qui ne laisse pas lieu à la réflexion; mais, en dehors de ces circonstances, fort rares dans le cours de la vie, quand l'âme conserve l'usage de ses facultés intellectuelles, quand elle est éclairée et qu'elle a la conscience d'elle-même, elle est libre. Celui qui sacrifie alors le devoir à la passion commet une lâcheté.

Deux mots résument les considérations que nous venons de faire sur notre nature, et indiquent en même temps les conséquences que nous en devons tirer : dignité de notre âme, son incontestable supériorité sur le corps; nécessité pour chacun de nous de cultiver avec soin notre âme, l'intelligence, l'imagination, la mémoire et le cœur, le cœur surtout, par l'étude et l'amour des vérités, par l'observation des saintes lois de la religion. Il y a beaucoup de dignité et de grandeur dans l'homme, à cause de son intelligence et de sa liberté morale; mais n'oublions jamais que rien ne le rend plus véritablement grand, rien ne peut lui assurer un bonheur plus solide que la connaissance, l'amour et le service de Dieu.

LEÇON X

Erreurs sur la création de l'homme et sur sa nature.

L'histoire de la création de l'homme, telle que nous la rapporte la Genèse et que nous l'ont transmise les traditions primitives, est admirable de simplicité. Elle est pleine de grandeur et nous donne une haute idée de l'homme, de sa supériorité sur tous les êtres qui l'entourent, qui sont soumis à son empire et destinés à son usage.

Quand, à côté de ces pages si glorieuses pour l'homme, on met les puérilités, disons les absurdités, qu'on a écrites de nos jours sur notre origine, pour éloigner du peuple toute idée de Dieu, on ne peut se défendre d'une douloureuse surprise, et d'une grande compassion pour ceux qui se laisseraient égarer par ces rêves impies. On se demande quel motif, quel intérêt ces hommes ont pu avoir pour méconnaître leur nature, renoncer à leurs destinées, abdiquer leur dignité !...

On le verra par l'exposition que nous allons faire dans les termes les plus simples, des erreurs répandues dans le public sur la création de l'homme, sur sa nature, sur ses facultés.

§ 1. — GÉNÉRATION SPONTANÉE ET TRANSFORMATION PROGRESSIVE DES ESPÈCES.

Ceux qui ont écarté l'idée de Dieu, ou qui ont nié audacieusement l'existence de tout être spirituel, distinct du monde, supérieur au monde, ont prétendu expliquer l'existence actuelle de l'homme par ce qu'ils appellent la *génération spontanée* et la *transformation progressive des espèces*. Selon eux, il se serait produit à une époque indéterminée, par les seules forces de la nature, des êtres organisés et vivants, mais à l'état le plus rudimentaire, n'ayant que les éléments les plus essentiels de la vie, à peine distincts des espèces végétales. Ces êtres, par des évolutions ou transformations successives, à travers des milliers ou des milliards de siècles, auraient passé par l'état de mollusques, de poissons, de reptiles, de singes, et seraient enfin parvenus à la forme humaine. L'homme serait ainsi le descendant d'un singe, d'un reptile, d'un poisson, de je ne sais quoi.

Quelqu'un peut-il prendre au sérieux de pareilles suppositions ?... Il est néanmoins nécessaire d'en dire deux mots, pour avoir occasion de rappeler des idées utiles, ou des notions qui ne sont pas sans intérêt pour l'intelligence des œuvres de Dieu.

I. On entend par *génération spontanée* la production de certains êtres organisés et vivants, qui s'effectuerait par les seules forces de la nature, sans aucun germe préexistant.

Que Dieu puisse produire des êtres vivants, des espèces soit végétales, soit animales, sans l'emploi de causes secondes, par le seul acte de sa volonté souve-

raine, personne n'a le droit de le contester. Cette puissance entre essentiellement dans l'idée que nous avons de Dieu. L'acte de cette puissance donnant l'être à ce qui ne l'avait pas n'est pas une génération, c'est tout simplement une création.

Dieu a-t-il usé de ce pouvoir depuis le commencement du monde, par des créations successives, faites à diverses époques qui nous sont inconnues; ou bien toutes les espèces existant actuellement sont-elles provenues de celles qu'il a créées dès l'origine, ou des semences qu'il aurait répandues dans la nature pour que des êtres issus de ces germes soient produits au moment marqué par sa Providence?

La révélation se tait là-dessus, et les sciences ne nous disent rien de certain. Les savants peuvent chercher la solution de ces problèmes : il leur est permis de croire qu'il y a eu plusieurs créations successives : comme il est parfaitement libre de soutenir qu'il n'y a eu qu'une seule création instantanée, suivie de diverses révolutions qui ont détruit en partie, et déplacé en partie les espèces créées primitivement. Il nous suffit, pour demeurer dans l'orthodoxie, d'affirmer que tous les hommes, quelque pays qu'ils habitent, quelle que soit leur couleur, descendent du premier homme; et nous verrons plus tard qu'il n'a été fait aucune objection sérieuse contre cette unité de la famille humaine.

Quant à la prétendue génération spontanée qu'ont imaginée les athées, génération dont Dieu ne serait point la cause première et souveraine, nous avons vu, dans l'exposition des preuves de l'existence de Dieu, que c'est un *non-sens*. L'être ne sort pas du néant; la

vie ne peut pas procéder de la mort; un être organisé, à quelque état qu'on le suppose, ne peut pas recevoir son organisation d'une substance inorganique. La foi et la raison repoussent cette hypothèse.

Peut-on dire, avec quelques savants, qu'il se produit, dans certaines circonstances, mais en vertu de lois que Dieu a faites, par conséquent sous son action souveraine, une organisation spontanée de la matière morte... que des végétaux et des animaux d'une petitesse extrême naissent de la sorte, sans provenir d'aucun corps vivant?... On pourrait le conjecturer et le dire sans blesser la foi; mais nulle raison solide, nulle expérience scientifique n'a encore démontré que cela soit jamais arrivé. Des études et des expériences faites en France, par les soins de l'Académie des sciences, par des hommes d'une valeur supérieure, ont prouvé le contraire. Un des membres de la commission, composée de chimistes, de physiciens et de naturalistes, pour étudier cette question, conclut dans ces termes : « Ainsi, l'hypothèse de la production d'êtres vivants par de la matière morte ou qui n'a jamais « vécu, n'est pas seulement inutile pour expliquer « la multiplication des animalcules microscopiques « dont les infusoires se peuplent si souvent au contact « de l'air; elle est aussi en désaccord avec des faits « bien constatés... Les êtres organisés, dans l'état actuel de notre globe, reçoivent toujours la vie de « corps déjà vivants, et grands ou petits, ne naissent « pas sans avoir des ancêtres [1]. »

[1] Milne-Edwards, *Rapport sur les progrès récents des sciences zoologiques en France*, 1 vol. in-8, 1867. — De Valroger, *la Genèse des espèces*, 1 vol. in-12, 1873.



II. La *transformation progressive des espèces*, imaginée pour expliquer l'existence de l'homme, n'est pas moins chimérique que la génération spontanée des athées.

Faire venir l'homme d'un singe, d'un reptile, d'un poisson, d'un mollusque !... Quelques-uns l'ont dit, d'autres l'ont répété; quelqu'un l'a-t-il jamais cru? Je pense, pour l'honneur de l'humanité, que personne ne l'a pris au sérieux, et je croirais perdre mon temps si j'entreprenais de discuter cette opinion extravagante, qui n'aurait pu se loger que dans un cerveau malade, si on la considère autrement que comme un roman, en histoire naturelle.

Après tout, si vous ne vouliez pas faire à l'homme l'application de cette théorie de la transformation des espèces, si vous n'aviez en vue que le règne végétal et animal, sans toucher à la famille humaine, la théologie n'aurait rien à démêler avec vous; dites, si vous le voulez, que des animalcules microscopiques peuvent, en s'unissant, donner naissance à d'autres petits insectes, lesquels, en se transformant, de génération en génération, deviendraient des moutons, des bœufs ou des éléphants, vous pourrez être un ignorant ou un insensé, vous ne serez pas un hérétique; la révélation ne nous a rien dit de ces sortes de transformations.

Bornons-nous à constater qu'il n'y a pas d'exemples de ces changements dans l'histoire naturelle. L'homme parvient, par un travail intelligent et patient, à obtenir des perfectionnements et des variétés dans les races, dans les plantes comme dans les animaux, mais toujours et uniquement dans certaines limites que la nature ne lui a pas permis de franchir.

Un des savants qui ont le plus étudié l'histoire naturelle dans ce siècle, Agassiz, qui d'ailleurs n'était pas chrétien et qui ne peut être suspect aux yeux de personne en cette matière, a dit : « Depuis l'introduc-« tion première, en ce monde, des animaux et des « plantes, il n'apparaît pas le plus petit indice qu'une « espèce se soit transformée en une autre[1]. » On a comparé les animaux qui se trouvent représentés dans les sépultures égyptiennes, les débris fossiles que l'on a trouvés dans les couches inférieures de la terre, avec les mêmes espèces encore vivantes, et l'on n'a pu signaler de différence entre les unes et les autres, de sorte qu'après plusieurs siècles, on ne voit pas de trace de changement, bien moins encore de transformation. Des espèces d'animaux existantes à une période que l'on ne peut assigner, ont été détruites par des révolutions survenues dans le globe, rien ne prouve que les espèces que nous avons, n'ont pas toujours été ce qu'elles sont aujourd'hui.

Ce n'est donc pas par des faits, mais uniquement par des suppositions gratuites, que l'on a mis en avant l'opinion de la transformation progressive des espèces. L'homme est encore, sauf des variétés accidentelles de couleur, de taille, de vigueur, ce qu'il a été en sortant des mains de son Créateur.

§ 2. — LE MATÉRIALISME.

Toutes ces opinions téméraires sur la génération spontanée et sur la transformation des espèces, n'ont

[1] Agassiz, *de l'Espèce*, p. 78-82.

10.

été inventées que pour nous faire aboutir au matérialisme.

Nous avons vu dans la leçon précédente, que l'homme est un esprit intelligent et libre, uni à un corps. La spiritualité de l'âme, son intelligence, sa liberté, voilà bien la dignité, le vrai fondement de la grandeur de l'homme.

Des sophistes ont répudié cette belle et féconde doctrine qu'ont professée tous les vrais philosophes, et que la Religion a consacrée dans tous les temps. Les uns ont considéré l'existence de l'âme comme une supposition, une *hypothèse*, disent-ils, sur laquelle la science ne peut pas se prononcer, et dont l'examen n'est pas d'ailleurs nécessaire pour l'explication des phénomènes de la vie; d'autres ont soutenu sans détour qu'il n'y a point d'âme, que tout est matière : ce sont les *matérialistes*.

Pour les matérialistes, le mot d'âme, considéré anatomiquement, exprime l'ensemble des fonctions du cerveau et de la moelle épinière. Si vous leur demandez l'origine, la cause de l'idée et de la vertu, ils vous répondront que « l'idée est le produit d'une « combinaison chimique, que la pensée dépend du « phosphore contenu dans la substance cérébrale, « que la vertu, le courage, le dévouement sont des « courants d'électricité organique. » L'un d'eux a dit que « le vice et la vertu sont des produits comme le « sucre et le vitriol. »

L'idée d'une âme spirituelle étant écartée, il ne peut plus être question de son immortalité; il n'y a donc ni encouragement pour la vertu, ni consolation dans les peines, ni espérance pour l'avenir. Un de

ces sophistes qui a abandonné le Christianisme a eu le triste courage d'écrire ces lignes : « Ceux-là « seuls arrivent à trouver le secret de la vie, qui savent « étouffer leur tristesse intérieure et se passer d'espé-« rance[1]. » Sur quoi se fondent les sophistes pour abandonner les traditions des siècles passés, et aboutir à des opinions abjectes, qui abaissent l'homme au niveau des bêtes ? La raison principale alléguée par eux est que l'intelligence est en rapport « avec la masse encé-« phalique » ... « que les animaux mammifères ont « un cerveau fondamentalement disposé comme celui « de l'homme... qu'il n'existe aucune différence ana-« tomique absolue entre le cerveau de l'homme et le « cerveau des bêtes. » C'est, disent-ils, « ce que la « science a reconnu... c'est un résultat incontestable ; « si incontestable que quiconque voudrait le récuser « ferait preuve d'une aberration d'esprit sans nom. »

A-t-on jamais vu plus d'audace dans l'affirmation, et plus d'inanité dans le raisonnement ?... Ils croient grandir en jetant le mépris sur tous les grands

[1] Pour se faire une idée des consolations et du genre d'immortalité que se promettent les matérialistes, on pourrait recueillir quelques paroles prononcées sur la tombe. Un franc-maçon disait aux obsèques d'un frère : « Dans le recueillement suprême de sa « conscience, il s'est avancé vers l'infini avec un calme antique. » Un autre, qui a fondé une loge à Paris, explique quel est cet *infini* : « La mort est la dépersonnification de l'individu, dont les « éléments matériels se décomposent, s'unissent à des éléments « analogues et concourent aux transformations infinies de la « matière toujours animée. » Voici donc les derniers adieux adressés à un frère dans ses funérailles : « Frère, chacune des « parties de ton corps va disparaître pour nous et retourner au « creuset universel d'où elles étaient sorties pour concourir à la « formation d'une myriade d'autres corps. » (*Le Monde maçonnique*, tome I, p. 626. — Juillet 1867, p. 173.)

hommes qui ont cru à la spiritualité de l'âme, sur leurs contemporains qui conservent les mêmes croyances, et ils ignorent les premiers éléments de la question.

Ce n'est pas à l'anatomie que nous devons demander les secrets de la nature de l'âme.

Vous prétendez qu'il n'y a pas de différence absolue entre le cerveau de l'homme et celui de la bête. De savants physiologistes ne sont pas de votre avis; ils croient remarquer des différences essentielles, ils signalent des détails de conformation dans les organes de l'homme, que ne présentent jamais ceux de l'animal. Mais nous n'attachons à ces questions anatomiques qu'une importance très-secondaire, la question capitale qui nous occupe ne dépend nullement de la solution que la science pourra leur donner un jour. On l'a vu dans la leçon précédente, et nous n'éprouvons pas d'embarras à le constater. L'homme appartenant par son corps au monde animal, il y a de frappantes analogies entre sa constitution physique et celle des animaux. Il existe une intime union, une sorte de solidarité, dans le cours ordinaire des choses, entre l'organisme animal et les phénomènes psychologiques : les actions de l'âme produisent un effet matériel sur les organes et, réciproquement, les affections organiques influent sur la pensée. Ceci est incontestable; on ne l'a pas découvert de nos jours, ce n'est pas le moins du monde le résultat des recherches de la science moderne; on l'a su, on l'a dit, on l'a expérimenté dans tous les temps.

Il s'agit de savoir, si le cerveau est le principe de la pensée, ou bien s'il n'est que l'instrument d'une subs-

tance spirituelle, de l'âme, une condition de l'autorité spirituelle de l'âme, dans l'ordre actuel et ordinaire des choses, comme par exemple le piano est l'instrument de la pensée de l'artiste.

La réponse à cette question échappe complétement à la compétence de la physiologie; le scalpel ne saisit pas la pensée dans les entrailles, ni dans le cerveau d'un cadavre. C'est bien clair. La philosophie seule peut la résoudre en comparant les notions de la *matière* et de la *pensée*, en analysant par le sens intime et le sens commun les manifestations de l'intelligence et de la liberté.

La physiologie ne pourra jamais conclure logiquement de l'état du cerveau au matérialisme, puisque la pensée, l'idée, les opérations de l'âme lui échappent. La philosophie conclura, au contraire, des notions de la pensée et du grand principe de causalité, au spiritualisme. Son raisonnement est aussi simple qu'irréfutable. Tout effet a une cause et il existe un rapport entre l'effet et la cause qui le produit. Or l'idée, la connaissance raisonnée des choses, les notions générales et abstraites, sont des actes purement spirituels, essentiellement simples; donc ils tiennent à une cause de même nature; il y a donc dans l'homme une substance distincte du corps, une âme spirituelle, intelligente, consciente.

Le sens commun confirme les données et le raisonnement de la philosophie. Qu'y a-t-il de plus contraire au sens commun, de plus inadmissible pour un homme sérieux, que l'opinion des sophistes d'après lesquels le génie d'Aristote et de Platon; le génie de saint Augustin, de Bossuet, de Newton; les vertus de saint

Charles Borromée, de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul, n'ont été que le produit d'une combinaison chimique, du phosphore contenu dans le cerveau, de courants d'électricité!... Les sophistes eux-mêmes, qui écrivent ces absurdités, quand ils cessent le rôle odieux qu'ils se sont donné de brouiller les idées et de pervertir les croyances, pour rentrer dans leur vie d'hommes sensés, n'en croient assurément pas le premier mot, et Fénelon aurait bien dit d'eux, qu'ils sont *une secte de menteurs*.

Laissons là ces doctrines malsaines...

C'est par notre âme que nous dominons le monde et le faisons servir à notre usage; c'est par elle que nous nous élevons à la contemplation de l'univers, et que nous jouissons du magnifique spectacle de la terre et des cieux. C'est par la pensée et la réflexion que nous avons la conscience de nous-mêmes. Considéré dans cette partie supérieure de lui-même, dans son âme, le moindre d'entre nous est plus grand que l'univers, parce qu'il se connaît et qu'il est destiné à posséder Dieu, et voilà qu'on veut l'abaisser au rang des animaux brutes, dont il ne serait séparé que par une différence d'organisation; on voudrait faire de lui une simple machine, mise en mouvement par des causes extérieures. Dieu a rudement flagellé ces orgueilleux philosophes en les faisant descendre à ce prodigieux avilissement qui ne leur permet pas de se distinguer de la bête. Il semble que c'est d'eux que le Psalmiste a dit : *L'homme qui était dans l'honneur n'a pas compris; il a été comparé aux animaux dépourvus de raison, et il est devenu semblable à eux*[1].

[1] Psaume XLIII, 13.

On ne peut s'expliquer que l'homme ait pu admettre ces doctrines abjectes que par l'une de ces deux causes : l'intervention surnaturelle de Dieu, qui a voulu châtier l'homme de son orgueil, ou des instincts pervers que cet homme veut suivre avec plus de liberté, en étouffant en lui le sens moral.

Heureusement il s'opère depuis un certain temps, parmi ceux qui se livrent aux études philosophiques, une réaction qui s'accentue tous les jours davantage, contre le matérialisme.

LEÇON XI

Erreurs sur les facultés naturelles de l'homme.

Nous avons vu dans quelles folles idées et dans quels abîmes sont tombés des sophistes, qui n'ont pas voulu tenir compte des traditions et de la révélation primitive sur Dieu et sur l'homme. D'autres ne se sont pas moins gravement trompés et aboutissent aux mêmes conséquences, en refusant à l'homme soit la possibilité de parvenir à une connaissance certaine de la vérité, soit la liberté morale et par suite la responsabilité de ses actes. Il y a enfin des philosophes que nous ne devons nullement confondre avec ces sophistes et qui se sont égarés sur la manière dont les hommes reçoivent et transmettent la vérité.

§ 1. — LES SCEPTIQUES.

Parlons d'abord des sophistes qui refusent à l'homme la connaissance certaine des choses.

I. Il y a diverses sortes de sceptiques. Les uns voudraient que l'on doutât de tout, l'homme, selon eux, ne pouvant être certain de rien; d'autres n'admettent de vérités certaines que dans les mathématiques; d'autres enfin restreignent leur scepticisme à l'his-

toire, qui, selon eux, ne donne jamais que des probabilités.

Les sceptiques qui veulent douter de tout ne parlent pas sérieusement, ou bien ils ne connaissent pas la nature humaine; car, pour peu qu'ils l'eussent étudiée, ils auraient bien vu que le doute, le doute absolu est impossible.

Il ne serait pas moins contraire au sens commun de dire que l'intelligence n'est pas faite pour connaître la vérité, que de soutenir que l'œil n'est pas fait pour voir, ni l'oreille pour entendre. Mais, si l'intelligence est faite pour connaître la vérité, comment prétendre que jamais elle ne peut s'assurer qu'elle la connaît effectivement? Elle serait donc dans un état contre nature? Il y aurait donc une fatalité qui condamnerait l'homme à vivre dans une continuelle contradiction avec lui-même? Il ne serait certain de rien, et cependant il est invinciblement assujetti à penser, à parler et à agir, sur une infinité de points, comme s'il était certain. La vie serait un cercle d'illusions, le cœur serait desséché, puisqu'il ne saurait si ses affections se terminent à des fantômes ou à quelque chose de réel; la volonté serait sans force, puisqu'elle n'aurait aucun motif sur lequel elle pût compter; les liens de la famille et de la société se briseraient; quel devoir s'imposerait, quel lien croirait devoir respecter celui qui ne croirait à rien?

Le doute absolu est impossible. L'homme ne vit et n'agit qu'à la condition de croire quelques vérités. Ceux qui, dans leurs théories, préconisent le doute, pensent et agissent, dans la pratique, comme les autres hommes, ne doutant pas plus qu'eux d'une

infinité de choses. Il y a contradiction chez eux, même dans les raisonnements spécieux qu'ils font contre la certitude. Ne voient-ils pas, en effet, que soutenir, comme ils font, que nous ne pouvons parvenir à la certitude, c'est affirmer qu'il y a incompatibilité entre la connaissance de la vérité et la nature de l'esprit humain ; or comment osent-ils l'affirmer, tandis que, selon eux, il nous est impossible de rien affirmer ? Diront-ils qu'ils n'affirment pas, mais qu'ils doutent?... La contradiction ne sera pas moins choquante, car c'est encore une affirmation très-positive que de déclarer que l'on doute et qu'il faut douter.

II. Ces considérations ne montrent pas seulement la vanité du scepticisme absolu qui doute de tout, elles combattent également le scepticisme restreint qui porte sur les connaissances morales et historiques, et qui ne voit que des probabilités en dehors des mathématiques.

Que les admirateurs exclusifs du calcul nous disent pourquoi ils admettent les premiers principes, les axiomes de la science, ainsi que les conséquences qui s'en déduisent. N'est-ce pas parce qu'ils en voient la vérité, et qu'ils se sentent dans l'impossibilité rationnelle d'en douter ? Ils n'ont pas essayé de se démontrer ces axiomes, mais ils en conçoivent la vérité ; ils en ont une idée nette, positive ; leur raison répugne à ne pas les admettre, et cela leur suffit. Eh bien, ne sont-ils pas dans une égale impossibilité de douter du sens intime, du rapport invariable et unanime des sens, d'un grand nombre de principes de morale, de la mémoire ?... Qu'ils essayent de douter s'ils ont une famille, s'ils existaient hier, s'ils sont les mêmes hom-

mes qu'ils étaient il y a un quart d'heure, s'ils ont étudié les mathématiques... La mémoire seule néanmoins les rassure sur ces points, et je ne sais pas comment la vie intellectuelle, la vie morale, la vie de famille, la vie de société s'expliqueraient sans elle.

Avouons donc que toutes les certitudes, à quelque genre qu'elles appartiennent, reposent ultérieurement sur la même base, l'impossibilité rationnelle du doute. L'homme est dans cette impossibilité rationnelle, il connaît avec certitude la vérité, quand il la voit intuitivement, comme nous le disions dans la leçon précédente : quand il voit, d'une vue nette, claire, distincte, une conséquence ressortir d'un principe évident ; et aussi toutes les fois qu'employant les moyens de connaître qui sont en lui, qui sont inhérents à sa nature, il parvient à une conviction intime et réfléchie, conviction telle, qu'il ne peut penser autrement sans aller contre sa nature, et tomber en contradiction avec lui-même.

Prenons pour exemple la relation des sens, ou la connaissance que nous avons des objets qui nous entourent par le rapport que nous en font nos sens extérieurs, la vue, l'ouïe, le tact. Vous êtes dans cette enceinte, vous avez sous vos yeux les personnes qui vous entourent et celui qui vous parle, vous entendez sa parole, vous répondez à ses questions. Ces divers objets sont bien à la portée de vos sens ; le rapport que vous font les yeux n'est pas contredit par celui que vous recevez de vos oreilles ; il y a entre ces divers témoignages un parfait accord ; ce n'est pas dans un moment fugitif, comme une illusion qui traverse rapidement l'esprit : vous voyez, vous entendez, vous touchez, avec calme et attention. Eh bien, dans un

cas pareil, vous êtes sûr, vous avez une pleine certitude de la réalité de ces objets ; vous ne doutez pas, vous ne pouvez pas douter qu'ils ne soient tels que vous les voyez.

Si l'on dit quelquefois que les sens sont menteurs, et qu'il ne faut pas s'y fier, on entend seulement par là qu'il faut user d'une sage réserve. Quel est celui, je vous demande, qui doute sérieusement s'il a un corps, si les objets qu'il voit, qu'il touche, qu'il remue, si les hommes avec qui il converse, sont des choses réelles ou de simples apparences ? Personne au monde, si ce n'est dans le cas de folie. On peut bien faire des objections, on peut nous dire que rien ne démontre que ces objets soient tels en eux-mêmes qu'ils paraissent à notre vue ; mais ces objections ne sont pour nous que des amusements d'esprit, et ne nous empêcheront jamais de croire à la relation de nos sens ; si nous l'essayions, nous n'en viendrions pas à bout, notre nature ne nous le permettrait pas, car *elle nous empêche*, dit Pascal, *d'extravaguer jusqu'à ce point*. Un autre philosophe disait : « Si les paysans s'avisaient « de douter de l'existence de leur bailli, ou les sol- « dats de celle de leurs officiers, dans quelle confu- « sion serions-nous plongés ? De telles absurdités « n'ont lieu que parmi les philosophes ; tout autre « qui s'y livre doit avoir perdu le bon sens [1]. »

Concluons, avec le même écrivain, que pour parvenir à la certitude, il faut suivre les lois de notre nature, et se contenter des preuves analogues aux choses que l'on veut connaître. « Toutes les vérités

[1] Euler, *Lettre* CXVII.

« qui sont à la portée de notre connaissance, a dit ce « savant mathématicien, se rapportent à trois classes « essentiellement distinguées : les vérités des sens, « les vérités de raisonnement, les vérités de la foi, ou « qui reposent sur le témoignage... Pour les vérités « de chacune de ces trois classes, il faut se contenter « de preuves qui conviennent à leur nature ; il serait « ridicule de vouloir exiger une démonstration géo- « métrique des vérités d'expérience ou historiques. « C'est ordinairement le défaut des *esprits forts* et de « ceux qui abusent de leur pénétration, dans les vé- « rités intellectuelles, de prétendre des démonstra- « tions géométriques pour prouver toutes les vérités « de la religion, qui appartiennent en grande partie « à la troisième classe [1]. »

III. Les prétendus esprits forts dont parle Euler n'auraient très-probablement jamais contesté la valeur du témoignage des hommes et de l'histoire, s'ils n'a- vaient pas vu que c'est sur des vérités historiques que reposent les doctrines religieuses. La plupart du moins d'entre eux n'ont combattu l'histoire que parce qu'ils ne voulaient pas de la religion, dont les preuves principales sont consignées dans les traditions. Mais ici encore ils sont en contradiction avec le sens commun.

Nous ne vivons que sur un tout petit coin du globe ; combien d'événements, qu'il nous importe de savoir, et qui se passent loin de nous, ou qui ont eu lieu avant notre naissance ! Nous les connaissons par le témoignage de ceux qui les ont vus, et si ces événe-

[1] Euler, *Lettres à une princesse d'Allemagne* sur divers sujets de physique et de philosophie. Lettres CXV et CXVI.

ments appartiennent aux temps passés, l'histoire en conserve le souvenir, et nous les transmet ; il nous est souvent tout aussi facile de les connaître que si nous les eussions vus de nos yeux. Il suffit que ces faits nous soient communiqués par des témoins instruits et sincères, dont la déposition mérite, à tous égards, une confiance entière. Supposez un fait que l'on ait eu toute facilité de voir et de constater ; supposez que ce fait soit attesté par un grand nombre de témoins qui n'ont eu aucun intérêt à s'entendre pour nous induire en erreur ; ce fait sera aussi certain que chose au monde puisse l'être.

Je ne pourrais révoquer en doute ce fait sans remettre tout en problème ; ce serait une dérogation aux lois les plus constantes de la nature. Qui de nous se persuaderait qu'un grand nombre d'individus, qui jouissent de leur sens naturel et de la plénitude de leur raison, ont cru voir de leurs propres yeux, tout près d'eux, au milieu de leur cité, ce qu'ils n'auraient pas vu ; qu'ils se sont imaginé avoir entendu ce qu'ils n'auraient pas entendu ? D'autre part, les lois du monde moral ne permettent pas non plus de supposer que des témoins, dans les conditions énoncées, aient voulu trahir la vérité, sans nul intérêt. L'homme aime naturellement la vérité, et, s'il n'est pas égaré par de mauvaises passions, il repousse comme instinctivement ce qui la blesse. Comment plusieurs personnes, divisées entre elles de vues et d'intérêts, s'accorderaient-elles à affirmer, comme témoins oculaires, un fait qu'elles n'auraient pas vu ?

Quelques philosophes ont avancé qu'il ne peut y avoir que des probabilités dans le témoignage hu-

main. Ils ont dit : La déposition de chaque témoin, considérée isolément, ne présente qu'une probabilité, donc plusieurs témoignages réunis ne donnent qu'une somme de probabilités... Vaine subtilité ! chaque témoin, pris séparément, a pu être certain du fait : si sa déposition ne suffit pas pour nous donner la certitude de ce même fait, c'est que des circonstances particulières auraient pu l'induire en erreur ou le porter à dissimuler la vérité ; mais de pareilles circonstances ne peuvent se supposer dans plusieurs individus qui n'ont pas d'intérêt commun à nous tromper ; d'où il suit que l'uniformité de leurs témoignages est une garantie de la réalité du fait. Il y a plus : souvent il ne faut à un homme raisonnable que la parole d'un seul témoin pour le rassurer complétement, quand ce témoin est d'un caractère bien connu et qu'il assure avoir vu ce qu'il rapporte. Ainsi, un ami croit à son ami, un enfant à son père et à sa mère, en une infinité de choses, et il se détermine, d'après ce seul témoignage, dans les affaires même les plus graves.

Nous pouvons donc connaître les faits passés hors de notre présence, par le témoignage des hommes qui les ont vus : en sera-t-il de même des faits accomplis avant que nous vinssions au monde?

Oui, sans aucun doute. Quand ces faits ont de l'importance, ils se transmettent à la postérité, soit par des monuments destinés à en perpétuer le souvenir, soit par l'histoire écrite, soit par la tradition des familles qui se disent les unes aux autres ce qui les intéresse ; et la question se réduit toujours à ces termes : les témoins ont-ils été éclairés ? les témoins ont-ils été véridiques, c'est-à-dire ont-ils été à même de connaître

les faits qu'ils rapportent? les rapportent-ils avec sincérité? Quand le fait a été public, éclatant, de nature à exercer une grande influence sur les mœurs, la constitution ou les destinées d'un peuple, on ne peut pas douter qu'il n'ait été considéré très-attentivement. Quant à la bonne foi des témoins, elle se manifeste par la manière même dont ils ont raconté l'histoire, par la sagesse, par la naïveté qui paraît dans leurs narrations.

Observons d'ailleurs que la certitude de l'histoire ne repose pas uniquement sur les qualités personnelles de l'écrivain, mais aussi et plus encore sur l'assentiment que lui a donné le public. On croit entendre la génération des contemporains en lisant une histoire où sont rapportés des faits d'un intérêt général, contre lesquels nulle réclamation ne s'est élevée. On connaîtrait peu la nature humaine, si on croyait que les hommes pussent garder le silence sur ces sortes de faits qu'ils sauraient n'être pas véritables.

L'histoire est donc un moyen de certitude relativement aux faits, et cette certitude s'élève au plus haut degré quand elle est en harmonie avec les monuments publics, quand elle n'a jamais éprouvé de contradictions ou qu'elle en a triomphé avec éclat. La certitude qu'elle donne ne perd rien de sa force par la succession des années, puisque les monuments où elle est consignée, demeurant les mêmes, perpétuent le même témoignage, toujours soutenu de son caractère de vérité. Sommes-nous moins certains aujourd'hui de l'existence de Charlemagne, d'Auguste, d'Alexandre, qu'on ne l'était il y a huit, douze ou quinze cents ans?

L'impression que les faits produisent sur l'âme s'affaiblit avec le temps : tout ce qui n'est que de sentiment passe avec l'objet qui l'excite, et s'il lui survit, c'est toujours en s'affaiblissant, jusqu'à ce qu'il vienne à s'épuiser tout entier ; mais pour ce qui est de la conviction qui naît de la force des preuves, la certitude subsiste invariablement la même. Un fait bien constaté passe à travers l'espace immense des siècles, sans que la certitude que les hommes en ont perde rien de son empire sur leur esprit. Nos petits-neveux seront tout aussi certains des grands événements qui ont accompagné et suivi la révolution française que nous le sommes nous-mêmes, et que l'ont été nos pères ; mais ils en seront moins touchés.

§ 2. — LES FATALISTES.

Nous avons vu les sceptiques méconnaître la nature humaine, en refusant à l'homme la certitude de certaines vérités ; ils l'ont également méconnue, ceux qui ont osé dire qu'il n'y a pas de liberté morale, sous le prétexte d'une dépendance absolue des organes, du cerveau surtout[1]. Nous n'avons pas un sentiment moins vif de notre liberté que de la certitude ; le défaut de liberté n'anéantirait pas moins pour nous l'ordre moral que ne le ferait un doute universel. Nous devons donc rejeter comme fausse toute opinion sur l'organisation de l'homme qui tend à le mettre sous

[1] Il est facile de remarquer que nous ne blâmons pas indistinctement toutes les théories des physionomistes, mais celles-là seulement qui sont nées du matérialisme, et qui blessent la liberté humaine ; nous ne les envisageons ici qu'à ce point de vue.

une dépendance des organes, incompatible avec la liberté.

On a voulu déterminer le caractère de l'homme par sa physionomie; sa capacité intellectuelle par le développement de son front; ses inclinations et aptitudes par certaines protubérances observées sur le crâne.

Nous ne contestons pas que les dispositions de l'âme, quand elles sont bien prononcées, ne se réfléchissent au dehors : c'est une suite naturelle de l'union de l'âme et du corps. La physionomie de l'homme révèle les pensées de son âme; ses yeux expriment, dans un langage plein de vivacité, les affections qui le préoccupent : là se peignent la douceur et la majesté, les passions qui l'agitent, comme les vertus, la candeur, l'innocence, qui l'embellissent. Cependant on s'exposerait à de bien graves erreurs si on voulait toujours juger l'homme d'après cet extérieur, car souvent il est tout autre qu'il ne paraît. L'expérience dit assez avec quelle circonspection nous devons apprécier les caractères, pour éviter des jugements téméraires.

Cette réserve ne doit pas être moins grande quand on veut mesurer, en quelque sorte, les aptitudes intellectuelles par la seule proéminence du front. On sait que dans les natures cultivées, l'angle facial est généralement plus développé que chez les peuples sauvages; ce qui fait présumer qu'il y a ordinairement du rapport entre le développement de cette partie et celui des facultés intellectuelles. Mais ce rapport est-il facile à constater relativement à l'individu? Les phrénologues ont-ils jamais pu s'accorder dans leurs systèmes? Ces systèmes sont-ils autre

chose, sur les points les plus essentiels, que des hypothèses ou des suppositions gratuites? N'est-il pas arrivé souvent que l'on n'a pu assigner de différence sensible entre le front d'un homme ordinaire, ou même d'un idiot, et celui d'un homme distingué par la profondeur et l'étendue de son intelligence?... Donc ce développement frontal, observé dans tel ou tel individu, ne peut donner lieu qu'à des conjectures.

Combien plus incertains sont les jugements que l'on porte sur les aptitudes spéciales et les inclinations d'un homme d'après certaines proéminences de son crâne! Ceux qui ont voulu établir là-dessus un système ont supposé d'abord qu'à chaque faculté et à chaque inclination de l'homme correspond une circonvolution du cerveau; ils ont dit ensuite que cette faculté s'exerce selon le développement de la partie du cerveau qui lui correspond; et, enfin, que cette extension de telles parties du cerveau produit sur le crâne les protubérances qu'on y remarque, de sorte que la conformation extérieure du crâne est parfaitement adaptée à celle du cerveau... Il ne nous appartient pas de discuter ici avec les savants sur l'anatomie du corps humain. Contentons-nous de dire que comme on ne peut faire d'observations sur le cerveau d'un individu qu'après sa mort, quand, par conséquent, toute opération a cessé, il est bien difficile de déterminer avec certitude les rapports qui existent entre les facultés de l'âme et les parties du cerveau. Qui a dit à nos savants qu'une même partie ou circonvolution du cerveau ne sert pas indifféremment aux facultés, et, par suite, aux opérations les plus diverses? Comment savent-ils qu'il y a dans le cer-

veau tout autant de parties distinctes, ayant chacune sa destination, qu'il peut y avoir d'aptitudes ou d'inclinations dans les hommes ?... Pourraient-ils même prouver que le cerveau n'est pas un organe unique ? La science est probablement bien loin encore d'avoir résolu ces doutes, et, jusqu'à ce que la solution en ait été donnée, les phrénologues avanceront des assertions arbitraires que nous serons en droit de contester.

Quoi qu'il en soit de ces divers systèmes, que nous ne devons pas discuter ici, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas un rapport entre telle conformation extérieure de la tête et telle faculté, aptitude ou inclination, nous n'en sommes pas moins certains de la liberté humaine. Nous avons et tous les hommes ont, comme nous, la conscience de cette liberté, malgré l'influence que l'organisation de nos corps peut avoir sur nos âmes, et cela nous suffit. Le bon sens ne permet jamais d'abandonner, pour quelques conjectures, une vérité incontestable [1].

[1] Bien loin de reconnaître l'asservissement de l'âme aux organes, nous pourrions, d'après les hypothèses des phrénologues, mais en prenant un autre point de départ, dire que c'est par l'exercice des facultés intellectuelles que l'on parvient à modifier et à perfectionner les aptitudes physiques. Une observation faite sur les peuples sauvages, dont l'organisation est imparfaite, relativement à celle des peuples civilisés, est que ces défauts de conformation, tels que l'aplatissement de la partie antérieure de la tête, la prédominance de la partie postérieure, etc., diminuent au moins après quelques générations, et finissent par disparaître à mesure que leurs mœurs se modifient et qu'ils se forment d'autres habitudes. S'il en est ainsi, comme l'ont assuré plusieurs observateurs, nous demanderons : quelle cause amène un pareil changement? Est-ce par les sens, par les jouissances matérielles, par des soins médicaux, que l'on fait passer un peuple de l'état

Sans revenir sur ce que nous avons dit dans une autre leçon à ce sujet, que l'on consulte l'expérience : elle tient un langage tout autrement décisif que les théories incertaines de la science sur l'organisation intime de l'homme, que nous connaissons si peu. L'Évangile est prêché parmi nous à des hommes de tout caractère et de tout tempérament ; il est annoncé aux peuples les plus différents entre eux par les circonstances du sol et des habitudes ; peuples enfants, sur qui les sens et l'imagination paraissent exercer une action si grande, peuples abrutis par les passions, peuples usés quelquefois par la civilisation ; n'importe, il est porté à tous sans exception. Eh bien, parmi nous, comme au milieu de ces peuples, la parole divine, tombée sur des âmes qui paraissaient sans énergie, dominées par des impressions organiques, ou même flétries et corrompues par de mauvaises passions, leur a communiqué une vie nouvelle. Le prêtre, chargé de ce travail de moralisation, ne s'est pas inquiété des obstacles que le tempérament pourrait mettre à son œuvre ; il n'a pas examiné la forme ni le volume des crânes de ceux à qui il s'adressait, mais il a eu foi dans la liberté de l'âme et dans l'influence de la grâce : et son espérance n'a pas été trompée. On a vu, on voit encore, les fruits les plus heureux de son

sauvage à la civilisation ? N'est-ce pas, au contraire, par les doctrines qu'on lui enseigne et par les règles morales qu'on lui fait observer ?

Donc, au lieu d'attribuer aux conformations du cerveau et du crâne une action nécessitante sur l'âme, nous serions, au contraire, en droit de dire que c'est l'âme qui agit sur le cerveau, qui le modifie et l'agrandit par l'exercice fréquent des facultés intellectuelles, et pour nous servir de l'heureuse expression d'un écrivain, que *l'âme fait son corps.*

ministère. A l'égoïsme succède l'abnégation chrétienne ; l'homme sensuel se repent de ses excès, et il devient modeste, sobre, circonspect, quelquefois même il se voue aux austérités d'une vie pénitente, et les soutient jusqu'au terme de sa carrière. En présence de ces résultats incontestables, que l'éducation et la religion obtiennent pour la réforme des mœurs, est-il bien permis de dire que l'âme est sous l'action nécessitante des organes ? Cette doctrine, que réprouve le sens intime, qui blesse au cœur la dignité de l'homme, est donc encore convaincue d'erreur par l'autorité irrécusable de l'expérience.

Les erreurs que nous venons de passer en revue, les extravagances où l'orgueil et d'autres mauvaises passions ont jeté certains hommes, à qui on ne peut refuser d'ailleurs beaucoup d'esprit et de talent, doivent nous rendre bien circonspects à l'égard des opinions singulières et extraordinaires qui combattent ce sens naturel que Dieu a mis en nous, et les enseignements de la foi dans laquelle nous avons été élevés. Pour comprendre les malheurs de ceux qui se laissent égarer par ces systèmes étranges, écoutons ce que nous a dit de lui-même un philosophe de nos jours, Th. Jouffroy :

« Né de parents pieux, et dans un pays où la foi
« catholique était encore pleine de vie au commence-
« ment de ce siècle, j'avais été accoutumé de bonne
« heure à considérer l'avenir de l'homme et le soin de
« son âme comme la grande affaire de ma vie, et toute

« la suite de mon éducation avait contribué à former « en moi des dispositions sérieuses. Pendant long- « temps, les croyances du christianisme avaient plei- « nement répondu à tous les besoins et à toutes les « inquiétudes que de telles dispositions jettent dans « l'âme. Aux questions qui étaient pour moi les seules « qui méritassent d'occuper l'homme, la religion de « mes pères donnait des réponses; et ces réponses, j'y « croyais, et grâce à ces croyances, la vie présente « m'était claire, et par delà je voyais se dérouler sans « nuages l'avenir qui doit la suivre. Tranquille sur le « chemin que j'avais à suivre dans ce monde, tran- « quille sur le but où il devait me conduire dans l'au- « tre, comprenant la vie dans ses deux phases et la « mort qui les unit, me comprenant moi-même, con- « naissant les desseins de Dieu sur moi, et l'aimant « pour la bonté de ses desseins, j'étais heureux de ce « bonheur que donne une foi vive et certaine en une « doctrine qui résout toutes les grandes questions qui « peuvent intéresser l'homme.

« Mais, dans le temps où j'étais né, il était impos- « sible que ce bonheur fût durable, et le jour était « venu, où, du sein de ce paisible édifice de la reli- « gion qui m'avait recueilli à ma naissance, et à « l'ombre duquel ma jeunesse s'était écoulée, j'avais « entendu le vent du doute qui de toutes parts en « battait les murs et l'ébranlait jusque dans ses fonde- « ments.

« En vain mon enfance et ses poétiques impressions, « ma jeunesse et ses religieux souvenirs, la majesté, « l'antiquité, l'autorité de cette foi qu'on m'avait ensei- « gnée, toute ma mémoire, toute mon imagination,

« s'étaient soulevées et révoltées contre cette invasion « d'une incrédulité qui les blessait profondément : « mon cœur n'avait pu défendre ma raison.

« Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le « voile qui me dérobait à moi-même ma propre incré- « dulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans « cette chambre étroite et nue, où longtemps après « l'heure du sommeil j'avais coutume de me prome- « ner ; je vois encore cette lune à demi voilée par les « nuages, qui en éclairait par intervalles les froids « carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient, et je « ne m'en apercevais pas ; je suivais avec anxiété ma « pensée, qui de couche en couche descendait vers le « fond de ma conscience, et, dissipant l'une après « l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque- « là dérobé la vue, m'en rendait de moment en mo- « ment les détours plus visibles.

« En vain je m'attachais à ces croyances dernières « comme un naufragé aux débris de son navire, en « vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais « flotter, je me rejetais pour la dernière fois vers mon « enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était « cher et sacré : l'inflexible courant de ma pensée était « plus fort ; parents, famille, souvenirs, croyances, il « m'obligeait à tout laisser ; l'examen se poursuivait « plus obstiné et plus sévère, à mesure qu'il appro- « chait du terme, et il ne s'arrêta que quand il l'eut « atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y « avait plus rien qui fût debout.

« Ce moment fut affreux ; et quand, vers le matin, je « me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma « première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et

« s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où dé-
« sormais j'allais vivre seul, seul avec ma pensée qui
« venait de m'y exiler, et que j'étais tenté de maudire.
« Les jours qui suivirent cette découverte furent les
« plus tristes de ma vie. Dire de quels mouvements
« ils furent agités serait trop long.

« Mais les convictions renversées par la raison ne
« peuvent se relever que par elle, et ces lueurs s'étei-
« gnaient bientôt. Si, en perdant la foi, j'avais perdu
« le souci des questions qu'elle m'avait résolues, sans
« doute ce violent état n'aurait pas duré plus long-
« temps, la fatigue m'aurait assoupi, et ma vie se se-
« rait endormie comme tant d'autres, endormie dans
« le scepticisme. Heureusement il n'en était pas ainsi :
« jamais je n'avais mieux senti l'importance des pro-
« blèmes que depuis que j'en avais perdu la solution.
« J'étais incrédule, mais je détestais l'incrédulité :
« ce fut là ce qui décida de la direction de ma vie. Ne pou-
« vant supporter l'incertitude sur l'énigme de la des-
« tinée humaine, n'ayant plus la lumière de la foi pour
« la résoudre, il ne me restait que les lumières de la
« raison pour y pourvoir. Je résolus donc de consacrer
« tout le temps qui serait nécessaire, et ma vie s'il le
« fallait, à cette recherche : c'est par ce chemin que je
« me trouvai amené à la philosophie, qui me sembla
« ne pouvoir être que cette recherche même. »

Jouffroy crut pouvoir relever par les seuls efforts de la raison des convictions religieuses que sa raison avait renversées. C'était une erreur fatale : il aurait dû s'humilier devant Dieu et implorer sa grâce par la prière. Par surcroît de malheur, il chercha un remède

à ses maux, et la lumière qui devait dissiper ses doutes, dans la philosophie. Or la philosophie, telle qu'on l'enseignait à cette époque à l'École normale, était sceptique sur les grandes questions de l'origine et de la fin de l'homme.

« Toute la philosophie, dit Jouffroy lui-même, était « dans un trou où l'on manquait d'air, et où mon âme, « récemment exilée du Christianisme, étouffait, et cependant l'autorité des maîtres et la ferveur des disciples m'imposaient, et je n'osais montrer ma surprise ni mon désappointement.

« Ainsi s'écoulèrent pour moi les deux premières « années de mon professorat ; et si l'on veut réfléchir « aux travaux qui les remplirent, on croira facilement qu'ils ne laissèrent aucune place à l'examen « de ces questions générales. Toutefois la préoccupation n'en était pas éteinte dans mon cœur, elle y « subsistait tout entière, et par intervalles, quand j'avais à rêver la nuit à une fenêtre, ou le jour sous « les ombrages des Tuileries, des élans intérieurs, « des attendrissements subits, me rappelaient à mes « croyances passées et éteintes, à l'obscurité, au vide « de mon âme, et au projet toujours ajourné de le « combler [1]. »

Jouffroy passa sa vie au milieu de ces irrésolutions et nous avons lieu de craindre qu'il ne soit mort sceptique. Néanmoins, dans sa dernière maladie, quelques jours seulement avant sa mort, il disait, à l'occasion

[1] *De l'organisation des sciences philosophiques*, par Th. Jouffroy. *Revue indépendante*, numéro du 1er novembre 1842.

de quelques philosophies irréligieuses dont on lui parlait : *Hélas! tous ces systèmes ne mènent à rien; mieux vaut mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne.*

§ 3. — RATIONALISTES ET TRADITIONALISTES.

Il nous reste à exposer des erreurs et des opinions d'une nature très-différente de celles dont nous nous sommes occupés jusqu'ici. Il s'agit des communications de l'homme avec Dieu.

Deux sortes de personnes se trompent au sujet des premières communications de Dieu avec l'homme, et altèrent, quoique à divers degrés, la vérité historique que nous avons puisée dans les saints livres : ce sont les rationalistes et les traditionalistes.

On désigne sous le nom de *rationalistes* ceux qui ne veulent reconnaître dans la religion ni mystères ni surnaturel ; on donne le nom de *traditionalistes* à ceux qui prétendent que le premier homme n'a été éclairé d'abord que par un enseignement extérieur, et que notre raison, incapable de découvrir par elle-même la vérité, ne la possède qu'autant qu'elle l'a reçue de cet enseignement primitif, enseignement qui nous est parvenu, avec la parole, par la tradition de la société.

I. Les rationalistes exaltent donc les forces et les droits de la raison, jusqu'à nier la révélation faite au premier homme, et toute autre révélation divine; les traditionalistes exaltent la révélation divine jusqu'à déprécier les forces naturelles de la raison.

Le rationalisme est un système également contraire à la raison et aux traditions les plus invariables de la société religieuse. Il blesse la raison, puisqu'il n'y a



rien d'aussi raisonnable que de supposer que Dieu connaît des vérités que les hommes ont oubliées ou altérées, ainsi que d'autres vérités que l'intelligence bornée d'une créature ne comprend pas, et qu'il peut nous les révéler.

Le rationalisme est d'ailleurs inconséquent avec lui-même, car les rationalistes admettent sans hésitation, dans l'ordre naturel, un très-grand nombre de vérités tout aussi incompréhensibles pour eux que les mystères les plus profonds de la religion; et il se met en opposition avec les traditions religieuses de tous les peuples, et spécialement d'une société dont les monuments historiques sont d'une incontestable autorité.

Pourquoi ces inconséquences, pourquoi ces oppositions? Ces hommes ne veulent pas admettre que Dieu nous éclaire, qu'il nous élève à un état plus saint et à un certain degré de perfection, en nous communiquant des dons surnaturels : c'est tout à la fois déraison, ingratitude et orgueil. Toute la suite de nos leçons sur la divinité du christianisme nous montrera à découvert cette erreur et ces inconséquences des rationalistes. Il est par conséquent inutile de nous y arrêter plus longtemps en ce moment.

II. Les traditionalistes donnent dans l'excès opposé, en déprimant la raison humaine plus qu'il ne convient, ce qui a des conséquences fâcheuses. Ils l'ont fait du reste, nous aimons à le reconnaître, avec des intentions très-pures et dans un but excellent; ils n'en ont pas eu d'autre que de soutenir avec plus de succès, et par une méthode qui leur a paru la meilleure, la cause de la religion chrétienne.

Le mot de *traditionalisme* a fait illusion à quelques personnes qui ont pensé qu'il exprime une doctrine consacrée par la tradition des siècles, tandis qu'il n'exprime en réalité qu'une opinion contraire aux vraies traditions, et d'une origine très-récente. On a dit avec beaucoup de sens : « Si les mots *tradition* et *traditionalisme* se ressemblent, le traditionalisme est tout différent de ce que nous appelons la *tradition* ou les *traditions*. La tradition est une grande loi établie de Dieu dans l'Église et dans la société pour la conservation de la vérité. Cette loi est aussi ancienne que l'Église et la société elle-même. Le traditionalisme est bien autre chose. C'est un système philosophique, né dans ces derniers temps, et conçu par quelques esprits qui ont cru y trouver un moyen de combattre plus efficacement les erreurs des philosophes modernes. La tradition est une chose sainte, divine dans l'Église, providentielle dans la société ; le traditionalisme est une conception philosophique que nous croyons être tout à la fois fausse et dangereuse. »

Les traditionalistes prétendent que la raison humaine, incapable par elle-même de découvrir la vérité, ne la reçoit que par un enseignement extérieur. Cependant l'apôtre saint Paul nous dit que les hommes peuvent parvenir par la vue du spectacle que le monde présente à la connaissance de Dieu, et que ses perfections invisibles sont manifestées par les effets sensibles de sa sagesse et de sa puissance ; il nous assure que les infidèles qui n'ont pas été instruits par la révélation, portent néanmoins la loi naturelle dans leur conscience.

Saint Augustin, voulant expliquer les desseins que

Dieu a eus sur son peuple en promulguant le Décalogue sur le mont Sinaï, dit qu'il a écrit sur deux tables ce que les hommes ne lisaient plus dans leur cœur. « Ils portaient réellement les préceptes écrits « dans leur conscience, mais ils ne voulaient pas les « lire... Parce que, poursuivant de leurs désirs les « choses extérieures, ils sont sortis d'eux-mêmes, on « leur a donné une loi écrite. Ce n'est pas que cette « loi ne fût déjà écrite dans votre cœur, mais parce « que vous étiez fugitif de votre propre cœur, Dieu « vous ramène à vous-même en vous faisant rentrer « dans votre intérieur [1]. »

Un autre docteur non moins illustre explique dans le même sens la doctrine de saint Paul. « Comment « Dieu s'est-il manifesté aux gentils, se demande saint « Jean Chrysostome : leur a-t-il fait entendre une pa- « role? Non, mais il a fait quelque chose qui pouvait « les attirer plus qu'une parole, quelle qu'elle fût. Il « a mis l'univers sous leurs yeux, de sorte que le « sage, l'idiot, le Scythe, le Barbare, pût, instruit par « la seule vue des beautés visibles du monde, s'élever « à Dieu. C'est bien ce que dit aussi le prophète : *Les « cieux racontent la gloire de Dieu.* Que diront les gentils « au jour du jugement? Diront-ils à Dieu, nous vous « avons ignoré? Mais quoi! N'avez-vous pas vu le « ciel, qui vous parlait par le seul spectacle de ses « magnificences? N'avez-vous pas vu l'harmonie des « êtres et leur concert qui résonne plus distinctement « que la trompette? Et la loi immuable qui sépare « les jours et les nuits, et l'ordre constant des saisons,

[1] Explication du psaume LVII.

« et les flots et les tempêtes de la mer n'annoncent-ils « pas le Créateur [1] ? »

Comment concilier le traditionalisme avec ces maximes? Elles sont pourtant communes aux docteurs catholiques; on les retrouve partout dans leurs écrits. Tous nous disent que Dieu éclaire les hommes et se manifeste à eux, et par une lumière intérieure qu'il verse dans leur âme, et par le spectacle des créatures dans lesquelles on peut lire comme dans un livre la sagesse et la toute-puissance du Créateur.

Il est donc certain, d'après les divines Écritures et d'après les plus célèbres docteurs, que la raison humaine, tout incapable qu'elle est de s'élever par elle-même aux vérités de l'ordre surnaturel et de se suffire par conséquent, en ce qui concerne notre salut, peut par ses propres efforts et sans le secours d'une révélation proprement dite, découvrir avec certitude plusieurs vérités importantes, entre autres, l'existence de Dieu et les premiers principes de la loi naturelle. « Telle est, dans la condition présente, la nature de la « raison humaine, dit le *Catéchisme romain*, que, quoi-« qu'elle puisse par elle-même, avec beaucoup de « travail et d'application, découvrir et connaître plu-« sieurs vérités dans l'ordre religieux, elle est cepen-« dant réduite, tant qu'elle n'est éclairée que de la « lumière naturelle, à ignorer la plus grande partie des « moyens qui conduisent au salut éternel... Il y a une « grande différence entre la philosophie et la foi : l'une « guidée seulement par la lumière naturelle, partant « des effets et des choses sensibles, ne parvient qu'avec

[1] Homélie IIIe sur l'Épître aux Romains.

« peine, peu à peu, et après beaucoup de travail, à con-
« templer les choses invisibles de Dieu, à reconnaître
« et à comprendre la cause et l'auteur de tout ce qui
« existe ; l'autre perfectionne tellement la pénétration
« naturelle de l'esprit humain, qu'il peut aisément
« s'élever jusqu'au ciel, où, éclairé d'une splendeur
« céleste, il contemple d'abord la source éternelle de
« toute lumière, et ensuite toutes les choses créées[1]. »

Le traditionalisme n'est pas moins opposé à la bonne philosophie qu'aux traditions chrétiennes. Il n'est pas nécessaire d'avoir fait de profondes études, il suffit de réfléchir un moment sur soi-même, sur ce qui se passe en chacun de nous, pour savoir comment nous parvenons à connaître la vérité, et à la connaître avec certitude. Rappelons en peu de mots ce que nous avons dit sur ce sujet dans une autre leçon. C'est par le sens intime que nous avons la conscience de ce qui se passe dans notre âme, de ses sensations diverses, de ses désirs, de ses craintes, de ses joies ou de ses douleurs. Les sens extérieurs, mis en contact avec les objets divers de la création, nous avertissent de la présence de ces objets, d'après les lois que Dieu a établies en créant l'homme et en unissant l'âme et le corps par des liens aussi réels et intimes qu'ils sont mystérieux. L'intelligence nous éclaire sur la nature de nos sensations, sur la forme et la constitution des corps, et sur les vérités d'un ordre supérieur, par la lumière qu'elle-même reçoit de Dieu. Essentiellement active, l'intelligence s'exerce sur les sensations qu'elle reçoit du dehors, comme sur les faits qui se passent dans la

[1] Catéch. du Conc. de Trente, préface, n° 1 ; Ire part., art. 1, n° 6.

conscience; elle réfléchit, elle compare, elle raisonne, elle s'élève des effets à leur cause, des notions particulières à des idées générales et déduit des conséquences, dont elle a une conviction réfléchie, une vraie certitude.

Telle est la condition de l'esprit humain; c'est la marche qu'il suit, et, en se conformant aux lois de sa nature, il parvient à la connaissance certaine de bien des vérités, dans l'ordre physique, religieux et moral. Le traditionalisme veut qu'il en soit tout autrement; il prétend que la connaissance de la vérité nous vient, non de la lumière intérieure qui nous éclaire, mais de la parole extérieure qui produit les idées, qui donne les principes, qui en indique les conséquences. L'âme humaine était dans de profondes ténèbres, elle n'avait d'idées sur rien, elle était seulement capable d'être instruite; la parole extérieure résonne aux oreilles du corps, et d'elle jaillit la lumière. Comme nos connaissances procèdent de cette parole, c'est naturellement sur elle, c'est sur l'enseignement, sur l'autorité de la société qui nous l'a transmise, que repose la certitude que nous en avons; mais, comme d'ailleurs la société a reçu elle-même primitivement de Dieu la parole, expression des vérités révélées par lui, il suit que toutes nos connaissances, de quelque nature qu'elles soient, reposent ultérieurement sur la révélation divine.

Nous ne voyons dans cette théorie que de fausses suppositions et de dangereuses conséquences à déduire. On veut que la parole produise la pensée et fasse naître les idées, dans l'âme qui auparavant en était totalement dépourvue. L'expérience donne à ce fait prétendu le plus formel démenti.

Nous sommes loin de contester que la parole ne soit nécessaire pour fixer, pour préciser, pour classer les idées; elle sert puissamment au développement de la raison : mais nous ne faisons qu'énoncer un fait manifeste, en disant que nous avons souvent des idées sans paroles; nous cherchons alors un terme pour les exprimer, et nous ne sommes satisfaits que lorsque nous parvenons à en trouver un qui rende pleinement notre pensée. Il est donc hors de doute que la pensée, que l'idée, au moins générale et confuse, mais très-positive cependant, précède la parole. Il n'est pas moins certain que la parole extérieure ne contribue à notre instruction qu'autant qu'elle attire notre attention, nous dispose par là à écouter une parole intérieure, à recevoir une lumière qui nous vient de Dieu.

Saint Augustin a parfaitement expliqué la part que la parole peut avoir à la formation des idées. « Toute « la valeur que je puis reconnaître aux mots, dit-il, « c'est tout au plus de nous avertir de chercher les « choses, et non pas de nous les montrer pour nous « les faire connaître. Celui qui m'apprend quelque « chose, c'est celui qui présente à ma vue, ou à quel« que autre de mes sens, ou à mon esprit lui-même, « l'objet que je désire connaître. Donc les mots ne « nous font connaître que les mots; je dis trop encore, « ne nous font connaître qu'un bruit et un son. Lors« que j'entends un mot, je ne sais pas même que c'est « un mot, jusqu'à ce que je sache ce qu'il signifie. « C'est donc la connaissance des choses qui opère la « connaissance des mots... Pour toutes les choses que « nous comprenons, nous consultons, non celui qui « parle, et le bruit extérieur de sa parole, mais la

« vérité qui est présente à l'esprit dans l'intérieur,
« quoique ce soit peut-être la parole qui nous avertisse
« de consulter. Or celui que nous consultons, celui-là
« instruit; c'est le Christ qui, selon l'Apôtre, réside
« dans l'homme intérieur; c'est la sagesse éternelle.
« Toute âme raisonnable la consulte[1]. »

Ce que la parole est aujourd'hui pour nous, elle l'a été pour les premiers hommes au commencement du monde, avec cette seule différence que nous apprenons à parler en entendant les autres parler, parce que nous naissons à l'état d'enfants, tandis qu'Adam, créé à l'état d'homme parfait, a eu à l'instant même de sa création, et en vertu de l'acte créateur, le don de la parole; il a été créé pensant, avec la faculté de produire immédiatement ses pensées par la parole. Il n'y a pas d'ailleurs dans la *Genèse* de trace d'une révélation extérieure pour les idées qui forment le fond de la raison humaine.

Le traditionalisme est donc en ce point un système sans fondement historique et contraire à l'expérience. Nous avons ajouté qu'il est dangereux dans ses conséquences. Nous nous bornerons à signaler en peu de mots les inconvénients les plus graves que nous y trouvons. Le premier danger du traditionalisme, celui du moins qui se présente tout d'abord à la pensée, est de confirmer les ennemis de la religion dans l'opinion très-fausse où ils sont que les enseignements de la foi catholique tendent à déprimer les droits et les facultés les plus légitimes de la nature; qu'il y a contradiction et incompatibilité entre la raison et la foi. Ces préventions contre le christianisme sont assuré-

[1] Saint Augustin, *De Magistro*, chap. XI.

ment fatales à plusieurs; et cependant nous les favorisons du moment que nous attaquons la raison, non plus dans ses écarts, non plus dans les abus du raisonnement, mais en elle-même, en lui contestant la possibilité de découvrir par elle-même aucune vérité dans l'ordre naturel. N'est-ce pas déprimer la raison, en allant à l'encontre des idées les plus communes, que de soutenir qu'elle est incapable de rien découvrir, qu'elle ne peut travailler que sur les idées que la foi lui donne, que toute philosophie qui n'a pas la révélation pour point de départ et pour base est une fausse philosophie?

Un autre danger plus grave encore est de confondre le naturel et le surnaturel, la foi avec la raison, en effaçant la ligne qui sépare ces deux ordres de choses. Si la révélation extérieure a été nécessaire à l'homme pour connaître la vérité, dans l'ordre même naturel, ne s'ensuit-il pas que toutes les vérités que nous connaissons, comme les axiomes de géométrie, les notions élémentaires de philosophie...., sont des vérités de foi, à l'égal de celles que renferme le symbole et que nous apprenons au catéchisme? Toutes ces choses ne se confondront-elles pas ensemble? Ne s'ensuivra-t-il pas aussi que la révélation divine a été non gratuite, comme on l'a toujours cru, mais nécessaire, due par conséquent à la nature humaine? Ce ne sera plus un bienfait distinct du bienfait de la création; car Dieu ne peut créer l'homme, comme être raisonnable, sans lui donner des idées, une lumière qui l'éclaire, la faculté de penser et de raisonner, et, d'après le traditionalisme, il ne ferait cela que par des révélations extérieures...

Il faut convenir du moins qu'il y a là beaucoup de confusion d'idées, et que, malgré les explications qu'on essayera de donner, il restera, dans l'esprit de beaucoup, des pensées fort peu conciliables avec l'enseignement de l'Église sur la gratuité de la grâce.

Un troisième inconvénient par lequel nous finirons, car nous ne pouvons pas tout dire, est de mettre, pour bien des cas, les hommes dans l'impossibilité de discerner la vérité d'avec l'erreur, et par suite de les jeter dans le scepticisme.

Si la raison, incapable de découvrir la vérité, ne peut la recevoir que de la tradition par la parole, c'est-à-dire par un enseignement extérieur, comment l'homme qui vit renfermé dans l'intérieur de sa famille et à qui ses parents ont dit qu'il n'y a pas de Dieu;..... comment l'idolâtre qui entend tous ceux qui l'entourent dire qu'il y a plusieurs dieux, et qu'il est bon de leur offrir des sacrifices humains,... comment cet homme pourra-t-il secouer le joug de l'erreur? Quel moyen aura-t-il de connaître la vérité? On nous dit que la vérité a été dès l'origine *incarnée*, et comme *substantiée* dans la parole humaine, et qu'elle se conserve dans la société par la parole. Mais quelle est donc cette parole, cette société, cette tradition? Les mots expriment certaines idées selon les conventions faites ou selon l'usage reçu, mais non pas toujours des vérités.

La parole dit également qu'il y a un Dieu et qu'il n'y en a pas; qu'il y en a un seul et qu'il y en a plusieurs; que telle action est bonne et qu'elle est mauvaise. La parole seule n'apprend donc pas la vérité. Et la tradition? Mais, pour plusieurs, la tradition se

borne à celle de leur famille ou de leur pays; car ils ne vivent pas en dehors de ces relations étroites. Si cette tradition est faussée, si l'enseignement de la famille et du pays, au lieu de transmettre la vérité, ne transmet que l'erreur, comme cela a eu lieu dans les nations infidèles, cet homme peut-il juger la tradition et parvenir à connaître la vérité? Il ne le peut pas d'après le traditionalisme : ce système le condamne fatalement à demeurer dans l'erreur.

§ 4. — RAPPORTS DE LA RAISON ET DE LA FOI.

Craignons ces nouveautés qui mettent la confusion dans les idées, et qui font naître des doutes sur les vraies traditions du Christianisme. Admirons la sagesse de l'Église qui a toujours su se tenir à l'écart de tout excès, et concilier avec une admirable précision les droits légitimes de la raison avec le respect et la soumission que nous devons à la révélation.

Nous ne pouvons mieux traduire sa pensée et répondre plus catégoriquement à ceux qui l'accusent de déprimer la raison au profit de la foi, qu'en mettant ici une déclaration solennelle faite par le Concile du Vatican (l'année 1870), assemblée la plus auguste, où se trouvaient, avec le souverain Pontife, la plupart des évêques, venus de toutes les parties du monde.

« L'Église tient et enseigne que Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être connu certainement par les lumières naturelles de la raison humaine, au moyen des choses créées. Cependant il a plu à la sagesse et à la bonté de Dieu de se révéler lui-même au monde, selon ce que dit l'Apôtre : « Dieu qui a

parlé à nos pères par les prophètes de plusieurs manières, nous a parlé, dans ces derniers temps et de nos jours, par son Fils. »

« C'est à cette révélation divine que tous les hommes doivent de pouvoir, dans l'état présent du genre humain, connaître facilement, avec une ferme certitude et sans aucun mélange d'erreur, celles des choses divines qui ne sont pas inaccessibles à la raison humaine. Ce n'est pas à dire que la révélation soit absolument nécessaire; mais Dieu, dans sa bonté infinie, a destiné l'homme à une fin surnaturelle, à la participation de biens divins qui surpassent absolument l'intelligence humaine; car l'œil de l'homme n'a pas vu, son oreille n'a pas entendu, et son cœur n'a pu s'élever à la connaissance de ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment...

« L'Église a toujours aussi tenu et tient d'un consentement perpétuel, qu'il existe un ordre double de connaissances, distinct non-seulement dans son principe, mais par son objet : en principe, parce que dans l'un, nous connaissons par la raison naturelle, dans l'autre par la foi divine ; dans l'objet, parce qu'en dehors des choses auxquelles la raison naturelle peut atteindre, il y a des mystères cachés en Dieu qui sont proposés à notre croyance et que nous ne pouvons connaître que par une révélation divine... Le Fils unique rend témoignage au Père qu'il a caché ces choses aux sages et aux prudents et les a révélées aux petits.

« Lorsque la raison éclairée par la foi cherche soigneusement, pieusement et prudemment, elle trouve, par le don de Dieu, une intelligence très-fructueuse

des mystères, tant par l'analogie des choses que l'on connaît naturellement que par le rapport des mystères entre eux et avec la fin dernière de l'homme, sans toutefois être en état de les comprendre comme les vérités qui constituent son objet propre. Car les mystères divins surpassent tellement par leur nature l'intelligence créée, que, bien que transmis par la révélation et reçus par la foi, ils demeurent couverts du voile de la foi et comme enveloppés d'une sorte de nuage tant que nous voyageons en étrangers dans cette vie mortelle, privés de la vue de Dieu; nous marchons guidés par la foi et non par la vue des choses.

« Mais quoique la foi soit au-dessus de la raison, il ne peut jamais y avoir de vrai désaccord entre la foi et la raison; car c'est le même Dieu qui révèle les mystères et donne la foi, qui a répandu dans l'esprit humain la lumière de la raison. L'apparence d'une contradiction vient principalement de ce que les dogmes de la foi n'ont pas été compris et exposés tels que l'Église les enseigne, ou de ce que l'on prend des opinions erronées pour les jugements de la raison.

« Non-seulement la foi et la raison ne peuvent jamais être en désaccord, mais elles se prêtent un mutuel secours; la droite raison démontre les fondements de la foi, et éclairée par sa lumière développe la science des choses divines; la foi délivre la raison de beaucoup d'erreurs, la protége et l'enrichit de connaissances. Bien loin donc que l'Église soit opposée à l'étude des arts et des sciences humaines, elle la favorise et l'aide en bien des manières. Elle n'ignore, ni ne méprise les avantages qui en résultent pour la vie des

hommes; bien plus, elle reconnaît que les sciences et les arts venus de Dieu, le maître des sciences, doivent de même conduire à Dieu, avec l'aide de sa grâce s'ils sont convenablement dirigés. Elle ne défend pas assurément que chacune de ces sciences ne se serve de ses principes et de sa méthode particulière; mais, en reconnaissant cette juste liberté, elle veille avec soin pour empêcher qu'elles ne se mettent en opposition avec la doctrine divine, en admettant des erreurs, ou en dépassant leurs limites respectives pour envahir et troubler ce qui est du domaine de la foi [1]. »

[1] Constitution dogmatique du concile du Vatican, *Dei Filius*, chap. II et IV.

LEÇON XII

Sur la religion primitive.

La pensée se repose avec bonheur dans le souvenir de l'état primitif de l'homme, parce qu'elle se plaît à considérer l'unité, la suite, l'harmonie merveilleuse de l'œuvre de Dieu. Tout ce que des philosophes incrédules à la révélation, et non moins contraires à la tradition unanime des peuples anciens, ont dit de l'état sauvage, de l'ignorance profonde où auraient d'abord vécu les premiers hommes, elle le repousse comme une injure faite à la Providence. Ces écrivains ont cru sans doute relever la gloire de la philosophie, en lui attribuant le mérite d'avoir retiré elle seule le genre humain de cet abrutissement qu'ils ont appelé dérisoirement l'*état d'innocence* [1] et de l'avoir amené progressivement à l'état raisonnable et réfléchi ; l'histoire aurait dû pourtant leur apprendre que ce ne fut jamais la philosophie séparée de la foi qui fit faire aux sociétés un véritable progrès dans le bien, mais toujours l'enseignement religieux : elle aurait dû leur apprendre que l'ignorance, la barbarie, l'état sauvage, ne furent jamais considérés autrement par les hommes véri-

[1] *Études sur le rationalisme contemporain*, par M. de Valroger, p. 284, 285.

tablement philosophes, et par les peuples, que comme un état de déchéance, et non comme l'état primitif... Mais revenons à notre sujet, et, prenant toujours pour guide l'histoire sacrée, qui éclaire, comme un phare lumineux, les commencements du monde, voyons dans une première réflexion quels furent les dogmes, la morale et le culte de la religion primitive; nous dirons ensuite par quels moyens cette religion devait se conserver sur la terre.

§ 1. — DOGMES, MORALE ET CULTE DE LA RELIGION PRIMITIVE.

I. La Religion, à quelque époque qu'on la considère, a toujours été formée de trois éléments : *dogmes révélés*, imposés à l'intelligence de la créature, qui les doit accepter et y adhérer par respect pour la parole infaillible de Dieu ; *lois morales*, imposées à la volonté libre de cette même créature, qui doit s'y soumettre, en obéissant à l'autorité souveraine de Dieu ; *culte intérieur et extérieur*, qui ressort des dogmes et des lois, dont il est tout à la fois la manifestation et la conséquence pratique.

Les dogmes révélés dès l'origine sont : l'existence de Dieu ; la création ; l'existence et la distinction des anges ; l'innocence et la chute du premier homme ; le péché originel ; l'attente d'un rédempteur, et l'immortalité de l'âme.

Les premiers hommes ont cru d'abord à l'existence d'un seul Dieu, créateur du monde, seigneur souverain de toute créature, qui s'était révélé à eux. Les pages de la Genèse, que nous avons étudiées dans les

chapitres précédents, ne laissent pas l'ombre d'un doute sur cette vérité fondamentale.

Les premiers hommes ont également connu l'existence des anges, dont les uns sont demeurés fidèles à Dieu, et les autres se sont révoltés contre lui. La Genèse parle d'un esprit mauvais, d'un ange de ténèbres, qui, caché sous la forme d'un serpent, porta la première femme à manger du fruit défendu, et d'un esprit fidèle qui fut posé à l'entrée du paradis terrestre pour en défendre l'accès. Il est très-fréquemment fait mention d'anges bons et d'anges mauvais, dans la suite de la Genèse, dans l'histoire des patriarches, de sorte que cette croyance dut être de tout temps populaire; aussi se retrouve-t-elle dans toutes les nations.

L'histoire du paradis terrestre, l'innocence d'Adam, sa chute et son malheur, durent naturellement assez fixer l'attention de ses enfants pour que le souvenir n'en disparût jamais de leur esprit; l'histoire sacrée, d'ailleurs, la leur rappelait, et les peuples qui oublièrent la vraie tradition en conservèrent cependant des traces, bien faciles à reconnaître, dans leurs fables sur l'*âge d'or*.

Les descendants d'Adam surent aussi, et ils virent, ils sentirent par leur expérience, qu'ils avaient tous été enveloppés dans le malheur de leur père. Ils crurent à la promesse que Dieu lui avait faite d'un rédempteur, ils espérèrent parvenir par sa médiation à une vie meilleure, à une vie immortelle. C'est là que viennent aboutir les enseignements de Moïse. Les patriarches ont témoigné de leur foi dans une vie future, quand ils se sont considérés comme *étrangers* et *voyageurs* sur la terre; quand ils ont si vivement et si cons-

tamment désiré de se réunir à leurs pères, qui étaient morts avant eux.

Tels sont les dogmes de la religion considérée dans les premiers temps. Ces dogmes seront expliqués dans l'exposition du symbole ; il nous suffit en ce moment d'indiquer les traditions primitives, et de saisir les premiers anneaux de cette chaîne de vérités qui ne fut jamais brisée ; bien qu'à certaines époques le nombre des vrais croyants ait été tellement réduit, que l'erreur paraissait avoir prévalu partout.

II. La morale de la religion primitive était dans un rapport nécessaire avec les dogmes. La croyance en un Dieu créateur, principe et fin de toutes choses, a pour conséquence l'obligation imposée à toutes les créatures raisonnables de le reconnaître pour leur seigneur et leur père, de croire à ses enseignements, d'obéir à ses lois, de travailler pour sa gloire. C'est tout le fond de la morale.

Adam comprit parfaitement la dépendance où l'homme doit se tenir à l'égard de son Créateur, quand Dieu l'autorisa à manger des fruits du paradis terrestre, à l'exception de ceux de l'arbre de la science du bien et du mal, dont l'usage lui fut interdit. Son malheur, son crime, fut de violer la loi dont il connaissait toute la gravité. Il avait eu, antérieurement à toute loi positive, dès le moment de sa création, l'intelligence de ces rapports qui devaient l'unir à son Créateur, et des devoirs impérieux qui en ressortent ; car nous avons vu qu'à ce premier instant de son existence, il fut rempli de lumière et de sagesse, pour connaître le bien et le mal. La lumière que Dieu fit alors luire sur son cœur, que pouvait-elle lui montrer de

plus essentiel pour lui que la fin ultérieure de son être, la raison et le but de son existence, la règle fondamentale de sa vie ?

Les enfants d'Adam n'ont pas eu des connaissances aussi parfaites ; ils ne furent pas illuminés de ces clartés pures et vives qui resplendissaient dans l'âme de leur père innocent ; cependant ils durent conserver le souvenir et les enseignements de la révélation, et ils ont toujours eu, avec la révélation, le secours de la raison naturelle ; si elle est affaiblie depuis leur chute, elle n'est pas éteinte, elle ne devait pas l'être. Par la raison, les hommes connaissent au moins les principes premiers de la loi naturelle et leurs conséquences les plus immédiates ; c'est par elle qu'ils seront jugés. « Lorsque les Gentils, dit l'apôtre saint « Paul, font naturellement les choses que la loi com- « mande, n'ayant pas la loi, ils sont à eux-mêmes la « loi : faisant voir que ce qui est prescrit par la loi « est écrit dans leur cœur, comme leur conscience « leur en rend témoignage, par la diversité des pen- « sées et des réflexions qui les accusent ou qui les « défendent[1]. »

Les lois positives, surajoutées aux lois naturelles que nous portons écrites dans nos cœurs par la main de Dieu, furent peu nombreuses. Nous devons mettre parmi ces lois celle qui constitua la famille, c'est-à-dire l'unité et l'indissolubilité du mariage ; peut-être l'obligation de s'abstenir de la chair des animaux, comme semble le supposer la permission que Dieu donna à Noé après le déluge d'en manger désormais,

[1] Épître aux Romains, II, 14, 15.

pourvu qu'on ne mangeât pas le sang avec la chair [1]; enfin, et très-certainement, l'obligation de tendre à la fin surnaturelle, par l'exercice des vertus, surtout de la foi, de l'espérance et de la charité, et de recourir à la pénitence, après le péché, pour se réconcilier avec Dieu. Voilà, dans toute leur simplicité, les lois morales, positives et surnaturelles de la religion primitive.

Le culte se réduit à la prière et au sacrifice. La prière est le premier besoin de l'homme. Dieu sait, autant et bien mieux que nous, les diverses nécessités de notre nature; mais il veut que l'homme reconnaisse son indigence, qu'il en fasse un humble aveu, et qu'il s'adresse avec confiance à lui. Il n'y a rien assurément de si légitime, et, si on supposait un ordre différent de Providence, dans lequel tous les biens nous adviendraient, sans qu'il fallût ni les demander ni en témoigner de la reconnaissance, un tel ordre ne conviendrait pas plus à la sagesse de Dieu qu'à la nature de l'homme.

On ne peut donc pas douter que la prière n'ait été, dès l'origine du monde, un des actes les plus indispensables de la Religion. La Genèse nous dit que sous Énos, fils de Seth et petit-fils d'Adam, *on commença d'invoquer le nom de Dieu* [2]; ces paroles signifient seulement que sous ce patriarche, et vraisemblablement par son autorité, on établit quelques pratiques publiques pour honorer Dieu, tandis qu'auparavant, chacun suivait ses lumières, ou son attrait, dans le monde extérieur du culte divin.

[1] Genèse, IX, 3 et 4.
[2] Genèse, IV, 26.



III. Le sacrifice est aussi ancien que la prière. Par la prière, l'homme reconnaît son indigence et recourt à Dieu; par le sacrifice, il reconnaît le domaine souverain de Dieu sur toute créature : c'est la manifestation la plus solennelle qu'il puisse faire de sa foi. Abel, fils d'Adam, offrait les prémices de son troupeau; Caïn, son frère, offrait les fruits de la terre qu'il cultivait.

Moïse nous apprend que Dieu agréa le sacrifice d'Abel et non celui de Caïn. Cette différence venait sans doute de celle que Dieu vit dans les dispositions intérieures de l'un et de l'autre; car, dans tous les temps, il a eu plus d'égard à l'esprit de foi et de piété qui nous anime dans nos offrandes, qu'à l'objet que nous lui donnons. On ignore d'ailleurs comment la préférence que Dieu témoigna fut manifestée : peut-être un feu descendu du ciel vint-il consumer les victimes offertes par Abel, comme cela eut lieu dans la suite, en plusieurs circonstances.

Quand Noé sortit de l'arche après le déluge, son premier soin fut d'élever un autel au Seigneur, sur lequel il offrit un holocauste de tous les animaux, et de tous les oiseaux purs, qu'il avait renfermés avec lui dans l'Arche. Ce sacrifice plut à Dieu, qui promit alors qu'il ne ferait plus périr le monde par de nouvelles inondations. Nous lisons dans le livre de Job que cet homme vénérable offrait des holocaustes pour chacun de ses enfants, afin de leur obtenir le pardon des péchés qu'ils auraient commis. A la suite des longs entretiens qu'il eut avec ses amis, sur la cause des malheurs qui étaient venus l'assaillir, Dieu se montra irrité contre trois d'entre eux, qui avaient

parlé inconsidérément sur les voies de la Providence, et il leur dit : « Prenez sept taureaux et sept béliers, allez à mon serviteur Job, et offrez-les en holocauste; Job priera pour vous, et je l'exaucerai. » Ils s'empressèrent de le faire : le sacrifice fut offert et Job exaucé dans ses prières. Il serait facile de multiplier les exemples : l'histoire d'Abraham, d'Isaac et de Jacob en fournit plusieurs. On voit, par l'habitude qu'ils avaient de dresser des autels partout où ils avaient reçu des grâces particulières, combien leur était précieuse la pratique des sacrifices [1]; ils la transmirent à leurs enfants, et de ceux-ci elle se répandit dans le monde entier, où elle a été constamment observée, au point que, de tous les peuples connus dans l'antiquité, il n'y en a pas un seul qui n'ait offert des sacrifices à la Divinité.

Dans cette oblation du sacrifice, on vit d'abord un hommage rendu au domaine souverain de Dieu : en immolant une victime à sa gloire, on protestait que tout lui appartient. De plus, le pécheur, ayant offensé la majesté de Dieu, méritait la mort, la mort temporelle et la mort spirituelle, juste châtiment du crime de rébellion contre celui qui donne la vie et qui la conserve. Or Dieu, en instituant les sacrifices, avait

[1] Genèse, IV, 4 et 5; VIII, 21 et 22; XV, 9, 10, 11; Job, I, 5; XLII, 8 et 9; *Livre des Nombres*, XXIII.

On n'offrait pas indistinctement toutes sortes d'animaux en sacrifice. Dieu détermina, dans la loi donnée aux Hébreux par l'entremise de Moïse, ceux qu'on devait lui sacrifier; mais avant cette époque il existait déjà une distinction d'animaux purs et d'animaux impurs; les uns, et non les autres, étaient propres au sacrifice; Dieu ordonna à Noé de mettre un plus grand nombre d'animaux purs dans l'Arche (Genèse, VIII, 2), et c'est de ceux-là seulement que Noé offrit sur l'autel, après le déluge.



fait espérer aux hommes qu'il consentirait à accepter une victime substituée à leur place, et que le sang de cette victime aurait la vertu de les purifier de la souillure du péché et d'apaiser la justice divine.

Quelle vertu pouvait avoir aux yeux de Dieu le sang d'un animal, ou l'offrande des fruits de la terre, ou une libation? Comment l'homme a-t-il pu croire que ce sang le purifierait? Comment les peuples tombèrent-ils plus tard dans cet incroyable excès, de croire qu'ils apaiseraient la colère de leur divinité et qu'ils détourneraient les calamités publiques, en immolant de jeunes enfants, comme on l'a vu faire en tant de lieux? Cela ne s'explique que par l'abus ou la corruption de quelque vérité que l'on avait reçue par la tradition.

C'est ici que se révèle le mystère profond des sacrifices anciens, mystère peu connu d'abord, mais qui n'était pas ignoré des saints patriarches, depuis surtout que Dieu leur eut manifesté, plus explicitement qu'il ne l'avait fait d'abord, l'ordre de ses desseins sur le Médiateur futur. Ce Médiateur devait satisfaire à Dieu et sauver les hommes par sa mort; or c'était lui que Dieu considérait dans toutes les victimes qui lui étaient offertes : les victimes recevaient de lui seul toute leur vertu.

Par là s'expliquent et se concilient, sans difficulté, des textes de nos divines Écritures qui pourraient paraître contradictoires. Dieu inspire aux patriarches la pensée de lui offrir des sacrifices; les faits que nous venons de citer, et il y en a un grand nombre de semblables, ne permettent pas de douter que ces sacrifices ne lui fussent agréables. Cependant Dieu, parlant

par l'organe des prophètes, dit que ces sacrifices ne lui plaisent pas, qu'il ne voit point avec plaisir l'encens qu'on fait brûler dans les solennités religieuses, que la graisse et le sang des victimes lui sont à dégoût, et que c'est en vain qu'on les lui offre... La vérité est que les sacrifices anciens ne pouvaient plaire à Dieu, si les hommes mettaient leur confiance dans ces signes extérieurs ou dans le sang des victimes, qui n'avaient effectivement aucune vertu pour purifier les consciences ; mais, offerts en esprit de foi, en vue du Messie à venir, ces mêmes sacrifices plaisaient à Dieu, et ils étaient très-utiles aux hommes. Voilà pourquoi Dieu portait nos pères, par des institutions positives, à dresser des autels sur lesquels ils immolaient des victimes, et néanmoins, afin d'élever leur pensée plus haut, il ne cessait de leur dire que ces oblations étaient vaines ou insuffisantes, pour leur faire entrevoir une victime plus parfaite, pour les faire aspirer au vrai Sacrifice qui serait offert dans la suite des temps. C'était l'ordre des desseins de Dieu : c'était en vue du sang adorable de son Fils qu'il voulait qu'on répandît en sa présence le sang de tant de victimes, en sorte que, selon la parole de l'apôtre saint Paul, *il n'y a pas de rémission sans effusion de sang*[1].

« C'est une pratique très-ancienne et pleine de mystères que l'oblation du sang, dit saint Augustin ; on ne doit au seul véritable Dieu que le sacrifice que lui a offert le seul véritable prêtre, le seul médiateur de Dieu et des hommes ; mais il convenait que cet

[1] Épître aux Hébreux, IX, 22. *Omnia penè in sanguine secundùm legem mundantur; et sine sanguinis effusione non fit remissio.*



auguste sacrifice fût promis, et représenté par des victimes immolées dès le commencement. Les Hébreux l'ont célébré dans leurs rites religieux; les païens l'ont imité dans leurs cérémonies sacriléges. Il n'est pas surprenant que les démons, qui sont des esprits orgueilleux et trompeurs, se soient fait rendre par leurs adorateurs un culte qu'ils savaient être dû au vrai Dieu [1]. » Nous ne devons pas être surpris non plus que ces esprits malfaisants aient poussé les hommes dans les désordres monstrueux dont nous parlerons ailleurs en exposant les pratiques des peuples idolâtres. Terminons ce qui nous reste à dire sur le culte.

Il n'y avait pas d'époque déterminée pour l'oblation des sacrifices. On les offrait, sans doute, quand on sentait le besoin d'expier quelque offense et dans les circonstances qui rappelaient quelques bienfaits signalés, comme pouvait être le septième jour. Il est dit dans la Genèse que Dieu, ayant terminé l'œuvre de la création en six jours, bénit le septième. Bien que ces paroles n'établissent pas que Dieu ait prescrit dès l'origine du monde de consacrer à son culte le septième jour, il est bien vraisemblable que la bénédiction qu'il lui donna en mémoire de la création, le rendit vénérable aux hommes, et que ceux-ci le

[1] S. Aug. contre Fauste, liv. XXII, chap. XVII : *Antiqua res est, prœnuntiativa immolatio sanguinis, futuram passionem mediatoris, ab initio generis humani, testificans. Hanc enim primus Abel obtulisse in sacris litteris invenitur.* Le même docteur dit dans un autre livre : *Sacrificium victimarum et pecorum, magnum habet sacramentum... Sed in omnibus illis generibus sacrificiorum, intelligitur unum illud sacrificium, et una victima, in cruce Domini.* — *In Psal. 74.*

distinguèrent des autres jours par quelque acte particulier de religion.

Il est à présumer que Dieu avait établi quelque cérémonie particulière pour l'expiation du péché originel. Les adultes se purifiaient de ce péché comme de leurs péchés personnels, par la prière et par l'oblation des sacrifices ; mais, comme les enfants, avant l'âge de raison, sont incapables de faire aucun acte religieux, on a pensé que quelque rit avait été établi en leur faveur. Nous ignorons ce que Dieu avait prescrit à cet égard. Les Juifs, qui ont conservé plus soigneusement que tout autre peuple la tradition du péché originel, n'ont aucun rit spécial pour la sanctification des enfants, si ce n'est la Circoncision, qui est d'une origine relativement récente, car elle n'a commencé que sous Abraham ; et, d'ailleurs, elle n'est pas applicable à tous les enfants. Plusieurs docteurs ont cru que les enfants étaient purifiés de la souillure originelle par la foi des parents, sans trop expliquer si Dieu n'avait égard qu'à la foi des parents, ou si les parents devaient faire quelque acte religieux, dont l'espèce était abandonnée à leur choix, pour obtenir la sanctification de leurs enfants.

Puisque la religion primitive avait des sacrifices, elle devait avoir aussi un sacerdoce. Dans l'origine, les pères de famille joignaient naturellement à l'autorité paternelle le droit d'offrir des sacrifices pour leurs enfants. Les rois étaient également prêtres dans leur royaume et avaient les prérogatives des pères de famille. Quand plusieurs chefs se trouvaient réunis, on devait déférer au plus digne l'honneur d'offrir le sacrifice. Ces priviléges ne résultaient pas d'une con-

sécration particulière, ni de quelque mission extraordinaire, mais ils étaient fondés sur un ordre providentiel ; nous le voyons observé parmi les Hébreux jusqu'à ce que Dieu eût fixé le sacerdoce dans la tribu de Lévi. Mais cet ordre n'était pas exclusif, puisque, indépendamment des chefs de famille, comme était Job, et des rois comme Melchisédech, nous voyons, dès les premières pages de la Genèse, Abel et Caïn offrir aussi des sacrifices [1].

§ 2. — COMMENT DEVAIT SE CONSERVER ET SE TRANSMETTRE LA RELIGION PRIMITIVE.

Ce ne fut ni par le raisonnement individuel, ni par l'enseignement d'un corps public institué à cet effet, mais par la tradition des pères de famille, que la religion dut se conserver d'abord, et se transmettre de générations en générations.

Abandonner la religion au raisonnement de chaque individu, pour qu'il se formât à lui-même des croyances, c'eût été poser, dès l'origine, le principe de toutes les erreurs et établir un état contre nature.

Nous avons vu Adam instruit immédiatement de Dieu sur tout ce qu'il devait croire et sur tout ce qu'il

[1] Autrefois l'Église disait à Dieu, dans la cérémonie de consécration de l'évêque : « O Dieu ! qui, dès le commencement, avez « établi des prêtres pour le salut de votre peuple, surtout Abel, « Seth, Énos et Hénoch ; Noé, Melchisédech et Job ; qui avez choisi « Abraham avec vos fidèles serviteurs Moïse, Aaron, Éléazar et « Phinéès... répandez la vertu de votre esprit sur, » etc. Cette prière se trouve dans les *Constitutions apostoliques*, ouvrage qui n'est pas authentique, mais qui nous fait connaître, sur plusieurs points intéressants, les pratiques de l'Église pendant les premiers siècles. (*Const. apost.*, lib. VIII, cap. v.)

devait faire ; serait-il raisonnable de supposer que Dieu, moins prévoyant pour ses enfants, les eût laissés livrés à leurs seules réflexions, passant la plus grande partie de leur vie à considérer, à étudier, à raisonner, pour se déterminer enfin sur les graves questions de la religion? Mais alors l'immense majorité des hommes serait restée dans une perpétuelle ignorance de ses devoirs, et les plus capables auraient pu s'égarer dans un labyrinthe de raisonnements et de doutes. D'un autre côté, nous ne voyons ni dans la Genèse, ni dans les annales d'aucun peuple, un tribunal divinement établi pour donner un enseignement public, pour maintenir la pureté des traditions et résoudre les doutes qui s'élèveraient sur la religion. Il faut donc conclure que, dans l'ordre primitif, les pères étaient chargés d'instruire leurs enfants, et que cet enseignement domestique était le moyen choisi par la Providence pour maintenir la religion.

Rien de si naturel : les pères, obligés d'élever leurs enfants, et de leur donner la nourriture qui doit soutenir leur existence physique, doivent bien plus pourvoir à l'aliment de leurs âmes, qui est la saine doctrine. De là cette inclination dans les pères à apprendre à leurs enfants : dans ceux-ci le désir de s'instruire, la curiosité, et la docilité naturelle d'esprit à accepter l'enseignement de famille. C'est donc l'ordre de la divine providence : *Souvenez-vous des jours anciens, repassez les générations qui se sont écoulées, interrogez les anciens, et ils vous diront : consultez votre père et il vous annoncera* [1].

Les patriarches, fidèles à cet ordre providentiel,

[1] Deutéronome, XXXII, 7.

transmirent à leurs descendants ce qu'eux-mêmes avaient appris, et nous avons de graves raisons de présumer que, pour en mieux conserver le souvenir, ils employèrent l'usage des cantiques que l'on retenait de mémoire, et qu'ils dressèrent des autels. On voit, en effet, dans la Genèse, l'attention que les anciens avaient d'ériger des monuments, pour rappeler les circonstances extraordinaires où ils avaient reçu quelque faveur du ciel : les noms propres qu'ils donnaient à leurs enfants étaient même fort souvent des signes commémoratifs.

Des monuments n'étaient même pas absolument nécessaires à la religion, parce que, dans les premiers siècles, comme le dogme, la morale et le culte se bornaient à un petit nombre d'articles qui étaient, avec les traits principaux de l'histoire, l'objet des conversations ordinaires des patriarches, le souvenir s'en conservait facilement, d'autant plus que la vie des hommes était fort longue. Depuis la création du monde jusqu'au déluge, nous voyens neuf générations se succéder en ligne directe, Seth, fils d'Adam, Caïnan, Énos, Malaléel, Jared, Hénoch, Mathusalem, Lamech et Noé. Chacun de ces patriarches vécut plus de 900 ans, et Mathusalem parvint jusqu'à la 969e année ; il a dû vivre 243 ans avec Adam et 690 avec Noé [1]. On voit par là, ainsi que nous l'avons remarqué

[1] Quelque prodigieuse que soit cette longévité si on la compare à la brièveté de notre vie, il faut bien se garder de la considérer comme fabuleuse. L'autorité de la Genèse, qui est très-formelle sur ce point, ne nous le permet pas, et il est certain d'ailleurs que la plupart des auteurs anciens ont été unanimes à dire que, dans les premiers siècles, la vie des hommes était extrêmement longue. Il n'y a rien dans la constitution de l'homme

dans une autre leçon, on voit avec quelle facilité les traditions primitives durent se conserver en passant par un si petit nombre de familles. Ce qui altère en effet les souvenirs, c'est bien moins le temps qui s'écoule, que le grand nombre des témoins qui se succèdent les uns aux autres ; aussi la Genèse ne nous dit pas que dans le premier âge du monde il se soit répandu aucune erreur, ni dans la famille de Seth, ni même dans celle de Caïn.

Quand les hommes se dispersèrent sur les divers points du monde, ils conservèrent le même ordre pour maintenir dans leurs familles la connaissance et le culte de Dieu : les chefs ou conducteurs de ces familles transportèrent les principes fondamentaux de la religion dans les pays où ils s'établirent. « Les « moralistes de cet âge ne raisonnaient pas comme « les nôtres sur les principes de la morale : l'autorité « leur servait de philosophie, et la tradition était « leur unique argument. Ils débitaient donc leurs « maximes comme des leçons qu'ils avaient apprises

qui fixe sa vie à une période déterminée d'années ; il n'y a pas de raison pour qu'il ne pût vivre plusieurs siècles, s'il ne survenait des causes particulières de dépérissement. Autrefois, l'air était plus pur qu'il ne l'est aujourd'hui par suite de la destruction des forêts, les mœurs étaient beaucoup plus simples et la nourriture plus frugale : ces diverses causes devaient former de fortes constitutions et assurer aux hommes une longue vie. Nous avouons cependant qu'elles ne suffiraient pas seules pour expliquer une révolution aussi grande que celle qui s'opéra dans les siècles qui suivirent immédiatement le déluge. La cause réelle fut une intervention de Dieu, qui voulut abréger la vie des hommes pour leur laisser un souvenir permanent de sa justice ; et qui voulut de plus proportionner la longévité des hommes à la population du globe, rendant la vie humaine plus courte à mesure que le nombre des habitants de la terre s'augmentait...

« de leurs pères, et ceux-ci de leurs prédécesseurs, « jusqu'aux premiers hommes à qui Dieu avait « parlé [1]. »

On pourrait citer d'innombrables témoignages en faveur de cette assertion ; mais ce serait inutile, car ceux qui ont quelques connaissances historiques savent bien que, chez tous les anciens peuples, l'enseignement religieux était traditionnel, et non pas philosophique. La Grèce offre peut-être, dans l'ordre des temps, le premier exemple d'un peuple où la philosophie prit la place de la tradition. Diodore de Sicile, comparant sous ce rapport les Grecs avec les autres nations dit : « Pour les Grecs qui ne suivent « pas la tradition de leurs pères et qui n'écoutent « qu'eux-mêmes dans les recherches qu'ils entre- « prennent, courant sans cesse après des opinions « nouvelles, ils disputent entre eux des choses les « plus relevées, et forcent leurs disciples, continuelle- « ment indécis, d'errer toute leur vie dans ce doute, « sans avoir jamais rien de certain. » Au surplus, les Grecs eux-mêmes n'avaient pas toujours suivi cette méthode ; elle était récente parmi eux, et de savants critiques ont pensé que l'enseignement traditionnel, qui n'est point fondé sur le raisonnement ni sur la recherche des causes, mais seulement sur l'ancienne doctrine venue des ancêtres, continua d'être en usage jusqu'après la guerre de Troie [2].

Quoi qu'il en soit de l'époque où l'on commença en

[1] *Nouvelle Démonstration évangélique*, par Leland, IIe part., chap. II.

[2] *Nouvelle Démonstration évangélique*, par Leland, Ire part., cap. I, § 12.



Grèce et ailleurs à philosopher sur la religion, il est à observer que les esprits sérieux conservèrent, même dans ces pays, un grand respect pour l'antiquité, et par conséquent pour la tradition. Nous en avons cité des exemples remarquables dans les leçons précédentes : nous n'y ajouterons qu'un seul trait. Cicéron, écrivant son livre de la *Nature des dieux*, fait dire à un des interlocuteurs : « J'ai toujours défendu, je défen-
« drai toujours les croyances que nous avons reçues
« de nos pères, touchant les dieux immortels et le
« culte qui leur est dû, et les discours d'aucun
« homme savant ou ignorant n'ébranleront jamais ces
« croyances.... Expliquez-moi maintenant vos sen-
« timents, Balbus, car je dois apprendre de vous,
« qui êtes philosophe, la raison de la religion : et je
« dois croire nos ancêtres, lors même qu'ils n'appor-
« tent aucune raison de leurs croyances[1]. »

[1] *De Naturâ deorum*, lib. III, cap. II, n°. 5 et 6.

LEÇON XIII

Sur le déluge.

Les hommes se corrompent et Dieu les punit par un déluge universel : preuve incontestable du déluge. — Les peuples les plus anciens ont conservé le souvenir du déluge. — Crainte religieuse que doit nous inspirer cet acte de la justice divine.

I. Adam avait eu d'abord deux fils, Abel et Caïn : on sait qu'Abel mourut victime de la jalousie de son frère. L'exemple de Caïn fut funeste à ses enfants, dont plusieurs se livrèrent à toutes sortes de crimes. Seth, troisième fils d'Adam, vint au monde après la mort d'Abel, et il vécut dans une grande innocence ; son fils Énos témoigna beaucoup de zèle pour le culte divin ; Hénoch, son petit-fils, distingué parmi tous les autres par sa piété, mérita que Dieu le retirât de ce monde, tout en lui conservant la vie. L'apôtre saint Jude nous apprend qu'avant cette disparition, Hénoch avait prédit, de la part du Seigneur, que, si les hommes ne se convertissaient pas, ils allaient subir un grand châtiment. « Voici, disait-il, voici le Seigneur « qui va venir pour exercer son jugement sur tous « les hommes, et pour convaincre les impies de toutes « les impiétés qu'ils ont commises, et des paroles

« injurieuses qu'ils ont dites contre le Seigneur[1]. » Une ancienne tradition porte que ce saint personnage doit reparaître à la fin des temps pour prêcher la pénitence aux hommes et pour rendre gloire à Dieu.

Malgré le zèle d'Hénoch et des autres patriarches qui se succédèrent jusqu'à Noé, l'iniquité prévalait toujours : les mœurs furent profondément corrompues ; les hommes suivirent les déréglements de leurs cœurs ; ils devinrent injustes et corrupteurs, se laissant aller à des violences les uns envers les autres. Dieu, qui depuis longtemps leur faisait annoncer la pénitence, ne put supporter de si grands excès ; il se prépara donc à donner au monde un exemple de rigueur qui inspirât aux hommes la crainte du péché.

Il apparut à Noé et lui dit : *Mon esprit ne demeurera pas dans l'homme, parce qu'il est chair ; la terre est remplie d'iniquités ; je vais détruire les hommes.* Quoique cette menace ne dût s'exécuter que cent ans après, Noé reçut, dès lors, l'ordre de construire un vaisseau où il pût se sauver avec sa famille et un grand nombre d'animaux de toute espèce. Sans doute, ce long délai et ce travail extraordinaire, dont on ne pouvait ignorer le but, furent pour les hommes d'alors une occasion de salut. Noé leur parla de la justice divine[2], et plusieurs, touchés de la grâce, se convertirent ; mais leur conversion ne put changer l'arrêt porté dans le ciel. Lors donc que le moment déterminé par la volonté

[1] Épît. de saint Jude, I, 14, 15.

[2] IIe Épît. de saint Pierre, II, 5; Ire Épît., III, 19, 20. Dans ces épîtres, saint Pierre appelle Noé prédicateur de la justice, *justitiæ præconem*, et il nous donne à entendre que plusieurs, qui avaient d'abord été incrédules à sa parole, finirent par se convertir.

divine fut arrivé, la terre fut submergée par une pluie qui tomba pendant quarante jours, et par les eaux que Dieu tira, soit des souterrains, soit du fond des mers, pour les rejeter sur la surface du globe.

Ce serait bien inutilement que, pour expliquer le déluge, on voudrait ne recourir qu'à des causes naturelles, et ne voir dans ce grand événement qu'un phénomène résultant des lois générales, tel que serait un affaissement du sol habité, ou l'exhaussement du fond de la mer qui aurait formé nos continents actuels, par suite de quelque grande révolution, comme il en est survenu quelquefois, quand des montagnes sont sorties par soulèvement du fond des mers, ou que des îles ont disparu sous les flots. Le récit de la Genèse éloigne de pareilles suppositions et nous montre évidemment que la terre qui fut couverte d'eau est celle que les hommes avaient habitée et qu'ils continuèrent à habiter après le déluge, puisqu'il nous dit que Dieu fit tomber sur elle une pluie extraordinaire pour la submerger; que les eaux parvinrent à couvrir les plus hautes montagnes, et qu'après, il fit souffler un vent violent pour diminuer les eaux, découvrir le sol et le rendre de nouveau habitable.

Dieu se servit sans doute de causes secondes : à sa parole, les eaux qu'il avait placées dans l'atmosphère à l'état de vapeur, se condensant, tombèrent comme des torrents ; il put imprimer à la terre un mouvement qui fit verser sur elle les eaux de l'abîme ; mais l'emploi de ces moyens, dans de semblables circonstances, après l'annonce solennelle qui en avait été faite longtemps auparavant, ne peut être considéré

que comme un acte immédiat de la justice et de la puissance divines ; ce fut, en un mot, un vrai miracle.

La terre demeura couverte d'eau pendant cent cinquante jours. Tous les hommes avaient péri, à l'exception de la seule famille de Noé ; l'inondation avait couvert la terre et atteint les plus hautes montagnes, quand Dieu fit souffler un vent violent ; les eaux commencèrent alors à décroître. L'arche s'arrêta enfin sur le sommet d'une montagne d'Arménie, et Noé put en sortir. Son premier acte fut d'élever un autel sur lequel il offrit à Dieu en holocauste des oiseaux et d'autres animaux. Dieu agréa ce sacrifice, et dit à Noé : « Je ne maudirai plus la terre à cause de « l'homme ; je ne frapperai plus désormais toute créa- « ture vivante, comme j'ai fait. Croissez et multipliez, « et remplissez la terre ; que tous les animaux terres- « tres, tous les oiseaux du ciel, tout ce qui se meut « sur la terre et tous les poissons des mers, vous re- « doutent. Vous pourrez prendre pour votre nourri- « ture tout ce qui a mouvement et vie ; seulement, « vous ne mangerez pas le sang. » En souvenir des promesses qu'il venait de faire, il ajouta : « J'ai placé « mon arc dans la nue, et il sera un signe d'alliance « entre moi et la terre. Lorsque je couvrirai le ciel « de nuées, mon arc y apparaîtra ; je me souviendrai « de mon alliance avec vous, et les eaux du déluge « ne viendront plus détruire toute chair [1]. »

Ces paroles ne signifient peut-être pas que l'arc-en-ciel n'eût pas encore paru dans les airs avant le déluge ; mais seulement qu'à cette époque Dieu le donna

[1] Genèse, IX, 16.

aux hommes comme une signe de la promesse solennelle qu'il venait de leur faire, qu'il ne détruirait plus le monde par un déluge.

Dans le dernier siècle, les incrédules ont contesté le fait du déluge, mais sans alléguer un seul motif sérieux contre le récit biblique. Ils n'ont pas pu invoquer les documents de l'histoire, puisque l'histoire la plus ancienne qui existe l'atteste d'une manière si formelle. Ils n'avaient pas non plus des raisons tirées de l'ordre naturel. Qui pourrait se persuader que l'eau ait manqué pour submerger le monde, tandis qu'au commencement elle le couvrait tout entier; ou que Dieu n'ait pas pu bouleverser l'économie d'un monde que lui-même avait créé [1] ?

[1] Quoique l'on pense communément que le déluge a été universel, dans le sens le plus absolu, nous observerons cependant que cela n'est pas de foi; et qu'à la rigueur on pourrait entendre le texte de la Genèse d'une inondation qui aurait fait périr tous les hommes, à l'exception de la famille de Noé, et qui aurait couvert la plus grande partie du globe, sans examiner si, de plus, elle a également submergé les plus hautes montagnes des pays éloignés et qui n'étaient point habités par les hommes. Il suffisait au dessein de Dieu que tout le genre humain pérît, et on sait que, dans le style des Écritures, ces mots *toute la terre* ne se prennent pas toujours dans un sens absolu, de l'univers entier. Le P. de Valroger résume en quelques mots, dans son livre *De la Genèse des espèces*, l'opinion de plusieurs savants contemporains, fort attachés à l'enseignement de l'Église : « Destiné à châtier le genre « humain, le déluge s'est étendu à tout le pays habité par « l'homme; mais rien ne prouve que son extension ait été plus « grande, et rien dans la Genèse n'indique jusqu'où les fils d'A- « dam s'étaient répandus. S'ils n'habitaient, par exemple, ni l'A- « mérique, ni la Nouvelle-Hollande, ni toute l'Asie, ni toute « l'Afrique, ni toute l'Europe, pourquoi ces vastes régions eus- « sent-elles été complétement submergées? Et si elles ne devaient « pas l'être, pourquoi les espèces qui composaient leurs faunes « eussent-elles été amenées et entassées dans l'arche par des

Le souvenir de ce grand événement s'est conservé chez la plupart des peuples. On le trouve en Chine, dans les Indes, dans la Chaldée et jusque dans l'Amérique, principalement au Mexique, ainsi que l'ont rapporté divers historiens qui avaient étudié ce pays avec le plus grand soin. Partout il est fait mention d'une inondation générale où les hommes ont péri. Voici, pour en donner un exemple, ce qu'on lit dans un des livres de l'antiquité la plus reculée, qui renferme des légendes, des histoires et des préceptes donnés aux Indiens par un de leurs sages. On y voit un déluge, un personnage vénérable représenté comme créateur d'une nouvelle humanité après le déluge, et un Dieu caché sous la forme d'un poisson, car dans les fables et les légendes de plusieurs peuples asiatiques, la divinité paraît souvent sous cette forme. « Manou se lavait les mains dans un petit vase, un « poisson vint à lui et lui dit ces mots : Prends soin « de moi, je te sauverai. — De quoi donc veux-tu me « sauver? — Un déluge emportera toutes les créa« tures ; je veux que tu y échappes. » Le petit poisson fut soigné selon son désir. Quand il fut devenu grand, il adressa ces paroles à Manou : « En telle « année le déluge arrivera ; tu dois donc construire « un vaisseau, et ensuite me rendre hommage. Quand « monteront les eaux du déluge, tu entreras dans le « vaisseau, je veux alors te sauver. » Manou accom-

« miracles innombrables et superflus (page 17)? » Si donc il était démontré par la science qu'il y a impossibilité à supposer l'universalité du déluge, nous n'en serions pas très-embarrassés ; mais cette démonstration n'est pas faite encore ; il y a peu d'apparence qu'elle soit jamais donnée, et nous aimons mieux nous en tenir à l'interprétation commune.

plit les ordres du poisson, et lui rendit hommage. Ensuite, le déluge étant monté à l'époque marquée, Manou entra dans son vaisseau. Le poisson se mit à nager vers lui; à sa corne, Manou attacha le câble du vaisseau, avec lequel le poisson dépassa la montagne du Nord (l'*Himavat* ou la chaîne des monts Himâlaya). Le poisson dit : « Certes je t'ai sauvé... Attache le « vaisseau à un arbre... à mesure que l'eau va dé- « croître, tu dois aussi descendre peu à peu. » Manou descendit alors insensiblement, et à la montagne du Nord est demeurée le nom de descente de Manou. Le déluge a entraîné toutes les créatures; Manou a survécu seul. Il vécut priant et se mortifiant, désirant une postérité; il offrit en sacrifices du beurre et du lait, et il eut une nombreuse postérité; toute bénédiction qu'il souhaita lui échut en partage [1].

On a trouvé au Mexique et dans plusieurs autres régions des croyances et des pratiques qui ont des rapports non moins frappants avec le récit de Moïse. C'est toujours un vieillard aimé du ciel qui se sauve dans un vaisseau où il avait eu soin de renfermer des animaux et des semences diverses, et qui s'arrête sur une montagne, quand les eaux commencent à décroître.

Les peuples occidentaux n'ont pas les mêmes traditions aussi constantes, à moins qu'on ne veuille reconnaître quelques vestiges des anciens récits dans ce que les Grecs, et les Romains d'après les Grecs, rapportaient d'un déluge. Cette absence de traditions ne nous surprend pas quand nous considérons que les parties occidentales n'ont été habitées que plus tard, et qu'elles

[1] *La Tradition indienne du Déluge dans sa forme la plus ancienne*, par M. Nève.

n'ont pas de livres anciens, comme en ont les Indiens et les Chinois.

On croirait, à la lecture de ces récits, que leurs auteurs les ont empruntés aux livres de Moïse, en y mêlant quelques fables, mais il est beaucoup plus vraisemblable que ces souvenirs de l'ère patriarcale s'étant transmis parallèlement chez tous les peuples, qui tous descendaient également de Noé, comme les Hébreux, ils ont été écrits dans leurs livres, ou marqués sur leurs monuments respectifs. La Genèse n'est pas la source où les Indiens, les Chinois, les Assyriens, les Mexicains, ont puisé leurs narrations ; mais elle sert à expliquer les légendes mythologiques de ces peuples touchant les premiers âges du monde, parce qu'elle contient l'histoire exacte et certaine de ces temps primitifs, dont les monuments païens nous offrent çà et là des débris incohérents, altérés et souillés [1].

Pour nous qui avons reçu ces traditions vénérables dégagées de toute conception humaine, dans leur pureté primitive, gardons-les précieusement : n'oublions jamais la grande leçon que Dieu a voulu donner au monde par le déluge universel, et vivons dans une crainte religieuse. Il a promis que le monde ne périrait plus par un nouveau déluge, mais il y a dans l'ordre de la Providence d'autres châtiments réservés au péché.

[1] Le *Correspondant*, tome XXXII, page 610.

LEÇON XIV

Sur la dispersion des hommes après le déluge et l'unité de la race humaine.

Conduite des enfants de Noé : Chanaan est maudit. — Confusion des langues à la tour de Babel. Les hommes se dispersent dans le monde entier. — Tous les hommes, quel que soit le pays qu'ils habitent, la couleur de leur peau, et la diversité de leur langue, proviennent de Noé, et, par Noé, d'Adam.

Le plus grand événement dont l'histoire sainte fasse mention depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham, est la confusion des langues et la dispersion des hommes dans les diverses régions du monde. Nous étudierons aujourd'hui ces deux faits, après avoir repassé dans la mémoire ce que la Genèse nous rapporte des enfants de Noé. Tout dans ces récits est plein d'intérêt, tout est fécond en instructions pour nous. La conduite des enfants de Noé nous est une leçon du respect que nous devons à nos parents; la confusion des langues doit nous tenir en garde contre les pensées téméraires et les projets ambitieux de l'orgueil; la dispersion des hommes provenant tous d'une même famille, nous avertit qu'ils sont tous nos frères, dans quelque partie du monde que nous les rencontrions, quelque langue qu'ils parlent, quels que soient les accidents de couleur qui les dis-

tinguent les uns des autres. Commençons par les enfants de Noé.

I. Noé vécut encore trois cents ans après le déluge; avant de mourir, il annonça dans un esprit prophétique ce qui devait arriver à ses trois fils, Sem, Cham et Japhet. Cham avait manqué de respect envers son père qu'il trouva endormi; Sem et Japhet tinrent une conduite toute différente. Noé, apprenant à son réveil ce que Cham avait fait, dit : *Que Chanaan soit maudit, qu'il soit à l'égard de ses frères l'esclave des esclaves. Béni soit Jéhovah, le Dieu de Sem, et que Chanaan soit son esclave; que Dieu étende la possession de Japhet, qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son esclave*[1] !

L'histoire montre l'accomplissement de cette prophétie. Cham s'étendit surtout en Égypte et dans les autres régions de l'Afrique, ainsi que sur une partie de la Syrie et de l'Arabie. C'est, de tous les peuples connus, celui qui a été le plus abandonné aux superstitions et à toutes les horreurs de l'idolâtrie; c'est aussi celui sur qui a pesé davantage la domination des autres peuples. L'Égypte, appelée par l'Écriture *la terre de Cham*, et, par les auteurs profanes, *Chemia*, eut d'abord une existence honorable parmi les grands peuples; mais elle perdit sa gloire par son asservissement à la plus grossière idolâtrie, et depuis elle a été constamment sous le joug des Assyriens, des Grecs, des Romains, des Musulmans, ce qui a rendu ce peuple très-malheureux. Les Chananéens, descendus de l'un des fils de Cham, furent en partie détruits par

[1] Genèse, [illegible], 27.

les Hébreux ; ce qui en restait demeura sous leur autorité, dès que ceux-ci furent sortis du désert. Tout le monde sait ce que sont devenues les populations d'une grande partie de l'Afrique, sur les côtes de la Guinée, de la Nigritie ; l'esclavage et l'abrutissement sont depuis des siècles comme leur état naturel. Cham a donc subi, dans sa postérité, l'effet des malédictions de Dieu.

Sem s'étendit dans l'Orient ; il donna naissance aux Hébreux et vraisemblablement à la plus grande partie des peuples de l'Asie, aux Chaldéens, aux Assyriens, aux Chinois. Dieu s'appelle fréquemment le Dieu de Sem, à cause de la bénédiction particulière qu'il lui réservait, en faisant descendre de lui le Messie par lequel tous les hommes étaient appelés au salut.

Japhet est le père des Européens ; de lui sortirent les Tartares, les Scythes, les Grecs, les Romains, etc. Dieu, en lui annonçant que ses tentes seraient dilatées, avait dit qu'il habiterait dans les possessions de Sem. En effet, on a vu les peuples d'Europe étendre leurs relations sur toutes les parties du monde, et exercer sur elles un ascendant qu'ont subi presque toutes les nations de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique et des îles Océaniques.

Mais, avant de considérer plus à fond la suite des desseins de Dieu sur la famille de Noé, voyons comment Dieu la dispersa sur la terre.

Sem, Cham et Japhet durent passer un certain temps aux pieds des monts d'Arménie, où l'arche s'était arrêtée après le déluge ; ils se répandirent ensuite dans les lieux où leurs pères avaient vécu, et, descendant les bords de l'Euphrate, ils se rencon-

trèrent dans la plaine de Sennaar. Se voyant alors dans la nécessité de se séparer, ils se dirent les uns aux autres : *Venez, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet aille jusqu'au ciel, et rendons notre nom célèbre avant que nous soyons divisés et dispersés sur la terre.* Dieu vit de la témérité et de l'orgueil dans le dessein de ces hommes, et il en empêcha l'exécution. « Jehovah descendit pour voir la tour et la ville « qu'ils bâtissaient, et il dit : Voilà qu'ils ne for- « ment qu'un seul peuple, ils n'ont tous qu'un « même langage ; voilà aussi ce qu'ils entrepren- « nent, et ils ne cesseront pas qu'ils n'aient ac- « compli leur dessein. Descendons pour confondre « leur langage, et que l'un n'entende plus la langue « de l'autre. C'est de cette manière que Dieu les dis- « persa sur toute la terre ; car, dès lors, ils cessèrent « de bâtir la ville qui, pour cette raison, a été ap- « pelée Babel, Dieu y ayant confondu le langage de « tous les hommes[1]. »

Quand on examine ce récit, que nous avons reproduit textuellement, tel que Moïse nous l'a laissé, on voit bien que ce ne fut point par un dissentiment de volontés qui serait survenu dans l'exécution du travail, que les hommes se séparèrent, mais par un acte spécial de la puissance divine, qui intervint encore dans cette circonstance, comme elle l'avait fait en tant d'autres, pour laisser dans les esprits des hommes une impression plus profonde de la Providence. L'expression de la Genèse est trop forte : elle marque d'une manière trop précise et l'unité du langage avant l'en-

[1] Genèse, XI.

treprise, et la confusion de langues qui la fit cesser, pour qu'il soit permis d'y trouver une simple allégorie. C'était donc un grand miracle : il fallait qu'au même instant les hommes perdissent le souvenir des termes dont ils s'étaient servis jusqu'alors, ou que, ces termes demeurant les mêmes, ces hommes ne pussent plus néanmoins s'entendre les uns les autres.

Les Grecs et les Romains ont probablement conservé quelque souvenir de la tour de Babel, quand, dans leur mythologie, ils ont parlé de géants qui avaient construit une tour pour escalader les cieux, et que les dieux foudroyèrent; mais ce souvenir s'était mieux conservé chez les peuples anciens, comme on le voit dans les citations d'Eusèbe. Il rapporte le témoignage de divers historiens qui, en parlant de la tour de Babylone, disent que cette tour fut bâtie par des géants échappés au déluge, et qu'elle fut renversée par les dieux qui les dispersèrent, en rendant leur langage discordant[1]. Les mêmes traditions se sont retrouvées en Amérique, où il est parlé d'une tour élevée par des hommes échappés au déluge, et que les dieux confondirent. Les Mexicains ont cru que les hommes nés après le déluge demeurèrent muets jusqu'à ce qu'une colombe leur rapportât des langues du ciel, mais langues toutes différentes, de sorte qu'ils ne purent pas s'entendre.

II. Des traditions que nous venons de rapporter, il résulte que tous les peuples, quelle que soit la diversité de leur langue, forment une seule famille, et que tous les hommes sont frères. Ceux qui vécurent avant

[1] *Préparation évangélique*, liv. IX, chap. II, 14, 17.

le déluge étaient originairement tous issus d'Adam et d'Ève, puisque, selon le récit de la Genèse, il n'y avait pas un seul homme sur la terre avant Adam. Quand le premier monde eut été détruit par le déluge, Dieu, qui avait sauvé Noé, voulut repeupler l'univers par les trois fils de ce patriarche, Sem, Cham et Japhet, et *c'est d'eux que descend toute la race des hommes qui s'est répandue sur la terre*[1]. Le peuple juif a toujours cru à cette unité de famille ; nous avons lieu de présumer que c'était aussi la persuasion des autres peuples. La plupart, en effet, ont admis un déluge universel, qui avait fait périr le genre humain, à l'exception d'une seule famille : ils ont donc pensé que tous les hommes provenaient de cette famille ; que si chacun d'eux se considère comme venant directement de l'homme sauvé par le déluge, il ne faut pas en être surpris, car le souvenir de cet homme avait été porté partout par ses enfants ; il était réellement le père et le chef de toutes les nations.

On a objecté contre ces traditions sur l'unité de la race humaine, la différence de couleur et d'organisation que l'on remarque entre les hommes, et l'impossibilité que les îles éloignées du continent aient pu être peuplées par les enfants de Noé, dans un temps où l'art de la navigation était encore inconnu. On faisait valoir ces difficultés et on espérait de triompher par elles du récit de la Bible, comme si c'eût été un bien pour nous d'ébranler nos croyances à la révélation ; aujourd'hui ces difficultés n'arrêtent personne.

On sait que l'Europe, l'Asie et l'Afrique tiennent au

[1] Genèse, IX, 19.

même continent : de l'Asie à l'Amérique, le passage est très-facile par le détroit de Behring, et il serait même très-possible que sur d'autres points plus ou moins rapprochés, des terrains actuellement séparés du continent aient formé autrefois une chaîne continue, unissant l'Asie à l'Amérique septentrionale. D'ailleurs, des bateaux de pêcheurs et d'autres vaisseaux, jetés par la tempête dans la haute mer et poussés sur les côtes d'Amérique, y ont pu apporter des familles qui auraient peuplé ces pays; de pareils exemples ne sont assurément pas rares.

Mais pourquoi faire des hypothèses et chercher comment les peuples d'Asie ou d'Europe auront pu pénétrer dans ces terres, quand les faits démontrent invinciblement que cela est arrivé ? Bien longtemps avant l'arrivée de nos navigateurs modernes, il y avait en Amérique de grands peuples qui ont laissé dans les restes de monuments qui subsistent encore, des preuves d'une civilisation très-avancée. Parmi ces peuples, comme au milieu de ceux qui étaient retombés à l'état sauvage, on a trouvé des traditions, des mœurs et une langue qui démontrent qu'ils sont venus originairement d'Asie, et quelques-uns même d'Europe. Il est même très-vraisemblable que le Christianisme y a été porté, qu'il y a eu des églises établies sans qu'on puisse dire ni à quelle époque, ni par quelles malheureuses circonstances la religion chrétienne aurait disparu de ces pays, comme ont disparu tant d'autres institutions dont on ne trouve plus que des souvenirs.

La diversité de couleur, la conformation du crâne, la forme des cheveux, ne présentent que des variétés purement accidentelles, et ne donnent pas lieu à une

objection plus sérieuse contre l'unité de la race humaine. La couleur varie selon les climats; elle est blanche dans les régions septentrionales; à mesure que l'on s'approche de l'équateur, elle devient brune, jaune, olivâtre; sous la zone torride, elle est généralement noire. D'après cette observation, il n'est pas douteux que l'ardeur des rayons solaires n'influe beaucoup sur la coloration de la peau: avec cette première cause, on peut en supposer d'autres, telles que la nourriture, les mœurs, et peut-être quelques maladies qui auraient amené un changement de couleur dans un certain nombre d'individus. Ces causes, subsistant pendant une longue série d'années, auront eu une action plus générale, et ainsi s'est formée, par la génération, une variété constante dans l'espèce humaine. Quand les nègres s'unissent à des familles de couleur blanche, les enfants qui naissent de ces unions ont un teint foncé qui tient des deux couleurs; il n'y aurait plus de trace de la couleur primitive si, pendant plusieurs générations, ces unions se formaient toujours avec des blancs. On a vu également des hommes de couleur blanche devenir noirs par suite d'une maladie, et on cite sur les côtes d'Afrique, ainsi que dans les Indes, des tribus venues originairement d'Europe ou d'Asie, et qui, sans prendre les traits du nègre, ont cependant changé de couleur, et sous ce rapport, lui sont devenues semblables[1].

Ce que nous disons de la couleur peut s'appliquer aux cheveux des nègres, cheveux crépus qui ne doivent nullement être assimilés à la laine, comme on l'a

[1] Les *Soirées de Montlhéry*, par M. Desdouits. Troisième soirée.

fait quelquefois. Nous devons l'appliquer également à la configuration de leur crâne qui est fort déprimé dans sa partie antérieure. Il est évident que ce ne sont là que des nuances accidentelles.

Ces observations, et une infinité d'autres que nous sommes forcés de négliger ici, ont porté les naturalistes les plus célèbres à n'attribuer la variété de couleur qu'à des circonstances particulières[1], et plusieurs d'entre eux présument que ces altérations de la race primitive disparaîtraient très-probablement, si, pendant un temps considérable, les causes qui les ont produites ne subsistaient plus.

L'étude de la botanique et de l'histoire naturelle a dû confirmer ces savants dans leurs conclusions. Il est certain, en effet que les mêmes espèces de plantes et d'animaux produisent des variétés très-dissemblables à mesure qu'on les change de climat ou qu'on les soumet à une culture différente. Ces dissemblances deviennent bien plus prononcées quand on croise les premières variétés que l'on a obtenues; on finit par ne pouvoir plus reconnaître le type primitif. Or l'homme subit l'influence du climat et des aliments

[1] Dans ces dernières années, une commission, formée par l'Académie des sciences pour faire un rapport sur les races nègres, observées par M. de Froberville, a constaté que les différences anatomiques qui spécifient les variétés nègres diminuent graduellement, de sorte que les dernières se relient à la race blanche ou caucasique. Elle a admis la conclusion du savant et judicieux observateur, qui, après avoir examiné la plupart des races nègres, déclare que, selon lui, « plus on étudie, sous le point de vue d'ensemble, les races *congo-guinéennes*, *cafro-béchuanes*, et *ostro-nègres*, plus l'unité d'origine de l'homme se dégage et se constitue scientifiquement. » *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. XXX, année 1850, p. 690.

comme les plantes et les animaux, parce qu'il tient par son corps au règne animal et au règne végétal; il n'est donc pas extraordinaire que dans l'espèce humaine, répandue sur tous les points du globe, on remarque des variétés, ni que les variétés, une fois produites, se transmettent par la génération sous l'influence des mêmes causes.

Nous pouvons bien penser que, si le dogme chrétien de la fraternité qui, dans tous les hommes sans distinction de pays ou de couleur, nous fait envisager des frères, que si ce dogme eût été mieux connu et plus médité, on n'aurait jamais vu les cruautés dont les Européens se sont rendus coupables envers les nègres. Ne considérant plus dans ces malheureux, qu'ils auraient cru volontiers ne pas appartenir à notre espèce, que des instruments de travail, ils les ont vendus, entassés, transportés d'un pays dans un autre, et traités enfin comme des bêtes de somme. Heureusement, des nations puissantes se sont concertées pour mettre un terme à ce honteux trafic, et améliorer la situation des esclaves qui sont dans leurs colonies; l'Église avait devancé ces efforts comme elle fit toujours, pour faire triompher la cause de l'humanité et de la charité. Les philosophes ont écrit des livres, ils ont prononcé aux tribunes des discours enthousiastes sur l'affranchissement des nègres. Des prêtres ont fait plus : ils ont abandonné leurs familles et leurs pays; ils ont sacrifié les douceurs de la vie pour aller auprès de ces malheureux adoucir leurs peines, les aider à les supporter, améliorer leur situation et les préparer à un avenir plus heureux. Un d'entre eux, le vénérable père Claver, de la Compagnie de Jésus, a poussé l'héroïsme

plus loin encore, et il a eu des imitateurs de sa vertu, il a fait vœu de servitude aux nègres, c'est-à-dire que par un vœu formel il s'est dévoué et consacré sans réserve au service et au bonheur de ces pauvres esclaves. Ceux qui connaissent la *Vie* de ce saint savent avec quelle perfection ce vœu fut accompli.

LEÇON XV

Ancienneté des peuples.

§ I. — AUCUN PEUPLE NE PEUT PRÉTENDRE A UNE ANTIQUITÉ PLUS RECULÉE QUE CELLE QUE MOÏSE ASSIGNE AU DÉLUGE

L'exposé historique que nous avons fait, d'après la *Genèse*, de la création du premier homme, du déluge et de la dispersion des enfants de Noé, nous amène à dire quelques mots sur l'ancienneté des peuples. Il y a là une question de chronologie qui nous intéresse, parce qu'on a prétendu trouver dans l'état de nos continents, dans les couches inférieures de la terre, enfin dans l'histoire des peuples, une objection contre le récit de nos saints livres; objection assurément peu sérieuse, mais qu'il ne convient pas de passer sous silence.

Nous devons d'abord distinguer trois époques : la première, depuis l'origine du monde jusqu'à la création d'Adam; la seconde, depuis Adam jusqu'au déluge, la troisième, depuis le déluge jusqu'à l'ère chrétienne.

I. La *Genèse* dit qu'au *commencement* Dieu créa le ciel et la terre; elle dépeint l'état de chaos dans lequel se trouvèrent confondus tous les éléments, et la production successive, pendant six jours, de la terre,

des plantes, des animaux, et enfin la création du premier homme. Mais elle ne dit pas le temps qui s'est écoulé entre le commencement et la création du premier homme, elle ne donne même aucun moyen de l'évaluer. Le chaos avait-il été produit par le bouleversement d'un monde ou d'un ordre de choses antérieur? Les six jours dont il est parlé, sont-ce des jours de vingt-quatre heures, sont-ce des périodes indéfinies?

On admet assez communément que Dieu après avoir créé les éléments, disposa toutes choses pendant six jours. « Moïse, dit Bossuet, nous a enseigné « que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent « si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises et créer « l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas « avec une nécessité ou par une impétuosité aveugle. « Le soleil jette d'un coup, sans se retenir, tout ce « qu'il a de rayons; mais Dieu qui agit avec une sou« veraine liberté, applique sa vertu où il lui plaît, et « autant qu'il lui plaît. En faisant le monde par sa « parole, il montre que rien ne le peine; en le faisant « à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est le maître « de sa matière, de son action, de toute son entre« prise[1]. »

C'est l'interprétation la plus ordinaire : il est néanmoins à observer qu'elle n'a jamais été considérée comme de foi, et que chaque fidèle conserve une pleine liberté d'entendre dans un autre sens le texte de la Bible. Si donc il était prouvé que l'état de nos continents, que l'extérieur de la terre, ses couches

[1] *Discours sur l'Histoire universelle*, part. II, chap. I.

diverses, ont demandé des milliers de siècles, nous n'en serions nullement déconcertés et nous n'éprouverions aucun embarras pour donner aux savants tout le temps qu'ils voudraient, avant l'apparition du premier homme dans ce monde. Que l'on donne aux six jours de la *Genèse* une explication littérale, ou une interprétation métaphorique, comme saint Augustin croyait qu'il est permis de faire, cela nous est indifférent, tant que nous ne considérons ces questions que d'après la Bible et d'après les enseignements de l'Église. Dieu ne s'est pas proposé, en nous donnant les saints livres, de satisfaire notre curiosité, de nous révéler le secret des révolutions intérieures que le globe terrestre a pu subir; il laisse à l'esprit humain les recherches de la science, et il nous apprend ce qu'il nous importe surtout de savoir pour lui rendre la gloire qui lui est due et pour atteindre à notre fin dernière.

II. Nous ne savons donc rien de certain sur la première époque, depuis la création du monde jusqu'à l'apparition du premier homme sur la terre. L'histoire commence pour nous à Adam. La Genèse nous a conservé les noms et la suite des pères de famille, des patriarches qui se sont succédé depuis Adam jusqu'au déluge, avec les faits les plus saillants de leur vie. L'histoire se continue par la suite des générations des enfants de Noé, jusqu'à Abraham, et nous donne, avec la dispersion de ces hommes, l'origine des peuples. Elle est beaucoup plus riche de détails depuis Abraham jusqu'à l'ère chrétienne, pour tout ce qui concerne la famille de ce patriarche et des nations qui ont eu plus de rapports avec elle.

Nous pouvons assurer que tous les peuples sont issus de l'un des trois fils de Noé, car les traditions affirment ce fait, contre lequel on n'a jamais fait d'objection décisive, comme nous l'avons vu plus haut; et nous concluons que leur histoire ne peut pas remonter plus haut que quelques milliers d'années avant l'ère chrétienne, à peu près trois mille ans.

Il n'est pas possible de donner une date plus précise, parce que les saints livres laissent quelque obscurité à cet égard; mais il n'est pas possible non plus de s'écarter notablement de cette date, de reculer arbitrairement et indéfiniment l'origine des nations dans un passé imaginaire; l'histoire ne le permet pas.

L'incertitude des dates provient des variantes qui se trouvent dans les trois textes de la Genèse, le *samaritain*, les *septante* et le *texte hébreu*[1], pour la supputation des années des patriarches qui ont vécu avant le déluge. D'après le texte hébreu, le déluge aurait eu lieu l'an 1656, d'après le texte samaritain, l'an 1307, et d'après la version des Septante, l'an 2242. Il y a aussi quelques différences, mais moins fortes pour les dates à partir du déluge, jusqu'à la vocation d'Abraham. De là résulte une différence de chronologie parmi les savants pour fixer l'époque de la venue de Notre-Seigneur; ce serait, selon les uns, vers l'an 4000 de la création du monde qu'il faudrait fixer la naissance de Jésus-Christ, tandis que, selon d'autres, ce serait entre l'an 5000 et l'an 5500; quelques critiques ont cru pouvoir assigner l'an 6000.

Nous n'avons pas à examiner quelle est la date la

[1] Voir ce que nous avons dit de ces trois textes dans la ...on VII.

plus exacte ; personne ne le sait ; mais il est facile de s'expliquer l'origine des variantes, et on aurait grand tort d'en déduire une conséquence contre l'autorité des saints livres. Les chiffres primitifs étaient sans doute parfaitement exacts ; mais des scribes négligents auront, d'âge en âge, altéré ces chiffres dans un grand nombre de manuscrits. Les copistes, même les plus soigneux, ont pu se méprendre en transcrivant de vieux manuscrits, où les nombres effacés par un long usage ne pouvaient pas être devinés à l'aide du contexte.

L'attention religieuse qui veillait à la garde des textes sacrés a donné à chaque partie de ces textes des soins proportionnés à son importance, et Dieu n'était pas tenu de faire des miracles pour conserver le chiffre exact des générations patriarcales à travers la multitude innombrable de transcriptions hébraïques, samaritaines, grecques, latines, etc. Voilà pourquoi tous les textes sont d'un parfait accord dans toutes leurs parties essentielles, en ce qui touche la substance des faits religieux, le dogme, la morale, le culte et la religion ; ils ne diffèrent que sur des dates et des détails qui n'ont que peu d'importance.

Nous avons donc, dans une mesure qui suffit pour le but divin des saintes Écritures, l'ordre chronologique des faits qu'elles racontent ; nous ne devons pas y rechercher une chronologie détaillée et précise, un système complet de dates nettement indiquées, méthodiquement enchaînées et parfaitement conservées [1].

[1] De Valroger, *l'Age de l'homme et du monde, d'après la Bible et l'Église*, Ire partie, chap. v. — L'Église laisse une pleine liberté à chacun d'adopter la chronologie du texte juif qui se trouve

III. Les hommes sages se tiennent dans ces limites ; il y a beaucoup de témérité, pour ne pas la qualifier en des termes plus sévères, dans la prétention de ces savants qui veulent assigner aux peuples une antiquité sans nul rapport avec les traditions chrétiennes. Ils nous parlent de la *critique* et de la *science ;* ce qu'ils avancent est donné par eux comme des faits acquis à la science, et ce ne sont que des conjectures, des systèmes fantaisistes.

§ 2. — LA GÉOLOGIE, L'ARCHÉOLOGIE ET LES LIVRES HISTORIQUES NE DONNENT PAS AUX PEUPLES UNE PLUS GRANDE ANTIQUITÉ.

On a consulté la géologie, l'archéologie, les livres historiques des peuples.

I. La géologie nous laisse dans l'ignorance sur les époques où ont pu se produire dans l'intérieur et sur la surface du globe, les événements qui en ont modifié l'état primitif. C'est ce dont conviennent les hommes compétents, qui se sont livrés à des études sérieuses. Les espèces animales, qui n'existent plus aujourd'hui et dont on a découvert des traces dans des couches fossiles, ont-elles été antérieures à l'homme ou contemporaines, et comment ont-elles péri ? Nous ne le savons pas. Nous avons dit plus haut que rien ne s'oppose, du côté de la Bible et des enseignements de la religion, à les supposer an-

dans la *Vulgate*, ou celle de la version des *Septante*, qui a été suivie dans le Martyrologe. Selon le Martyrologe, la naissance de Jésus-Christ aurait eu lieu l'an 5190.

térieures ; mais la science est réduite à de pures conjectures.

Les savants ne sont guère moins embarrassés pour expliquer la couche des matériaux incohérents qui existe presque partout au-dessous de la couche de terre végétale. Des produits de l'industrie et même des ossements humains peuvent se rencontrer avec des débris d'animaux, sans appartenir à la même époque, ni aux mêmes régions, portés çà et là dans les anfractuosités des rochers, dans des cavernes, par des agents extérieurs, tels que des courants d'eaux, par le mouvement des fleuves, des mers, de grandes inondations.

Même embarras pour les terrains qui ont pu s'être formés depuis la création du genre humain, pour les soulèvements et pour l'abaissement des montagnes. Les forces qui ont jadis soulevé des lits de mer et noyé des continents affaissés nous sont inconnues ; si elles agissent maintenant en certaines contrées, d'une façon insensible, pouvons-nous affirmer qu'elles n'ont pas agi et à d'autres temps d'une manière différente ? qui osera dire si la durée de ces mouvements fut mesurable par siècles ou par années ? On ne peut former là-dessus que des suppositions ; les preuves manquent.

Il résulte de ces incertitudes que tandis que certains savants avancent des assertions qui ne sont justifiées ni par les faits, ni même par des probabilités sérieuses, et veulent attribuer au monde et à l'homme une antiquité fabuleuse, d'autres plus réservés dans leurs calculs, parce qu'ils étaient plus positifs dans leurs recherches, ramènent les révolutions du globe à des

termes parfaitement conciliables avec la chronologie historique [1].

III. L'archéologie nous révèlera-t-elle sur l'ancienneté des peuples, des secrets que les sciences géologiques ne nous donnent pas ?

Ici encore des conjectures, des hypothèses, des affirmations, rien de prouvé. Des antiquaires enseignent que l'histoire humaine a dû traverser lentement trois phases, *l'âge de la pierre*, *l'âge du bronze* et *l'âge du fer*, et ils attribuent à ces diverses époques, une longueur incalculable.

Un écrivain fort judicieux que nous avons déjà cité fait des réflexions que le bon sens suggère tout d'abord, et dont chacun sentira la justesse. « L'usage du bois et de la pierre étant plus facile que celui des métaux, il était naturel que les hommes se fissent d'abord des instruments de bois et de pierre. Lors même que l'usage du cuivre, de l'étain, du bronze et du fer a été connu, la majeure partie des populations pauvres qui vivaient de chasse, de pêche, ou du

[1] Entre bien d'autres exemples de ces contradictions, on peut citer les avis divers sur la formation du Delta du Mississipi. Quelques géologues ont prétendu que ce Delta a dû commencer à se développer depuis plus de cent mille ans ; ils ont même dit cent cinquante-huit mille ans, et, selon eux, le genre humain aurait existé antérieurement à cette époque. D'autres géologues, après plusieurs travaux faits par ordre du gouvernement des États-Unis, ont conclu de l'observation géologique et minéralogique, et des études les plus minutieuses sur la quantité de matières limoneuses et sablonneuses tenues en suspension dans le fleuve, qu'il s'est écoulé seulement quatre mille et quelques centaines d'années depuis que ce fleuve s'avance dans le golfe du Mexique. — *Revue cath. de Louvain*, juillet 1867. — *Revue des questions historiques*, octobre 1874, p. 504 et suiv.

soin des troupeaux et des produits de l'agriculture, a dû continuer indéfiniment à se faire des couteaux et des haches en silex, des pointes de lances et de flèches en os et en corne.

« Toutefois les matières qui se trouvaient à la portée de l'homme, dans chaque lieu, ont été plus ou moins exploitées par lui, quand il a pu facilement s'en faire des armes ou des outils. Mais ces armes, ces outils ne portent pas leur date, comme des médailles ; rien dans tout cela ne saurait fournir les éléments d'une chronologie pour l'histoire primitive de l'espèce humaine.

« Les théories sur l'âge de la pierre, ses subdivisions et les autres âges réputés préhistoriques, n'ont donc aucune solidité. Un archéologue de Berlin, le docteur Pallmann, s'est moqué à bon droit des tableaux où l'on peint ces trois âges. « Ces fantaisies ne méritent « pas d'être réfutées... quand rien de mieux n'est pos- « sible, les directeurs de musées peuvent classer les « objets antiques d'après leur matière, pierre, bronze, « fer ; comme un bibliothécaire qui placerait ses li- « vres d'après leur format, in-folio, in-4°, in-8°, sans « égard à leur contenu. Mais on n'a rien gagné par « là pour la chronologie des peuples auxquels appar- « tiennent ces objets. »

« Le progrès artistique et industriel ne saurait, en effet, avoir un chronomètre constant, général et régulier. Un seul homme de génie et deux générations de travailleurs ont pu le faire avancer, dans certaines contrées, bien plus que des centaines de générations paresseuses et stupides n'ont su le faire ailleurs. Rien donc n'autorise à imaginer trois longues périodes de

progrès insensibles, accomplis par toutes les races avec la même lenteur[1]. »

III. L'histoire écrite ne favorise pas plus que l'archéologie et la géologie les calculs exagérés de ceux qui ne veulent pas tenir compte de nos traditions. On ne connaît rien de certain dans l'histoire des peuples, au delà de l'époque fixée par Moïse. Plusieurs peuples n'ont pas d'histoire proprement dite des temps anciens: les Chaldéens n'en ont pas, les Indiens non plus. Que ceux-ci, pour cacher leur origine dans les nues, se soient donné, je ne dis pas des milliers, mais des millions de siècles, et qu'ils fassent intervenir à certaines époques des déluges universels, pour se dispenser de raconter l'histoire des temps antérieurs, il faut le pardonner à la trempe de leur esprit si porté aux exagérations et aux rêves chimériques, et ne pas s'en préoccuper davantage. Les fables indiennes ne sont pas une objection contre le récit de nos livres historiques.

Les Chinois ont quelque chose de mieux : ils ont, sans doute, comme la plupart des peuples, leurs temps fabuleux; mais ils ont aussi une véritable histoire. Le livre le plus ancien où elle soit consignée a été écrit par Confucius; il nous représente, à une date qui se rapproche beaucoup de celle du déluge, un bon empereur nommé Yao, qui attire les hommes des forêts pour les faire habiter ensemble, et travaille avec eux à donner un écoulement aux eaux qui couvraient une partie des terres. Au delà de cette époque, la Chine ne connaît rien de positif.

Les Égyptiens avaient, comme les autres nations,

[1] De Valroger, *Revue des questions historiques*, octobre 1874, p. 483-490.



le désir assez naturel de se donner une haute antiquité; ils ne la poussaient cependant pas aussi loin que les Indiens : ils se contentaient, au temps d'Alexandre le Grand, de 33,000 ans, qu'ils divisaient en deux époques : l'une, réservée aux dieux et demi-dieux, qui auraient régné 30,000 ans sur leurs terres, et l'autre où aurait commencé le règne des hommes. Dans la première, on ne voit que de la mythologie ; dans la seconde, il est fait mention de plusieurs dynasties de rois, mais on ne marque pas si ces dynasties ont régné simultanément sur diverses provinces de l'Égypte, ou si elles ont été successives. De plus, on ne sait pas si les mêmes rois n'ont pas été désignés plusieurs fois sous des noms différents ; la plus grande incertitude se fait remarquer pour les premiers siècles, et l'histoire ne se suit pas. On ne peut donc faire aucun fond sur la chronologie de ce peuple, pour peu qu'on remonte vers son origine. Il peut très-bien se faire que la plupart des rois dont les noms sont portés dans les premières dynasties aient été comme ces rois dont parle Josué, ou comme ceux dont il est fait mention dans Homère, princes gouvernant des peuplades peu nombreuses, et qu'ainsi il y en ait eu plusieurs en même temps.

Ce que nous ne pouvons considérer sans surprise, c'est que les adversaires de la révélation aient tenté de se prévaloir de choses si incertaines pour infirmer le récit de Moïse. Ils vont, avec une rare assurance, soutenir que certains peuples n'ont pu parvenir à l'état de science et de législation que l'on a remarqué chez eux que pendant tant de siècles, comme s'ils avaient une mesure pour déterminer le temps néces-

saire à ces développements. Ensuite, ils citent avec confiance des auteurs qu'ils n'ont jamais vus, dont on ne possède que des fragments d'une douteuse authenticité. Ils ont même voulu nous donner, en preuve de leur système, des monuments, selon eux, bien plus anciens, sans comparaison, que ne l'est la Genèse, et ces monuments, soumis à l'examen, ont été attribués, par les savants, aux empereurs romains.

Une réflexion bien simple aurait dû arrêter ces critiques, principalement en ce qui concerne l'Égypte dont ils ont le plus parlé. Auraient-ils la prétention de mieux connaître l'histoire ancienne de ce pays que Moïse qui l'a habité pendant quatre-vingts ans, quinze siècles avant l'ère chrétienne? Les historiens les plus anciens de l'Égypte sont venus près de mille ans après lui, et il avait été élevé à la cour des rois; il avait vécu avec les hommes les plus éclairés de ce pays. Si l'histoire de ce peuple demandait une plus haute antiquité, pourquoi plaçait-il le déluge si près du temps où il vivait? Rien ne l'aurait empêché d'en reculer la date pour la mettre en harmonie avec les traditions d'un grand peuple, et de ne pas donner lieu à des réclamations de la part même des Hébreux qui avaient, comme lui, passé la plus grande partie de leur vie en Égypte. Il fallait sans doute, ou qu'à l'époque de Moïse l'Égypte ne se crût pas aussi ancienne qu'on a voulu le dire plus tard, ou que ses prétentions ne fussent pas fondées [1].

[1] Voir les *Discours* du card. Wiseman *sur les rapports de la science avec la religion*, discours IVe; les *Soirées de Montlhéry*, par M. Desdouits, soirées VI et VII.

LEÇON XVI

Sur l'idolâtrie.

En suivant le cours naturel des choses, on a lieu de présumer que le dépôt des traditions primitives se conserva plus facilement dans les familles qui demeurèrent en Asie, près des lieux qui avaient servi de berceau au monde naissant, et où Dieu avait fait éclater sa gloire, que dans les familles qui se dispersèrent au loin. Outre qu'en Asie le seul aspect des lieux rappelait les souvenirs du passé, cette vie calme favorisait bien plus l'enseignement des pères que la vie nomade des tribus qui allaient de régions en régions, jusqu'à ce qu'enfin l'agriculture les eût fixées. On a observé de tout temps que l'Asie était le pays le plus riche de traditions, et qu'en dehors de l'Asie nulle part ne se trouvaient plus de vestiges de l'antiquité que chez les peuples voisins. Les plus célèbres des philosophes parcoururent la Phénicie, la Perse, quelques-uns pénétrèrent jusque dans l'Inde pour converser avec les sages de ces contrées et recueillir dans ces entretiens des connaissances qu'ils n'espéraient pas trouver si facilement ailleurs.

Cependant, même en Asie, dans la suite des temps, l'oubli et la négligence d'une part; de l'autre, l'asservissement aux sens, les passions maudites de la chair,

la séduction de l'ange déchu, contribuèrent à altérer la foi, plus, sans nul doute, que le raisonnement, dont l'abus ne se fit sentir que plus tard. Le culte du vrai Dieu s'allia insensiblement à des pratiques superstitieuses qui amenèrent le polythéisme et l'idolâtrie.

Il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur ces altérations des doctrines primitives, pour mieux comprendre combien nous sommes redevables à la grâce de Dieu, qui nous a fait naître en des temps meilleurs, et pour voir, au milieu des égarements les plus monstrueux de l'esprit humain, le fond de la vérité qu'il a corrompue. Nous allons donc exposer d'une manière succincte l'origine et les progrès de l'idolâtrie, sans nous astreindre pourtant aux siècles qui précédèrent la vocation d'Abraham, afin de n'être pas obligé de revenir plus tard sur cette matière.

§ 1. — ORIGINE ET PROGRÈS DE L'IDOLATRIE.

Les hommes ne passèrent que par degrés de la vraie religion à l'idolâtrie; ils n'oublièrent pas de sitôt le Dieu de leurs pères. Une telle révolution dans les idées religieuses dut éprouver bien des difficultés de la part de plusieurs chefs de famille, dont l'autorité finit par être méconnue. Voici quelles furent les causes les plus immédiates de ce changement : l'oubli de la création, l'altération des croyances primitives, l'asservissement de l'âme sous l'empire des sens.

Nous avons vu, dans une autre leçon, que, quand les hommes, après avoir oublié le dogme de la création, voulurent se rendre compte de l'origine des

choses, ils furent naturellement amenés à croire que tous les êtres, du moins les âmes, étaient des émanations de la substance divine, émanations plus ou moins parfaites, selon qu'elles étaient plus ou moins immédiates et que ces âmes avaient conservé plus d'analogie ou de rapports avec l'être primitif. La conséquence dut être qu'il fallait adorer les génies, les âmes des grands hommes, l'âme universelle que l'on supposait animer le monde, car c'étaient des portions de la Divinité, ces âmes étaient divines par leur origine ; on déifiait par là l'univers entier, et, si l'adoration s'arrêtait à quelques êtres particuliers, c'était parce que la Divinité paraissait en eux avec plus d'éclat.

Mais la plupart des hommes ne s'occupaient guère de l'origine des choses et n'avaient pas cette idée d'émanations et de panthéisme : l'irréflexion, jointe à l'empire des sens, les rendit idolâtres.

Les anciens avaient honoré des esprits intermédiaires entre le monde et Dieu, intelligences supérieures dont la Providence se sert dans le gouvernement des choses d'ici-bas. Ces souvenirs se conservèrent, mais le culte que l'on rendait aux esprits devint une superstition criminelle, dès le moment où il cessa de remonter à Dieu, de qui les anges tiennent toute leur puissance. Les hommes s'habituèrent donc à les honorer sans nul rapport à Dieu : ils les invoquèrent comme des êtres supérieurs à la nature créée, et dispensateurs des biens temporels, ou bien ils tâchèrent de les apaiser, comme des puissances malfaisantes dont ils avaient tout à craindre. Ce fut l'origine du culte rendu aux bons et aux mauvais génies.

Le soleil, la lune, les autres corps célestes, dans lesquels se manifestent avec éclat la magnificence et la toute-puissance suprême, devinrent, avec les génies qui étaient présumés les animer, l'objet d'un nouveau culte, surtout dans les contrées asiatiques où les hommes jouissent davantage de l'aspect majestueux du ciel. Ce culte se matérialisa bientôt, du moins dans la pensée de la multitude, qui ne rapportait plus son adoration qu'à ces éléments grossiers, sans élever son idée plus haut. Parmi les astres, elle vénéra de préférence le soleil et la lune, qui furent les divinités principales de la Chaldée, de la Perse et de bien d'autres peuples. Job fait allusion à ces pratiques superstitieuses quand il se justifie du crime d'idolâtrie, en disant : « Si j'ai regardé le soleil dans son éclat et la « lune dans sa course, si mon cœur a ressenti une se« crète joie et que j'ai porté la main à ma bouche pour « la baiser, ce qui est un crime très-grave et un re« noncement du Dieu très-haut[1]... » Un autre livre inspiré, écrit par un prophète, à une époque où les Juifs étaient le plus en rapport avec les nations infidèles, nous expose ainsi l'aveuglement où les hommes étaient tombés sur ce point : « Ils sont vains, dit-il, « ces hommes qui n'ont pas la science de Dieu. A la « vue des beautés de ce monde, ils n'ont pas pu com« prendre celui qui est, et la considération de tant « de merveilles n'a pas élevé leur esprit à l'idée de « celui qui les a toutes produites ; ils ont pris pour « des dieux qui gouvernent l'univers, le feu, l'air, le « vent, les étoiles, le soleil, la lune. Si, touchés des

[1] Job, XXI, 26.

« beautés qu'ils admirent dans ces astres, ils les ont « pris pour des divinités,.. qu'ils sachent que le Sei- « gneur, qui a fait ces choses, est infiniment plus « beau [1]. »

Un autre objet de superstition fut l'homme lui-même, auquel on donna une place parmi les dieux, quand il s'était élevé au-dessus des conditions ordinaires de l'humanité par des vertus éclatantes ou par de grands services rendus à la société. La mémoire de ces hommes devait être chère à leurs enfants, et on ne se trompait pas en croyant qu'il y avait eu quelque chose de divin dans leur personne ; mais on oublia que ces qualités éminentes venaient originairement de celui qui est le principe de toute vertu et de toute grandeur. Bel, la grande divinité des Assyriens, était très-vraisemblablement l'un des premiers enfants de Sem, qui avait établi son empire sur les bords de l'Euphrate. On a cru remarquer de frappantes analogies entre les noms des dieux des nations anciennes et celui de leurs premiers fondateurs. Les Chinois, dont les formes religieuses remontent sans doute bien haut, joignent à l'adoration du ciel matériel, et à celui des génies présidant aux fleuves et à la terre, celui de leurs ancêtres. En Grèce, la plupart des dieux avaient été des hommes ; tels Jupiter, Saturne, Apollon, Cérès.

Nous serions portés à croire que, dans les commencements, le culte rendu à ces grands hommes tenait au même principe que celui que l'on rendait aux astres et aux génies : c'étaient toujours de fausses ap-

[1] Sagesse, XIII.

plications d'une doctrine très-vraie. On savait que Dieu avait autrefois parlé aux premiers hommes, et que souvent il leur envoyait des anges, ou des esprits supérieurs, qui paraissaient visiblement sur la terre pour converser avec eux, les instruire, les consoler et les protéger dans les périls. Il était donc assez naturel que l'on crût rencontrer ici-bas des génies sous une forme humaine. Un poëte fort ancien fait adresser ce reproche à un homme qui maltraitait Ulysse, déguisé en mendiant : « Vous avez grand tort d'outra- « ger ce pauvre qui vous demande l'aumône. Eh ! « malheureux, si c'était l'une des divinités qui rési- « dent dans l'Olympe?... car les dieux, qui se revêtent « comme il leur plaît de toute sorte de formes, pren- « nent souvent celle d'un étranger et parcourent les « villes et les contrées pour être témoins des crimes « et des vertus des hommes[1]. » Ce même poëte fait descendre Minerve sur la terre pour conduire le jeune Télémaque sous la figure de Mentor.

Si l'on croyait à ces apparitions passagères, on put s'imaginer aussi que des génies bienfaisants quittaient parfois le séjour céleste, non plus pour se manifester dans une circonstance particulière, mais pour demeurer dans ce monde, se soumettant aux maux, à toutes les nécessités de la vie, afin de rendre aux hommes de plus grands services, de les aider à cultiver les arts utiles, de leur donner des lois sages. On pouvait même présumer que ces dieux, après avoir animé un corps, revenaient ensuite sous un corps nouveau. Ces idées n'étaient certainement pas étrangères aux anciens :

[1] Homère, *Odyssée*, chant XVII.

elles ont pu être, en bien des lieux, l'occasion et même le fondement du culte rendu aux grands hommes.

Du culte des génies, et de celui des grands hommes, résulta l'adoration des idoles, ou l'idolâtrie proprement dite. Ces grands hommes que l'on avait déifiés n'étaient plus dans ce monde, et on voulait cependant se les rendre présents par des statues qui en rappelassent le souvenir. D'ailleurs, le monde était si incliné vers les sens, que, si les dieux qu'il s'était faits, n'eussent pas été sensibles, il n'aurait plus su à quoi devait se rapporter son culte : tant l'esprit humain avait perdu les idées pures de la divinité !... Il se fit donc des idoles, et il les adora. Écoutons encore ici l'auteur du livre de la *Sagesse* : « Ceux-là sont vraiment malheureux et « sans nulle espérance, qui ont donné le nom de Dieu « aux œuvres de la main de l'homme : à l'or, à l'ar« gent, à des figures d'animaux. Un ouvrier coupe un « arbre de la forêt : d'une partie il fait un meuble « destiné aux usages de la vie ; il taille l'autre partie « avec soin et il en fait l'image d'un homme ou de « quelque animal. Il pose cette statue dans une niche, « il la soutient avec des clous, de peur qu'elle ne « tombe ; ensuite il lui adresse des vœux, il implore « son secours, il la consulte sur les affaires les plus « graves de la famille. Il ne rougit pas de parler à un « bois sans âme, d'appeler à son secours celui qui ne « peut l'aider, et de demander la vie à un mort. C'est « ainsi qu'a été introduit dans le monde le culte des « idoles... Cette coutume criminelle, se trouvant en« suite autorisée par le temps, fut observée comme « une loi, et les idoles furent adorées par le comman-

« dement des princes. La multitude des hommes,
« trompée par ces vaines représentations, éprise de
« leur beauté, prit pour un dieu celui qui avait été
« considéré comme un homme, et telle fut l'illusion,
« que l'on donna au bois et à la pierre le nom incom-
« municable de Dieu [1]. »

Les auteurs païens nous donnent sur ce point les mêmes idées que les prophètes de la nation juive. Ils nous représentent partout les hommes prosternés aux pieds des idoles, et, dans le pays le plus poli comme le plus savant de l'Europe, on accusa d'athéisme ceux qui avaient osé dire que les dieux immortels n'étaient pas ces statues faites de la main des hommes. Il se peut que, dans l'idée de la multitude, ces statues, une fois consacrées comme divinités, le divinssent par le fait ; soit que le Dieu que l'on prétendait invoquer vînt fixer sa demeure dans cette statue et s'identifier en quelque sorte avec elle, soit de toute autre manière, dont les hommes abrutis ne cherchaient pas à se rendre compte, comme nous voyons encore aujourd'hui en Afrique des sauvages, livrés au plus grossier fétichisme, adorer des êtres inanimés, sans faire la moindre réflexion sur l'absurdité de leur culte [2].

[1] Sagesse, VIII et XIV ; Isaïe, XLIV.

[2] Le prophète Daniel nous a conservé un trait remarquable qui donne quelque idée de l'opinion que les idolâtres se formaient de leurs dieux : l'histoire profane nous en donne plusieurs autres tout à fait semblables.

Les Babyloniens adoraient une idole nommée Bel, à qui tous les jours on offrait douze mesures de farine, quarante brebis et six amphores de vin. Le roi demanda un jour à Daniel « pourquoi il n'adorait pas ce dieu, » et le prophète lui répondit « qu'il adorait le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, et non pas les

On ne peut dire quelle humiliation c'était pour l'homme de se prosterner ainsi devant son semblable et d'adorer l'œuvre de ses mains; il fut plus profondément humilié encore, car il en vint jusqu'à adorer des animaux. Tout le monde sait qu'en Égypte, pays réputé sage parmi tous les autres, le peuple rendait des honneurs divins aux crocodiles, aux bœufs, aux chiens, aux chats, à toute sorte d'animaux. Quelques écrivains modernes, dit Leland, n'ont pu s'imaginer que cette nation se soit rendue coupable d'une idolâtrie si stupide[1]. Il n'y a pourtant rien de mieux attesté. Les autres peuples raillaient l'Égypte de son culte. Diodore de Sicile dit qu'il faut avoir été témoin

idoles que la main de l'homme avait faites. — Quoi donc! reprit le roi, Bel n'est-il pas un dieu vivant? Ne voyez-vous pas combien il mange et il boit chaque jour? » Ces paroles firent sourire le prophète, qui assura que Bel n'avait jamais bu ni mangé, puisqu'il n'était que boue au dedans et airain au dehors. Surpris et ne sachant plus qu'en penser, le roi appelle les prêtres de l'idole; ceux-ci prétendent que Daniel les calomnie; ils veulent en venir à l'épreuve; ils consentent à mourir s'ils ont trompé, et ils demandent la mort de leur accusateur si leur innocence est reconnue. On place donc les offrandes en présence du roi, et les portes du temple sont fermées avec soin; mais Daniel avait eu la précaution de faire répandre de la cendre sur le pavé, à l'insu des prêtres. Le lendemain, de grand matin, le roi vient avec Daniel; on ouvre les portes, le prince jette les yeux sur la table, et, ne voyant plus les offrandes, il s'écrie à haute voix: « Vous êtes grand, ô Bel, et il n'y a point de tromperie en vous. » Mais Daniel l'arrête, lui fait remarquer sur le pavé des traces de pieds d'hommes, de femmes, de petits enfants: il ne fut pas difficile dès lors de savoir ce que devenaient chaque jour les offrandes: les prêtres de l'idole furent contraints de l'avouer et de montrer des portes cachées par lesquelles ils entraient avec leur famille pour manger ce qui avait été offert à l'idole. — Daniel, XIV. Les Babyloniens pensaient donc que leur divinité vivait dans cette statue.

[1] *Démonstration évangélique*, Ire part., chap. V, § 9.

de l'extravagance des Égyptiens pour y croire, rien n'égalant la folie du culte qu'ils rendaient aux animaux[1]. Philon, qui vivait au milieu d'eux, les accuse d'adorer des chiens, des loups, et il ajoute que les étrangers qui venaient en Égypte ne pouvaient s'empêcher d'en rire, et que les plus sensés, frappés d'étonnement, les regardaient en pitié. Plutarque assure également que ce peuple adorait des animaux, ce qui exposait la religion au mépris et donnait lieu aux idées les plus absurdes. Peut-être dans le principe ces animaux étaient-ils, dans l'idée des Égyptiens, de purs symboles ou des figures hiéroglyphiques représentant quelque attribut de la divinité; mais ces idées disparurent peu à peu pour ne laisser au peuple que l'objet brut de son culte, et les animaux recevaient dans ce pays autant et plus d'honneur que les dieux, réputés supérieurs, n'en recevaient des autres nations.

Nous ne finirions pas si nous voulions exposer le nombre et les différentes espèces de divinités qui furent adorées sur la terre : ce nombre est incalculable. Dans la plupart des pays, le système théologique

[1] Nous lisons dans cet auteur : « On regardera sans doute comme une chose difficile à croire ce qui concerne les animaux sacrés de l'Égypte. Un Romain qui avait tué un chat fut assommé par le peuple, sans que ce peuple pût être arrêté ni par les remontrances des officiers, ni par l'intérêt de l'État, ni même par les protestations que faisait le Romain de n'avoir tué l'animal que par mégarde. Je n'allègue pas ce fait sur le rapport d'autrui, j'en ai été témoin moi-même dans mon séjour en Égypte. On sera bien plus surpris d'apprendre que, dans une famine, les hommes en vinrent jusqu'à se manger les uns aux autres, sans que personne ait été accusé d'avoir touché aux animaux sacrés. » Liv. I, sect. XI, n° 31.



n'offre qu'un chaos où il est impossible de rien démêler : c'est un mélange d'histoire, de théologie, d'emblèmes, de symboles, d'idées astronomiques, qui n'a rien de pareil. Les êtres inanimés, les génies, les hommes, les animaux, les vices, les vertus ; tout ce que l'on pouvait concevoir de bon ou de nuisible, tout cela était personnifié, déifié, tout cela était Dieu.

Aujourd'hui que le Christianisme a jeté une lumière si pure sur la nature divine, nous concevons avec peine que les hommes aient pu se tromper si grossièrement, et nous ne sommes pas surpris que quelques écrivains se soient efforcés de donner au polythéisme une explication qui tempère un peu la crudité de ses doctrines. Malheureusement, leur interprétation ne peut se concilier avec les faits. Un brahme indien, qui voyageait en Europe dans les commencement de ce siècle, a donné une traduction abrégée du *Vedanta* ; dans la préface de cet ouvrage il dit : « J'ai observé que, dans leurs écrits et dans leurs « conversations, beaucoup d'Européens éprouvent le « désir de pallier et d'adoucir les formes de l'idolâtrie « hindoue, et qu'ils sont portés à croire que tous les « objets du culte sont considérés par leurs adorateurs « comme des représentations emblématiques de la « suprême divinité. Si c'était réellement le cas, je « pourrais être amené à examiner ce sujet. Mais la « vérité est que les Hindous de nos jours ne consi« dèrent pas la chose ainsi ; ils croient fermement à « l'existence réelle de dieux et déesses innombrables « qui possèdent dans leurs propres domaines une « puissance entière et indépendante, et c'est pour se « les rendre propices, et non pas le vrai Dieu, que

« des temples sont érigés et des cérémonies obser-
« vées. Il n'y a pas de doute cependant, et mon but
« est de le prouver, que chaque rit dérive de l'ado-
« ration allégorique de la divinité véritable ; mais au-
« jourd'hui tout cela est oublié, et, aux yeux d'un
« grand nombre, c'est même une hérésie de le men-
« tionner[1]. »

Il y a bien des siècles que saint Augustin faisait à peu près les mêmes observations, dans son savant ouvrage de la *Cité de Dieu*. Varron et d'autres philosophes ne voyaient, dans la mythologie des poëtes, qu'un tissu de fables, le plus souvent indignes des dieux ; ils consentaient tout au plus à voir dans les fables, dans les noms ou les attributs des dieux que les villes adoraient, des allégories des dieux véritables. Saint Augustin reprochait à ces philosophes, qui avaient des notions plus approchantes du vrai que n'en avait le peuple, de conspirer néanmoins ensemble pour retenir la multitude dans ses erreurs, et d'ériger en principe qu'il était bon de la tromper en matière de religion. Le prêtre Scévola ne voulait pas que l'on dît au peuple que Hercule, Esculape, Castor, Pollux, n'étaient pas des dieux ; que les vrais dieux n'ont ni sexe, ni corps, ni âge. Le docte Varron soutenait la même maxime ; lui et tous les autres philosophes dissertaient dans le secret de l'école sur la vanité des dieux populaires, mais ils ne les vénéraient pas moins extérieurement, comme s'ils eussent partagé les opinions du peuple ; ils savaient que ces opinions étaient fausses, qu'ils ne pouvaient accepter la mythologie,

[1] *Annales de philosophie*, t. IX, p. 424, Ram-Mohum-Roy : ce brahme est mort en 1835.

et cependant, en public, ils parlaient et ils agissaient comme le vulgaire[1].

On voit maintenant la raison de l'idolâtrie et ses excès. Sous quelque forme qu'elle se soit produite, elle a eu constamment pour principe une fausse idée de Dieu et l'oubli du dogme de la création. Jamais il ne fût venu dans l'idée de l'homme de rendre sérieusement à une créature des honneurs divins, s'il fût demeuré convaincu que Dieu seul est par lui-même, et que c'est de lui seul que tous les autres êtres ont reçu l'existence, la perfection et les biens qu'ils possèdent; mais, à mesure que ces idées s'effacèrent, ou du moins s'altérèrent essentiellement, on tomba dans cette alternative : ou il fallait confondre Dieu avec le monde, soit qu'on le regardât comme Dieu lui-même ou qu'on le considérât comme le corps dont Dieu s'était revêtu, et alors on rendait un culte aux astres, aux divers éléments, en un mot, à la nature; ou bien, on dut reconnaître des êtres distincts et tout à fait indépendants de Dieu, êtres supérieurs qui avaient par eux-mêmes la grandeur et la puissance de nous protéger, et ce fut une conclusion très-naturelle qu'il fallait les adorer.

Le polythéisme, ainsi conçu, se répandit successivement dans le monde entier. Sans doute, bien des

[1] *De Civitate Dei*, lib. IV, cap. XXVII et XXX; lib. VI, cap. II, V, VI; lib. VII, cap. XXXIII. Saint Augustin remarque en particulier, par rapport à Cicéron, que, quelque liberté qu'il se donne dans ses livres pour parler des dieux, il n'aurait pas osé dire, même à demi-mot, devant le public, ce qu'il soutenait hardiment dans ses entretiens philosophiques. Semblable en cela aux autres sages, il adorait devant le peuple des divinités auxquelles il ne croyait pas.

individus, et nous aimons à croire que le nombre en est plus considérable qu'on ne le pense communément, conservèrent la vraie notion de Dieu; mais que cette notion se soit également conservée dans des peuples entiers, en dehors du peuple hébreu, dont nous parlerons bientôt, c'est ce dont on ne citerait pas d'exemple [1]. Ceux des philosophes qui raisonnaient le moins mal supposaient que Dieu avait arrangé et embelli le monde, qu'il en était le moteur; mais ils n'allaient pas au delà. L'opinion publique qui formait la religion était bien au-dessous de ces sentiments, car elle multipliait sans mesure le nombre des dieux. Nous ne dissimulerons pas qu'au milieu de tant d'erreurs et de superstitions qui semblaient devoir tout emporter, il resta quelque idée d'un Dieu suprême, dont les saints docteurs se servirent avantageusement dans la suite pour montrer aux païens l'inconséquence de leur théologie. Mais, quoiqu'on distinguât communément ce dieu des autres dieux, et qu'on lui attribuât une espèce de prééminence, il était de même nature que les dieux inférieurs qui étaient tout aussi réellement dieux que lui, et se partageaient l'empire du monde. On les priait, on leur offrait des sacrifices, on les adorait sans nulle relation avec le Dieu suprême. Cette supériorité, au surplus, cette puissance, n'était souvent que de la poésie et s'alliait aux idées les plus bizarres. Homère, après avoir dépeint en termes magnifiques la grandeur de Jupiter, dit

[1] Bossuet, IIe *lettre à M. Brisacier* sur la religion des Perses. — *Avertissement aux protestants sur le reproche d'idolâtrie et sur les erreurs des païens.* — Fragment de théologie sur le culte dû à Dieu.

que Junon et Neptune avaient conspiré contre lui et que, si quelques dieux ou déesses n'étaient venus à son secours, ils l'auraient renversé de son trône. D'autres, par le Dieu suprême, entendaient le temps, l'éternité ; d'autres, le ciel matériel ; selon d'autres, c'était comme un père de famille qui, par son mariage avec quelque déesse, avait des enfants qui étaient des dieux[1].

Il est impossible de concilier avec cet ensemble de faits et avec les saintes Écritures ce que quelques écrivains catholiques ont dit de l'idolâtrie, qu'elle était moins une erreur qu'un crime ; que les païens n'avaient pas méconnu l'unité de Dieu, mais que, le connaissant, ils ne l'avaient pas adoré comme ils le devaient. Si l'on se bornait à dire qu'il était resté parmi les païens quelque idée d'un Dieu plus grand, plus puissant que les autres, nous ne contesterions pas ; mais il faut, pour demeurer dans la vérité de l'histoire, ajouter que les autres dieux n'en étaient pas moins considérés comme de vraies divinités, n'ayant pas une autre nature que celui que l'on vénérait comme leur étant supérieur en puissance. Quand saint Paul, dans son épître aux Romains, suppose que les païens ont connu le vrai Dieu, il ne parle pas des peuples, mais seulement des philosophes[2]. Les docteurs chrétiens des premiers siècles ont souvent insisté sur les croyances du peuple dans la pluralité des dieux, pour montrer l'absurdité du paganisme ; d'autres fois ils ont voulu prouver aux infidèles l'unité de Dieu par leur propre aveu et par les écrits de leurs philosophes.

[1] *Démonst. évangél.*, Ire part., chap. IV, §§ 6; chap. XVI, § 3, 4, 5.
[2] *Démonst. évang.*, chap. I, XVIII et suiv.

Il n'y avait pas de contradiction dans ces divers raisonnements; ils tendaient seulement à établir que, si les idolâtres se consultaient bien eux-mêmes, s'ils consultaient cet instinct providentiel qui, dans un moment de danger, les poussait à invoquer Dieu ; s'ils étaient conséquents dans leurs doctrines sur la supériorité d'une divinité dominant les autres, ils concluraient qu'il n'y a réellement qu'un seul Dieu. Ceci est certain : il y avait dans cet instinct et dans ces fables de quoi condamner le polythéisme ; mais les peuples ne raisonnaient pas, et ils continuaient à croire à l'existence d'une multitude de dieux. Ce fut l'un des plus grands obstacles à la conversion de l'univers.

§ 2. — CORRUPTION DU CULTE DANS L'IDOLATRIE : SACRIFICES HUMAINS.

Avec un système aussi faux sur la nature et l'unité de Dieu, que devait être le culte religieux ? L'auteur du livre de la *Sagesse* nous le dit en peu de mots dans le chapitre où il expose l'origine des idoles : « Il ne « suffisait pas aux hommes de s'être trompés dans la « connaissance de Dieu : mais, vivant sans inquiétude « dans cet égarement de leur esprit, ils ont immolé « leurs enfants à de faux dieux. Les mariages ont été « profanés ; on n'a vu de toute part que meurtres et « perfidies. Les joies publiques ont amené des fêtes « impies ; les hommes, pour se soustraire aux périls « qui les menaçaient, ont eu recours à des divinations « superstitieuses. On n'a plus craint de se parjurer, « quand on a vu que l'on jurait par un bois ou par

« une pierre [1]. » Cette corruption des mœurs était donc une suite inévitable de l'idolâtrie et de l'idée que les païens se formaient de leurs dieux. Ils ne faisaient aucune difficulté de leur supposer les passions humaines; leur histoire était pleine de parjures, de cruautés, et d'autres infamies. Ces excès étaient même le sujet des fêtes que l'on célébrait, et des hymnes que l'on chantait en leur honneur. Il n'y avait pas jusqu'aux statues élevées à la mémoire des fausses divinités, et aux peintures qui ornaient leurs temples, qui ne dussent contribuer à gâter les mœurs publiques par les images immodestes qu'elles mettaient sous les yeux. Nous nous garderons bien de raconter les cérémonies et mystères qui étaient une partie du culte. Ce détail soulèverait le cœur, tant la religion des faux dieux fut abominable !

Le culte n'était pas seulement impur, il était cruel : les hommes s'étaient fait un devoir de religion d'immoler d'autres hommes à leurs dieux. Des esclaves et des étrangers servirent d'abord de victimes dans ces sacrifices ; on immola dans la suite des hommes libres, des enfants et des femmes. Persuadés que les dieux étaient satisfaits par l'effusion du sang, ils crurent devoir leur offrir le sang le plus pur ; les pères immolèrent leurs propres enfants. Or cette pratique des sacrifices humains n'était point particulière à un peuple ; l'histoire nous dit qu'elle fut commune à la plupart des peuples anciens et modernes. Quand les Européens pénétrèrent dans le Mexique, le nombre des victimes s'y élevait, dit-on, à vingt mille par an ;

[1] Sagesse, XIV.

les indigènes prétendaient que ces sacrifices étaient le seul moyen de se rendre les dieux propices [1].

§ 3. — CE QU'IL FAUT PENSER, D'APRÈS L'HISTOIRE DE L'IDOLATRIE, DE LA PERFECTIBILITÉ INDÉFINIE DE L'HUMANITÉ.

D'après les faits que nous venons d'exposer, on conçoit difficilement que des philosophes modernes aient cru à l'infaillibilité du genre humain; et que d'autres aient soutenu que le monde marche toujours nécessairement dans la voie d'un progrès indéfini.

Les premiers se font manifestement illusion; car, alors même qu'on admettrait avec eux que le genre humain ne se soit pas trompé sur l'unité de Dieu, mais que tout son crime ait consisté à rendre à la créature un culte qui n'est dû qu'à Dieu seul, ne serait-il pas toujours vrai de dire que ce culte idolâtrique était criminel, et que le genre humain, bien loin de le considérer comme tel, l'a jugé saint et légitime, en en faisant la base et le fond de sa religion? Nous, quand nous péchons, nous allons contre nos principes; c'est de notre part un crime, ce n'est pas une erreur; mais les païens n'agissaient pas contre leurs principes en adorant les faux dieux; ils croyaient, au contraire, remplir un devoir. Il y avait donc une erreur grave, erreur universelle, car l'idolâtrie fut universelle. Raisonnons de même pour ce qui concerne en particulier les sacrifices humains. On partait sans doute d'un principe vrai sur l'excellence du

[1] Eusèbe, *Préparation évangélique*, lib. IV, chap. XVI et suivants. — *Mœurs et Institutions des peuples de l'Inde*, par M. Dubois, t. II, p. 442. — *Démonst. évang.*, Ire part., chap. VII, § 7.



sacrifice, et sur la réversibilité des mérites; mais dans l'application de ces principes il y avait manifestement une erreur, et encore ici une erreur universelle, puisque partout les hommes ont offert des sacrifices humains, dans la persuasion que c'était une pratique sainte, propre à attirer sur eux les bénédictions des dieux. Le monde s'est donc trompé dans le culte que l'on doit rendre à Dieu, et celui qui, plus éclairé que le peuple aurait condamné ces superstitions criminelles, aurait eu raison contre le genre humain.

Quant au progrès prétendu de l'humanité, c'est une erreur démentie par l'histoire. Les philosophes, dont nous rappelons ici la théorie, veulent que le genre humain, obéissant à une loi fatale, s'avance lentement, de progrès en progrès, dans la voie d'une perfection indéfinie. Il serait parvenu, de l'état le plus complet d'abrutissement, à l'état actuel, par le travail continu des générations; passant, sous le point de vue religieux, de l'état brut au fétichisme des sauvages qui adorent des êtres inanimés; du fétichisme au polythéisme, qui, élevant ainsi l'esprit humain, lui a fait connaître l'existence d'un monde plus parfait; et du polythéisme enfin, au monothéisme, ou au dogme de l'unité de Dieu.

Quand on lit ou que l'on entend de pareilles théories, on se demande sur quel fondement elles sont appuyées; mais on a beau chercher, on ne voit là que des rêves et une secrète haine contre la religion, que l'on veut combattre à tout prix, dût-on pour cela tomber dans l'absurde. Déjà, jetant un coup d'œil sur ces idées, nous avons eu occasion de dire tout ce qu'elles renferment d'injurieux envers la providence

de Dieu; ajoutons ici qu'elles sont démenties par l'histoire. Les lois, dans l'ordre moral tout comme dans l'ordre physique, se constatent par une suite d'observations ; par conséquent, nos philosophes progressistes devraient nous exposer les faits ou les observations par lesquels ils sont parvenus à connaître cette loi qui préside, selon eux, au développement du genre humain.

Ce n'est point sans doute par une étude comparée de l'homme individuel avec le genre humain qu'ils ont fait cette découverte. Le genre humain se composant d'individus, il doit y avoir quelque rapport entre les lois qui régissent l'ensemble et les lois qui régissent les éléments dont cet ensemble se compose ; mais qui soupçonna jamais que l'individu fût soumis à une loi nécessaire de progrès? Il y a pour lui une époque d'enfance et une d'adolescence, ou époque de développement progressif; mais il y a aussi un temps d'arrêt, un temps de déclin, un temps de vieillesse et de décrépitude. Les facultés intellectuelles ne se ressentent que trop de ces vicissitudes, et, au moral, nous sommes forcés d'avouer, avec un apologiste du Christianisme, que l'homme est fort irrégulier dans sa marche, et que, s'il est vraiment soumis à quelque loi, on serait tenté de croire que c'est une loi de dégénérescence plutôt qu'une loi de progrès qui pèse sur sa volonté et la fait incliner vers le mal, sans toutefois la déterminer fatalement[1].

Si l'on nous disait qu'il ne faut pas tant considérer l'individu que l'humanité tout entière, laquelle pour-

[1] Riambourg, *Rationalisme et tradition*, § 3.

suit sa marche dans les voies du progrès, malgré ces accidents individuels; notre réponse serait toute prête. Vous pouvez faire aux peuples l'application de ce que nous avons dit des individus : car les peuples et les individus subissent des changements analogues, et rien n'est mobile comme la scène du monde. De grands peuples se forment, ils paraissent avec éclat, puis ils s'affaissent sous leur propre poids; ils sont morcelés, ils perdent leur nationalité, leur nom s'efface du souvenir des hommes, ou il ne reste que pour mémoire dans les pages de l'histoire. Que sont devenues les monarchies fameuses des Assyriens, des Perses, des Mèdes? Où sont ces républiques si illustres de la Grèce? Et le peuple romain, qui parut un instant devoir dominer le monde entier, où est-il aujourd'hui?

L'humanité subit à son tour les mêmes conditions que les peuples, en ce sens que l'on remarque dans les époques diverses de l'histoire du monde des variations semblables, selon que les saines doctrines sont mieux connues et plus respectées, ou que les peuples les méconnaissent et se soustraient à leur salutaire influence.

C'est donc une chimère que cette fameuse loi du progrès indéfini. Voulez-vous une dernière observation contre ce système? la voici : elle a un rapport plus direct avec ce qui nous occupe en ce moment. Depuis le commencement du monde jusqu'au déluge, on ne trouve nul vestige, je ne dirai pas de fétichisme, mais simplement d'idolâtrie. Les patriarches ne connaissent d'autre Dieu que celui de leurs pères, le Créateur du ciel et de l'univers entier. Au temps

d'Abraham, on voit encore professer le dogme de l'unité de Dieu dans des pays qui, plus tard, furent abandannés à l'idolâtrie. Ainsi, pour n'en citer qu'un petit nombre d'exemples, Melchisédech, roi et pontife du pays de Chanaan, offrait ses sacrifices au seul vrai Dieu; Abimélech, roi de Gérare, avec qui Abraham eut des rapports, connaissait également le vrai Dieu, et il craignait de l'offenser[1]. Job et ses amis expriment dans leurs discours les idées les plus sublimes sur Dieu et ses perfections. Job nous donne bien à entendre que, de son temps, le culte des astres commençait à s'introduire dans l'Arabie; mais il proteste qu'il le repoussait comme un crime détestable[2]. En Égypte, les égards que Pharaon eut pour Abraham, la manière dont fut reçue la famille de Jacob, l'alliance que Joseph contracta en épousant la fille d'un prêtre, nous font présumer très-légitimement qu'à cette époque le vrai Dieu n'y était pas encore tout à fait inconnu.

Nous ne doutons pas que l'histoire profane, si elle remontait assez haut pour nous transmettre les premières origines des institutions et des usages des peuples[3], ne fût dans un accord parfait avec les saintes Écritures pour nous montrer partout la vérité précédant l'erreur, et le culte légitime établi avant les superstitions qui le dépravèrent. Saint Augustin cite un témoignage du docte Varron, qui assurait que, pendant

[1] Genèse, XIV, 16; XX, 6, 9.
[2] Job, XXXI, 26.
[3] Des écrivains d'une grande érudition ont cru que la mythologie de plusieurs peuples anciens était, en grande partie, une altération des faits racontés dans la Bible. Sauf exagérations, cette idée est fondée.

près de deux siècles, les anciens Romains n'avaient eu aucune image des dieux, et que ceux qui introduisirent ces simulacres nuisirent à la religion et ajoutèrent une erreur auparavant inconnue [1]. Arrêtons-nous là : c'en est bien assez pour établir que les hommes ont commencé par le monothéisme, et, dans les fables ridicules du paganisme, l'observateur attentif ne reconnaîtra que des fictions venues après coup, ou quelques articles de la tradition primitive dénaturés dans la suite.

Les peuplades qui sont encore livrées au fétichisme, sur les côtes de l'Afrique, portent dans leurs mœurs et dans leur langage une preuve évidente de dégénération, et, chose bien remarquable, elles ne se retirent de l'état d'abrutissement qu'autant que des étrangers leur viennent en aide. Il est sans exemple que les sauvages de l'Amérique et de l'Océanie soient sortis de cet état par leur propre énergie; et quand, après bien des efforts et des succès obtenus par les missionnaires pour la civilisation de ces peuples, on les a abandonnés avant qu'ils fussent parvenus à un certain degré de développement, ils sont retombés d'eux-mêmes. Nous verrons l'Église travailler sans relâche à la régénération des peuples; et l'histoire nous dira que bien des nations qui ont jeté un grand éclat par leurs lumières et leurs vertus, tant qu'elles demeurèrent fidèles à la Religion, ont perdu leur gloire et jusqu'à

[1] *De Civitate Dei*, lib. IV, cap. xxxi. Plutarque assure, dans la vie de Numa Pompilius, que ce roi défendit de faire aucune statue ni image pour représenter la Divinité, déclarant que c'était un crime de croire que Dieu eût la figure d'une bête, et même d'un homme.

leur existence politique quand elles ont eu le malheur de s'en éloigner : alors, au lieu de croire au *progrès* dont parlent nos philosophes, nous demeurerons convaincus que les individus, comme les peuples, n'entrent dans un vrai perfectionnement qu'autant qu'ils sont éclairés et vivifiés par le Christianisme.

LEÇON XVII

Moyens établis par la divine Providence pour le salut des hommes, au milieu de la corruption générale.

C'est un bien triste spectacle que celui que présente le monde, depuis les siècles où les traditions primitives commencèrent à s'altérer jusqu'à ceux que la Providence avait fixés pour l'œuvre de la régénération des hommes! Les vérités enseignées à Adam, et transmises par Noé à ses fils qui allaient repeupler l'univers, ces vérités qui devaient être le fondement de toute morale, de toute religion, sont successivement, sinon combattues, du moins enveloppées de nuages et altérées partout par l'alliage de l'erreur; elles ne disparaissent pas du monde, car le monde ne vivrait pas sans elles, mais elles deviennent méconnaissables au milieu des fables incohérentes et des vaines imaginations des peuples. Quel moyen restait-il donc aux hommes pour opérer leur salut? Ne semble-t-il pas qu'à leur égard la Providence ait été en défaut, puisqu'ils devaient tous tendre à leur fin par la connaissance du vrai Dieu, et que néanmoins il leur était devenu alors si difficile de discerner la vérité à travers tant d'erreurs?

Non, il n'est permis à personne d'accuser la divine Providence, et ce serait folie à nous de prétendre trou-

ver quelque contradiction dans ses voies. On a vu plus haut que, dans l'origine des choses, Dieu avait pourvu suffisamment au maintien des vérités religieuses, en établissant un ordre général en vertu duquel les pères instruisaient leurs enfants, et que la foi devait se conserver dans les familles par une tradition perpétuelle. Si cet ordre primitif de transmission fut gravement altéré et devint insuffisant, s'il devint même une voie de corruption quand, au lieu de transmettre la vérité, l'enseignement des pères ne transmettait plus que la superstition et l'erreur, ce fut la faute des hommes. Toutefois ceux qui naquirent pendant ces siècles malheureux d'égarement ne pouvaient en être responsables, puisque ce n'étaient pas eux qui avaient brisé la chaîne des traditions, et pour eux, cependant, il y avait une voie de salut; le salut ne fut jamais impossible à personne.

Les moyens par lesquels la divine Providence pourvut au salut des hommes sont : 1° les idées de Dieu et de la loi naturelle, qui furent conservées au milieu de la corruption générale; 2° les révélations successives qui furent faites aux hommes par l'intermédiaire des prophètes, et que le peuple hébreu répandit dans le monde; 3° les inspirations surnaturelles, les excitations intérieures par lesquelles le Saint-Esprit amenait à la Foi, à l'Espérance et à la Charité, les hommes de bonne volonté, c'est-à-dire ceux qui ne mettaient pas obstacle à l'action divine, ceux qui répondaient à la grâce.

§ 1. — LES HOMMES ONT TOUJOURS CONSERVÉ, MÊME DANS L'IDOLATRIE, QUELQUE IDÉE DE DIEU ET DE LA LOI NATURELLE.

Quoique, dans un dessein impénétrable de sa justice, Dieu eût permis que les hommes se trompassent sur sa nature et ses perfections, il ne souffrit pas que l'idée même de la divinité disparût de l'esprit de l'homme, ni que son erreur fût insurmontable. Avec un peu de réflexion sur lui-même, et surtout avec un cœur pur, l'homme pouvait être ramené à la connaissance des vérités essentielles. Tertullien prouvait ceci aux idolâtres de son temps, dans un livre intitulé : *Du Témoignage de l'Ame*, dont nous citerons ici quelques passages remarquables : « Tiens-toi là, ô âme !... non « pas toi formée dans les écoles ; c'est toi, âme simple « et grossière, c'est toi que j'interpelle. Nous déplai- « sons au monde quand nous prêchons un Dieu « unique : rends témoignage s'il en est aiusi. Nous « t'entendons dire dans la maison et au dehors, en « toute liberté : *Ce que Dieu donnera*, — *ce que Dieu* « *voudra*. Par cette parole, tu fais entendre qu'il en « est Un en qui tu reconnais la toute-puissance, vers « lequel tu portes tes regards... Tu t'écries du fond « de ta conscience, sans que personne t'en blâme : « *Dieu voit tout* : — *Dieu vous le rendra*. D'où te vient « ce sentiment, à toi qui n'es pas chrétienne, à toi le « plus souvent couronnée encore des bandelettes de « Cérès, ornée du manteau de Saturne ? Dans ton in- « térieur tu en appelles à un autre juge, dans tes tem- « ples tu souffres un autre Dieu [1] ! »

[1] Tertullien, *De Testimonio animæ*.

Cette idée de Dieu demeurait donc dans les âmes comme une étincelle précieuse que le souffle du démon n'avait pas pu éteindre; entretenue par les inspirations secrètes de la conscience et par la vue, par l'observation du monde extérieur, dont le spectacle a été toujours si propre à élever les hommes à la pensée de Dieu. C'est la réflexion que faisait saint Jean Chrysostome, en rappelant aux fidèles ces paroles d'un prophète : *Les cieux racontent la gloire de Dieu.* « Que diront les Gentils au jour du jugement? Di- « ront-ils à Dieu : Nous vous avons ignoré? Mais « quoi! n'avez-vous pas vu le ciel, qui vous parlait « par le seul spectacle de ses magnificences? N'avez- « vous pas vu l'harmonie des êtres, et leur concert « qui résonne plus distinctement que la trompette? « Et la loi immuable qui sépare les jours et les nuits, « et l'ordre constant des saisons, et les flots et les « tempêtes de la mer, n'annoncent-ils pas le Créa- « teur[1]? »

Ces réflexions ne sont point particulières à Tertullien et à saint Jean Chrysostome; nous les voyons reproduites dans les écrits d'un grand nombre de docteurs très-célèbres, qui s'en servaient pour justifier les voies de la Providence. La plupart d'entre eux ont eu à résoudre le problème que posaient les ennemis du Christianisme : quel soin Dieu a-t-il pris du salut des hommes dans les siècles qui précédèrent la venue du Messie? Saint Cyrille d'Alexandrie s'applique à repousser les attaques de Julien l'Apostat, qui prétendait que le Dieu des chrétiens avait abandonné tous

[1] IIIe Homélie de saint Jean Chrysostome sur le Ier chap. de l'épître aux Romains.

les autres peuples, à l'exception de la seule nation juive : « Non, dit-il, le Seigneur n'est pas seulement « le Dieu des Juifs, mais il est le Dieu des Gentils, « comme il l'a montré par les lois qu'il a mises et « profondément imprimées dans le cœur de tous les « hommes : c'est de lui que viennent ces idées du « bien, ces inclinations naturelles à la vertu. L'homme « les trouve spontanément en lui-même, et c'est un « don qu'il a reçu de son Créateur. La divine provi- « dence ne veille donc pas seulement sur ceux qui « sont issus du sang d'Israël, mais sur tous ceux qui « sont répandus dans le monde entier[1]. » Célment d'Alexandrie, développant cette idée dans son livre des *Stromates*, considère la philosophie, cultivée parmi les nations, comme un moyen que Dieu leur donnait pour faciliter le salut des hommes.

La philosophie dont parle Clément d'Alexandrie n'est pas celle des stoïciens, ni celle de Platon, ni celle d'Aristote; ce sont les maximes de sagesse vérités que Dieu entretenait dans le monde; voilà cette philosophie qui vient de Dieu, source et principe unique de tout ce qui est bon; et qui fut, quoique d'une manière sans doute beaucoup plus imparfaite, qui fut pour les hommes ce que la loi de Moïse fut plus particulièrement pour les Hébreux, un acheminement à Jésus-Christ, un moyen éloigné de salut[2].

C'est dans le même sens que l'illustre saint Jérôme explique les paroles de l'apôtre saint Jean : *Le Verbe est la lumière qui éclaire tout homme venant dans le monde.* « Il résulte manifestement de là, dit-il, que l'idée de

[1] *Contra Julianum*, lib. III.
[2] Clém. Alex., *Stromat*, liv. I.

« Dieu est naturellement dans tous, que personne ne « vient au monde sans être sous l'action bienfaisante « du Verbe, et sans avoir en soi la semence, le germe « de la sagesse, de la justice et des autres vertus; « voilà pourquoi plusieurs, sans avoir la foi, sans « connaître l'Évangile, font des actions sages; comme « quand ils respectent leurs parents, qu'ils tendent au « pauvre une main secourable, qu'ils ne violent pas « le droit d'autrui [1]. »

Ces vérités et ces semences de vertus naturelles suffisent-elles au salut? Non; mais elles étaient d'un grand secours pour conduire les hommes à Dieu. « Quel est celui, demandait Origène, qui a écrit la loi « dans le cœur des hommes, sinon Dieu qui l'a im- « primée de son doigt? C'est cette loi naturelle qu'il « a donnée au genre humain, qu'il a mise dans le cœur « de tous, et qui nous aide à embrasser la vérité. Nous « recevons par elles des semences qui, bien cultivées, « amèneront en nous des fruits de vie en Jésus-Christ « Notre-Seigneur [2]. »

Les docteurs dont nous venons de citer les paroles considéraient l'idée de Dieu qui, malgré les altérations qu'elle avait subies, demeurait néanmoins dans les âmes, comme une étincelle précieuse dont Dieu se servait pour rallumer en elles le flambeau de la foi. Ils considéraient comme un autre bienfait inappréciable du Créateur ce reste de droiture et d'inclination vers le bien, qui nous est demeuré malgré la perte de la justice originelle et qui, dans les desseins de la même providence, peut devenir, et devient effectivement pour

[1] Saint Jérôme, *Comment. de l'épître aux Galates*, chap. I.
[2] Origène, homélie X sur le livre des Nombres.

plusieurs un moyen éloigné de salut. Saint François de Sales résume et explique ainsi, dans son traité de *l'Amour de Dieu*, la doctrine que nous venons d'exposer : « Ah ! Théotime, que Dieu nous a été bon !... « Selon les entrailles de sa miséricorde, il ne voulut « pas du tout ruiner, ni nous ôter le signe de sa grâce « perdue, afin que, le regardant et sentant en nous cette « alliance et propension à l'aimer, nous tâchassions de « le faire. Car, encore que par la seule inclination na- « turelle nous ne puissions venir au bonheur d'aimer « Dieu comme il faut, si est-ce que si nous l'employions « fidèlement, la douceur de la piété divine nous don- « nerait quelque secours par le moyen duquel nous « pourrions passer plus avant. Que si nous secondions « ce premier secours, la bonté paternelle de Dieu nous « en fournirait un autre plus grand, et nous conduirait « de bien en mieux, avec toute suavité, jusqu'au sou- « verain amour auquel notre inclination naturelle nous « pousse, puisque c'est chose certaine que celui qui « est fidèle en peu de choses et qui fait ce qui est en « son pouvoir, la bénignité divine ne refuse jamais « son assistance pour l'avancer de plus en plus [1]. »

§ 2. — DIEU A SUSCITÉ, DANS LES TEMPS ANCIENS, DES HOMMES D'UNE GRANDE VERTU POUR CONSERVER LES TRADITIONS RELIGIEUSES.

Indépendamment de ces notions sur Dieu et sur la loi naturelle, qui se sont conservées dans le monde comme un moyen éloigné de salut, plusieurs saints docteurs ont cru que la divine providence avait de

[1] *Traité de l'amour de Dieu*, liv. I, chap. XVIII.

temps en temps suscité de vrais prophètes au milieu des peuples, pour procurer à tous les moyens de parvenir au salut. « S'il y a eu des prophètes chez le peu-
« ple juif, dit saint Augustin, il y en a eu aussi chez
« les autres peuples, et ils ont prédit des choses qui
« regardent Jésus-Christ... On croit avec raison qu'il
« y a eu chez les autres nations des hommes à qui les
« mystères de Jésus-Christ ont été révélés et qui ont
« été poussés à le prédire[1]. » Il le prouve par l'exemple de Job, qui n'appartenait pas à la famille d'Abraham ; et il pense que Dieu a voulu nous faire entendre par là que bien d'autres saints personnages ont été suscités pour le salut des peuples, quoique nous ne les ayons pas connus.

Saint Grégoire le Grand se sert du même exemple de Job pour montrer que, si Dieu avait voulu que dans les Écritures on fît mention des Justes qui ont vécu parmi les Gentils, c'était pour nous apprendre que le Sauveur devait venir racheter tous les hommes. « Il convenait que celui qui devait souffrir pour les deux peuples fût annoncé par les prophètes de l'un et de l'autre[2]. » Saint Justin, martyr, à la fin de l'exhortation qu'il adressait aux Grecs, leur cite les témoignages des sibylles les plus anciennes, qui, selon lui, avaient été éclairées sur les futurs mystères de Jésus-Christ, et dont il conseille la lecture. Clément d'Alexandrie parle dans le même sens [3]. Il dit que,

[1] *De Civit. Dei*, lib. XVIII, cap. XLVII. *Non incongruè creditur fuisse et in aliis gentibus homines, quibus hoc mysterium revelatum est, et qui hoc etiam prædicere impulsi sunt.*

[2] Préface sur le livre de Job.

[3] Clém. Alex., *Stromat.*, lib. VI. Voir ce qui a été dit page 163 sur les sibylles. Saint Justin, Clément d'Alexandrie, Lactance, ont

comme Dieu avait éclairé les prophètes pour parler aux Juifs en son nom, de même il avait séparé par sa grâce des hommes élevés au milieu des nations, auxquels il avait manifesté ses vérités.

Il nous est impossible de donner des preuves incontestables du fait de ces révélations; nous ne connaissons avec certitude que celles qui se trouvent dans les livres de l'Ancien Testament; mais ce que disent à cet égard les saints Docteurs nous paraît infiniment vraisemblable, si on considère la bonté de Dieu qui, dans tous les siècles, a voulu procurer aux hommes des moyens de le connaître et de le servir.

Cependant il ne suffisait pas, pour offrir un remède aux maux qui désolaient le monde, que Dieu se manifestât extraordinairement à un petit nombre de personnes; leur autorité n'eût pas été assez grande pour éclairer les peuples sur la Religion, et protester hautement contre l'idolâtrie; il plut donc à Dieu de donner un autre moyen de salut, dans le choix qu'il fit de la famille d'Abraham, pour conserver par elle le dépôt des traditions primitives, les répandre dans le monde et préparer les voies au Messie. Cette famille fut comme une arche de salut; et saint Augustin observe que, comme Noé et ses enfants avaient été destinés à conserver le monde contre les eaux du déluge, Abraham avec sa postérité a reçu la mission plus glorieuse de maintenir, au milieu du déluge d'erreurs qui inon-

pu se méprendre sur l'authenticité des livres sibyllins et sur le caractère d'inspiration qu'ils attribuaient à ces livres; mais la manière dont ils en parlent ne montre pas moins la persuasion où on était alors que Dieu avait éclairé les hommes, à diverses époques, par des voies extraordinaires.

daient l'univers, la foi des premiers patriarches, qui, seule, pouvait être pour les générations futures un principe de salut [1].

§ 3. — VOCATION D'ABRAHAM

Abraham vint au monde à peu près mille ans après le déluge, si l'on s'en rapporte à la chronologie des *Septante*. La Genèse, fort succincte dans l'histoire qu'elle nous a laissée des siècles qui suivirent immédiatement la dispersion des enfants de Noé, nous dit peu de choses sur la famille d'Abraham; mais elle nous a transmis, avec des détails du plus haut intérêt, la vie de ce patriarche que Dieu avait choisi pour en faire le chef d'un grand peuple, le père des vrais fidèles. Voici les premières révélations qu'il reçut du Ciel. Dieu lui dit : « Sortez de votre pays et de la « maison de votre père, et venez dans la terre que je « vous montrerai; je vous établirai le chef d'une « grande nation. Je glorifierai votre nom, je vous bé- « nirai, et *dans vous seront bénies toutes les générations* « *de la terre* [2]. » Abraham, alors âgé de soixante-quinze ans, obéit à Dieu; il quitta la Chaldée, et il vint dans le pays des Chananéens. Depuis ce moment, il fut honoré de fréquentes apparitions qui confirmèrent sa foi et lui donnèrent une nouvelle assurance que le Messie naîtrait un jour de sa postérité. Pénétré

[1] *De Civitate Dei*, lib. XVI, cap. XII. *In diluvio multarum superstitionum per universum mundum sola manserat domus Tharæ, in quâ condita est plantatio civitatis Dei..*

[2] Genèse, XII, 3.

d'une sainte joie, le cœur tourné vers le Ciel dans l'attente des promesses divines, cet homme vénérable vécut comme un étranger, ne possédant pas de terres, riche cependant en troupeaux et puissant au milieu de ses serviteurs. Il était parvenu à un âge fort avancé sans avoir d'enfant qui pût hériter des promesses divines; mais Dieu, qui veillait à l'accomplissement de ses desseins, lui fit annoncer la naissance d'un fils, quand il ne pouvait plus espérer naturellement de devenir père. Un jour qu'Abraham se tenait à l'entrée de sa tente, dans la vallée de Membré, il vit trois jeunes gens qui venaient au-devant de lui; il se prosterna aussitôt et, s'adressant à l'un d'eux, il dit : Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant Dieu, ne passez pas au delà. Il s'empressa de leur offrir de l'eau pour laver leurs pieds, et leur servit un repas sous un arbre. Après le repas, l'un de ces personnages, qu'Abraham reconnut être l'ange de Dieu, lui annonça que l'année suivante, à la même époque, il aurait un fils. La promesse se vérifia par la naissance d'Isaac.

Dieu soumit ensuite la foi et l'espérance d'Abraham à une bien dure épreuve, car il lui ordonna d'immoler ce fils unique, objet de son amour et héritier des promesses. Auteur de la vie, exerçant une domination souveraine sur toutes les créatures, il pouvait sans doute donner cet ordre, et c'était pour Abraham un devoir de se conformer à sa volonté. Le saint patriarche se disposait à obéir, persuadé que le Seigneur ferait renaître Isaac de ses cendres plutôt que de manquer à ses promesses. Déjà le bois était prêt, la victime posée sur l'autel; Abraham levait le glaive, quand une voix céleste l'arrêta; il entendit : *Abraham*,

Abraham, n'étends pas la main sur l'enfant, et ne lui fais aucun mal; car maintenant j'ai reconnu que tu crains Dieu, puisque tu n'as pas épargné ton fils unique a cause de moi. La parole de l'Éternel se fit entendre encore une fois, et Dieu renouvela en ces termes les antiques promesses : *J'ai juré par moi-même, puisque tu as obéi, que tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai, et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui sortira de toi*[1].

Abraham et Isaac habitèrent successivement l'Égypte et la Palestine, mais plus ordinairement ce dernier pays, que Dieu devait donner un jour à leur postérité. Ils commencèrent, dans leurs diverses transmigrations, à remplir les fins de la Providence, en répandant tout autour d'eux la lumière de la vérité. La considération dont ils ont joui l'un et l'autre, et qui perpétua leur mémoire dans les siècles les plus reculés, les rapports qu'ils eurent avec les princes des pays qu'ils habitaient, durent faire respecter leur foi et contribuer beaucoup à conserver les restes précieux des traditions que ces peuples avaient retenues. Isaac eut deux enfants, Ésaü et Jacob : Jacob fut préféré à Ésaü, et il obtint, par une secrète disposition de la Providence, la bénédiction de son père, qui lui conférait toutes les prérogatives attachées au titre d'aîné. A ce titre, il hérita des promesses faites à Abraham et à Isaac. Comme eux il vécut dans la Chaldée, dans le pays de Chanaan et en Égypte, sans avoir nulle part

[1] Genèse, XXII, 18.

de demeure fixe, parce que le temps n'était pas venu où, selon les prédictions, la terre de Chanaan devait lui être donnée. Il eut douze fils appelés communément patriarches, parce qu'ils devinrent les chefs des douze tribus dont se composa le peuple de Dieu : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, Dan, Gad, Azer, Nephthali, Joseph et Benjamin.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter ici en détail la vie de ces trois patriarches, si connus dans l'histoire sainte. D'eux sont sortis des peuples nombreux ; surtout le peuple juif, ainsi appelé du nom de Juda, l'un des douze enfants de Jacob. Il n'était pas l'aîné de la famille ; mais Jacob sur le point de mourir, au moment solennel où il annonçait à chacun de ses fils ses destinées futures, distingua Juda de tous les autres par ces paroles mémorables : *Juda, tes frères te loueront! ta main sera sur la tête de tes ennemis! les enfants de ton père t'adoreront! le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et qui est l'attente des nations*[1].

Ces paroles prophétiques répandent un nouveau jour sur ce qui concerne le Messie à venir. Elles nous donnent à entendre qu'il naîtra de la tribu de Juda, avant la dispersion entière, et la confusion des tribus. Quoi qu'il puisse arriver aux autres tribus, celle de Juda subsistera en corps de nation ; elle aura ses magistrats, elle se maintiendra dans son organisation, elle conservera son pouvoir politique jusqu'à ce que vienne le Messie ; et, s'il arrive un jour qu'on la voie

[1] Genèse, XLIX, 10.

déchue sans retour du rang de peuple, que ses enfants soient dispersés et confondus sur la surface du monde, on pourra conclure que le Messie est venu. Elle aura cessé d'exister comme tribu, parce qu'elle aura rempli sa mission en donnant le Messie.

Jacob mourut en Égypte, où ses enfants demeurèrent plus de deux cents ans, jusqu'à ce qu'ils fussent assez multipliés pour former un corps de nation propre à habiter le pays de Chanaan, que Dieu avait promis à leurs aïeux. Dans les commencements, ils furent libres et heureux sur cette terre étrangère, jouissant en paix d'une riche province où Pharaon les avait établis. Ils devaient cette faveur à Joseph, l'un des enfants de Jacob, qui, par une suite d'événements tout extraordinaires, avait été vendu par ses frères à des marchands ismaélites, revendu par ceux-ci à un grand d'Égypte, mis aux fers sur une imputation calomnieuse, et enfin délivré de prison pour être préposé au gouvernement général de l'Égypte. Cependant la paix nécessaire à la première formation de ce peuple ne dura pas toujours; il s'éleva un roi qui ne connaissait pas les services rendus autrefois par Joseph, et que des préventions politiques rendirent ennemi des Juifs. Il essaya d'abord d'écraser le peuple sous des travaux excessifs; il voulut ensuite que l'on mît à mort tous les enfants mâles au moment de leur naissance. Mais Dieu confondit ce prince barbare, dont la conduite ne contribua qu'à manifester d'une manière plus éclatante la toute-puissance divine, et à concilier un respect plus profond à la législation et au culte que la famille d'Abraham allait recevoir, comme nous le verrons dans la leçon suivante. Nous

verrons aussi, en poursuivant nos études sur la providence divine, que ce peuple choisi de Dieu a servi au salut d'un grand nombre, en conservant au milieu des peuples les vraies traditions religieuses.

LEÇON XVIII

Miracles qui ont préparé les Hébreux à recevoir la révélation mosaïque.

CE QU'IL FAUT PENSER DES MIRACLES

Alors que s'exécutait, avec la plus grande rigueur, l'ordre barbare de faire mourir tous les enfants des Hébreux, Dieu prépara, dans l'un de ces enfants, le sauveur futur de son peuple. Un homme de la tribu de Lévi avait une fille appelée Marie et un fils nommé Aaron, quand fut publié l'édit du roi; depuis, il lui vint un second fils, dont la naissance, accompagnée sans doute de circonstances extraordinaires, releva les espérances du père et de la mère. Après l'avoir gardé pendant trois mois, se voyant dans l'impossibilité de le soustraire plus longtemps aux recherches des satellites du roi, ils résolurent de le confier à la divine providence, en l'exposant sur les eaux du Nil. La mère prit donc une corbeille de joncs, qu'elle enduisit de bitume, y plaça l'enfant et l'exposa sur la rive du fleuve au milieu des roseaux; Marie, la sœur aînée, veillait à quelque distance pour voir ce qui arriverait. Peu de moments après, la fille de Pharaon vit la corbeille flottant au milieu des roseaux, et, quand on la lui eut apportée, elle fut si touchée du sort de l'en-

fant qui s'y trouvait, qu'elle voulut le sauver. Elle donna à ce petit enfant le nom de Moïse, qui signifie *Sauvé des eaux;* quand il fut grand, elle l'adopta pour son fils, et lui fit donner à la cour une instruction qui répondît à ses desseins; rien ne dut lui être étranger dans la science, dans l'étude des beaux-arts, dans la politique des Égyptiens.

Moïse pouvait mener une vie heureuse à la cour du roi: mais, touché d'un tendre amour pour son peuple, dont l'affliction était pour son cœur un sujet continuel d'amertume, il préféra partager les souffrances de ses frères; il sortit de la cour, et quelque temps après il quitta la terre d'Égypte et se retira dans le pays de Madian. Il avait alors quarante ans. Il passa quarante autres années dans cette solilude, attendant les moments marqués dans les secrets de Dieu pour la réalisation des promesses faites à Abraham. L'histoire va nous apprendre par quels prodiges Dieu se manifesta à lui et délivra son peuple; nous déduirons de ces faits la vraie notion du miracle; et il ne nous sera pas difficile de voir dans une dernière réflexion comment on peut s'assurer de la réalité d'un miracle.

§ 1. — DIEU APPARAIT A MOISE ET LUI DONNE LA MISSION DE DÉLIVRER LE PEUPLE HÉBREU. FAITS MERVEILLEUX QUI PROUVENT LA RÉALITÉ DE CETTE APPARITION.

Moïse se trouvait un jour au fond d'un désert, quand il fut témoin d'un phénomène qui fixa son attention: c'était un buisson qui lui paraissait tout enflammé, et qui pourtant ne se consumait pas. A mesure qu'il s'avançait pour le voir de plus près, une voix se fait

entendre et lui dit : *Moïse, n'approche pas d'ici; ôte ta chaussure, car le lieu où tu es est une terre sainte... Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte ; je suis descendu pour le délivrer de ses oppresseurs et pour l'emmener dans une terre spacieuse et fertile, au pays des Chananéens. Viens, et je t'enverrai à Pharaon, afin que tu délivres mon peuple, les enfants d'Israël*[1]. Effrayé d'une pareille mission, Moïse demandait à Dieu qu'il la confiât à quelqu'un de plus capable ; mais Dieu lui ordonna d'obéir, consentant seulement à lui associer Aaron, son frère, qui devait porter la parole devant le prince des Égyptiens. En même temps, il lui manifesta son nom adorable : JE SUIS CELUI QUI SUIS, dit le Seigneur, *Va, et dis à tes frères :* CELUI QUI EST *m'a envoyé vers vous.*

A la révélation de son nom, Dieu ajouta des prodiges pour convaincre Moïse et le peuple entier de la réalité de la mission qu'il lui donnait.

Qui n'a pas entendu parler des plaies d'Égypte ?... Le Seigneur avait déclaré à Moïse qu'il l'établissait le Dieu de Pharaon; il fut effectivement revêtu d'un pouvoir si extraordinaire, qu'on eût dit que toutes les lois de la nature étaient soumises à son commandement. A sa parole, l'eau des fleuves et des étangs est changée en sang ; la poussière, frappée d'un coup de verge, soulève une infinité d'insectes qui s'attache aux hommes et aux bêtes ; des nuées de mouches se répandent partout et obscurcissent l'air ; la peste consume les animaux qui se trouvent dans les champs ; les hom-

[1] Livre de l'Exode, chap. III, 12 et suiv.

mes sont couverts d'ulcères; la grêle ravage la campagne, fait mourir une quantité considérable d'animaux et brise même les arbres ; ce que la grêle avait épargné est dévoré par les sauterelles. Ensuite il se répandit sur l'Égypte de si épaisses ténèbres, que personne n'osait se mouvoir du lieu où il était; et cependant les Juifs fixés sur la terre de Gessen, dans le centre du pays, jouissaient de la lumière du ciel. Enfin, rien n'ayant pu fléchir l'opiniâtreté de Pharaon, Dieu le frappa d'un coup plus terrible en faisant mourir, dans une même nuit, tous les premiers-nés des hommes et des animaux. Ce fut le lendemain un deuil universel; car il ne se trouvait pas une famille qui n'eût un mort à pleurer, excepté cependant les familles des Hébreux, qui, sur l'ordre qu'ils en avaient reçu, avaient mis du sang de l'agneau pascal sur leurs portes.

Le doigt de Dieu était manifestement là, et ses ennemis furent contraints de l'avouer. Il suffisait que Moïse l'ordonnât, pour que ces fléaux vinssent aussitôt désoler le pays, et ils cessaient à l'instant même où Moïse levait les mains vers le ciel et adressait une prière à Dieu pour les faire cesser. Impossible donc d'attribuer ces phénomènes à un concours de causes naturelles. Frappé de terreur, le prince consent enfin à ce que le peuple hébreu sorte de l'Égypte; mais à peine Moïse eut-il fait mettre en marche son peuple et les étrangers qui voulaient suivre sa fortune, que Pharaon se mit à les poursuivre, et il allait les atteindre sur les bords de la mer, sans qu'il fût humainement possible de les sauver, tout ce peuple se trouvant resserré entre l'armée égyptienne et la mer

Rouge. Le peuple, saisi d'effroi, se plaint à Moïse ; il lui reproche de l'avoir retiré de l'Égypte pour le faire mourir dans le désert. Mais Dieu, qui voulait donner une preuve nouvelle et plus éclatante de sa puissance, dit à Moïse : « Élève ta verge, étends ton « bras sur la mer et divise-la, afin que les enfants « d'Israël marchent à sec dans son lit. Pour moi, je « vais endurcir le cœur des Égyptiens, afin qu'ils en- « trent dans la mer après vous, et que je fasse écla- « ter ma gloire sur toute l'armée de Pharaon ; c'est « alors que les Égyptiens reconnaîtront que je suis « JEHOVAH [1]. » Moïse étend donc la main sur les eaux : aussitôt elles se divisent, en peu d'heures le vent a desséché le fond de la mer, et les Hébreux la traversent avec tout leur bagage, ayant à droite et à gauche les flots suspendus comme d'épaisses murailles ; ils atteignent sans difficulté la rive opposée. L'armée de Pharaon les suit ; mais, au moment où elle avançait, Moïse étend de nouveau la main, et les eaux reprennent leur état naturel, enveloppant et submergeant tous les ennemis de Dieu. « C'est ainsi, est-il dit dans « l'*Exode*, que les eaux, retombant, couvrirent les « chariots, les cavaliers, et toute l'armée de Pharaon, « qui étaient entrés dans la mer en poursuivant les « enfants d'Israël, tandis que ceux-ci avaient marché « à pied sec au milieu de la mer, ayant à droite et à « gauche un mur formé par les eaux. Alors Moïse et « les Israélites chantèrent un cantique pour rendre « gloire à Dieu de cette délivrance [2]. »

Ce cantique, expression de la reconnaissance du

[1] Exode, XVI.
[2] Exode, XIV, XV.

peuple, et chanté par ceux mêmes qui venaient d'être les témoins du prodige, en rappelle toutes les circonstances particulières, et il est impossible à un esprit raisonnable de ne pas voir dans cet événement l'un des miracles les plus extraordinaires que Dieu ait jamais opérés en faveur de son peuple [1].

Quelques incrédules ont dit que Moïse avait côtoyé les rives de la mer, et s'était dirigé de l'Égypte vers les terres de Chanaan; cela eût été fort simple. Mais alors on met dans le récit de Moïse un inconcevable mensonge, et il faut supposer qu'il parlait à un peuple imbécile, à qui il raconte ce passage comme un événement prodigieux. D'autres ont pensé qu'il s'était servi du reflux de la mer, qui laisse toujours un es-

[1] Les travaux exécutés pour le percement de l'isthme de Suez ont donné à M. de Lesseps, à M. Lecointre, ingénieur, et à d'autres personnes compétentes, l'occasion d'étudier le lieu du passage de la mer Rouge par le peuple hébreu. Ils ont été unanimes à reconnaître que ce passage a dû s'effectuer dans les lacs amers qui, au temps de Moïse, faisaient partie de la mer Rouge, sous le nom de golfe Héroopolite. Ils en ont été séparés depuis lors par des accidents qui ne sont pas connus, tels qu'ont pu être soit un grand tremblement de terre, soit des atterrissements successifs produits par le dépôt des marées. La plaine de Phihahiroth, où les Hébreux vinrent camper, correspond à la partie moyenne de ces lacs, lesquels n'ont à cet endroit qu'une largeur d'une douzaine de kilomètres. Quelque lente que puisse être la marche d'une multitude amenant avec elle un nombreux bétail, elle pouvait très-bien s'effectuer en une nuit, temps marqué par Moïse comme ayant été celui du passage. La profondeur des lacs, en cet endroit, est en moyenne d'une cinquantaine de pieds. Les eaux, en s'entrouvrant, formèrent comme deux murailles, bordant le chemin suivi par les Hébreux. Dieu solidifia, en la desséchant, la vase qui remplit le fond du lac; elle reprit sa liquidité quand vinrent les Égyptiens; les roues des chars et les chevaux furent précipités dans ces abîmes, et les eaux submergèrent l'armée de Pharaon. — Voir *les Hébreux dans le désert*, par le docteur Constantin James, in-18, an. 1872.

pace libre, et ceux-là n'ont pas fait attention que jamais, sur le littoral, le reflux ne laisse un espace suffisant pour faire passer une multitude d'hommes et d'animaux; des caravanes de marchands pourraient tout au plus y passer. Les Égyptiens, qui ne devaient pas plus ignorer que Moïse le reflux de la mer, eussent été bien étourdis pour se jeter dans les flots, et les Hébreux qui, dans cette hypothèse, auraient passé entre les côtes et la mer, sur le sable abandonné par les eaux, auraient cru passer au milieu même des eaux, ils auraient chanté un cantique pour remercier Dieu d'un miracle qu'il n'aurait pas fait... Voilà où mène l'esprit de système; voilà comment raisonnent ceux qui ne veulent pas admettre de miracles.

Cependant des événements de cette nature, plus ou moins éclatants, se sont souvent reproduits depuis lors, nous verrons bientôt les prodiges opérés dans le désert, le passage du Jourdain, tout aussi miraculeux que celui de la mer Rouge, et la chute des murailles de Jéricho. Plus tard, nous aurons à nous occuper des miracles de Notre-Seigneur et des Apôtres; puis donc que l'histoire de la Genèse nous a fait connaître les premiers prodiges que Dieu avait opérés pour manifester au monde ses volontés, et spécialement le déluge, la confusion des langues à Babel, les plaies d'Égypte, il importe de s'arrêter ici pour considérer comment les miracles entrent dans l'économie de la divine providence, l'idée que l'on doit se former de ces phénomènes, la certitude que l'on peut avoir des faits miraculeux.



§ 2. — CONCLUSION DE CE QUI PRÉCÈDE : LE MIRACLE, SA POSSIBILITÉ, LES SIGNES AUXQUELS ON LE DISCERNE.

Qui doute que Dieu n'ait, dans sa sagesse et dans sa toute-puissance, des moyens certains de manifester aux hommes ses volontés ? Il peut les révéler immédiatement aux individus, en produisant en eux une telle impression de vérité, qu'il leur soit impossible de douter raisonnablement que Dieu ne leur ait parlé; il peut aussi, et c'est la voie la plus ordinaire, la plus accommodée à l'ordre général, se révéler immédiatement à un petit nombre, qu'il charge d'agir et de parler en son nom aux autres hommes. Dans ce cas, il inspire des prophètes qui parlent en son nom. Leur caractère, leur modestie, une abnégation complète de tout intérêt temporel, sont des garanties assurées de leur sagesse et de leur bonne foi. S'il le faut, Dieu les rend comme dépositaires de sa toute-puissance ; ils opèrent des miracles qui nous forcent d'avouer que le ciel les a réellement suscités pour parler à la terre.

I. Le miracle n'est autre chose qu'un fait produit contrairement à l'ordre de la nature : il suppose un acte de la puissance divine qui intervient directement pour opérer des effets indépendants des causes secondes qui régissent le cours ordinaire de la nature.

Personne n'ignore que le monde est régi par des lois constantes, c'est-à-dire que les mêmes effets sont invariablement produits quand les circonstances sont semblables. Ces lois ne sont pas distinctes de la volonté souveraine de Dieu, qui dispose et maintient

toutes choses selon l'ordre qu'il lui a plu d'adopter dans le gouvernement de ce monde. Ainsi, que les corps soient attirés les uns vers les autres, et que cependant ils se tiennent à distance, obéissant à deux forces contraires, l'attraction et la répulsion; que la terre décrive tel cercle dans son mouvement diurne; que quelques grains de blé confiés à la terre produisent de nouvelles tiges par le développement des germes;... tout cela est fondé, non sur l'essence des choses, mais uniquement sur la volonté de Dieu qui aurait pu, sans nulle difficulté, établir toutes choses d'une manière différente; voilà pourquoi les savants rendent compte des effets et les constatent, sans pouvoir donner la raison ultérieure de ce qu'ils appellent les lois de la nature, parce que cette raison est dans la seule volonté positive de Dieu et nullement dans l'essence des choses.

Le miracle est donc un phénomène produit d'une manière contraire à cet ordre constant, selon lequel le monde est gouverné. En voici deux ou trois exemples : à la parole d'un homme se disant l'envoyé de Dieu, un mort sort du tombeau, il est rendu à la vie; un aveugle recouvre l'usage de la vue; un homme gravement malade est guéri subitement. Ces faits, s'ils ont lieu, sont des miracles, car leur production est contraire aux lois les plus constantes de la nature.

Il y a d'autres miracles qui ne doivent pas moins fixer notre attention, ce sont ceux qui dérogent aux lois qui régissent, non les corps, mais les esprits. Ainsi, qu'un homme parle avec une pleine intelligence des langues qu'il n'a jamais apprises, qu'il pré-

dise avec assurance des événements futurs qui dépendent du concours de causes libres, et qui arrivent tels qu'ils ont été annoncés, avec toutes leurs circonstances, vous serez en droit de dire qu'il y a là un miracle. L'homme peut bien faire des conjectures sur l'avenir; il peut prévoir, avec plus ou moins de probabilité, ce que des causes actuellement existantes produiront plus tard; mais il lui est impossible de prévoir des événements qui dépendent du concours de causes libres, longtemps avant que ces causes existent. Il ne voit pas ces événements en eux-mêmes, puisqu'ils ne doivent se produire que dans un avenir lointain; il ne les voit pas dans leurs causes, puisque les volontés humaines qui les produiront existent pas encore non plus, d'après notre supposition. Dieu seul peut les voir, lui pour qui il n'y a ni passé ni avenir; lui seul, par conséquent, peut les manifester à l'homme, et, si quelqu'un les annonce et que toutes choses répondent parfaitement à la prédiction, on devra dire que c'est un miracle, parce que l'on trouvera dans cette prédiction une dérogation aux lois de la nature humaine. Ce miracle s'appelle une *prophétie*, terme consacré pour désigner l'annonce d'un événement futur. Nous en avons vu des exemples frappants dans la prédiction que Noé fit aux hommes d'un déluge qui devait, dans cent ans, submerger l'univers; et dans l'annonce que Moïse fit des plaies qui devaient affliger l'Égypte. La suite de l'histoire nous montrera un grand nombre de prophéties, relatives aux destinées de la famille d'Abraham et au Messie.

Nous pouvons indiquer une troisième classe de

miracles : ce sont ceux qui se rapportent à l'ordre moral. S'il y a des lois qui régissent les corps et maintiennent l'ordre matériel que nous admirons dans l'univers ; s'il y a des lois qui régissent les intelligences dans l'acquisition des connaissances ; il en existe également pour les volontés humaines, et, quand on verra les hommes élevés à des vertus qui sont au-dessus des faiblesses de leur nature, quand on verra des multitudes d'hommes changer subitement de dispositions sans que nulle cause humaine puisse expliquer cette révolution, tandis, au contraire, que les intérêts, les affections, les habitudes, auraient dû s'y opposer, nous reconnaîtrons encore là un miracle, parce que, dans ces faits, se retrouve une dérogation aux lois qui régissent notre nature.

II. Ce simple exposé, tout en fixant la notion du *miracle*, nous en montre la possibilité, et on ne s'explique pas comment elle pourrait être révoquée en doute par un esprit raisonnable. « Cette question, « sérieusement traitée, serait impie si elle n'était pas « absurde, disait un des plus fameux incrédules du « dernier siècle ; ce serait faire trop d'honneur à celui « qui la résoudrait négativement, de le punir ; il fau« drait l'enfermer[1]. »

Puisque Dieu connaît l'avenir et ce qu'il doit faire

[1] J.-J. Rousseau. Tout en admettant la possibilité des miracles, Rousseau ne croyait pas à la révélation, et il assurait que, quand tous les habitants d'une grande ville lui diraient qu'ils ont vu un miracle, il n'accepterait pas leur témoignage, parce qu'ils auraient pu mal voir. Il n'aurait pas voulu, pour tout au monde, en être lui-même témoin, parce que, disait-il encore, *au lieu de me rendre crédule, j'aurais grand'peur que ce miracle ne me rendît fou*. Avec une pareille logique, il serait bien impossible que l'on persuadât jamais un homme de la vérité de la religion.

dans la suite des temps, pourquoi ne pourrait-il pas le faire connaître aux hommes? Puisque dans le monde matériel il n'y a que des effets, et qu'à la rigueur Dieu est la seule cause, et de l'existence de l'univers, et de l'ordre qu'on y observe, pourquoi ne pourrait-il pas, dans un cas particulier, déroger à cet ordre? pourquoi ne pourrait-il pas manifester sa puissance en s'écartant, pour des fins de lui connues, de cet ordre, comme il l'a manifestée en le conservant? Cette puissance de Dieu serait-elle donc épuisée, ou sa liberté enchaînée par l'ordre que lui-même a établi dans la création du monde?

Observons d'ailleurs que Dieu, en opérant des miracles, ne change rien dans l'ordre de ses conseils, attendu que ces phénomènes entrent dans le plan de sa providence. La même sagesse qui a fixé les lois qui devaient régir le monde a déterminé les circonstances dans lesquelles elle s'écartera de l'ordre habituel, pour l'intérêt des hommes, soit pour leur montrer que l'action divine n'est enchaînée par aucune sorte de nécessité, soit pour leur donner une preuve éclatante de son intervention dans ce cas particulier. Il ne faut donc pas craindre que Dieu trouve dans sa propre immutabilité, non plus que dans la nature, un obstacle à la production du miracle.

De plus, observe Bossuet: « si, pour se faire con-
« naître dans le temps que la plupart des hommes
« l'avaient oublié, Dieu a fait des miracles étonnants,
« et a forcé la nature à sortir de ses lois les plus con-
« stantes, il a continué par là à montrer qu'il en était
« le maître absolu, et que sa volonté est le seul lien
« qui entretient l'ordre du monde. C'est justement ce

« que les hommes avaient oublié ; la stabilité d'un si
« bel ordre ne servait plus qu'à leur persuader que
« cet ordre avait toujours été et qu'il était de soi-même ;
« par où ils étaient portés à adorer ou le monde en
« général, ou les astres, les éléments, et enfin tous ces
« grands corps qui le composent. Dieu donc a té-
« moigné au genre humain une bonté digne de lui,
« en renversant, dans des occasions éclatantes, cet
« ordre qui non-seulement ne les frappait plus parce
« qu'ils y étaient accoutumés, mais encore qui les
« portait, tant ils étaient aveugles, à imaginer hors
« de Dieu l'éternité et l'indépendance[1]. »

La sagesse divine n'a pas moins éclaté que la puissance et la bonté, dans la production des miracles. Dieu pouvait-il employer un moyen plus convenable pour convaincre les hommes? Tous ne sont pas capables de comprendre la pureté d'une doctrine ; les plus habiles s'y trompent souvent autant que le vulgaire ; égarés par leurs opinions, plus encore par leur orgueil, ils s'évanouissent dans leurs pensées, comme le dit un apôtre. Le miracle, au contraire, est à la portée des plus humbles intelligences, et il doit persuader les esprits les plus élevés ; car tous comprennent que, Dieu seul étant supérieur aux lois qu'il a faites, il est seul aussi tout-puissant pour suspendre, quand il le veut, les lois par lesquelles il gouverne le monde ; son action se manifeste alors avec éclat, et sa parole se fait entendre avec l'autorité qui lui convient.

III. Des philosophes incrédules, qui se sont vus dans l'impossibilité de former une objection sérieuse contre

[1] *Discours sur l'histoire universelle*, IIe part., n° 1.

la possibilité des miracles, se sont efforcés d'éluder les conséquences que l'on en tire en faveur de la religion; ils ont prétendu que jamais les hommes ne peuvent avoir une pleine certitude si dans tel et tel cas il s'est opéré un miracle. Un pareil système, inventé pour la défense d'une mauvaise cause, n'est pas soutenable.

Toutes les fois qu'il s'agit d'un miracle, deux questions se présentent : le fait a-t-il eu lieu? ce fait a-t-il été réellement opéré d'une manière contraire aux lois de la nature?

Le fait matériel se constate comme tout autre fait dont on aurait été témoin, ou que l'on apprendrait par la déposition de témoins oculaires. Il suffit, dans un cas, d'avoir des yeux pour voir; et dans l'autre cas on applique les règles d'une critique judicieuse pour apprécier la sagesse et la véracité des témoins. Plus le fait est éclatant, plus il est lié à de graves événements, et rapporté par de nombreux témoins qui ne peuvent avoir eu d'intérêt à nous tromper, plus aussi il devient certain pour nous. Il faut user d'une grande circonspection pour ne pas se laisser dominer par l'enthousiasme ni par l'amour du merveilleux; mais, après tout, la question étant restreinte au fait matériel, on n'a pas d'autres règles de critique pour le constater que celles que tout le monde applique aux faits ordinaires.

En supposant la certitude du fait, il reste à savoir si on peut l'attribuer aux causes naturelles; c'est une question de sens commun. S'agit-il d'un miracle dans l'ordre spirituel, d'une prophétie, je suppose? On examine si l'événement pouvait être prévu dans ses causes naturelles; si ç'a été une conjecture hasardée plutôt

qu'une prévision assurée ; si le fait prédit était tel, et accompagné de telles circonstances, qu'il serait tout à fait déraisonnable d'en attribuer l'événement à une combinaison fortuite. Ainsi le déluge ne pouvait pas être prévu humainement.

S'agit-il d'un miracle dans l'ordre matériel ? Comme c'est par l'expérience que l'on connaît le cours ordinaire de la nature, c'est aussi par l'observation, par l'expérience et par le sens commun, que l'on peut juger si un tel fait est ou n'est pas conforme aux lois qui régissent le monde.

Il n'est pas nécessaire de former une théorie absolue, de résoudre tous les cas possibles, de déterminer avec une rigoureuse précision le point où s'arrête l'énergie de la nature et celui où commence le surnaturel ; il suffit que les faits qui servent de preuves à la révélation soient tels qu'un esprit raisonnable ne puisse les expliquer autrement que par l'intervention immédiate de Dieu. Pour les apprécier sous ce point de vue, on les considère, soit en eux-mêmes, soit dans les circonstances où ils sont produits.

Sans connaître les diverses lois de la nature, chacun conçoit parfaitement que la résurrection d'un mort, le passage d'une armée à travers le lit d'un fleuve dont les eaux s'arrêtent et demeurent suspendues jusqu'à ce que tout le monde ait gagné la rive opposée, et tant d'autres prodiges rapportés dans les saintes Écritures, sont contraires à l'ordre général. Il en est d'autres qui, considérés en eux-mêmes, ne seraient point impossibles, et qui le sont à raison de circonstances particulières ; nous entendons toujours une impossibilité relative aux forces humaines ou à l'ordre général.

Bornons-nous à un petit nombre d'exemples : il n'est pas absolument impossible qu'un pays soit couvert d'épaisses ténèbres, ravagé par la grêle, par les sauterelles, par des nuées d'autres insectes; il n'est pas impossible que tous les enfants premiers-nés d'une ville ou d'un peuple meurent dans une même nuit... Mais serait-il naturel qu'à la seule parole d'un homme, et quand rien ne fait présager de pareils événements, ces calamités viennent subitement affliger une nation, qu'elles soient suspendues et qu'elles cessent à la parole de ce même homme? Il jette de la poussière au vent, et aussitôt la peste et d'affreux ulcères se manifestent sur un très-grand nombre d'individus; il lève les mains au ciel, et le fléau disparaît; tout arrive conformément à ce qu'il annonce, et il fait tout cela pour prouver que Dieu est l'auteur de sa mission. Comment ne pas voir dans ces événements une action immédiate de Dieu?... Il faudrait faire violence à notre nature, il faudrait ne pas tenir compte de la Providence.

Si Dieu veille sur les choses humaines, peut-il permettre un pareil concours de circonstances qui jetteraient les hommes dans une erreur invincible en matière de Religion, alors même que ces hommes ne désirent et ne se proposent autre chose que de se conformer à sa volonté? Les hommes, en effet, sont portés, et par l'instinct de leur nature, et par l'idée qu'ils ont de la sagesse divine, à considérer les miracles comme le signe dont Dieu se sert quand il veut manifester sa présence et donner à une doctrine prêchée en son nom le sceau de son infaillible autorité : la suite même des événements prouvera cette

inclination. Donc Dieu se doit à lui-même de veiller à ce qu'elle ne soit pas pour nous l'occasion d'une erreur.

Ces observations sur les miracles nous dispensent d'examiner la question, qui doit se reproduire ailleurs, si les démons peuvent faire des miracles. Les philosophes ne se sont pas occupés du pouvoir des anges relativement aux miracles. Les incrédules n'admettent pas l'existence de ces purs esprits; ceux qui les admettent n'ont jamais supposé qu'il fallût leur attribuer les miracles du Christianisme. Il nous a paru d'autant plus inutile de nous arrêter sur cet article, que l'idée de la Providence que nous venons d'invoquer écarte toute difficulté sérieuse; si les démons peuvent opérer des prodiges, nécessairement leur pouvoir est limité, il est dépendant de Dieu, subordonné par conséquent, dans son exercice, à la volonté toujours sage et souveraine de Dieu. Donc Dieu ne permettra pas que ces esprits séducteurs usent de leurs facultés naturelles pour tromper les hommes; ou, s'il le permet, ce sera dans des circonstances telles, qu'il sera toujours possible aux hommes de discerner l'erreur de la vérité, l'action de Dieu de celle des démons.

L'histoire des plaies de l'Égypte nous donne un exemple remarquable de cette providence. Quand Moïse s'annonça au roi d'Égypte comme l'envoyé du Très-Haut et qu'il opéra des prodiges, les magiciens firent d'abord quelque chose de semblable; ils firent paraître des serpents à la place de leurs baguettes, ils parvinrent à colorer une certaine quantité d'eau, de manière qu'elle ressemblât à du sang. Était-ce un

de ces tours d'adresse familiers aux prestidigitateurs, ou bien doit-on y reconnaître un fait de magie produit par l'intervention du démon ? Il est inutile d'examiner cette question. Toujours est-il que, même dans ces faits, il y eut une telle supériorité du côté de Moïse, que les magiciens furent forcés de reconnaître que Dieu était pour lui. Ils s'écrièrent : *Le doigt de Dieu est là*, et ils se virent ensuite dans l'impuissance la plus absolue d'imiter les prodiges nouveaux et plus extraordinaires que Moïse opéra. Voilà comment Dieu, tout en permettant, dans certaines circonstances, que des hommes pervers ou des anges séducteurs opèrent des prestiges, ne souffrira jamais que les hommes de bonne foi soient entraînés dans l'erreur; toujours il leur donnera le moyen de discerner son œuvre.

Il serait donc peu raisonnable de rejeter systématiquement tous les miracles, sous prétexte que des hommes habiles ou les démons peuvent contrefaire les vrais miracles; ou qu'à raison de l'ignorance où nous sommes des lois naturelles, il est impossible de discerner les vrais miracles de certains phénomènes purement naturels. Jamais le faux n'imite parfaitement le vrai, précisément parce qu'il n'est pas le vrai, et que celui-ci a des caractères qui lui sont propres; les vrais miracles se discerneront ordinairement des faux par eux-mêmes, par la différence qui existe entre ces œuvres éclatantes qui manifestement sont impossibles à la créature, et certains effets surprenants dont on peut ne pas bien démêler la cause, mais qui n'ont pas ce caractère surnaturel. Si, sous ce point de vue, la différence n'est pas assez nettement

marquée, elle ressortira des circonstances qui précèdent, qui accompagnent, ou qui suivent le prodige : circonstances qui se rencontrent dans toutes les œuvres que Dieu a faites pour favoriser l'établissement de la religion, et qui nous sont rapportées par les écrivains inspirés de l'Ancien et du Nouveau Testament.

LEÇON XIX

Révélation divine sur le mont Sinaï.

Dieu révèle de nouveau les dogmes et les préceptes de la religion primitive. — Il impose au peuple hébreu une loi dont toutes les dispositions sont très-propres à inculquer ces vérités fondamentales. — Il ne faut pas confondre la religion établie dès le commencement pour tous les hommes, avec la loi positive donnée au peuple hébreu.

I. Cinquante jours s'étaient écoulés depuis la sortie d'Égypte, quand Dieu voulut enfin donner à son peuple une loi écrite qui fixât son culte et les formes de son gouvernement. Jamais rien d'aussi solennel ne s'était vu au monde. Moïse, averti des desseins de Dieu, prescrivit au peuple de se préparer pour le troisième jour. Or, ce troisième jour, au lever de l'aurore, des tonnerres se firent entendre, les éclairs brillèrent; une épaisse nuée couvrait la montagne; un son de trompette retentit avec force, et tout le peuple qui était dans la campagne trembla de frayeur: cependant, sur l'ordre qu'il en avait reçu, il s'approcha et vint s'arrêter au bas de la montagne. Tout le mont Sinaï fumait, dit Moïse, parce que Jéhova y était descendu au milieu du feu, et la fumée de ce feu s'élevait comme d'une fournaise ardente, et toute

la montagne en fut ébranlée[1]. Alors Dieu appela Moïse, et, le peuple se tenant au pied du mont Sinaï, on entendit : *Je suis le Seigneur, ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Égypte; tu n'auras pas d'autres dieux devant moi...*

Les dix commandements que Dieu promulgua sur le mont Sinaï n'étaient pas nouveaux; ils sont l'expression abrégée des devoirs qui ont été imposés à l'homme dès l'origine du monde, devoirs fondés sur la nature, devoirs imprescriptibles, mais qu'il importait de rappeler au peuple, à une époque où le polythéisme avait égaré les esprits et où les superstitions avaient si profondément altéré la morale.

Dieu grava sur une pierre les trois premiers de ces commandements; il grava les autres sur une seconde pierre, pour mettre une différence entre ceux qui regardent immédiatement son culte et ceux qui se rapportent immédiatement au prochain. Les uns et les autres se résument dans l'amour de Dieu et l'amour du prochain, et tout se réduit ultérieurement à l'amour de Dieu. « Maintenant, dit Moïse, que demande « de toi l'Éternel, ton Dieu, sinon que tu l'aimes de « tout ton cœur et de toute ton âme, afin que tu sois « heureux[2] ? » Voilà donc la loi fondamentale, principe fécond, d'où découlent toutes les obligations que nous avons à remplir envers Dieu et envers nos frères, et dont l'observation doit assurer le bonheur de l'homme.

II. Après la promulgation solennelle du dogme de l'unité de Dieu, et des dix commandements auxquels

[1] Exode, XIX.
[2] Deutéronome, VI, 5.

se rapporte toute la loi naturelle, le Seigneur donna aux Hébreux une loi particulière, dont toutes les dispositions tendaient à réaliser les desseins qu'il avait sur son peuple.

Cette loi réglait avant tout ce qui concerne le culte de Dieu, la forme du sanctuaire, le sacerdoce fixé dans la tribu de Lévi, les fêtes, les cérémonies religieuses.

Pour imprimer dans les esprits le dogme de l'unité de Dieu, le culte se rapportait à lui seul, et, quoique la croyance des anges fût bien établie dans le peuple, comme on l'a vu plus haut, et qu'on eût une profonde vénération pour les patriarches, surtout pour Abraham, Isaac et Jacob, cependant ni les anges ni les saints n'étaient l'objet du culte public; on n'exposa jamais leurs images à la vénération des hommes ; jamais on ne vit d'autel s'élever à leur honneur; jamais non plus des supplications ne leur furent adressées dans l'assemblée des fidèles.

La partie la plus essentielle du culte est le sacrifice offert à Dieu, pour reconnaître son domaine souverain sur les créatures. L'appareil de ces sacrifices selon les prescriptions de la loi mosaïque annonçait au peuple la grandeur de Dieu et son infinie sainteté. Dieu ne se borna pas à éloigner de cet acte auguste de la religion les rites cruels, bizarres ou infâmes qui étaient si ordinaires dans le culte des fausses divinités, et que nous rougirions de retracer ici, mais il voulut que tout inspirât le respect, que tout fût décent, grave et propre à élever l'âme à de saintes pensées.

Les pratiques religieuses et les fêtes rappelaient

aux Juifs l'histoire de leurs pères et les bienfaits de Dieu. Tout enfant mâle lui était consacré, huit jours après sa naissance, par un cérémonie particulière, qui avait été prescrite à Abraham, en signe de l'alliance que Dieu avait contractée avec lui et sa postérité. Quarante jours après sa naissance, le premier-né était offert à Dieu, et les parents devaient le racheter en lui substituant une victime, en souvenir de la mort des premiers-nés d'Égypte, que Dieu avait frappés dans une même nuit, tandis qu'il avait conservé les enfants de son peuple. La rédemption du peuple entier, que Dieu opéra en le retirant miraculeusement de la servitude, était l'objet d'une fête solennelle à laquelle tout le monde prenait part : c'était la fête de Pâques. Dans chaque famille, on mangeait l'agneau pascal, avec des cérémonies commémoratives de la sortie d'Égypte.

La fête de la Pentecôte, célébrée cinquante jours après Pâques, devait perpétuer le souvenir de la promulgation de la loi sur le mont Sinaï ; c'était ensuite la fête des tabernacles, que les Hébreux célébraient en demeurant sept jours sous des tentes, et en offrant plusieurs sacrifices, en mémoire du temps que leurs pères avaient passé dans le désert, avant d'être introduits dans la terre promise.

Indépendamment de ces fêtes, qui étaient plus propres que des monuments de marbre et d'airain à transmettre la mémoire des faits, on devait encore consacrer à Dieu un jour sur sept, pour célébrer la création du monde. Ce jour-là, tout travail était suspendu à la ville et aux champs, en mémoire du repos mystérieux que Dieu prit en lui-même, quand, après

avoir achevé son œuvre en six jours, il la bénit, selon le récit de la Genèse. Par là, le dogme de la création, oublié ou profondément altéré partout ailleurs, fut constamment connu dans la famille d'Abraham ; et, alors que les peuples divers ne savaient que penser de l'origine des choses, que les savants disputaient sur l'éternité de la matière, l'enfant juif entendait redire chaque semaine à ses père et mère que Dieu avait créé le monde et tiré du néant tout ce qui existe.

Nous ne donnons ici qu'une idée fort incomplète des prescriptions sur le culte divin ; la législation mosaïque comprenait, de plus, toute une économie d'ordre social, sous le gouvernement de Dieu. Depuis le départ de l'Égypte jusqu'à son entrée dans la terre promise, le peuple fut conduit, tantôt par une nuée lumineuse qui lui traçait la route, tantôt par des apparitions de la majesté divine, et Moïse ne devait être considéré que comme l'organe ou le lieutenant de Dieu. Josué et les Juges, qui vinrent après, n'eurent pas une autre autorité ; leur ministère, sans nul ordre de succession, était une preuve manifeste que Dieu seul était le chef immédiat des douze tribus. Quand, dans la suite, les Juifs demandèrent un roi. le système du gouvernement ne changea pas ; car c'est Dieu lui-même qui, à la prière du peuple, institua la royauté ; il fit sacrer les rois par la main des prophètes, et ces rois surent, par de terribles expériences, combien rigoureuse était l'obligation de ne commander aux peuples que selon les vues de Dieu qu'ils représentaient visiblement. Leur titre de roi les préposait à l'administration civile et au gouvernement des armées ; sans leur conférer la puissance législative. La loi

donnée sur le mont Sinaï avait tout réglé, et jusqu'à la fin de la société, rien ne devait y être ajouté ni changé.

Quand nous avons bien conçu l'idée de ce système politique et religieux qui constituait une vraie théocratie, nous sommes moins surpris de la sévérité des lois mosaïques contre le crime de l'idolâtrie et contre certains désordres de mœurs. A une époque où le polythéisme avait rempli le monde d'une foule de divinités impures ou cruelles, où la religion de la plupart des peuples consacrait les pratiques les plus infâmes, il n'est sans doute pas surprenant qu'un sage législateur ait pris des mesures rigoureuses pour préserver son peuple de ces déplorables excès. Mais de plus, et c'est une observation très-importante qu'il ne faut pas oublier, comme Dieu était le Seigneur temporel du peuple hébreu, tout acte idolâtrique, toute superstition qui tendait à introduire dans l'État les pratiques immorales par lesquelles les nations honoraient leurs fausses divinités, était un crime de lèse-majesté, qui ne tendait à rien moins qu'à bouleverser la nation tout entière ; il fallait, ou que le coupable expiât son crime sous l'action vengeresse des lois, ou que la nation se vît exposée aux plus grandes calamités....

Au surplus, cette sévérité inspirait aux Hébreux un éloignement plus grand pour les superstitions et les dissolutions des païens, sans les constituer, comme on l'a dit quelquefois, les ennemis des autres peuples. Ils devaient abhorrer dans ces peuples des crimes que la législation de Moïse flétrissait comme des abominations et soumettait à des peines effrayantes ; ils devaient même avoir du mépris pour le culte des étran-

gers dont la révélation leur montrait les absurdités ; mais, après tout, ils n'étaient point chargés de détruire ce culte, et, hors le cas où ils en avaient reçu l'ordre de Dieu, on ne les vit jamais entreprendre de guerre contre les nations voisines, sous le seul prétexte de la diversité de religion ; jamais, non plus, la loi ne les autorisa à forcer les étrangers qui demeuraient au milieu d'eux, de se conformer aux rites que Dieu leur avait donnés. Cette loi était même remplie de dispositions très-sages pour faire respecter l'étranger et pour tempérer les droits de guerre avec les ennemis, droits si extrêmes dans les temps anciens et dont l'histoire des peuples les plus civilisés nous a laissé d'épouvantables tableaux.

Si la guerre d'extermination que le peuple hébreu fit aux Chananéens semble contredire ce que nous avons avancé sur le caractère de la religion mosaïque, il ne faut pas oublier que les Hébreux n'entreprirent pas d'eux-mêmes cette guerre, et que Dieu avait voué les Chananéens à l'anathème pour les punir de leurs débauches et des sacrifices humains qu'ils offraient à leurs divinités. Dieu, arbitre souverain des peuples, avait détruit autrefois les villes de Gomorrhe et de Sodome par le feu du ciel ; il pouvait détruire aussi les peuples de Chanaan, non moins coupables que ne l'avaient été ces villes ; et se servir pour cela des Hébreux, devenus sous sa main l'instrument de sa justice[1]. Les circonstances extraordinaires et vraiment

[1] Depuis plus de quatre cents ans, Dieu supportait les iniquités de ces peuples, bien qu'il prévît qu'au lieu de se convertir ils n'en deviendraient que plus mauvais. Il avait dit à Abraham : Vous irez en paix à vos pères et vous mourrez dans une heureuse



miraculeuses qui accompagnèrent ces terribles exécutions : les murs de Jéricho renversés au son des trompettes, les pluies de pierres qui écrasaient l'ennemi que poursuivait Josué, montrèrent bien que, dans ces actes, intervenait la puissance souveraine de Dieu[1].

Dieu seul était donc le prince et le législateur de son peuple. Lui, de qui relèvent les empires et à qui appartient le monde, voulait que l'on considérât les Juifs comme son peuple spécial, et qu'on lui fît hommage de la Judée comme de son domaine, par l'oblation des prémices. Heureux gouvernement où tout ramenait la pensée à Dieu, où la religion pénétrait dans tous les actes de la vie civile !

Bornons à ce court exposé ce que nous devions dire sur la législation donnée au peuple hébreu. Considérée à l'époque où elle fut promulguée, et mise en parallèle avec les lois et les constitutions des autres peuples de ce temps, elle présente un phénomène bien

vieillesse ; mais vos descendants retourneront dans ce pays-ci (la terre de Chanaan) après la quatrième génération, *parce que la mesure des iniquités n'est point encore remplie jusqu'à présent* (Genèse, ch. xv, 16). Dieu laissait donc à ces peuples le temps de faire pénitence, et il ne voulait les perdre pour donner leurs terres à la postérité d'Abraham, que quand ils auraient mis le comble à leurs désordres. Les Hébreux n'ignoraient pas les desseins de Dieu ; ils en furent souvent avertis, et, au moment où ils devaient être les instruments de la justice divine, il leur fut dit : « Quand « le Seigneur votre Dieu aura exterminé devant vous les nations « dont vous allez posséder le pays, prenez bien garde d'imiter « leurs mœurs... Elles ont fait, pour honorer leurs dieux, toutes « les abominations que le Seigneur a en horreur, en offrant en « sacrifice leurs fils et leurs filles, qu'elles brûlaient dans le « feu, » etc. (Deutéron., ch. xii.)

[1] Josué, vi, 10.

digne de nos méditations. Quand il nous serait possible d'oublier les prodiges qui signalèrent la mission de Moïse, nous n'en serions pas moins disposés à vénérer son œuvre, comme portant le caractère propre aux œuvres de Dieu. Une lumière descendue d'en haut avait dû éclairer cet homme extraordinaire, pour que, s'élevant au-dessus de tous les préjugés de son siècle, et malgré les épaisses ténèbres qui couvraient le monde, il laissât à son peuple des notions si pures et si élevées sur Dieu et sur la création ; il lui fallait une sagesse qui n'est point dans les conditions ordinaires de l'esprit humain, pour donner à sa législation toute la perfection qu'elle devait avoir, sans qu'il ait jamais été nécessaire de la modifier sur un seul point, quelle que fût la situation du peuple. Quelle main autre que celle de Dieu a pu donner à cette législation une telle stabilité, et l'imprimer si avant dans l'esprit, dans le cœur et dans les habitudes d'un peuple, pour que ce peuple, malgré une dispersion qui dure depuis dix-huit cents ans, et malgré l'impossibilité où il se voit réduit de l'observer dans un grand nombre de points, ne cesse néanmoins jamais de l'aimer et de la regretter ?...

III. Quoique, dans le cours de ces leçons, il nous arrive souvent de parler simultanément de la Religion considérée depuis la révélation faite à Moïse jusqu'à la venue du Messie, et de la loi imposée aux Juifs, nous sommes fort éloigné de vouloir confondre ensemble ces deux choses ; car il existe entre elles une différence essentielle.

La religion, telle que Dieu l'établit au commencement du monde, et qu'elle s'est successivement déve-

loppée dans la suite des âges jusqu'à la venue de Jésus-Christ, est universelle et perpétuelle ; elle s'étend indistinctement à tous les hommes qui sont tous tenus de croire à ses dogmes, et d'observer ses lois, selon la connaissance qu'il plaît à Dieu de leur en donner. Elle subsistera, toujours immuable dans son fond, jusqu'à la fin des siècles ; elle ne cessera de disposer les hommes à leur fin dernière ; et tous, à quelque génération qu'ils appartiennent, y trouveront les moyens de salut.

La loi imposée au peuple juif se composait de deux éléments : elle renfermait d'abord, ou elle supposait, toutes les traditions de la religion primitive et universelle, et elle créait un mode spécial de culte, avec un ordre de gouvernement social.

Sous le premier rapport, la loi mosaïque ne se distingue pas de la religion primitive, elle l'inculque, elle la révèle de nouveau, et elle en facilite l'observation ; sous le second point de vue, la loi mosaïque se distingue essentiellement de la religion ; elle n'est ni universelle ni perpétuelle. Tout le monde sait, en effet, que les Juifs seuls étaient obligés d'observer les rites et les diverses prescriptions de Moïse relatives au gouvernement temporel ; les étrangers, alors même qu'ils auraient eu une connaissance parfaite de ces lois, n'étaient nullement assujettis à les observer pour faire leur salut. Il suffit de lire dans le Pentateuque ce qui concerne le sacerdoce d'Aaron, le temple, l'année sabbatique, pour se convaincre qu'il ne s'agit que d'une loi locale.

Cette loi n'était pas non plus perpétuelle ; relative seulement au peuple juif, elle ne devait pas lui sur-

vivre ; et quand, par l'accomplissement des prophéties, le Messie serait venu dans le monde, ce peuple, qui avait rempli sa mission, devait se disperser sur toute la surface du globe ; la loi lui devenait inutile, puisqu'il allait être soumis à celle des princes sous l'empire desquels les individus vivraient ; elle lui devenait impossible, puisqu'alors il ne devait plus avoir ni temple ni sacerdoce.

On peut bien dire, si l'on veut, que, relativement au peuple juif, la loi mosaïque s'identifiait avec la religion ; mais, considérée en elle-même et relativement au monde ou aux autres peuples, il faut l'en distinguer soigneusement.

LEÇON XX

Comment se réalisent les desseins de Dieu sur le peuple hébreu.

Les circonstances qui accompagnèrent la vocation d'Abraham, et la loi donnée à la famille de cet illustre patriarche, nous ont manifesté les desseins de la providence. On ne peut douter que le peuple hébreu n'ait été choisi pour conserver le dogme de l'unité de Dieu et les autres vérités révélées primitivement, pour être aux yeux des autres nations un signe, une preuve sensible de la providence qui gouverne toutes choses, et pour préparer les voies au Messie. Il nous reste à considérer comment se réalisèrent ces desseins; c'est bien certainement une des études les plus intéressantes pour un esprit réfléchi, et, s'il ne nous est permis que de présenter quelques courtes observations sur une matière si importante, le peu que nous en dirons suffira pour nous inspirer un sentiment profond de respect et d'admiration pour l'œuvre de Dieu; nous verrons en effet le peuple hébreu conserver religieusement le dépôt des traditions sacrées; nous le verrons devenir une preuve sensible de la divine providence; et enfin, ce qui devra fixer surtout notre attention, l'histoire nous apprendra comment il a

rempli la mission qu'il avait reçue pour les autres peuples.

§ 1. — LE PEUPLE HÉBREU EST GARDIEN DES VÉRITÉS RÉVÉLÉES DÈS L'ORIGINE DU MONDE

I. Dieu ne révéla pas à Abraham et à Moïse des dogmes différents de ceux qu'il avait enseignés dès l'origine du monde; il ne prescrivit pas une morale nouvelle, et, pour ce qui concerne les observances du culte public, nous avons vu dans la dernière leçon, que la loi de Moïse, en tant qu'elle déterminait des jours de fêtes, des cérémonies religieuses, la forme du sacerdoce et des sacrifices, n'était obligatoire que pour les Hébreux; que les autres peuples demeuraient sous ce rapport dans les conditions primitives.

La seconde révélation est donc identique à la première : ce sont les mêmes croyances, les mêmes préceptes et au fond même culte; Dieu seulement répandit alors de nouvelles lumières sur la personne du futur médiateur, qu'il n'avait promis à Adam qu'en des termes plus obscurs.

L'avantage inappréciable de la seconde révélation fut de fixer par l'écriture, par un enseignement authentique, et par toute une législation, ces croyances et ces préceptes, au milieu d'un peuple qui les recevait en dépôt et devait les conserver jusqu'à ce que ses destinées fussent accomplies.

Le Pentateuque, livre d'un si haut intérêt pour le peuple juif, lui rappelait les dogmes de l'unité de Dieu, de la création, de la chute du premier homme; le choix que Dieu avait fait d'Abraham, avec la promesse

que toutes les nations seraient bénies dans le Messie qui sortirait de sa race, soutenait ce même peuple dans l'espérance de la future rédemption; la tribu de Lévi, désignée pour le service du temple, remplissait par le ministère des prêtres la mission qu'elle avait reçue d'expliquer et de conserver ces croyances, avec le culte public. Nous savons enfin comment la loi du sabbat, les fêtes et toute la législation, ramenaient sans cesse les idées aux dogmes de la religion, qui devenait ainsi l'objet le plus ordinaire des pensées du peuple; c'était pour lui plus que des simples traditions nationales, c'était le fondement de son existence, car il n'existait comme peuple qu'à la condition de les perpétuer.

On vit donc, grâce à cette seconde révélation, tout un peuple conserver sa foi au milieu de tant et de si puissantes nations, couvertes des ombres de l'erreur, livrées aux superstitions les plus absurdes : il conserva des lumières pures sur Dieu, sur la création, sur les futures destinées de l'homme. Parmi les Hébreux, l'enfant, l'homme occupé des travaux des champs, avait sur ces hautes questions des idées positives, arrêtées, parfaitement raisonnables, tandis que les peuples qui avoisinaient la Judée, et qui se glorifiaient de leurs législations et de leurs sages, ne savaient plus que croire. La gloire des Hébreux était de connaître le vrai Dieu : *Dieu est connu dans Juda*, chantait un prophète, *son nom est grand dans Israël.* Après avoir traversé plus de quinze siècles, depuis sa fondation, ce peuple conservait encore les traditions dans leur pureté primitive, sur cet article fondamental, et c'est un philosophe, un historien païen qui nous

en rend témoignage. « Les Juifs, dit Tacite, traitent « d'impies ceux qui, avec des matières périssables, « se fabriquent des dieux à la ressemblance de « l'homme. Leur Dieu est le Dieu suprême, éternel, « qui n'est sujet ni au changement ni à la destruc- « tion ; aussi ne souffrent-ils aucune effigie dans leurs « villes, encore moins dans leur temple [1]. »

Ce n'est pas qu'à certaines époques une partie plus ou moins considérable du peuple juif ne se soit laissée entraîner dans les excès et les superstitions de l'idolâtrie, et qu'alors les traditions premières n'aient paru oubliées ou méconnues : mais ce ne furent là que des désordres momentanés, contre lesquels protesta toujours la portion la plus saine des douze tribus, que les prophètes suscités extraordinairement condamnèrent, et qui se trouvaient réprouvés par la loi.

Ainsi la révélation divine, rappelée par les prophètes, invoquée par un nombre toujours considérable de justes demeurés fidèles, finissait par triompher des superstitions. Il y a plus : ces égarements contribuèrent, à leur manière, à maintenir au milieu de la nation le dogme de l'unité de Dieu et la foi dans les promesses divines, par le soin que la divine providence eut de châtier ce peuple ou de le rendre heureux, selon qu'il était infidèle à sa loi ou qu'il l'observait religieusement. C'est cette action continue de la Providence, se manifestant par les événements les plus extraordinaires, qu'il faut maintenant considérer.

[1] Tacite, *Hist.*, liv. V, nos 4-9.

§ 2. — L'HISTOIRE DU PEUPLE HÉBREU EST UNE PREUVE SENSIBLE DE LA DIVINE PROVIDENCE

Le dogme d'une providence qui gouverne les choses humaines n'est pas moins essentiel à la religion et au bonheur des hommes que celui de l'unité de Dieu et de la création : il fallait le maintenir contre ces systèmes impies qui voulaient reléguer la Divinité dans les cieux, sans lui supposer aucun souci de ce qui se passe dans le monde, et contre cet autre système désespérant qui soumet tout à une aveugle et fatale nécessité. Le peuple juif fut chargé de conserver, avec les autres traditions divines, la croyance en cette providence qui récompense le juste et qui châtie les pécheurs et les nations coupables avec une autorité souveraine.

Moïse, après avoir promulgué la loi, fit au peuple des promesses et des menaces au nom de Dieu. « Je « suis votre Dieu, dit le Seigneur; si vous observez « mes lois, je vous enverrai la pluie en temps favora- « ble; la terre prodiguera ses fruits, vous habiterez « heureux et tranquille dans votre pays. Je donnerai « la paix à vos frontières; vous triompherez de vos « ennemis. J'établirai ma demeure au milieu de vous « je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple.... « Mais, si vous ne m'obéissez pas, je vous enverrai la « pauvreté et de grandes calamités; le ciel vous sera « de fer, et la terre d'airain. Si vous continuez à me dé- « sobéir, je multiplierai les châtiments de vos péchés, « je changerai vos villes en désert, vos lieux saints « en solitude, je rejetterai vos sacrifices. Je vous dis- « perserai au milieu des nations idolâtres.... Ceux

« d'entre vous qui seront dispersés parmi les peuples « sentiront le poids de ma colère jusqu'à ce qu'ils « reconnaissent leurs péchés et ceux de leurs « pères. Alors ils demanderont grâce, et je me sou- « viendrai de l'alliance que j'ai faite avec Abraham, « Isaac et Jacob. Je ne les perdrai pas entièrement « dans la terre étrangère, car je suis le Seigneur « votre Dieu [1]. »

Jamais législateur ne donna une telle sanction à ses lois. Comment pouvait-il promettre avec tant d'assurance que le bonheur ou le malheur de son peuple dépendrait de l'observation ou de la violation des préceptes, s'il n'était l'organe de Dieu? Le respect pour la loi eût été perdu, si jamais ces promesses et ces menaces eussent manqué de se réaliser; mais celui au nom de qui elles furent faites, et qui a sous la main les éléments du monde, veilla toujours à l'accomplissement de sa parole, et on peut dire que les discours

[1] Deutéronome, ch. xxviii. Il ne faut pas être surpris que Dieu ne donne ici d'autre sanction à sa loi que les maux ou les biens temporels, et qu'il ne soit pas fait mention des peines et des récompenses réservées dans l'autre vie. Les Juifs croyaient tous à la vie future, et ils savaient que chacun de nous doit rendre compte à Dieu de ses œuvres, après la mort; mais c'étaient des hommes grossiers, sur lesquels la crainte de châtiments invisibles réservés pour une autre vie n'aurait pas fait une assez forte impression; il était donc nécessaire de leur proposer des récompenses, de les menacer de châtiments qui suivissent de près, et dont la perspective les retînt plus sûrement. De plus, et ceci est une réponse plus directe à la question qui nous occupe, Moïse impose la loi, non aux individus, mais à la nation, en organisant un culte public, un ordre social. C'est donc à la nation aussi qu'il fallait adresser les menaces et les promesses divines : or les nations ne vivent que dans ce monde, elles n'ont qu'une existence temporelle, voilà pourquoi Dieu les punit et les récompense dans ce monde.

de Moïse sont l'histoire prophétique de son peuple.

Sous la conduite de Josué, successeur de Moïse, le peuple de Dieu traversa le Jourdain, protégé par un miracle non moins surprenant que celui qui avait ouvert devant lui la mer Rouge. Les eaux qui, à cette époque, débordaient, s'arrêtèrent en présence de l'arche et demeurèrent suspendues, tandis que les eaux inférieures, s'écoulant du côté de la mer, laissèrent le lit du fleuve entièrement à sec, jusqu'à ce que l'immense multitude du peuple eût passé. Alors les prêtres enlevèrent l'Arche, et les eaux reprirent leur cours naturel. Ce n'était que le commencement des prodiges que Dieu allait opérer pour consacrer, aux yeux de tous, la mission de Josué, et introduire son peuple dans la terre promise, quatre siècles auparavant, à la postérité d'Abraham. Les murs de Jéricho tombèrent au son des trompettes sacrées, une force surnaturelle aida le peuple dans la guerre qu'il eut à soutenir contre des ennemis innombrables, le ciel combattit manifestement pour lui.

Après la mort de Josué, et quand les vieillards qui avaient été avec lui témoins de ces prodiges eurent disparu, le peuple se laissa entraîner à l'idolâtrie, et alors commencèrent pour lui des vicissitudes de calamités et de bonheur, de victoires et de défaites, qui ne purent que confirmer la foi de la Providence, et la vérité des promesses et des menaces de Moïse, dans le cœur des fidèles. Les prévarications contre la loi de Dieu étaient ordinairement suivies de guerres funestes, qui réduisaient le peuple aux dernières extrémités. Élevait-il la voix vers Dieu pour solliciter un pardon, aussitôt Dieu suscitait un homme qui,

par son génie et sa valeur, rétablissait les affaires, triomphait des ennemis, assurait la paix au peuple, qui en jouissait tout aussi longtemps qu'il demeurait attaché à la loi. Ces hommes, ainsi suscités par la Providence, étaient appelés *Juges*, parce qu'ils rendaient la justice à tous ceux des diverses tribus qui recouraient à eux. Ils n'avaient pas, d'ailleurs, d'autorité régulière et absolue sur tout le peuple : les tribus, indépendantes les unes des autres, unies seulement par les liens de la fraternité et par la religion, étaient sous le gouvernement immédiat de Dieu qu'elles consultaient dans les doutes, et Dieu rendait ses oracles dans le tabernacle ; quelquefois il l'expliquait par l'organe du grand prêtre, d'autres fois par des prophètes.

Cet état de choses dura pendant quatre cents ans, au bout desquels ce peuple demanda à Samuel d'établir un roi qui eût le commandement de toutes les tribus. Dieu agréa cette demande et choisit Saül, qui fut réprouvé ensuite pour ses infidélités, et la royauté fut alors établie, toujours par l'ordre de Dieu, dans la tribu de Juda et dans la famille de David, d'où devait sortir le Messie.

Le règne de David et celui de son fils Salomon forment l'époque la plus glorieuse du peuple de Dieu. Jamais il ne fut plus heureux, plus calme, plus riche, ni plus respecté par les étrangers ; jamais aussi la loi de Moïse ne fut plus religieusement observée, et quand, dans les siècles qui suivirent, les écrivains sacrés voulaient faire l'éloge d'un prince, ils disaient qu'il avait marché dans les mêmes voies que David. Son fils Salomon, si renommé pour sa sagesse et qui

construisit le temple du Seigneur avec une magnificence extraordinaire, s'égara, sur la fin de ses jours, jusqu'à rendre des honneurs divins à de fausses divinités. Aussitôt Dieu lui envoya un prophète pour lui annoncer qu'il le punirait en ôtant à son fils une partie de son royaume, et qu'il ne lui laisserait le reste qu'en considération des mérites de David.

Les menaces de Dieu ne tardèrent pas à se réaliser. Aussitôt après la mort de Salomon, il se forma un schisme : dix tribus se séparèrent de Roboam, successeur de Salomon, qui ne retint sous son autorité que la tribu de Juda, celle de Lévi et une portion de celle de Benjamin. Ce fut l'origine des deux royaumes, le royaume de Juda et celui d'Israël, dont il est si souvent fait mention dans les Écritures. Les dix tribus ajoutèrent, au fait de leur séparation de la maison de David, le crime très-grave d'abandonner le temple de Jérusalem, où tous les Juifs devaient se rendre, selon la loi de Moïse, à certaines solennités pour l'oblation des sacrifices; ils se construisirent un temple à part sur le mont Garizim, et ils y adorèrent des idoles, à la place du Dieu véritable. Les princes qui régnèrent sur le royaume d'Israël furent les causes principales de cette défection; Dieu les châtia souvent, et enfin il leur annonça qu'eux et leurs peuples, qu'ils entraînaient dans ces prévarications sacriléges, seraient dispersés par leurs ennemis. En exécution de ces arrêts de la justice divine, les rois d'Assyrie s'emparèrent des villes et de tout le royaume d'Israël, réduisirent le roi et sa famille en captivité, et dispersèrent le peuple dans les provinces de leur vaste empire.

Le royaume de Juda devait profiter de l'exemple de celui d'Israël, pour se préserver des excès qui avaient attiré de si graves malheurs. Dieu y fut plus fidèlement servi pendant un certain temps, et, si quelques princes se rendirent gravement coupables contre la Religion, le Seigneur les supportait avec patience, en considération de David, et fit éclater, en faveur de ceux qui se montrèrent zélés pour sa loi, la puissance de son bras, en les délivrant miraculeusement des armées ennemies. C'est ainsi que, sous le pieux roi Ézéchias, une puissante armée fut anéantie, dans une seule nuit, par le glaive d'un ange exterminateur. Cependant, ni la piété de ces princes, ni celle de plusieurs justes qui gémissaient des excès du peuple, ne purent à la fin arrêter la main de Dieu, quand les iniquités de Juda eurent comblé la mesure. Isaïe prédit de terribles châtiments, il vit de loin le superbe et redoutable Nabuchodonosor, qui devait un jour servir d'instrument à la justice de Dieu. Jérémie fit plus : il ne se contenta pas d'annoncer, comme l'avait fait Isaïe, la captivité du peuple, la destruction du temple, la ruine de Jérusalem, il compta même le nombre des années que durerait la captivité, pour que les Juifs ne pussent pas ne pas voir, dans les malheurs qui allaient les châtier, la main de Dieu qui les frappait.

En même temps, et pour mieux persuader le peuple de cette action de la divine providence, les prophètes annonçaient la perte des nations puissantes et orgueilleuses qui avaient opprimé la Judée. Les humiliations profondes de Nabuchodonosor, la chute de ce prince superbe, la destruction de Babylone, tout

cela était annoncé par Isaïe longtemps avant, ainsi que le retour des Juifs dans leur patrie. Dieu appelait les princes d'Assyrie pour châtier son peuple, et ensuite il brisait cet instrument de ses vengeances, comme un père brise la verge dont il a frappé son fils. « Ne crains pas, ô Jacob, dit le Seigneur, par « l'organe de Jérémie, parce que je suis avec toi. Je « te châtierai avec justice, mais je ne te détruirai pas, « comme je détruirai les nations parmi lesquelles je « t'ai dispersé [1]. »

Nous ne raconterons pas ici comment le peuple juif, qui avait d'abord refusé de croire à la parole des prophètes, trompé par des séducteurs, fut battu par les armes de Nabuchodonosor, qui ravagea ses terres, réduisit son temple en cendres, mit à mort ses principaux citoyens et traîna les autres en captivité. Nous n'entrerons pas dans ces détails, et nous ne rapporterons pas non plus le retour du peuple après les soixante et dix années de servitude qu'avait prédites Jérémie, le renversement du trône des princes assyriens, la prise et plus tard la destruction de Babylone : il faudrait pour cela entreprendre une histoire qui sortirait du plan que nous avons dû nous tracer ; le simple souvenir de ces grands événements, d'ailleurs bien connus, et de ceux qui survinrent après le rétablissement de Jérusalem et de son peuple, événements que nous ne pouvons pas même rapporter ici sommairement, justifie l'observation qui fait ici l'objet principal de ce chapitre : « Le peuple de Dieu, subsistant toujours au milieu du « changement des empires, ce peuple, tantôt châtié,

[1] Jérémie, XLVI, 28.

« tantôt consolé dans ses disgrâces, par les différents « traitements qu'il reçoit selon ses mérites, rend un « témoignage public à la Providence qui régit le « monde[1]. »

§ 3. — LE PEUPLE HÉBREU RÉPAND DANS LE MONDE SES TRADITIONS RELIGIEUSES

Dieu ne s'était pas seulement proposé, en choisissant la famille d'Abraham, de conserver dans la postérité de ce partriarche les croyances primitives, les dogmes de l'unité de Dieu, de la création et de la Providence, mais il voulut se servir d'elle pour répandre dans le monde ces mêmes croyances.

Pour l'accomplissement de ces desseins, le peuple juif fut placé dans la situation la plus avantageuse qui fût alors. La Palestine se trouvait au centre du monde connu, entre l'Égypte et l'Arabie d'un côté, et de l'autre côté, la Syrie, la Chaldée et l'Assyrie, pays où les premières grandes monarchies s'étaient élevées, et d'où la science et les arts se répandirent en Occident. Elle était aussi dans le voisinage de Tyr et de Sidon, ces ports fameux de l'univers dont les commerçants parcouraient toutes les plages, et allaient former des colonies dans les pays les plus éloignés. Les mœurs particulières du peuple hébreu, ses usages, et les choses extraordinaires que la Providence avait faites et ne cessait encore de faire en sa faveur, devaient naturellement porter ses voisins à s'informer de sa religion et de ses lois, et cet examen ne pouvait qu'amener à la

[1] Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, IIe part., ch. XIV.

connaissance et au culte du vrai Dieu ceux qui le faisaient avec attention[1].

Mais ce que nous devons observer plus encore que cette position territoriale, c'est que, pendant toute la durée de son existence comme peuple, la famille d'Abraham a été constamment et partout en rapport avec les grandes nations, avec l'Égypte, l'Assyrie, la Perse, la Grèce et la république romaine, portant partout avec elle ses croyances et conservant religieusement ses traditions. Dans cette longue suite d'événements dont se compose son histoire, jusqu'à l'époque de sa dernière dispersion, il est impossible de ne pas reconnaître une action providentielle de Dieu.

Parmi les peuples anciens, l'Égypte est surtout renommée pour sa civilisation, et il faut convenir qu'au milieu de pitoyables superstitions il y avait effectivement dans ces pays des institutions très-remarquables. C'est là que les philosophes de la Grèce et de l'Italie devaient venir plus tard étudier la sagesse. Nous avons déjà parlé des voyages d'Abraham en Égypte ; Jacob l'habita avec sa famille, Joseph la gouverna, en qualité de vice-roi, pendant de longues années, et forma ceux qui devaient être à la tête des provinces. Quelque temps après la mort de ce patriarche, et quand l'Égypte eut été portée au plus haut point de sa prospérité et de sa gloire, les Hébreux en sortirent, protégés par d'éclatants miracles qui durent faire une impression profonde sur le peuple et lui manifester la puissance de Dieu. Plus de sept cents ans s'étaient écoulés depuis la sortie d'Égypte, que le souvenir s'en conservait encore

[1] *Nouv. Démonstr. évang.*, Ire part., ch. XIX, § 2.

au loin; témoin le discours qu'Achior, prince des Ammonites, adressait à Holopherne pour le détourner de faire la guerre aux Juifs, si les Juifs n'avaient pas irrité leur Dieu, parce que, disait-il, Dieu les avait constamment protégés et qu'il avait autrefois précipité dans la mer l'armée des Égyptiens, leurs oppresseurs. Il conclut en ces termes : « Informez-vous donc si le « peuple a commis quelque crime contre son Dieu. « Si cela est, attaquons-le, et nous le subjuguerons; « mais, s'il n'a point offensé son Dieu, il nous sera im- « possible de lui résister, car Dieu prendra sa défense, « et nous deviendrons l'opprobre du monde[1]. » Depuis cette époque, les Hébreux eurent des relations très-fréquentes avec l'Égypte, comme on le voit dans la suite de l'histoire. Le prophète Jérémie, qui les avait détournés, autant qu'il l'avait pu, d'aller dans ce pays se vit contraint de s'y rendre lui-même; ses paroles et ses nombreuses prédictions, toujours justifiées par l'événement, ne purent manquer d'être connues d'un grand nombre d'Égyptiens[2].

Transportés, après leur sortie d'Égypte, dans la terre de Chanaan, les Israélites eurent dans les commencements assez peu de rapports avec les peuples étrangers; mais, sous le règne de David et de Salomon, ces relations s'établirent et s'étendirent beaucoup. Les flottes de Salomon allèrent au loin et rapportèrent d'immenses richesses dans la Judée. Dieu, qui avait donné à ce prince une intelligence élevée, le rendit vénérable aux yeux des peuples et attira auprès de lui

[1] Judith, v, 24-25.
[2] Jérémie, XLIII, 8 et 9.

des sages des pays les plus éloignés. « Il accourait des « hommes de toutes les nations, dit l'auteur du troi- « sième livre des *Rois*, et les envoyés des princes ve- « naient s'instruire de ses paroles[1]. » Le royaume de Salomon s'étant étendu au delà de l'Euphrate : quand il est dit que toutes les nations et les ambassadeurs des rois venaient vers ce prince pour écouter sa sagesse, cela peut s'entendre très-naturellement des peuples d'au delà de l'Euphrate et des frontières d'Égypte. Lors donc que nous trouvons dans ces contrées lointaines les mêmes traditions, les mêmes idées et quelquefois les mêmes expressions, sur Dieu et son culte, que dans la Judée, on l'explique non-seulement par une transmission héréditaire depuis Noé, mais encore par la communication que la Providence ménagea entre ces peuples et le peuple choisi, tant sous Salomon qu'avant et après lui.

Après Salomon vint le schisme des dix tribus, qui refusèrent de se soumettre à son fils Roboam et se livrèrent à des superstitions condamnées par la loi de Moïse. Ces scandales, qui semblaient devoir arrêter l'œuvre de Dieu, l'avancèrent considérablement. Jonas, de la tribu de Zabulon, fut envoyé miraculeusement à Ninive pour y prêcher la pénitence, ce qui fut une occasion de salut pour cette ville, la plus grande que l'on vît alors au monde. Bientôt après, Nabuchodonosor détruisit le royaume des dix tribus que Dieu lui avait abandonnées pour les châtier de leur défection. Il les transporta et les répandit dans les diverses parties de son vaste empire. Or les captifs, parmi les-

[1] IIIe liv. des Rois, IV, 29, 34.

quels plusieurs étaient demeurés fidèles, firent connaître le nom et le culte du vrai Dieu à Suse, à Ecbatane, à Babylone et dans les autres principales villes d'Assyrie. Tout en s'humiliant des fautes qui avaient attiré une punition si terrible sur leur nation, ils comprenaient parfaitement les desseins de Dieu, qui ne les dispersait dans le monde que pour contribuer au salut des peuples. Le vieillard Tobie disait à son fils : « Louez le Seigneur, enfants d'Israël, et glo-« rifiez-le en présence des nations, car il vous a dis-« persés parmi les peuples qui l'ignorent, afin que « vous leur appreniez que lui seul est Dieu, et que « toutes les divinités étrangères ne sont que des « idoles[1]. »

Indépendamment de ces pieux et fervents Israélites, qui ne négligeaient pas l'occasion qui leur était offerte de répandre dans le monde les pures notions de la foi, Dieu se prépara des prophètes, qui furent élevés dans les cours des princes, et qui durent avoir une grande influence sur l'opinion publique. Tels étaient, entre autres, Daniel et ses trois compagnons, auxquels Nabuchodonosor confia des charges importantes dans l'administration de ses États. Que de circonstances dans la vie de Daniel on pourrait remarquer ici, qui justifieraient nos observations! Nabuchodonosor a un songe dont aucun des sages de la Chaldée ne peut lui donner l'explication : Daniel se présente au nom du vrai Dieu; il raconte et il explique dans tous ses détails le songe que le prince avait eu et dont ce prince avait lui-même perdu le souvenir. Na-

1 Tobie, XIII, 3, 4.

buchodonosor, frappé des merveilles qui lui sont annoncées, se prosterne contre terre, il adore, et ensuite il dit à Daniel : « En vérité, votre Dieu est le Dieu des « dieux et le Seigneur des rois; il est celui qui ré- « vèle les mystères, puisque vous avez pu découvrir « un pareil secret[1]. » Quelques années après, ce prince fut frappé d'un prodige qui lui parut plus extraordinaire; Dieu ayant préservé Daniel, avec ses trois compagnons, du feu d'une fournaise ardente dans laquelle on les avait précipités, Nabuchodonosor publia cet édit : « Béni soit le Dieu qui a envoyé son « ange et qui a délivré ses serviteurs qui ont eu con- « fiance en lui, qui ont résisté au commandement du « roi, et qui ont abandonné leur corps pour ne pas « adorer d'autres dieux que leur Dieu. Voici donc « l'ordonnance que je fais : Que celui de tout peuple, « de toute nation, de toute langue, qui aura proféré « un blasphème contre le Dieu de Daniel, soit mis en « pièces, et sa maison changée en lieu public, parce « qu'il n'y a pas d'autre Dieu qui puisse sauver comme « ce Dieu[2]. » Un pareil événement ne pouvait manquer d'être connu dans tout l'empire : les Juifs durent s'en prévaloir pour exalter le nom du vrai Dieu, et l'on peut même présumer avec fondement que le prince se convertit à la fin de ses jours. En effet, après un châtiment terrible, où il vit une juste punition de son orgueil, il publia ce nouvel édit : « Moi, Nabu- « chodonosor, j élevai mes yeux au ciel, et la con- « naissance me revint; je bénis le Très-Haut, et je

[1] Daniel, II, 47.
[2] Daniel, III, 95 et suiv.

« louai Celui qui vit à jamais, et je glorifiai sa puis-
« sance qui est éternelle. Devant lui, tous les habitants
« de la terre sont réputés comme rien ; il fait suivant
« sa volonté sur la terre et dans les cieux. Maintenant
« donc, moi, Nabuchodonosor, je loue, j'exalte, je
« glorifie le roi du ciel, parce que toutes ses œuvres
« sont vérité, et que toutes ses voies sont justice[1]. »

Quand Babylone eut été prise par les Perses et les Mèdes, sous la conduite de Cyrus et de Darius, vers l'an 538 avant l'ère chrétienne, Daniel jouit, sous les nouveaux dominateurs, de la faveur qu'il avait eue sous les princes assyriens. Il demeura toujours à la cour, préposé aux affaires les plus importantes, et l'un des trois principaux gouverneurs. Il se vit exposé, de nouveau, à la jalousie des courtisans qui le firent jeter dans une fosse aux lions ; mais cette nouvelle persécution ne contribua, comme les précédentes, qu'à manifester la gloire de Dieu. Daniel fut respecté des lions, qui dévorèrent ses accusateurs, et, dans cette circonstance, Darius le Mède écrivit à toutes les provinces : « J'ordonne que, dans toute l'étendue de
« mon empire, tous craignent et révèrent le Dieu de
« Daniel ; car il est le Dieu vivant, subsistant dans les
« siècles : son empire est indestructible et sa puis-
« sance n'aura pas de fin. C'est lui qui fait des prodi-
« ges et des merveilles dans le ciel et sur la terre, lui
« qui a délivré Daniel de la fosse aux lions[2]. »

Daniel continua donc à vivre pour annoncer les saintes vérités de la foi ; et, ce qui est bien remar-

[1] Daniel, IV, 31 et suiv.
[2] Daniel, VI, 25.

quable, ce fut de son temps que les Grecs commencèrent à voyager dans l'Orient pour étudier la sagesse ; les premiers fondateurs d'écoles philosophiques en Grèce, Thalès et Pythagore, vinrent alors en Chaldée et purent converser avec le prophète. Il était contemporain de Zoroastre, qui rédigea ou revit les livres religieux des Perses. On a lieu de croire que ce prophète eut une grande part à l'édit que publia Cyrus pour le rétablissement du temple de Jérusalem, et qui termina la longue captivité du peuple. La teneur du décret fait supposer que ce prince avait lu les prophéties d'Isaïe, qui l'avait appelé par son nom deux siècles auparavant, et l'avait signalé comme le conquérant du royaume d'Assyrie et le libérateur des Israélites. Dans ce décret, comme dans ceux que nous avons déjà cités, il parle avec un profond respect du Dieu du ciel, de Jéhova, auquel il attribue hautement toutes les victoires qu'il avait remportées.

Après la mort de Daniel, il resta un grand nombre de Juifs qui continuèrent l'œuvre de Dieu. L'un fut ministre sous Artaxerxe Longue-main, petit-fils de Cyrus; Esther monta sur le trône, unie par un légitime mariage à ce prince. A cette même époque, se trouvaient à la cour des hommes vénérables par leur sagesse et leur piété, tels que Néhémie et Esdras, dont Dieu se servit pour relever les murs de Jérusalem et rétablir, après la captivité, l'observance de la loi mosaïque.

On sait que l'empire des Perses fut détruit par Alexandre le Grand. Ce prince vint à Jérusalem, qu'il voulait châtier de son attachement aux successeurs de Cyrus. Le grand prêtre ordonna des supplications

publiques pour que le ciel fléchît le cœur du superbe conquérant. Aux approches d'Alexandre les portes de la ville s'ouvrirent, et l'élite du peuple alla au-devant de lui, suivie des prêtres revêtus de leurs ornements sacrés, et du grand prêtre, qui avait la tiare sur la tête, avec une lame d'or sur laquelle était gravé le nom de l'Éternel. Le prince, touché de cette pompe religieuse, sentit ses dispositions changées à l'égard des Juifs; il reçut avec honneur le grand prêtre, et il adora le nom de Dieu, à la grande surprise des assistants. On lui fit lire dans le prophète Daniel les prédictions relatives à son règne et à ses exploits contre les Perses; dans la joie que lui causa cette lecture, il permit aux Juifs de vivre selon leur loi, les exempta du tribut la septième année ou l'année sabbatique, et leur déclara enfin que ceux d'entre eux qui voudraient servir dans ses armées pourraient y vivre selon leur religion et suivre toutes leurs coutumes[1]. Ainsi Cyrus et Alexandre, dont les innombrables armées étaient composées de tant de peuples divers, connurent les prophéties, eurent des rapports avec un grand nombre de Juifs, les honorèrent de leur estime et de leur confiance : l'un ordonna que l'on rebâtit le temple de Jérusalem, et l'autre offrit des sacrifices au vrai Dieu dans ce même temple.

Depuis cette époque, les Juifs se répandirent partout, en Asie, en Afrique, en Europe. On les vit dans les Indes, et plusieurs ont cru qu'ils avaient pénétré dans la Chine, où on a trouvé des traces peu équivoques de leurs traditions, sans qu'on puisse néan-

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. II, ch. VIII.

moins bien déterminer l'époque où ils y seraient venus. En Afrique ils continuèrent d'avoir des relations habituelles avec l'Égypte, et ils formèrent une partie considérable de la population d'Alexandrie. Nous avons eu occasion de parler d'une version qui se fit de leurs livres par l'ordre de Ptolémée Philadelphe, version qui facilita la connaissance des doctrines juives partout où se parlait la langue grecque. En Europe, les Juifs habitèrent la plupart des îles de l'Asie Mineure; ils conclurent un traité d'alliance avec les Spartiates et avec les Romains[1]. Ils eurent une synagogue à Athènes; ils vinrent en Italie et se fixèrent à Rome, et, du temps de Cicéron, on remarquait un quartier qui était presque exclusivement occupé par eux.

Alors cependant, la nation juive était sur son déclin. Nous ne dirons point dans quelles circonstances la république romaine, qui avait subjugué l'univers entier, porta ses armes dans la Judée et la soumit à ses lois : nous rappellerons seulement que, quand Pompée pénétra dans le temple, les Romains parurent surpris de ne trouver aucune divinité dans cette mystérieuse enceinte. Tacite, qui nous a conservé ce trait, remarque que les Juifs ne conçoivent Dieu que par la pensée, et n'en reconnaissent qu'un seul. Les Romains, en soumettant la Judée à leur empire, ne prétendirent pas l'empêcher de suivre sa religion. Ils eurent même pour les vaincus l'attention de ne point déployer dans leurs terres les drapeaux où se trouvaient des idoles; et Jules César, ayant appris que dans quelques provinces on les tourmentait, prit leur

[1] Ier livre des Machabées, XII.

défense, et il écrivit aux magistrats de ces lieux : « Il « ne me plaît pas qu'on fasse de pareils décrets contre « les Juifs, ni qu'on les empêche de suivre leurs lois « et coutumes, attendu qu'on le leur permet, même « dans Rome, et que, par le même édit où Caïus Cé- « sar consul défendit de faire des assemblées dans « les villes, il en excepta les Juifs, et eux seuls. Nous « de même, quoique nous défendions ces assemblées, « nous permettons aux Juifs, et á eux seuls, de con- « tinuer les leurs, suivant les coutumes et les lois de « leurs pères[1]. »

Il est donc vrai que, pendant quinze cents ans, depuis sa formation comme peuple, jusqu'au moment où elle atteignait au terme marqué par ses prophéties, la famille d'Abraham n'a cessé d'être dans des rapports habituels et intimes avec les plus grandes nations, et que les hommes qui exercèrent la plus haute influence sur leur siècle contribuèrent à l'affermir dans l'observation religieuse de sa loi, et à favoriser sa dispersion dans le monde entier. Nabuchodonosor, Cyrus, Alexandre, César, se virent en présence de ce peuple extraordinaire, et le distinguèrent des autres.

On croit assez généralement que les Juifs ont été peu connus des autres peuples, et qu'ils ont été méprisés ou détestés de ceux qui avaient des rapports avec eux. C'est une erreur. Il est vrai que, depuis la mort de Notre-Seigneur, ils ont été dans un état habituel d'humiliation, et que, même avant l'ère chrétienne, leur nation a été l'objet de railleries et de mé-

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. XIV, chap. XVII.

pris pour quelques peuples païens. En Italie, les philosophes et les historiens qui écrivaient vers la fin de la république ou sous les premiers empereurs, paraissent fort ignorants de son origine et très-prévenus contre elle; ils l'appellent un peuple superstitieux, ennemi de l'empire, odieux au genre humain. Tacite, qui, ailleurs, a si bien exprimé le culte rendu à Dieu par les Juifs, tombe dans une contradition difficile à comprendre chez un auteur si grave; il adopte les fables les plus ridicules, et va jusqu'à dire que les Juifs honoraient une tête d'âne dans leurs solennités religieuses. Mais, quelle que fût la cause de ces préventions des Romains contre les Juifs, nous pouvons assurer que la plupart des anciens avaient une toute autre idée de ce peuple. On voit, dans les faits que nous venons de citer, avec quels égards les plus grands princes l'ont traité, et comment ils surent estimer son Dieu et sa religion, plus que les divinités et les cultes des autres peuples.

Beaucoup de philosophes anciens en ont parlé comme d'une nation très-sage, remarquable par ses coutumes, par les sublimes idées qu'elle avait de la Divinité et par la pureté du culte qu'elle lui rendait; ils ne pensaient pas que, sous ce rapport, elle fût inférieure à aucune, et ils la classèrent sans difficulté au rang de celles qui étaient les plus distinguées. Eusèbe, qui a consacré un livre entier de sa *Préparation évangélique* à recueillir des témoignages sur ce point, cite un auteur ancien qui a beaucoup écrit sur les Juifs, et qui dit que Moïse a enseigné aux hommes tout ce qui est utile, que les prêtres égyptiens le regardaient presque comme un Dieu, lui at-

tribuaient l'invention de la philosophie, et lui donnaient le nom d'Hermès ou de Mercure[1]. Strabon loue Moïse d'avoir eu des idées plus sublimes de la Divinité que les Égyptiens, les Grecs et les Libyens. Il pense qu'il quitta l'Égypte parce qu'il ne pouvait s'accommoder des notions que l'on y avait de Dieu et du culte qu'on lui rendait[2]; il ne fait pas un moindre éloge de plusieurs de ceux qui succédèrent à ce grand homme dans le gouvernement; et enfin, parlant des Juifs de son temps, il dit qu'ils s'étaient introduits dans toutes les villes. Il n'était pas facile, selon cet écrivain, de trouver une seule place sur la terre habitable où cette nation n'eût pénétré, et où elle n'eût même fait adopter à plusieurs étrangers sa manière de vivre et ses lois. Varron; l'un des hommes les plus doctes de la république romaine, louait aussi les Juifs

[1] Eusèbe, *Prépar. évang.*, liv. IX, ch. XXVII. On lirait avec beaucoup d'intérêt tout ce livre neuvième. La plupart des auteurs qui s'y trouvent ont mêlé des fables impertinentes à l'histoire des Juifs, ce qui prouve qu'ils ne la connaissaient que d'une manière très-superficielle, mais ils en parlent en des termes qui en donnent une haute idée.

[2] Strabon, liv. XVI, ch. II, § 20. « Moïse, mécontent de la religion établie en Égypte, dit cet auteur, sortit de ce pays pour « venir se fixer en Judée, suivi d'une foule d'hommes qui adoraient la Divinité. Il soutenait et il enseignait que les Égyptiens « étaient dans l'erreur en représentant la Divinité sous la forme « d'animaux sauvages; que les Libyens et les Grecs eux-mêmes « se trompaient quand ils donnaient aux dieux une figure humaine. Il enseignait donc qu'il fallait renoncer à sculpter aucun « simulacre de la Divinité et se borner à l'adorer dans un sanctuaire digne d'elle, dépourvu de toute espèce d'images. » Strabon, peu instruit du fond de l'histoire des Juifs, dit que ce fut longtemps après Moïse, et en altérant la pureté de ses doctrines, que ceux-ci ont introduit dans leur culte des superstitions telles que la distinction des animaux, dont les uns furent regardés comme purs et les autres comme impurs, etc.

d'adorer Dieu sans image sensible, et il regrettait que les Romains se fussent écartés de la simplicité de ce culte. Il paraît, d'après même le témoignage d'un ennemi du Christianisme, que divers oracles, attribués à Apollon par les Grecs, avaient déclaré que les Chaldéens et les Hébreux avaient seuls la vraie sagesse, parce qu'ils adoraient le Dieu éternel existant par lui-même[1] ! Quoi qu'il en soit des oracles, on peut conclure de cet accord de témoignages l'idée que les païens se faisaient de la religion des Juifs.

Si maintenant nous réunissons les faits qui viennent d'être exposés : la diffusion des Juifs dans une très-grande partie du monde, le zèle qui les animait pour répandre leurs doctrines et faire des prosélytes[2], l'estime dont ils jouirent auprès d'un si grand nombre de princes et d'hommes éclairés, nous concluons que ce peuple a rempli la mission qu'il avait reçue de Dieu. Nous ne disons pas qu'il ait réussi à faire adopter ses croyances aux peuples avec lesquels il a vécu : la conversion générale du monde était réservée à Notre-Seigneur Jésus-Christ ; elle devait s'opérer par la prédication de l'Évangile. Mais la famille d'Abraham a répondu aux desseins de la Providence, en por-

[1] S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. IV, ch. XXXI ; liv. IX, ch. XXII. — *Nouv. Démonst. év.*, Ire part., ch. XIX, § 4.

[2] Notre-Seigneur reprochait aux Pharisiens de son temps de parcourir les terres et les mers pour faire un prosélyte, et de ne pas le rendre meilleur quand ils l'avaient attiré à eux. (Év. de S. Matth., XXIII, 15.) Si tous les prosélytes ne devenaient pas meilleurs, on ne peut guère douter que plusieurs n'aient profité pour leur salut des lumières de la foi : c'est pour cela, sans nul doute, que l'on vit un grand nombre d'entre eux se montrer tout disposés à recevoir la prédication des apôtres et devenir de fervents chrétiens.

tant sur tous les points du monde une haute protestation contre l'idolâtrie, et en donnant aux âmes simples et droites la facilité de connaître le vrai Dieu, ce qui a dû être pour un très-grand nombre d'individus un moyen de salut.

LEÇON XXI

Dieu fait annoncer au monde la venue du Messie et la rédemption.

De tous les dogmes de la révélation primitive, celui qui intéressait davantage le monde était la rédemption future par le Messie : il n'en est pas non plus sur lequel Dieu ait plus éclaré les prophètes. A mesure qu'il se manifestait davantage à nos pères, par l'organe de ces hommes inspirés, il leur montrait, avec un plus grand jour, l'ordre et la suite de ses desseins pour notre salut. Nous voudrions pouvoir expliquer toutes ces prophéties, car elles sont admirablement propres à nous faire bénir Dieu, en nous montrant la suite de ses desseins miséricordieux, et comment il a préparé l'œuvre de notre salut; nous dirons du moins, en premier lieu, celles de ces prophéties qui concernent la naissance, les souffrances et la mort du Messie; et, en second lieu, celles qui ont fixé les temps où devaient s'opérer ces mystères.

§ 1. — PROPHÉTIES RELATIVES A LA NAISSANCE, A LA VIE ET A LA MORT DU MESSIE

I. Abraham avait reçu la promesse que le Messie naîtrait de sa race : Jacob, sur son lit de mort, an-

nonça que la tribu de Juda subsisterait jusqu'à la venue de ce Sauveur. « Le sceptre ne sortira pas de « Juda, et il y aura toujours des princes de sa race, « jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé vienne; « c'est lui qui est l'attente des nations[1]. » Moïse rappela aux Juifs ces promesses, et il leur fit espérer qu'un temps viendrait où Dieu susciterait ce prophète par excellence, qui les conduirait dans les voies du salut.

Quatre siècles après Moïse, David, roi et prophète, composa d'admirables cantiques, qui se chantent encore dans toutes les langues. L'âme remplie des promesses faites à ses pères, l'esprit éclairé de lumières surnaturelles, il célèbre dans ces cantiques la gloire du Messie, alors même qu'il avait eu d'abord en vue son fils Salomon; car il est assez ordinaire aux prophètes de passer d'un objet à un autre, l'inspiration ne s'assujettissant pas aux règles ordinaires du discours. Dans le psaume LXXI, David se réjouit de l'exaltation de son fils sur le trône, et, à cette occasion, il prédit la gloire future de celui dont Salomon ne pouvait être que la figure. « Il dominera d'une mer à « une autre mer, et jusqu'aux extrémités de la terre. « Les habitants du désert se prosterneront à ses pieds. « Tous les rois l'adoreront, toutes les nations le ser-« viront, il arrachera le pauvre et le faible à la tyran-« nie du puissant. On priera par lui, on le bénira tout « le jour; son nom subsistera dans les siècles, il est « avant le soleil. Les nations de la terre le glorifieront, « elles seront toutes bénies en lui. » Ailleurs, David

[1] Genèse, XLIX, 10.

dit ces paroles bien remarquables : « Le Seigneur a « dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jus- « qu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de « marchepied ; le Seigneur va faire sortir de Sion le « sceptre de votre autorité. Établissez votre empire « au milieu de vos ennemis, la principauté est avec « vous ; elle éclatera au jour de votre force, dans la « splendeur des saints. Je vous ai engendré avant « l'aurore. Le Seigneur l'a juré, il ne s'en repentira « pas : vous êtes prêtre pour l'éternité, selon l'ordre « de Melchisédech. « Nous pourrions citer d'autres psaumes, rien n'étant aussi fréquent, dans ces divins cantiques, que l'annonce de celui qui devait donner la paix au monde et réconcilier l'homme pécheur avec Dieu. David nous le représente, opérant cette grande œuvre par ses souffrances et ses humiliations, il nous parle de ses pieds et de ses mains percés, et d'une robe que ses gardes tireront au sort : il nous le représente ensuite dans son triomple, disant à son Père : « Je vous louerai, Seigneur, dans une assemblée nom- « breuse : les extrémités de la terre se souviendront « de vous et se convertiront. Tous les peuples l'ado- « reront : au Seigneur appartient l'empire, et il ré- « gnera sur toutes les nations[1]. »

Mille ans devaient s'écouler encore avant la naissance du Messie, et Dieu continuait son œuvre.

A David succédèrent d'autres prophètes, dont la mission, tendant au même but, était de faire connaître les signes auxquels on pourrait discerner le Messie, et quelle serait l'œuvre qu'il consommerait sur la

[1] Psaume XXI, 23 et 29.

terre. Isaïe disait : « Il sortira un rejeton de la tige de « Jessé, une fleur naîtra de sa racine, et l'Esprit du « Seigneur se reposera sur lui : Esprit de sagesse et « d'intelligence, Esprit de conseil et de piété. Il se « ceindra de la justice, et la loi lui servira de bau- « drier. Le loup habitera alors avec l'agneau, le léo- « pard se reposera auprès du chevreau, le lion et la « brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les « conduira... En ce jour le rejeton de Jessé sera élevé « pour être l'étendard des peuples, les nations ac- « courront à lui, et son sépulcre sera glorieux [1]. »

Ce qu'Isaïe attendait, il l'a vu de ce regard prophétique qui pénètre l'avenir et considère comme présent ce que Dieu doit opérer dans la suite des siècles. « Le « peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une « grande lumière ; le jour s'est levé sur ceux qui ha- « bitaient dans les ombres de la mort. Un petit enfant « nous est né, un fils nous a été donné ; son nom est « l'Admirable, le Conseiller, Dieu, Fort, le Père des « siècles à venir, le Prince de la Paix. Son empire « s'étendra de plus en plus ; il s'assoira sur le trône « de David [2]. » Isaïe a vu aussi comment cet enfant opérerait le salut du monde ; et il est entré dans des détails si précis, qu'on le prendrait pour un historien, plutôt que pour un prophète. Tandis qu'il annonçait ainsi la naissance du Sauveur, ses abaissements ineffables et la conversion des peuples, un autre prophète marquait le lieu même où il naîtrait : c'est le prophète Michée : « Et toi, Bethléem Ephrata, dit-il, tu es pe- « tite parmi les cités de Juda ! De toi sortira celui qui

[1] Isaïe, XI, 1, 3, 10.
[2] Isaïe, IX, 6, 7.

« est la domination d'Israël. Il demeurera ferme, et « il paraîtra dans la force de Jéhova son Dieu, et il « sera glorifié jusqu'aux extrémités de la terre ; c'est « lui qui est la paix [1]. »

II. Cependant, ni David, ni Isaïe, ni aucun autre prophète n'avait prédit l'époque précise où naîtrait le Sauveur. Voici à quelle occasion Dieu la révéla. Nous avons vu le peuple juif réduit en captivité par Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui prit et brûla la ville et le temple de Jérusalem, 426 ans après que Salomon en avait jeté les fondements, et 588 ans avant l'ère chrétienne. Un demi-siècle ne s'était pas écoulé depuis cet événement, que Cyrus, prince de la nation des Perses, s'empara de la superbe Babylone, qui commença dès lors à subir le juste châtiment de sa cruauté à l'égard des autres nations, surtout à l'égard des Juifs. Elle n'était entre les mains de Dieu qu'un instrument de justice, et, quand elle eut servi à ses desseins, Dieu la détruisit par les mains du grand Cyrus, que le prophète Isaïe avait appelé par son nom et dont il avait annoncé les triomphes, deux cents ans avant sa naissance.

Peu de temps après l'entrée de Cyrus dans Babylone, Daniel, un des hommes les plus pieux parmi les Juifs de la captivité, Daniel priait pour obtenir la délivrance de son peuple. Pendant qu'il était en prière, l'ange Gabriel vint lui annoncer une délivrance d'une tout autre importance. « Pendant ma prière, dit le « prophète, Gabriel, que j'avais vu dans une appari- « tion, vola tout d'un coup vers moi, et il me dit :

[1] Michée, v, 2, 3, 5.

« Daniel, je suis venu vous donner l'intelligence; soyez
« attentif à ma parole; Dieu a réduit à soixante-dix
« semaines, pour le peuple et pour la ville sainte, le
« temps où la prévarication doit être abolie, où l'ini-
« quité sera expiée, et la justice éternelle amenée sur
« la terre; alors le Saint des saints sera oint. Sachez
« donc et remarquez-le bien : depuis l'ordre donné de
« rebâtir Jérusalem jusqu'au Messie, il y aura sept
« semaines et soixante-deux semaines, et les places
« et les murailles seront rétablies de nouveau dans des
« temps fâcheux. Après les soixante-deux semaines,
« le Messie sera mis à mort; le peuple qui le renon-
« cera ne sera plus son peuple. Il viendra un peuple
« sous la conduite d'un chef qui détruira la ville et le
« sanctuaire, il y aura une grande désolation. Il con-
« firmera son alliance avec plusieurs dans une se-
« maine, et dans la moitié de la semaine, il fera cesser
« l'oblation et le sacrifice. L'abomination de la déso-
« lation sera dans le temple, et la désolation s'étendra
« jusqu'à une ruine entière[1]. »

Cette prophétie s'accorde avec celle de Jacob, en ce qu'elle déclare qu'après la mort du Messie le peuple juif sera dispersé, le temple ruiné, et la nation perdue : elle nous dit de plus, d'une manière très-formelle, que tout ceci aura lieu après soixante-dix semaines, à dater du jour où l'ordre sera donné de rebâtir Jérusalem.

Pour l'intelligence de ces paroles, il faut se souvenir que les Juifs avaient deux sortes de semaines : des semaines de jours, terminées par le sabbat, et des

[1] Daniel, IX, 24, 25, 26, 27.

semaines d'années également terminées par une année de repos ou année sabbatique, pendant laquelle les terres devaient demeurer sans culture et les dettes étaient remises. Ici, Daniel ne parle pas d'une semaine de jours, puisque ce n'est pas dans un si court espace que devaient se consommer les événements dont il parle; il ne peut être question que de semaines d'années, lesquelles forment 490 ans. Voici maintenant le point de départ. Cyrus publia d'abord un édit pour rendre aux Juifs leur liberté, et leur permettre de rebâtir le temple. Plusieurs familles partirent alors sous la conduite de Zorobabel, et on entreprit aussitôt de rebâtir le temple; mais on éprouva de grandes difficultés de la part des Samaritains et d'autres peuples voisins. Ces difficultés, jointes à la malveillance des gouverneurs, firent suspendre les travaux tout le temps que vécut Cyrus. Les Juifs ne réussirent pas mieux sous les premiers successeurs de Cyrus, Cambise, Smerdis et Xerxès; mais Artaxerxe Longue-Main, fils de Xerxès, donna, la vingtième année de son règne, un nouvel édit par lequel il autorisait Néhémie et Esdras à rebâtir la ville et les murs de Jérusalem. D'après le calcul des plus savants critiques, cet édit, daté de la vingtième année d'Artaxerxe ou d'Assuérus, fut donné l'an 454 avant l'ère chrétienne; alors commencèrent donc les soixante-dix semaines prédites par Daniel[1].

Époque mémorable sous tous les rapports! Les Juifs retournent à Jérusalem; Esdras et Néhémie s'appliquent à réformer les abus qu'une longue cap-

[1] *Discours sur l'histoire universelle*, Ire part., 8e époque; IIe part., ch. IX.

tivité avait introduits; les murs de la ville sainte se relèvent, et dans son enceinte le peuple a la consolation de revoir le temple, d'offrir de nouveau à la gloire de Dieu les sacrifices prescrits par la loi. Alors aussi Dieu, qui allait faire cesser les prophètes, inspire Zacharie, Aggée et Malachie, qui rappellent toutes les promesses et annoncent le Messie à venir. Aggée voit les vieillards pleurer au souvenir du premier temple, parce que le second ne lui était pas comparable en magnificence: il les console en les assurant que le nouveau temple, tout inférieur qu'il était à celui de Salomon, sera glorifié, parce que le Désiré des nations l'honorera de sa présence[1]. Malachie, enfin, montre, dans un temps peu éloigné, une victime auguste; victime toute pure, qui sera substituée aux hosties de la loi, et offerte sur tous les points du monde, depuis le lever du soleil jusqu'au couchant. Cette victime est l'ange de l'alliance, après lequel soupiraient les enfants de Dieu, depuis le commencement du monde: *J'envoie mon ange, dit le Seigneur, pour me préparer les voies, et vous allez voir arriver dans son temple le Seigneur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance que vous désirez*[2].

Quelque précises que soient ces prophéties pour déterminer le caractère distinctif du Messie et l'époque de sa venue dans le monde, les Juifs s'efforcent d'en éluder le sens, et quelques écrivains philosophes, tout en se disant chrétiens, se donnent une peine infinie pour ôter à ces prédictions, comme aux faits miraculeux consignés dans les Écritures, l'apparence

[1] Aggée, II, 8, 9.
[2] Malachie, III, 1, 2.



même du surnaturel. Mais ni les Juifs modernes, ni les philosophes ne nous feront abandonner des témoignages aussi positifs, qu'il a plu à Dieu de nous donner, sur l'œuvre qu'il devait accomplir dans la suite des temps. Il est un fait que les premiers ne contesteront pas : c'est que leurs ancêtres qui vécurent avant Jésus-Christ, et ceux même qui vivaient dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, entendaient unanimement ces prophéties dans le sens que nous leur donnons ; c'est ainsi que les avaient interprétées, entre autres, les vieillards choisis, à cause de leur sagesse et de leur intelligence des Écritures, pour faire la version des livres saints, deux ou trois siècles avant Jésus-Christ. Or, peut-on se flatter avec quelque vraisemblance de mieux comprendre aujourd'hui les textes sacrés qu'on ne les comprenait à cette époque, où la langue hébraïque était mieux connue, époque où les traditions explicatives des prophéties étaient encore toutes vivantes au sein de la nation, époque, enfin, où nul événement n'était survenu qui pût détourner les esprits du sens naturel des Écritures pour les jeter dans l'esprit de système? Que ceux qui n'ont pas eu le bonheur de reconnaître le Messie promis dans la personne de Jésus-Christ, s'efforcent de donner aux Écritures une interprétation inouïe avant eux, c'est naturel; mais les Juifs anciens n'étaient pas exposés aux mêmes tentations, et ils étaient d'ailleurs plus en état de bien comprendre les textes des Écritures.

Cette observation est aussi concluante qu'elle est simple. Nous pouvons l'opposer avec une égale confiance à tous ces interprètes rationalistes des Écri-

tures qui, pour ne pas y trouver du surnaturel, veulent tout expliquer par les figures hardies du style antique et l'enthousiasme poétique des prophètes. Ils nous disent que nous n'avons pas un recueil de prophéties sur les temps à venir, que les prophètes ne parlent que d'événements naturels passés de leur temps, ou qu'il était facile de prévoir, événements qui grandissaient sous leur plume, par les images brillantes dont ils les revêtaient.

Quand on est décidé à ne rien croire de ce qui sort de l'ordre commun; quand, par esprit de système, on veut tout expliquer naturellement dans les Écritures, il est facile de faire des objections et de semer des doutes sur les choses les plus certaines; alors on dégage les faits des circonstances, on dissimule même une partie de ces faits, et on les présente sous un faux jour. Rien ne tiendrait contre une pareille méthode. Mais ceux qui cherchent la vérité dans la simplicité de leur cœur ne procèdent pas ainsi. Qu'on lise attentivement et sérieusement les prophètes, que l'on consulte la tradition qui nous a transmis, avec leurs paroles, le sens dans lequel elles ont toujours été entendues; enfin que l'on s'adresse à Dieu avec simplicité de cœur pour lui demander l'intelligence de son œuvre : nous ne désirons rien de plus pour celui qui serait tenté de se laisser séduire par ces vains systèmes. Les prophètes lui apparaîtront alors tellement supérieurs au reste des hommes, qu'il ne concevra même pas que l'on ait jamais eu l'idée d'établir un parallèle entre eux et ceux que l'antiquité profane a considérés comme inspirés par l'enthousiasme ou par le souffle des fausses divinités. C'étaient effective-

ment des hommes tout divins par l'éminente sainteté de leur vie et par l'éclat de leurs œuvres, autant que par les lumières extraordinaires qu'ils avaient sur l'avenir.

Ce coup d'œil qui perce le voile qui nous cache, à nous mortels, le secret des siècles, ne pouvait être dans les prophètes qu'une illumination descendue d'en haut. Ils annonçaient très-fréquemment aux Juifs des événements relatifs à l'état de leur société ou à la situation des peuples voisins; ces annonces, toujours vérifiées avec une rigoureuse précision, devaient inspirer une pleine assurance sur l'accomplissement futur des prophéties qui concernaient le Messie. Ce n'étaient point d'ailleurs des conjectures; ce n'étaient pas de ces énigmes, ni de ces oracles équivoques, qui se prêtent à tout événement. Non : les prophètes ne parlaient pas ainsi au nom de Dieu; ils exposaient, comme s'ils les eussent vus de leurs yeux, les événements qu'ils étaient chargés d'annoncer.

On a remarqué qne souvent les prédictions sont mêlées au récit de faits purement naturels; mais, très-souvent aussi, les prophètes prédisent les événements relatifs au Messie, sans nul rapport à d'autres faits. Nous en avons cité de nombreux exemples; c'était même le cas le plus ordinaire. Après tout, que nous importe à quel moment ou à quelle occasion le prophète s'est élevé par l'esprit de Dieu à la connaissance de l'avenir? Nous appartient-il de dicter au Saint-Esprit l'ordre selon lequel il doit inspirer ses prophètes? Certes, quand je considère que tout, dans les temps anciens, surtout dans le peuple juif, était une préparation à l'œuvre par excellence de la Rédemp-

tion du monde, je ne suis pas surpris que partout où il se présentait à la pensée des prophètes quelque ombre du Messie, quelque trait qui leur en rappelât le souvenir, ils se soient élancés vers lui de toute l'ardeur de leurs pieux désirs, et que l'esprit de Dieu qui les animait, les éclairât alors de grandes, de vives et d'admirables lumières, pour parler aux hommes d'un mystère sur lequel portaient leurs plus chères espérances.

Nous devons donc écouter avec un respect profond les paroles des prophètes et considérer avec simplicité ce qui, dans leurs écrits, peut ne se rapporter qu'à des événements ordinaires, et ce qui ne peut s'appliquer manifestement qu'au Messie. Quand d'une part nous voyons leurs paroles n'offrir un sens raisonnable qu'autant qu'elles se rapportent à cet objet surnaturel ; quand d'ailleurs nous savons que c'est l'interprétation qu'elles avaient reçue jusqu'ici, nous conviendrait-il, pourrions-nous, sans une grande témérité, leur donner un sens différent? Au lieu de nous fatiguer l'esprit, et de nous dessécher le cœur dans une étude critique de ces divins livres, au risque d'y perdre la foi, comme l'ont perdue tant de savants orgueilleux, bénissons Dieu, qui, à toutes les époques, a voulu relever l'espérance des hommes par de consolantes promesses et estimons-nous heureux d'en voir aujourd'hui la réalisation. « Si on ne découvre pas ici, disait « Bossuet, un dessein toujours soutenu et toujours « suivi; si on n'y voit pas un même ordre des con« seils de Dieu, qui prépare dès l'origine du monde « ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, sous di« vers états, mais avec une succession toujours cons-

« tante, perpétue aux yeux de l'univers la sainte so-
« ciété où il veut être servi, on mérite de ne rien voir
« et d'être livré à son propre endurcissement, comme
« au plus juste et au plus rigoureux de tous les sup-
« plices [1]. »

§ 2. — ATTENTE DU MESSIE.

Les prophéties que nous venons de rapporter, et la dispersion des Juifs dans l'univers, expliquent l'attente générale d'un grand événement, l'attente d'un Messie, que l'on a retrouvée chez un grand nombre de peuples, vers la fin de la République romaine. Cette république, qui avait soumis à ses lois l'Europe, l'Afrique, et presque toute l'Asie connue alors, n'avait rien à redouter des puissances étrangères; cependant un secret pressentiment de l'avenir agitait les peuples, qui, après les violentes commotions qui venaient de les ébranler, s'attendaient à voir paraître un homme extraordinaire dont l'autorité rétablirait toutes choses.

Suétone rapporte un bruit populaire qui avait excité la sollicitude du sénat. On disait de toutes parts que la nature enfantait un roi au peuple romain, et cela avant la naissance d'Auguste, avant, par conséquent, qu'on eût pu se faire à Rome à l'idée d'un roi [2]. Le même historien, Tacite, et d'autres écrivains de ce siècle, assurent d'ailleurs que, d'après une idée fort répandue, bientôt des hommes sortis de l'Orient et venus de la Judée auraient la domination sur les

[1] *Discours sur l'hist. univ.*, IIe part., ch. xxx.
[2] *Oct. Augustus*, n. 94.

peuples[1]. Tout le monde connaît la fameuse Églogue de Virgile à Pollion, et l'annonce que ce poëte fait d'un enfant qui allait descendre des cieux et naître d'une vierge, pour effacer les vestiges de nos crimes, délivrer le monde de la crainte, répandre la joie sur toute la nature et ramener l'âge d'or parmi les hommes[2]. Il est probable qu'en écrivant ces vers, Virgile ne pensait pas au Messie, et qu'il n'avait en vue que la naissance d'un prince qui devait bientôt mettre un terme aux malheurs de la république; mais ne sommes-nous pas au moins autorisés à voir dans ces vers une imitation des oracles des prophètes, et à penser que Virgile animait son style des brillantes figures que la tradition donnait au Messie? Il allègue lui-même les oracles donnés par la sibylle de Cumes. Plusieurs saints docteurs, dont nous avons eu occasion de citer les témoignages, ont cru qu'il y avait eu de vraies prophéties faites au milieu des peuples infidèles, prophéties souvent attribuées à des *sibylles*. C'était un nom général, qui ne désigne aucun personnage bien distinct que nous connaissions, mais sous lequel ont pu être désignées des personnes réellement inspirées comme l'avait été autrefois Balaam, dont la prophétie paraît avoir été connue des Gentils,

[1] *Percrebuerat Oriente toto, vetus et constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judæa profecti, rerum potirentur.* Suétone, *Vespasianus*, n. 4.

Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore, ut valesceret Oriens profectique Judæa rerum potirentur. Tacite, Hist., lib. V, n. 13.

[2] *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas,*
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo,
Jam redit et virgo, redeunt Saturnia regna,
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

et avait donné aux Mages l'idée de venir chercher le Sauveur, à la première apparition d'une étoile qu'ils virent briller du côté de la Judée[1].

C'est par de semblables prophéties que plusieurs hommes très-doctes ont expliqué les vieilles traditions des Gaules, selon lesquelles les druides avaient élevé des autels *à la Vierge qui devait enfanter, à la Mère future de Dieu*[2]. — Le fait de ces inscriptions est devenu incontestable, par suite des découvertes nombreuses que l'on a faites; le caractère prophétique que les savants leur attribuent n'est pas aussi certain. Il se pourrait à la rigueur que ces inscriptions ne présentassent autre chose qu'une allusion mythologique; elles ont néanmoins un rapport si frappant avec les paroles d'Isaïe, que nous considérons l'interprétation de ces savants comme très-vraisemblable. En supposant que les Gentils n'aient pas été favorisés eux-mêmes de prophéties, on peut présumer qu'ils auront connu, par la lecture même de nos divines Écritures qui étaient fort répandues, ou par le commerce avec les Juifs, plusieurs particularités relatives au Messie et, entre autres, la prophétie d'Isaïe qui avait annoncé le prodige de l'enfantement d'une Vierge.

[1] *Livre des Nombres*, XXIV, 17; Év. de S. Matth., II, 2.

[2] V. *Vie de M. Olier*, t. I, sur l'origine de la dévotion à Notre-Dame de Chartres. On trouve de pareilles inscriptions ou du moins des traditions très-anciennes qui sont relatives à ces inscriptions, dans plusieurs endroits où les druides avaient établi leurs siéges. Guibert, abbé de Nogent, qui vivait dans le douzième siècle, dit que l'église de son monastère avait été bâtie sur l'emplacement d'un bocage sacré, où les druides sacrifiaient à la Mère future de Dieu qui devait naître : *Matri futuræ Dei nascituri.* En d'autres lieux, on lisait simplement : *Virgini pariturœ druides.*

Un incrédule du dernier siècle parle de cette tradition qu'il appelle une chimère; et la force de la vérité lui fait dire: « Les Hébreux attendaient, tantôt un « conquérant et tantôt un être indéfinissable; ils l'at- « tendent encore... L'oracle de Delphes, comme on le « voit dans Plutarque, était dépositaire d'une an- « cienne et secrète prophétie sur la future naissance « d'un fils d'Apollon, qui amènerait le règne de la « justice; et tout le paganisme grec et égyptien avait « une multitude d'oracles qu'il ne comprenait pas, « mais qui tous décelaient de même cette chimère « universelle. C'était elle qui donnait lieu à la folle « vanité de tant de rois et de princes, qui prétendaient « se faire passer pour fils de Jupiter... Les autres na- « tions de la terre n'ont pas moins donné dans ces « étranges visions. Tous les Américains attendaient « du côté de l'Orient, qu'on pourrait appeler le pôle « de l'espérance de toutes les nations, des enfants du « soleil... Enfin, il n'y a eu aucun peuple qui n'ait eu « son expectative de cette espèce [1]. » L'estimable écrivain auquel nous avons emprunté cette citation observe avec beaucoup de raison que l'incrédulité se combat ici visiblement elle-même. La vérité la pousse à des aveux, dont elle ne peut se tirer que par des suppositions que le sens commun rejette comme inadmissibles. A quel esprit de prévention ne faut-il pas être livré pour ne voir qu'*une vision étrange*, *qu'une chimère universelle*, dans une croyance aussi constante, aussi uni-

[1] Cité dans les *Études philosophiques sur le Christianisme*, par M. Auguste Nicolas, t. II, ch. IV, § 3. Cet auteur rapporte le témoignage d'autres philosophes incrédules qui ont reconnu les mêmes traditions.



forme, aussi répandue que l'a été celle de l'attente d'un Libérateur? Il y a au fond, dans cette croyance, quelque chose de réellement étrange et qui demeurerait inexplicable pour nous, si nous n'en connaissions la véritable origine. On sait combien tous les peuples de l'antiquité étaient divisés entre eux par les prétentions de nationalité les plus exclusives. Chacun avait son origine et ses destinées propres; l'étranger était pour lui un ennemi. Rien donc ne devait autant blesser l'orgueil des nations que cette idée, que ce serait un peuple étranger et peu considérable qui aurait le privilége de donner au monde un libérateur et un maître. Chacun aurait dû s'arroger cette espérance; tous cependant, le seul peuple juif excepté, l'abdiquent; c'est pour tous les peuples d'Europe et d'Amérique, en Orient; et pour tous les peuples des Indes et de la Chine, en Occident, que ce libérateur doit paraître; et le point du globe occupé par les Juifs est appelé, par un ennemi de la révélation, le *pôle de l'espérance de toutes les nations*.

Tandis que les peuples accueillaient ces pressentiments ou ces vagues annonces d'un Libérateur, les philosophes en comprenaient la nécessité, et, jusqu'à un certain point, ils lui préparaient la voie. « Ce qui « se passait parmi les Grecs, dit Bossuet, était aussi « une espèce de préparation à la connaissance de la « vérité. Leurs philosophes reconnurent que le monde « était régi par un Dieu bien différent de ceux que le « vulgaire adorait et qu'ils servaient eux-mêmes avec « le vulgaire. Les histoires grecques font foi que cette « belle philosophie venait d'Orient et des endroits où « les Juifs étaient dispersés; mais, de quelque endroit

« qu'elle soit venue, une vérité si importante répan-
« due parmi les Gentils, quoique combattue, quoique
« mal suivie, même par ceux qui l'enseignaient,
« commençait à réveiller le genre humain et fournis-
« sait par avance des preuves certaines à ceux qui de-
« vaient un jour le tirer de son ignorance[1]. »

« Cependant, ajoute Bossuet, comme la conversion « de la Gentilité était une œuvre réservée au Messie, et « le caractère propre de sa venue, l'erreur et l'impiété « prévalaient partout[2]. » Que l'on ne s'exagère donc pas la portée de tout ce que nous avons dit sur l'attente du Messie et sur les travaux utiles de la philosophie. Nous le redirons avec confiance, car nous aimons bien à le penser, un très-grand nombre d'âmes simples et droites ont dû se servir de ces lumières pour glorifier Dieu et opérer leur salut; mais, pour les peuples, leur état n'était pas meilleur, il s'en faut de beaucoup. Non, ces peuples ne comprenaient rien aux événements qui se préparaient; ils n'avaient pas une véritable idée du Messie qui allait paraître, et jamais l'idolâtrie n'avait été portée à d'aussi grands excès qu'elle l'était à cette époque.

Les Juifs eux-mêmes altéraient la pureté du culte divin par des pratiques superstitieuses, et ils donnaient de fausses interprétations des prophètes. Impatients du joug que la République romaine faisait peser sur eux, ils se représentaient le Messie promis à leurs pères comme un prince conquérant qui, par la force des armes, ferait d'abord respecter l'indépendance de sa

[1] *Discours sur l'hist. univ.*, IIe part., chap. xv.
[2] Même ouvrage, ch. xvi.

nation, et qui étendrait ensuite son empire sur le monde entier.

Quant aux philosophes, ils ont bien pu, dans les desseins de Dieu, contribuer à préparer les voies au Messie, en établissant quelques vérités ; mais ils lui ont plus encore préparé les voies en donnant au monde une preuve éclatante que ce n'était pas d'eux que le monde pouvait espérer le salut. Si la sagesse humaine avait pu le sauver, elle l'eût fait, en Europe et ailleurs, aux siècles qui précédèrent immédiatement l'ère chrétienne; car, dans la plupart des régions, il y avait des hommes d'une science éminente, et que l'on considérait comme des oracles de sagesse. Toutefois, ces hommes, qu'ont-ils fait? Vivant au milieu de peuples livrés à la superstition, abusés par toutes sortes d'erreurs, souillés par d'abominables habitudes, les ont-ils éclairés, les ont-ils détournés de ces impiétés? ont-ils renversé un seul autel élevé à la gloire de ces impures divinités?... Non ; ils ont disserté entre eux, ils ont fondé des écoles de rhéteurs et de sophistes, qui ont établi à leur tour d'autres écoles, et la confusion dans les idées n'en a été que plus grande.

Ces hommes ne pouvaient s'entendre sur rien : l'un cherchait à détruire ce que l'autre avait édifié, de sorte que, dans ces interminables débats, plusieurs ne virent d'autre issue que le doute universel et la plus complète indifférence. Voilà ce que les sages de la Grèce et de l'Italie ont fait pour leurs disciples. Pour le peuple, ils n'ont pas eu même la pensée de l'instruire et de réformer ni ses mœurs ni son culte. Ils l'ont laissé tel qu'il était : une des maximes reçues chez eux était qu'il ne fallait pas toucher à la religion ni aux super

stitions des peuples. Il y a plus : joignant l'hypocrisie au dédain, ils ont adoré extérieurement les mêmes dieux que le peuple ; ils ont pris part à un culte que dans leurs écoles ils flétrissaient comme une absurdité. Aussi rien ne fut changé : les ténèbres dans lesquelles le monde était plongé ne furent pas moins épaisses, ni les mœurs moins corrompues, après les savantes dissertations des philosophes : tant il est vrai que la lumière devait descendre d'en haut, et que la terre ne pouvait espérer son salut que de Dieu seul !

LEÇON XXII

Venue de Jésus-Christ ; il s'annonce comme le Fils de Dieu

Les temps annoncés par les prophètes étaient arrivés, les Juifs attendaient le Messie, et les autres peuples avaient le pressentiment d'un grand événement, quand Jésus-Christ vint au monde.

Jésus-Christ naquit en Judée, sous l'empire de César ; il passa les trente premières années de sa vie dans l'obscurité, et ne parut dans le monde pour y prêcher l'Évangile que la quinzième année du règne de Tibère. Accompagné de douze disciples qu'il s'était choisis, il parcourut la Judée pour annoncer aux hommes les secrets de la miséricorde de Dieu, et la réalisation de ses desseins éternels. On le vit secourable aux malades, miséricordieux envers les pécheurs, dont il se montrait le vrai médecin, par l'accès qu'il leur donnait auprès de lui. « Il annonce de hauts mys-
« tères, dit Bossuet, mais il les confirme par de grands
« miracles ; il commande de grandes vertus, mais il
« donne en même temps de grands exemples et de
« grandes lumières. Tout se soutient en sa personne,
« sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité
« y reluit partout, tout concourt à y faire voir le

« maître du genre humain et le modèle de la perfec-
« tion. »

Nous consacrerons cette leçon à recueillir ce que Jésus-Christ nous a dit de lui-même, et à étudier son caractère. Nous verrons la vérité de ces paroles de Bossuet : tout se soutient dans la personne de Jésus-Christ.

§ 1. — JÉSUS-CHRIST DÉCLARE QU'IL EST LE FILS DE DIEU, LE MESSIE PROMIS AU MONDE

Jésus-Christ, au sortir de sa retraite, annonça que Dieu avait exaucé les vœux des patriarches, accompli les prédictions des prophètes, réalisé les anciennes promesses, en envoyant aux hommes un Sauveur. Un jour qu'il était entré dans une synagogue, on lui offrit par honneur le livre des Écritures pour qu'il en fît une lecture au peuple qui se trouvait rassemblé selon l'usage; il ouvre le prophète Isaïe et tombe sur ce passage : « L'Esprit de Dieu s'est reposé sur moi ; c'est « pour cela qu'il m'a envoyé évangéliser les pauvres, « consoler les malheureux, ceux dont le cœur est « brisé, annoncer aux captifs leur délivrance, aux « aveugles le bienfait de la lumière, prêcher l'année « bénie de Dieu et le jour du pardon. » Quand il a fermé le livre, il dit à ceux qui l'entourent et qui ont tous les yeux fixés sur lui : *C'est aujourd'hui que cette prophétie s'est accomplie devant vous* [1]. Il leur parle alors de sa mission, et ses auditeurs, pleins d'admiration pour les paroles qui sortent de sa bouche, se deman-

[1] Évang. de S. Luc, ch. IV.

dent les uns aux autres : *N'est-ce donc pas le fils de Joseph?* La simplicité, la pureté et l'élévation de sa doctrine les jettent dans un étonnement religieux ; ils ne sont pas moins frappés de l'autorité avec laquelle il parle ; car il ne le fait pas à la manière des docteurs de la loi, des scribes, des pharisiens, mais avec une puissance que nul n'avait eue avant lui.

Ne soyons pas surpris de cette autorité. Jésus-Christ s'élève au-dessus de ce que le peuple ancien respectait le plus. C'est peu de se dire plus grand que Jonas et que Salomon, plus grand que le temple ; il déclare que les prophètes et les rois ont désiré de voir son avénement et ne l'ont pas vu, faisant entendre par là qu'il a été l'objet constant de leurs désirs et de leur attente. Il se met au-dessus de Moïse, puisque Moïse l'a annoncé ; au-dessus d'Abraham, puisque Abraham a désiré voir son jour, qu'il l'a vu et s'en est réjoui ; au-dessus de Jean-Baptiste qu'il a appelé le plus grand parmi les enfants des hommes, et qui ne l'est qu'en ce qu'il a été choisi et envoyé pour lui préparer les voies...

Les Juifs croyaient que Dieu seul pouvait remettre les péchés : Jésus-Christ, sans nier ce principe, déclare qu'il a ce pouvoir, et il l'exerce sans condition ; il le transmet sans restriction ni réserve à ses disciples ; il dispose en maître du paradis ; il livre à Pierre les clefs du royaume de Dieu, et, ce qu'il y a de plus étonnant encore, il remet à la femme pécheresse les fautes qu'elle a commises, comme une dette contractée à son égard, et en récompense de l'amour qu'elle a pour lui.

Les Juifs croyaient que Dieu seul devait juger tous

les hommes, et c'est là sans doute une des fonctions qui lui sont le plus souvent attribuées dans les livres saints; Jésus-Christ s'annonce, en mille circonstances, comme le juge souverain, le juge unique de tous les hommes, celui qui doit prononcer sur leur sort éternel avec une autorité absolue, qui rendra à chacun selon ses œuvres, et qui, à la fin des jours, pour procéder à un jugement public et solennel, apparaîtra, dans un état de gloire et de majesté, accompagné de tous les anges comme de ses serviteurs.

S'il enseigne sa doctrine aux hommes, il parle d'une manière souveraine et absolue. En proposant aux hommes cette loi qui devait accomplir la loi ancienne et la conduire à la perfection, il ne le fait pas comme les scribes et les pharisiens, qui ne s'appuyaient que sur le texte de Moïse, ni comme les prophètes, qui en référaient sans cesse à la loi; il parle comme ayant puissance; il détruit en quelques mots les traditions de la Synagogue, en ce qu'elles ont de contraire à la parole de Dieu; il ajoute de nouveaux préceptes aux préceptes faits à l'ancien peuple; il les impose au genre humain tout entier. Législateur des hommes, il ne dicte pas, comme Moïse, ses lois au nom de Dieu; il parle en son nom propre, et, comparant ses enseignements à ceux que Dieu avait donnés au peuple hébreu, il s'égale à lui, en disant à plusieurs reprises : *Et moi je vous dis.*

Il annonce et dévoile aux hommes les secrets de l'avenir; mais il n'attend pas, comme les prophètes, les moments de l'inspiration divine. Il parle des événements futurs comme de ce qui se passe sous ses yeux, et c'est par occasion qu'il en développe les mys-

tères. Rien ne lui est caché : il pénètre le secret des cœurs, qui n'est connu que de Dieu, d'après les saintes Écritures. Et, pour qu'on ne soupçonne pas que c'est une science empruntée, et qu'il ne possède pas en propre, il déclare non-seulement qu'il est la lumière du monde, qu'il est la sagesse de Dieu qui envoie les prophètes, mais encore, ce que n'a jamais osé dire l'orgueil humain dans l'excès de sa démence, qu'il *est la vérité et la vie* [1].

Alors même que Jésus-Christ n'en eût pas dit davantage, nous eussions dû conclure de ces paroles qu'il est véritablement Dieu, puisqu'il s'attribue les opérations, les attributs essentiels et les droits suprêmes de Dieu. Mais il ne se borne pas à ces premières manifestations, il se donne dans les termes les plus explicites pour le *Fils de Dieu*. Il ne s'agit nullement ici de cette filiation adoptive, qui nous autorise tous à nous dire les enfants de Dieu. C'est un titre qui lui est propre, qu'il ne partage avec personne ; il se dit le *Fils unique de Dieu*, et, pour ne nous laisser aucun doute à cet égard, il nous habitue par son enseignement à le considérer comme égal à son Père, comme ayant une même nature, une même puissance avec lui. *Mon Père et moi sommes un... Tout ce que mon Père a, est à moi... Le Père a la vie en lui-même, le Fils a aussi la vie en lui-même... Père, glorifiez-moi de cette gloire que j'avais avec vous, avant que le monde existât* [2].

Jésus-Christ réitère cette affirmation dans les circonstances les plus solennelles, en présence des prêtres

[1] *Histoire du dogme catholique*, par Mgr Ginouhilac, tome II, liv. VII, chap. II.
[2] S. Jean, Év., ch. x, 30.

et des magistrats, quand il est traduit devant eux. « Les sénateurs, les princes des prêtres et les scribes « s'assemblèrent, et, l'ayant fait venir dans leur con« seil, ils lui dirent : Si vous êtes le Christ, dites-nous« le? Il leur répondit : Si je vous le dis, vous ne me « croirez pas; mais désormais le Fils de l'homme sera « assis à la droite de la puissance de Dieu. Alors ils « insistèrent : Vous êtes donc le Fils de Dieu? Il leur « répondit : *Vous le dites, je le suis.* Ils s'écrièrent aus« sitôt : Qu'avons-nous besoin de témoins, puisque « nous l'avons entendu nous-mêmes de sa propre « bouche[1]? » Conduit devant le grand prêtre et accusé de vouloir se faire passer pour le Fils de Dieu, Jésus-Christ garde le silence. « Le grand prêtre l'ad« jure au nom du Dieu vivant de déclarer s'il est « réellement le Christ, le Fils de Dieu. Jésus répond : « *Vous l'avez dit; je vous déclare de plus que vous verrez le « Fils de l'homme assis à la droite de la vertu de Dieu, et « venant sur les nuées du ciel.* A ces mots, le grand prê« tre déchire ses vêtements en disant : Il a blasphémé, « vous venez de l'entendre; que vous en semble? et « tous répondirent : Il a mérité la mort[2]. »

Certes, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, il aurait commis un grand crime et envers la majesté suprême et envers les hommes, puisqu'il aurait voulu s'attribuer par ses discours la nature divine, ce qui est le crime le plus impardonnable dont une créature puisse se rendre coupable. Venu dans un temps où l'univers était plongé dans le polythéisme, il devait prêcher l'unité de Dieu, et éviter, avec un soin scrupuleux, toute

[1] Évang. de S. Luc, ch. XXII, 66 et suiv.
[2] Évang. de S. Matthieu, ch. XXVI, 63 et suiv.

parole qui fût propre à favoriser l'erreur. Cependant il déclare qu'il est Dieu, comme son Père. Quand les Juifs, scandalisés de ses discours, les lui reprochent comme un blasphème et veulent le lapider, parce que, lui disent-ils, *étant homme, vous vous faites Dieu*; quand plus tard ils veulent le faire condamner à mort par l'autorité publique pour le punir de ce sacrilége attentat contre l'unité divine, il ne dit pas un mot pour leur faire entendre qu'ils ont mal interprété sa pensée, et qu'il n'a pas la prétention de s'égaler à Dieu. Alors que le grand prêtre l'adjure au nom de ce qu'il y a de plus sacré, de dire s'il est réellement le Christ, Fils du Dieu vivant, à ce moment solennel où il devait faire la déclaration la plus nette pour rendre gloire au Très-Haut, pour ôter toute équivoque et éclairer les hommes sur un point d'une si grave importance, il répond qu'il est vraiment le Fils de Dieu....

Ses disciples le crurent : souvent ils protestèrent que lui seul avait les paroles de la vie éternelle; qu'il était le Messie promis par les prophètes, le Fils de Dieu, le Sauveur des hommes. L'évangéliste saint Jean lui applique le passage où Isaïe représente, sous des traits magnifiques, la gloire du Dieu d'Israël, et il ajoute : *Isaïe a ainsi parlé quand il a vu sa gloire et qu'il a parlé de lui*[1]. L'apôtre saint Paul enseigne que *tout a été créé par lui, dans le ciel et sur la terre, les choses visibles et invisibles; tout a été créé par lui et en lui : il est avant tout, et toutes choses subsistent en lui. Il est*, dit-il ailleurs, *le Dieu béni au-dessus de tout dans les siècles.*

[1] S. Jean, XII, 41.

Et, dans une autre épître, il relève la profonde humilité de Notre Seigneur en nous faisant observer que, *tandis qu'il était dans la forme*, c'est-à-dire dans la nature de Dieu, *et qu'il ne regardait pas comme une usurpation d'être égal à Dieu, il s'est néanmoins anéanti jusqu'à prendre la forme* ou la nature *de serviteur... en lui habite corporellement la plénitude de la divinité*[1].

Il est donc bien vrai que Jésus-Christ s'est annoncé au monde comme le Fils unique de Dieu et le Messie promis dès l'origine aux premiers hommes. Ce n'est point une doctrine élaborée par une suite d'études, qui ne se soit formée qu'avec le temps et n'ait reçu sa dernière forme, dans la société chrétienne, que trois siècles après la venue du Sauveur, comme l'ont imaginé certains incrédules. L'Évangile, les Épîtres des apôtres, sont des monuments authentiques de cette croyance au berceau du Christianisme; depuis que les premiers fidèles l'ont reçue de la bouche même du Seigneur, et qu'elle leur a été enseignée par ses disciples immediats, elle n'a jamais varié parmi nous.

§ 2. — LA CONDUITE ET LE CARACTÈRE DE JÉSUS-CHRIST S'ACCORDENT PARFAITEMENT AVEC LE TITRE DE FILS DE DIEU.

Il y a entre la nature divine et la nature humaine des différences si profondes, qu'il n'est pas donné à l'homme de pouvoir contrefaire Dieu. Si quelqu'un était assez insensé pour se croire Dieu, ou assez ambitieux pour prétendre aux honneurs divins, sa folie se ferait bientôt remarquer, son ambition se trahirait

[1] Épît. aux Colosses, I, 15, 16, 17; — aux Philippiens, II, 6, 7.

infailliblement : impossible à lui de soutenir pendant un petit nombre de jours un tel personnage, s'il veut paraître au dehors et se manifester au peuple.

Le caractère constamment soutenu de Jésus-Christ, sa vie entière, sous quelque point de vue qu'on la considère, répond si bien à la qualité qu'il se donne, que l'on ne pourrait surprendre ni une parole qu'il ait dite, ni une action qu'il ait faite, ni une inclination qu'il ait manifestée, qui ne soit digne du Fils de Dieu, qui ne convienne parfaitement à un homme-Dieu.

A qui oserait-on le comparer parmi les hommes? Avant lui, il y avait eu des sages, des législateurs, il y avait eu des saints, il y avait eu des hommes extrêmement remarquables, les uns par de rares vertus, d'autres par une grande doctrine, d'autres par l'empire qu'ils avaient exercé sur leur siècle. Mais que ces hommes, si grands qu'on veuille les supposer, paraissent petits si l'on vient à les comparer à Jésus-Christ! Dans chacun d'eux paraissent, à côté de quelques qualités éminentes, d'étranges faiblesses, et, s'il en est que la grâce ait délivrés des corruptions de leur nature et élevés au-dessus de la condition commune, on s'aperçoit que ce qui les a élevés à un état surnaturel est un bien qui leur est étranger, c'est une action supérieure à eux. Dieu les a sanctifiés, ils n'étaient pas saints par eux-mêmes; et, d'ailleurs, quelle fut leur sainteté si on la met en parallèle avec celle de Jésus-Christ? Non, il n'y a pas de comparaison possible.

Jésus-Christ n'emprunte rien au siècle qui l'a vu naître, ni au peuple au milieu duquel il a vécu. Né

dans une condition obscure, élevé par des parents pauvres aux travaux desquels il consacra ses trente premières années, sans qu'on le vît jamais fréquenter les écoles publiques, il se montre, dès les premiers jours, supérieur à tous les préjugés de son temps, étranger aux passions des autres hommes, et, pour nous servir des termes de l'évangéliste saint Jean, *plein de grâce et de vérité, comme il convenait au Fils unique de Dieu*. Il explique les mystères de Dieu avec une simplicité, une élévation et une profondeur qui confond l'esprit humain. Quelques-uns de ses parents, surpris de l'entendre développer avec tant de sagesse le sens des divines Écritures, se demandent : Comment sait-il tout cela, lui qui n'a pas appris à lire? Les anciens du peuple, les docteurs de la loi, les pharisiens, cherchent en plusieurs circonstances à le surprendre dans ses paroles, et lui proposent des questions sous les formes les plus captieuses. D'un mot il répond à tout; et ce mot, il le dit avec une pénétration d'esprit et une simplicité de langage qui porte la lumière avec soi et force les contradicteurs au silence. On se taisait devant lui, dit l'Évangile, et on admirait ses réponses, parce qu'il parlait, non comme les scribes ou les pharisiens, mais comme ayant la puissance [1].

On avait entendu des rhéteurs qui cherchaient à éblouir par l'éclat de leurs paroles, des philosophes qui s'appliquaient à persuader par la force des raisonnements, ou à surprendre par les équivoques dans lesquelles ils s'enveloppaient, ou à étonner par l'obs-

[1] Evang. de S. Matthieu, VII, 29.

curité inintelligible du discours; les prophètes qui avaient parlé au nom de Dieu, l'avaient fait souvent avec un enthousiasme et des transports qui manifestaient en eux la présence d'un esprit étranger; ce n'est point ainsi qu'enseignait Jésus-Christ. Son langage était simple, ses comparaisons étaient prises des choses les plus familières aux Juifs, c'étaient des paraboles et des comparaisons que lui fournissaient l'agriculture, la vie champêtre, le soin que les bergers prennent de leurs troupeaux, les usages de son peuple, et sous le voile de ces paraboles il présentait les vérités les plus hautes du royaume des cieux.

Au lieu des preuves par lesquelles un philosophe aurait cherché à établir sa doctrine, lui, content de se faire comprendre, parlait avec autorité, disant ce qu'il avait vu dans le sein de son Père[1]. N'était-ce pas un langage, une manière d'enseigner qui convenait à l'Homme-Dieu? Ajoutons que ces paroles ont traversé plus de dix-huit siècles, étudiées et commentées par les hommes les plus habiles, sans que les ennemis de la religion aient jamais pu y découvrir la moindre erreur ni une ombre de contradiction, sans que les docteurs de l'Église soient parvenus à épuiser le fonds de sagesse et de doctrine qu'elles renferment : ces paroles ont toujours fait l'admiration des enfants de Dieu ; ce sont véritablement *des paroles de vie éternelle*[2].

Jésus-Christ ne s'est pas moins montré Dieu dans ses œuvres que dans ses paroles. Entouré d'hommes qui surveillaient sa conduite, il a pu leur dire sans crainte :

[1] Évang. de S. Jean, I, 18.
[2] Évang. de S. Jean, VI, 69.

Quel est celui d'entre vous qui me convaincra de péché? Et ceux-ci avouent par leur silence qu'ils ne peuvent pas le convaincre d'avoir mal fait. Si plus tard ils élèvent contre lui des accusations, que sont-elles? que lui reprochent-ils? d'avoir guéri des malades le jour du sabbat, et de s'être dit Fils de Dieu : ni les Évangiles ni les livres écrits par ses ennemis ne rapportent d'autres incriminations. A l'accusation de faire des miracles le jour du sabbat, il répond : *Mon Père ne cesse d'opérer, et moi j'opère semblablement.* Si l'on ajoute qu'il fait ces œuvres par la vertu de Belzébuth, le chef des démons, car les Juifs en vinrent à cette absurdité, il demande comment il peut se faire qu'il agisse par Belzébuth, lui qui, par sa doctrine, renverse le royaume du démon. Il continue donc à faire les œuvres les plus extraordinaires, et il les opère sans s'émouvoir, agissant comme le maître même de la nature, à la volonté de qui toutes les lois de l'univers demeurent soumises.

Que ne pouvons-nous ici parcourir, en suivant ce récit évangélique, tous les traits de la vie de Jésus-Christ; on verrait comment il allia toujours les naïves et légitimes émotions de la nature humaine avec la bonté infinie et la sainteté de la nature divine. C'est peu de dire que cette vie fut à l'abri de tout reproche, que de vertus surhumaines, que de perfections on y découvre! Il se laisse approcher des petits enfants qu'il bénit, il aime à se trouver au milieu des pauvres, des infirmes, des ignorants, pour les instruire, les consoler et les soulager; il appelle à lui les pécheurs, s'entretient familièrement avec eux, et leur pardonne s'ils ont du regret de leurs crimes. On l'appelle l'ami

des pécheurs, et Il ne s'en défend pas, car c'est pour les sauver, dit-il, qu'il est venu dans ce monde. Il supporte la grossièreté et les importunités des Juifs avec une inaltérable douceur, ne témoignant d'indignation que contre les profanateurs du temple, et contre les pharisiens hypocrites qui abusaient d'une fausse apparence de vertu pour séduire et pour égarer les hommes.

Mais n'y a-t-il pas eu en Jésus-Christ des faiblesses? ne l'a-t-on pas vu pleurer et se troubler? Oui, certainement, Jésus-Christ a été sensible; il ne ressembla pas à ces prétendus sages qui se firent une vertu d'une stoïque impassibilité, hommes vains qui prétendaient forcer la nature et se rendre indépendants de ses faiblesses. Ces hommes auraient-ils jamais pu, avec leurs fastueuses maximes, consoler une seule douleur? Jésus-Christ, qui voulait nous soutenir et nous instruire par ses exemples, éprouva les infirmités humaines qui pouvaient être compatibles avec sa nature divine, et, en même temps qu'il fut sensible comme homme, il se montra fort et puissant comme Dieu. Il pleura sur la mort de son ami Lazare, et il le fit sortir vivant du tombeau; au jardin des Oliviers, il laissa son humanité en proie à la tristesse et à l'ennui, mais il la soutint par une conformité parfaite aux ordres de Dieu; lui qui, seul dans ce jardin, semblait abattu sous le poids de ses douleurs, se releva, il alla au-devant de ses ennemis, se livra à eux, et il souffrit toutes les humiliations, tous les tourments avec un calme inaltérable. Il pardonna à ses bourreaux; il fit plus, il les aima, et offrit à Dieu sa mort pour leur salut. L'officier romain qui assista à cette mort se retira du

Calvaire, se frappant la poitrine et disant : *Vraiment celui-là était le Fils de Dieu.* C'est l'impression sous laquelle demeureront tous ceux qui auront étudié avec un cœur dégagé de passion la doctrine, la vie et la mort de Jésus-Christ.

Qu'on nous permette de mettre ici un témoignage bien connu, mais qui est trop instructif pour le passer sous silence.

Napoléon avait reçu une éducation chrétienne; il avait cru dans son enfance à la religion, et il ne cessa jamais d'y croire. Jeté par la Providence sur le rocher de Sainte-Hélène, il s'occupa, plus qu'il n'avait fait depuis bien longtemps, de ces graves considérations ; elles furent souvent l'objet de ses entretiens avec le petit nombre d'amis qui l'avaient accompagné dans son exil, et qui tous ne partageaient pas sa manière de voir. Un d'eux, le général Bertrand, osa comparer un jour Jésus-Christ à quelques grands hommes de l'antiquité. L'empereur répondit : *Je connais les hommes, et je vous dis que Jésus n'est pas un homme.* Il s'exprima ensuite à peu près dans ces termes[1] :

« Tout en lui m'étonne ; son esprit me dépasse, et sa volonté me confond. Entre lui et quoi que ce soit au monde, il n'y a pas de terme de comparaison. Il est vraiment un être à part ; ses idées et ses sentiments, la vérité qu'il annonce, sa manière de convaincre, son Évangile, son empire, tout est pour moi un prodige.

« Le Christ attend tout de sa mort : est-ce là l'in-

[1] Ces réflexions ont été recueillies de diverses relations venues de Sainte-Hélène, par M. le chevalier de Beauterne, dans un ouvrage intitulé : *Sentiments de Napoléon sur le christianisme.*

vention d'un homme? Non; c'est au contraire une marche étrange, une confiance surhumaine! N'ayant encore que quelques disciples idiots, il est condamné à mort: il meurt objet de la colère des prêtres juifs et du mépris de sa nation, abandonné et contredit par les siens, et cependant il assure que ses disciples prêcheront l'Évangile, et qu'ils le persuaderont à l'univers.

« Ce n'est, ni un jour, ni une bataille qui en ont décidé. Est-ce la vie d'un homme? Non; c'est une guerre, un long combat de trois cents ans, commencé par les apôtres et entretenu par leurs successeurs. Dans cette guerre, tous les rois et toutes les forces de la terre se trouvent réunis d'un côté; de l'autre, je ne vois pas d'armée, mais quelques hommes disséminés çà et là dans toutes les parties du globe, n'ayant d'autre signe de ralliement qu'une foi commune dans le mystère de la croix... Partout les Chrétiens succombent, et partout ce sont eux qui triomphent.

« Vous parlez de César et d'Alexandre, de leurs conquêtes et de l'enthousiasme qu'ils surent allumer dans le cœur du soldat, pour l'entraîner avec eux dans des expéditions aventureuses. Mais il faut voir là l'ascendant du génie et de la victoire, l'effet naturel de la discipline militaire et le résultat d'un commandement habile... Combien d'années l'empire de César a-t-il duré? Combien de temps l'enthousiasme des soldats pour Alexandre s'est-il soutenu? Ils ont joui de ces hommages un jour, une heure, le temps de leur commandement. Et, si la victoire les eût quittés, doutez-vous que l'enthousiasme n'eût aussitôt cessé? Je vous le demande, l'influence militaire de César et

d'Alexandre s'est-elle prolongée au delà du tombeau?

« Concevez-vous un mort faisant des conquêtes, avec une armée fidèle et dévouée à sa mémoire? Concevez-vous un fantôme qui a des soldats sans solde, sans espérance pour ce monde-ci, et qui leur inspire le support de tous les genres de privations? Le corps de Turenne était encore tout chaud que son armée décampait devant Montécuculli. Et moi, mes armées m'oublient tout vivant, comme l'armée carthaginoise fit d'Annibal. Voilà notre pouvoir, à nous autres grands hommes; une seule bataille nous abat, et l'adversité nous enlève nos amis. Que de Judas j'ai vus auprès de moi! Ah! si je n'ai pu persuader ces grands hommes politiques, ces généraux qui m'ont trahi...; si moi, qui les ai si souvent menés à la victoire, je n'ai pu vivant réchauffer ces cœurs égoïstes, par où donc, étant glacé moi-même par la mort, parviendrais-je à réveiller leur zèle?

« Concevez-vous César, empereur éternel du sénat romain, et, du fond de son mausolée, gouvernant l'empire, veillant sur les destinées de Rome? Telle est l'histoire de l'envahissement et de la conquête du monde entier par le Christianisme; voilà le pouvoir du Dieu des chrétiens, et le perpétuel miracle du progrès de la foi et du gouvernement de l'Église. Les peuples passent, les trônes s'écroulent, l'Église demeure! »

Napoléon revenait souvent sur cette idée; l'amour que Notre-Seigneur a inspiré à un si grand nombre d'hommes lui paraissait un des signes les plus certains de sa divinité. « Il veut, disait-il, l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus

difficile à obtenir ; il l'exige, et il y réussit tout de suite. J'en conclus sa divinité. Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec tout leur génie, y ont échoué. Ils ont conquis le monde, ils n'ont pu parvenir à avoir un ami... Vos enfants, général Bertrand, vous aiment-ils? Vous les aimez et vous n'êtes pas sûr d'être payé de retour. Si vous veniez à mourir, ils se souviendraient de vous en dépensant votre fortune ; mais vos petits-enfants sauront à peine si vous avez existé... Et vous êtes le général Bertrand ! et nous sommes dans une île, et vous n'avez d'autre distraction que la vue de votre famille !

« Le Christ parle, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang, par une union plus sacrée, plus impérieuse que quelque union que ce soit. Le plus grand miracle qu'il ait fait est sans contredit le règne de la charité.

« J'ai passionné des multitudes qui mouraient pour moi. A Dieu ne plaise que je forme aucune comparaison entre l'enthousiasme des soldats et la charité chrétienne, qui sont aussi différents que leur cause ! Mais, enfin, il fallait ma présence, l'électricité de mon regard, mon accent, une parole de moi... Certes, je possède le secret de cette puissance magique qui enlève l'esprit, mais je ne saurais la communiquer à personne ; aucun de mes généraux ne l'a reçue ou devinée de moi. Je n'ai pas davantage le secret d'éterniser mon amour dans les cœurs. Maintenant que je suis à Sainte-Hélène, maintenant que je suis cloué sur ce roc, qui bataille et conquiert des empires pour moi ? Où sont les courtisans de mon infortune ? Pense-t-on

à moi? Qui se remue pour moi en Europe? Qui m'est demeuré fidèle? Où sont mes amis? Oui, deux ou trois, que votre fidélité immortalise, vous partagez, vous consolez mon exil.

« Telle est la destinée des grands hommes; l'on nous oublie! Louis XIV, à peine mort, fut laissé seul, dans l'isolement de sa chambre à coucher de Versailles, négligé par les courtisans : ce n'était plus leur maître, c'était un cadavre. Encore un moment, voilà mon sort et ce qui va m'arriver à moi-même. Assassiné par l'oligarchie anglaise, je meurs avant le temps, et mon cadavre va être rendu à la terre pour y devenir la pâture des vers. Quel abîme entre cette misère profonde et le règne éternel du Christ, prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers!... »

On assure qu'à la suite d'une de ces conversations, Napoléon, voyant le général Bertrand garder le silence, lui dit avec quelque émotion : « Si vous ne com-
« prenez pas que Jésus-Christ est Dieu, eh bien, j'ai
« eu tort de vous faire général. »

LEÇON XXIII

Miracles de Jésus-Christ et accomplissement des prophéties

A l'autorité de sa parole, à la preuve si frappante qui ressort de son caractère et de tout l'ensemble de sa conduite, Jésus-Christ ajoute celle de ses œuvres et l'autorité des prophètes, pour confirmer sa divine mission. « Si vous ne voulez pas croire à mes paroles, di-« sait-il aux Juifs, croyez à mes œuvres, car elles « rendent témoignage de moi; elles prouvent que le « Père céleste m'a envoyé[1]. » Quels sont ces miracles que Jésus-Christ nous donne comme une preuve irrécusable que le Père céleste l'a envoyé dans ce monde pour notre salut? Les prophéties que nous avons rapportées dans une leçon précédente se sont-elles accomplies en Jésus-Christ? Nous allons répondre à ces deux questions.

§ 1. — LES MIRACLES OPÉRÉS PAR JÉSUS-CHRIST SONT UNE PREUVE PÉREMPTOIRE DE SA DIVINITÉ

I. Nous n'avons pas à discuter la réalité historique de ces œuvres; nous l'avons fait en établissant l'auto-

[1] Évang. de S. Jean, x, 38.

rité des livres du Nouveau Testament. Jamais histoire ne fut soumise à un examen plus approfondi, à des critiques plus sévères de la part de ceux qui avaient intérêt à la contredire, que ne l'a été le récit des évangélistes; jamais non plus la vérité ne sortit avec plus d'éclat des discussions, des doutes, des contradictions dont elle avait été l'objet. Les Juifs contemporains ne contestèrent pas les prodiges opérés par Notre-Seigneur; plusieurs en furent vivement touchés, et, malgré les préjugés de l'éducation, malgré les périls auxquels ils s'exposaient, ils embrassèrent le christianisme; les autres attribuèrent la plupart de ces miracles à l'intervention du démon. Les philosophes païens, qui, dès les premiers siècles, combattirent la religion, ne contestèrent pas non plus les miracles rapportés dans l'Évangile; à l'exemple des Juifs incrédules, ils essayèrent de les expliquer par la magie, et ils s'efforcèrent d'en atténuer la valeur en les comparant aux oracles de leurs faux dieux et aux miracles prétendus d'Apollonius de Thyane, et de quelques autres imposteurs qui passaient alors, parmi les idolâtres, pour des hommes extraordinaires. Quant aux disciples du Sauveur, hommes simples, sans étude, sans art, ils racontaient naïvement ce qu'ils disaient avoir vu de leurs yeux, avoir touché de leurs mains, et ils souffraient la persécution, ils mouraient, pour sceller de leur sang la sincérité de leur témoignage. L'univers a cru à la parole des apôtres, en se faisant chrétien.

Des philosophes incrédules du dernier siècle ont accusé les Apôtres d'ignorance ou de duplicité, sans formuler une seule preuve contre eux; ils n'ont pas osé cependant accepter les explications des philoso-

phes anciens; qu'ont-ils donc fait? Ils ont mieux aimé se jeter dans le scepticisme : ils ont attaqué les principes les plus universellement admis sur la certitude historique; quelques-uns ont poussé l'extravagance jusqu'à nier même l'existence de Notre-Seigneur, ce qui est le comble de la folie. La vérité s'est ainsi vengée par les contradictions et les incohérences où sont tombés ceux qui l'attaquaient si témérairement.

Revenons aux miracles de Jésus-Christ. Ces miracles ne sont pas des phénomènes produits dans les airs, tels que les Juifs en demandaient; de pareilles œuvres auraient paru une ostentation de puissance, et elles n'auraient eu probablement d'autre résultat que de satisfaire la curiosité des peuples. Notre-Seigneur, qui devait guérir nos maux et soulager nos infirmités, aima mieux faire des miracles d'une utilité directe pour les hommes, en leur procurant un soulagement réel dans leurs maux.

Qu'il nous suffise de citer un petit nombre d'exemples. Il apaisa d'un mot la furie des vagues de la mer qui allaient engloutir ses disciples; par la vertu de cette seule parole, *calmez-vous*, les flots soulevés s'apaisèrent, la tempête cessa, la mer redevint d'un calme parfait. Un jour, se trouvait à sa suite un nombre considérable de Juifs qui étaient venus dans le désert pour entendre sa parole; il éprouva une tendre compassion pour eux, parce qu'ils étaient privés de nourriture; il bénit alors cinq pains et quelques poissons que l'on donna par son ordre à cette troupe composée de plus de quatre mille personnes; or toutes furent rassasiées, et il resta beaucoup plus de pain qu'il n'y en avait avant qu'on le distribuât; car, de ces restes, on rem-

plit sept grandes corbeilles[1]. Il rendit la vue à des aveugles-nés, il guérit des paralytiques, des épileptiques, des hommes tourmentés par les démons, et souffrant toutes sortes de maux; il les guérit, non par l'application de remèdes, mais par cette seule parole : *Je le veux, soyez guéris.* Il ressuscita trois morts; l'un venait d'expirer, l'autre était déjà dans une bière, et on le portait en terre, le troisième était inhumé depuis quatre jours. Avant d'opérer cette dernière résurrection, la plus éclatante et la mieux circonstanciée dont l'Évangile fasse mention, il s'adressa à son Père en présence de tous ceux qui l'entouraient, et il le pria d'exaucer sa demande pour que le monde reconnût

[1] L'histoire évangélique rapporte deux multiplications miraculeuses de pains. Dans la première, que nous avons rappelée, il y eut cinq mille personnes rassasiées, et dans la seconde il y en eut seulement quatre mille; dans celle-ci, sept pains et quelques petits poissons servirent à la multiplication; dans celle-là, il n'y avait eu que cinq pains et deux poissons. Une autre différence est que dans la seconde on recueillit douze corbeilles des restes, et dans la première on en avait ramassé sept. Aussi les évangélistes distinguent avec soin l'une de l'autre, de manière que, malgré la ressemblance qu'elles ont à différents égards, il est impossible de les confondre. (*V.* Év. de S. Marc, VIII, 19, 20.)

Il ne fut pas difficile aux disciples de Jésus-Christ de savoir le nombre des personnes qui étaient présentes, parce qu'ils les firent toutes ranger par bandes de cinquante et de cent. Ce nombre était si considérable, qu'il ne pouvait y avoir d'illusion possible sur le fait principal; plusieurs, sans nul doute, vivaient encore quand saint Matthieu et saint Marc publièrent leurs Évangiles. Ce fut un des miracles les plus extraordinaires et les plus incontestables. Cinq mille personnes dans un cas, quatre mille dans un autre, mangent de ces pains; elles en sont rassasiées, et on rapporte une fois sept et, l'autre fois, douze corbeilles des morceaux qui restaient; beaucoup plus, par conséquent, qu'il n'y en avait avant que ce grand nombre de personnes en eussent mangé. Jésus-Christ voulait, par cette dernière circonstance, rendre le miracle plus sensible aux yeux de tout le peuple.

que c'était Lui qui l'avait envoyé; il commanda ensuite à Lazare de sortir du tombeau, et, à sa voix, on vit le cadavre se ranimer; Lazare fut rendu vivant aux nombreux amis de sa famille, qui étaient venus le pleurer. La nouvelle d'un événement si extraordinaire dut se répandre bientôt dans une partie de la Judée, et surtout à Jérusalem, qui n'était éloignée que d'une demi-lieue de Béthanie, où demeurait la famille de Lazare.

Ces miracles auraient converti les Juifs, en leur faisant reconnaître dans la personne de Jésus le Messie promis à Abraham, si de coupables passions ne les avaient rendus incrédules à la parole de Dieu; ils ne contestaient pas les faits accomplis au milieu des villes, devant un grand nombre de témoins, et même sous leurs propres yeux; mais ils prétendaient que ces faits étaient le résultat de la magie, de l'intervention du démon, ou d'autres causes secrètes. Tandis que le peuple, plus simple et plus droit dans l'appréciation des choses, se pressait auprès de Jésus, les grands de ce monde, les orgueilleux, les hommes de plaisir, lui tendaient des piéges pour le surprendre, et, comme ils ne pouvaient le convaincre d'une seule faute, ils eurent recours à la violence. Jésus le savait : bien des fois il s'était délivré de ses ennemis sans nul effort, en disparaissant ou en les frappant d'aveuglement, ou changeant dans un moment les dispositions de ceux qui étaient venus pour se saisir de sa personne; mais, quand advint le temps où il devait s'immoler, il se rendit de lui-même à Jérusalem, au milieu de ceux qui voulaient le perdre. « Nous allons à Jérusalem, « dit-il à ses disciples, et voilà que tout ce que les

« prophètes ont annoncé aura son accomplissement : « le Fils de l'Homme sera livré à ses ennemis, qui lui « cracheront au visage, le flagelleront, et le mettront « à mort ; mais le troisième jour il ressuscitera. »

II. La résurrection de Jésus-Christ devait mettre le sceau à tous les autres miracles et donner aux hommes la preuve la plus éclatante de sa divinité. Un jour, pressé par les demandes du peuple qui désirait voir un nouveau prodige, il dit : « Cette génération incrédule « demande un signe ; il ne lui en sera pas donné d'au- « tre que celui du prophète Jonas : comme Jonas est « demeuré trois jours dans le corps d'un poisson, « ainsi le Fils de l'Homme demeurera trois jours et « trois nuits dans le sein de la terre [1]. » Dans une autre circonstance, il dit aux Juifs, en leur parlant de son corps : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je le réédifierai [2]. » Souvent il donna les mêmes assurances, représentant toujours sa résurrection future d'entre les morts, comme le signe authentique de sa mission. Nous allons voir comment se réalisèrent ces promesses.

Les Juifs, pour obtenir une condamnation à mort contre Jésus-Christ, l'accusèrent de s'être fait Fils de Dieu, et d'avoir manqué de respect au temple ; mais, comme ces crimes prétendus touchaient peu le gouverneur romain, ils changèrent le plan de l'accusation, et ils prétendirent que Jésus-Christ avait voulu se faire roi au préjudice de César, et empêcher le peuple de payer le tribut. Au milieu des cris confus, des injures, des blasphèmes, il garda un silence modeste et

[1] Évang. de S. Matthieu, XII, 39.
[2] Évang. de S. Jean, II, 19.

magnanime, et il se laissa condamner. Nous ne redirons pas les circonstances de sa mort, que personne n'ignore; mais ce qu'il ne faut pas omettre, c'est la douceur inaltérable du Sauveur, sa charité pour ceux même qui l'outragent, la dignité qu'il montre dans ses douleurs. On a vu des philosophes mourir avec calme, on a vu des justes souffrir avec une pieuse résignation; Jésus-Christ meurt comme il convient au Fils unique de Dieu. Il n'est pas moins grand sur la croix, où il souffre et où il ne demeure attaché que parce qu'il le veut, qu'il ne l'était quand il commandait avec empire aux flots de la mer; il se montre toujours le Fils unique de Dieu.

Quand il fut déposé de la croix et placé dans un sépulcre, ses ennemis demandèrent au gouverneur romain qu'il fît garder le corps par des soldats et qu'il permît que l'on apposât des sceaux sur la pierre qui fermait le tombeau, de peur que les Apôtres ne vinssent l'enlever furtivement. Dieu permettait tout ceci pour rendre plus manifeste le miracle qui allait s'opérer : c'était le vendredi soir. Le dimanche matin, de pieuses femmes se rendirent au sépulcre; les disciples, entre autres Pierre et Jean, y allèrent aussi, lorsque, à leur grande surprise, ils aperçurent la pierre renversée, un ange vêtu de blanc assis à côté, et les linges qui avaient servi à la sépulture mis ensemble dans un même lieu. L'ange leur dit : « Ne craignez pas, vous cherchez Jésus de Nazareth, il n'est plus ici; il est ressuscité comme il l'avait prédit[1]. » Jésus apparut lui-même, d'abord à Magde-

[1] Notre-Seigneur avait prédit qu'il ressusciterait le *troisième jour* ou *après le troisième jour*; car les évangélistes se servent in-

leine, ensuite à Pierre et à quelques autres disciples.

Ces apparitions se firent dans les circonstances les plus propres à nous convaincre de la réalité de la résurrection. Les saintes femmes, dont parle l'Évangile et les disciples du Sauveur étaient tombés dans une sorte d'incrédulité, ou du moins ils avaient perdu l'intelligence des paroles de leur divin Maître. Marie-Magdeleine et ses compagnes étaient si peu préoccupées de l'idée que Jésus-Christ ressusciterait le troisième jour, que, ce même jour, elles se rendaient de grand matin au tombeau pour embaumer son corps, et elles se demandaient l'une à l'autre : « Qui « nous ôtera la pierre de devant le sépulcre ? » C'était le seul objet de leur sollicitude ; elles ne savaient pas

différemment de ces deux expressions, qui ont le même sens dans le style de l'Écriture. L'accomplissement de cette prophétie ne demandait pas que ce fût après trois jours pleinement révolus que s'effectuât la résurrection, il suffisait que le troisième jour fût au moins commencé. Notre-Seigneur était mort le vendredi, il était resté dans le tombeau tout le samedi, il en sortit le dimanche matin, quand le jour était déjà commencé. Il en sortit par sa propre vertu, sans déplacer la pierre qui couvrait la porte du sépulcre; les gardes purent ne pas s'en apercevoir. Ce qui causa leur frayeur peu de temps après, ce fut le tremblement de terre qui eut lieu et l'apparition de l'ange, qui renversa la pierre et s'assit dessus. (Évang. de S. Matthieu, XXVIII, 2.)

Revenus de leur frayeur, ces gardes s'enfuirent et rapportèrent aux princes des Juifs ce qui était arrivé ; mais ceux-ci leur donnèrent de l'argent pour les engager à n'en pas parler, et à dire que, pendant qu'ils dormaient, les disciples de Jésus avaient enlevé le corps de leur Maître. C'était une imposture ridicule : s'ils dormaient, comment savaient-ils ce qui s'était passé pendant leur sommeil ? D'ailleurs, était-il à supposer que les disciples, qui deux jours auparavant, quand leur Maître vivait encore, l'avaient abandonné ou trahi au premier danger, fussent venus, quand ils le savaient mort, au milieu des gardes armés; qu'ils eussent déplacé et roulé une pierre énorme, pénétré dans le sépulcre, enlevé le corps, sans qu'un seul de ces gardes fût réveillé par le bruit ?

qu'on avait mis des gardes au tombeau. Quand elles eurent vu le sépulcre ouvert et qu'elles n'y eurent plus trouvé le corps du Sauveur, elles s'imaginèrent que quelqu'un l'avait enlevé et caché quelque part dans les environs, ce qui leur fit verser beaucoup de larmes [1].

Le même jour, sur le soir, deux des disciples s'en allaient à Emmaüs, village éloigné de Jérusalem de deux lieues environ, et ils s'entretenaient ensemble de ce qui venait de se passer à la mort de Jésus-Christ. Jésus s'approcha, et il se joignit à eux sans qu'ils le reconnussent. Il leur demanda le sujet de leur conversation et le motif de leur tristesse. « Quoi ! « lui répondit l'un d'eux, seriez-vous le seul étranger « à Jérusalem, qui ne sachiez pas ce qui s'y est passé « ces derniers jours ; ce que l'on a fait contre Jésus « de Nazareth qui était un prophète puissant en œu- « vres et en paroles, et comment les princes des « prêtres et les magistrats l'ont fait condamner à « mort ? Nous espérions que ce serait lui qui rachète- « rait Israël, et cependant, après tout cela, voici déjà « le troisième jour que ces choses sont arrivées. A la « vérité, quelques femmes de celles qui étaient avec « nous nous ont fort étonnés ; car, étant allées dès « l'aurore au sépulcre et n'ayant pas trouvé son corps, « elles sont venues nous dire qu'elles avaient eu une « apparition d'anges qui disent qu'il est vivant. Quel- « ques-uns des nôtres sont allés au sépulcre, et ils « ont trouvé tout comme les femmes avaient dit ; mais « pour lui, ils ne l'ont pas trouvé. » Jésus leur repro-

[1] Évang. de S. Jean, xx, 13-15.

cha alors la difficulté qu'ils avaient à croire à ce que les prophètes avaient annoncé; il leur expliqua en détail les Écritures; il entra ensuite dans Emmaüs, se mit à table avec eux, rompit le pain et le leur distribua. A ce moment, dit l'Évangéliste, leurs yeux furent ouverts, et ils reconnurent le Sauveur, qui disparut aussitôt de devant leurs yeux. Ces deux disciples n'eurent rien de plus pressé que de retourner à Jérusalem pour raconter aux Apôtres ce qui venait de leur arriver; mais tous ne les crurent pas.

Jésus, qui avait apparu séparément à plusieurs disciples, entra dans une salle, où les onze Apôtres s'étaient réunis et renfermés pour se soustraire à la poursuite des Juifs; il leur dit : *La paix soit avec vous.* Une autre fois, pour dissiper leurs doutes et les mieux convaincre de sa présence, il leur montra ses pieds et ses mains, ses blessures, la cicatrice de son côté, qui avait été ouvert sur la croix par un coup de lance. Il voulut donner cette preuve de sa résurrection à l'un de ses disciples qui avait témoigné moins de dispositions à le croire. Nous lisons dans l'Évangile que, lors des premières apparitions de Jésus-Christ à ses Apôtres, après sa résurrection, Thomas ne s'étant pas trouvé avec eux au moment où ils avaient vu le Sauveur, il ne put se résoudre à croire ce qu'on lui en disait; il protesta qu'à moins de le voir lui-même de ses propres yeux, et de toucher de ses mains les cicatrices de ses plaies, il ne le croirait pas ressuscité. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, qu'une nouvelle apparition eut lieu. Les Apôtres étaient encore réunis et Thomas se trouvait avec eux. Jésus vint, il se mit au milieu d'eux, leur donna

sa paix, et il dit à Thomas : *Approchez votre main et touchez mes plaies ; mettez votre doigt dans la cicatrice de mon côté et ne soyez plus incrédule, mais soyez fidèle.* En ce moment, tous les doutes s'évanouissent, Thomas se prosterne aux pieds de Jésus-Christ et il l'adore, en lui disant : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu* [1].

C'est le cri de la conscience ; on ne peut pas raisonnablement refuser de croire à des faits aussi manifestes. Thomas croit à Jésus-Christ, parce que de ses propres yeux il le voit plein de vie ; les autres Apôtres qui avaient été incrédules comme Thomas, ou du moins fort incertains, ont été également convaincus, et leur conviction a été telle, qu'ils ont tout sacrifié, et qu'ils sont morts pour assurer la résurrection de leur maître. Nous, sur la parole de ces témoins si dignes de foi, nous croyons aux miracles, nous croyons à la résurrection.

Quiconque croit à la réalité de ces faits évangéliques croit à la divinité de Jésus-Christ. Il ne s'agit pas ici de théories abstraites, prises en dehors de l'homme, et sans nulle application à sa nature. L'homme tel qu'il est, s'il ne suit que les inspirations de son cœur et la lumière qui l'éclaire, ne sera-t-il pas naturellement porté à reconnaître l'action de Dieu dans les faits que nous avons exposés ? Quand il voit Jésus-Christ commander avec un tel empire à la nature, qu'à sa voix les tempêtes s'apaisent, les maladies disparaissent, les tombeaux rendent leurs morts ; quand il le contemple sortant lui-même victorieux du sépulcre où on l'avait déposé, peut-il, sans faire violence à la

[1] Évang. de S. Jean, xx, 27, 28.

rectitude naturelle de son esprit, ne voir là que des combinaisons fortuites, des jeux du hasard, ou l'effet de quelques ressorts secrets que d'autres hommes auraient mis en œuvre? De tels prodiges, joints à une vie si pure, et couronnés par un prodige plus éclatant, par la résurrection, sont-ce donc des événements qu'il soit possible d'attribuer à une cause humaine?... Non...; ou il faut dire que Dieu, en permettant de tels événements, a voulu nous induire en erreur, ce qui est absurde, ou il faut convenir que Jésus-Christ est Dieu.

§ 2. — ACCOMPLISSEMENT DES PROPHÉTIES EN NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Les miracles que nous avons rapportés ne peuvent être que l'œuvre de Celui qui domine sur le monde, dont il maintient et dont il suspend les lois par le seul acte de sa volonté et pour la réalisation de ses desseins. Les prophéties révèlent une sagesse et une science divine, qui voit dans l'avenir comme dans le présent, et qui manifeste, quand il lui plaît, ces mêmes desseins qu'elle veut accomplir dans la suite des temps. C'est toujours un témoignage positif de l'intervention immédiate de Dieu : elle ne paraît pas avec un moindre éclat dans les annonces prophétiques que dans les miracles.

Un esprit éclairé ne peut considérer l'accomplissement des prophéties relatives à Jésus-Christ sans y trouver une preuve décisive de la divinité du Christianisme. Rappelons-nous, en effet, ce que Dieu a fait prédire plusieurs siècles avant la venue de Notre-Seigneur; rapprochons de ces annonces prophétiques ce

que l'Évangile nous a dit de sa personne et de ses œuvres, et nous demeurerons convaincus. Il est certain que, conformément aux traditions de leurs pères, les Juifs attendaient le Messie à l'époque même où Jésus-Christ a paru. Depuis bien des siècles il était attendu; mais, quelque besoin que les hommes éprouvassent de sa venue, quelque extraordinaires que fussent les personnages que Dieu avait suscités, de temps à autre, pour délivrer la nation du joug de ses ennemis, jamais ces envoyés, malgré l'éclat de leurs œuvres et de leurs vertus, ne passèrent pour le Messie promis à Abraham, tandis qu'au siècle dont nous parlons les pensées se tournaient de ce côté, et tout homme extraordinaire passait dans l'esprit des Juifs pour être le Messie. Ils avaient eu cette idée de Jean-Baptiste. La femme samaritaine dit à Jésus-Christ : *Je sais que le Messie est sur le point de paraître ; lors donc qu'il sera venu, il nous apprendra toutes choses* [1]. Cette persuasion générale favorisa les entreprises audacieuses de plusieurs Juifs, qui se firent suivre d'une multitude, en se disant le Messie, et on peut dire que ce furent eux qui attirèrent les derniers malheurs sur leur nation par les fréquentes révoltes qu'ils occasionnèrent contre les Romains.

Le Messie devait naître d'une Vierge; Bethléem avait été désigné pour le lieu de sa naissance. Il devait venir quand le sceptre serait sorti de Juda, c'est-à-dire que le peuple juif aurait perdu le droit de se gouverner par ses propres lois, sous la direction de ses chefs naturels : il fallait néanmoins que ce peuple

[1] Évang. de S. Jean, IV, 25.

subsistât encore, avec la distinction de ses tribus, afin que l'on pût s'assurer que le Messie était issu de la tribu de Juda; il fallait que le temple fût encore debout, puisque les prophètes avaient annoncé qu'il honorerait ce temple de sa présence. A sa parole, les nations idolâtres devaient se convertir et renoncer à leurs superstitions pour se soumettre à sa loi, car Isaïe avait dit: « Il viendra un temps où la maison du Sei-« gneur sera bâtie sur une haute montagne et s'élèvera « au-dessus des collines : les nations y viendront en « foule, se disant les unes aux autres : Allons à la « montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de « Jacob; il nous enseignera ses voies, et nous mar-« cherons dans ses sentiers. Alors la loi sortira de « Sion, et la parole du Seigneur sortira de Jérusalem « pour se faire entendre à tous les peuples : les or-« gueilleux seront abaissés, le Seigneur seul sera « grand, et les idoles seront réduites en poussière[1]. »

Tels étaient les caractères distinctifs du Messie, le lieu et l'époque de sa naissance, ses œuvres, l'effet de sa parole; il devait, de plus, souffrir et mourir, et néanmoins paraître comme le *Dieu fort*, l'*Ange du grand* conseil, avec toute la gloire qui est due au Fils unique de Dieu. Or est-il venu, à l'époque déterminée ou dans aucun des siècles qui ont suivi, un autre personnage que Jésus, le Fils de la vierge Marie, en qui ces caractères se soient rencontrés? Peut-on assigner une seule marque donnée par les prophètes qui ne lui convienne pas dans le sens le plus absolu? A-t-il paru, je ne dis pas seulement dans la Judée, mais

[1] Isaïe, II, 2, 3.

dans l'univers entier, un envoyé du ciel comme Jésus? La prédication de l'Évangile n'a-t-elle pas été pour le monde l'époque d'une révolution immense, qui a mis fin au règne de l'idolâtrie chez la plupart des peuples et fait offrir à Dieu partout un sacrifice nouveau? C'est donc lui, manifestement, qui était le Messie. Aussi les Juifs, qui ne l'ont pas reconnu, après avoir été agités pendant un siècle entier de la pensée qu'il allait venir, voyant écouler tous les temps marqués par leurs prophètes, ne savaient plus qu'en penser, et on assure qu'ils ont prononcé l'anathème contre celui qui supputerait les temps du Messie, « comme « on voit, dit Bossuet, dans une tempête qui a écarté « le vaisseau trop loin de sa route, le pilote déses- « péré abandonner son calcul et aller où le mène le « hasard[1]. »

Cette incrédulité des Juifs, qui ont résisté à la double lumière que faisaient briller à leurs yeux les paroles des prophètes et les miracles de Jésus-Christ, était elle-même annoncée en plusieurs endroits des divines Écritures, et Daniel, dont nous avons cité ailleurs les paroles, après avoir dit l'époque précise où viendrait le Saint des saints, avait ajouté : *Le peuple qui le renoncera ne sera plus son peuple ; les hosties et les sacrifices seront abolis ; l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation ira jusqu'à une ruine entière*[2]. Il y a dans cet endurcissement des Juifs un mystère qui nous dévoile toute l'opposition que la vérité peut trouver dans les cœurs, et jusqu'où va la liberté de ces cœurs, maîtres de résister à la grâce,

[1] *Disc. sur l'hist. univ.*, IIe part., ch. XXIII.
[2] Daniel, IX, 27.

alors même que l'esprit ne peut se refuser à la lumière qui l'éclaire. Sans doute, une partie considérable de la nation se convertit, et elle forma, comme nous le verrons bientôt, les premiers éléments de l'Église ; mais le corps même de cette nation persista à ne vouloir pas reconnaître Jésus pour son Sauveur, et ce fut incontestablement la cause de tous ses malheurs.

Qui ne serait frappé de l'accomplissement de la parole de Dieu ? qui ne serait touché du malheur de ce peuple, objet autrefois de tant de prédilection ?... Il est écrit dans l'Évangile qu'un jour Notre-Seigneur, voyant Jérusalem, pleura sur elle [1], et qu'il dit : « Oh ! « si du moins en ce jour, qui est encore pour toi un « jour de grâce, tu avais su connaître la paix que je « t'apporte ! Mais maintenant tout cela est caché à tes « yeux, et il viendra des jours où tes ennemis feront « une circonvallation autour de tes murailles ; ils t'en- « fermeront et te presseront de tous côtés ; ils te ren- « verseront par terre, toi et tes enfants, et ils ne te « laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as « pas voulu connaître le jour où tu as été visitée. » Une autre fois, comme ses disciples lui montraient les superbes édifices du temple, il leur répondit : « Je vous « le dis en vérité, de tout ce que vous voyez, il ne res- « tera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée... ; « et cela s'accomplira avant que cette génération soit « passée [2]. »

Il n'y avait pas quarante ans que Jésus-Christ était mort quand Jérusalem fut détruite et son temple renversé. L'histoire n'offre rien de pareil aux calamités

[1] Évang. de S. Luc, XIX, 41-42.
[2] Évang. de S. Luc, XXI, 6, 32

de cette malheureuse ville. Les signes que Notre-Seigneur avait donnés aux fidèles les avertirent à temps de se retirer à l'écart pour ne pas être enveloppés dans le châtiment des Juifs infidèles. C'étaient des tremblements de terre, des mortalités, des séditions, des phénomènes dans l'air, et enfin l'arrivée des armées romaines aux environs de Jérusalem. L'historien Josèphe, témoin oculaire de la plupart des événements qu'il rapporte sur la guerre des Juifs, cite un grand nombre de ces signes qui avaient jeté la consternation dansle peuple et lui faisaient pressentir l'excès de ses maux, sans pouvoir cependant les lui faire prévenir par une sage soumission à l'empire romain. Le bruit de ces prodiges se répandit au loin, et Tacite en a recueilli le souvenir : « Il arriva, dit-il, des présages funestes que cette nation ne pouvait détourner ni par ses vœux ni par ses sacrifices. On vit dans les airs des armées s'entre-choquer et le temple tout en feu par des éclairs. Ses portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, et l'on entendit une voix plus qu'humaine qui criait que les dieux se retiraient[1]. » Nous ne raconterons pas les événements qui suivirent : ils sont assez connus. On assure que onze cent mille Juifs périrent, soit dans la guerre intestine à laquelle les factions se livraient dans l'intérieur de la ville, soit dans le siége et le sac de la ville, et, au moment où Jérusalem fut livrée au flammes, les rues ruisselaient de sang, les égouts étaient remplis de cadavres. La ville

[1] Tacit., *Hist.*, lib. V, cap. XIII. Josèphe dit : « Le jour de la fête de la Pentecôte, les sacrificateurs étant dans le temple intérieur, ils entendirent une voix qui répéta plusieurs fois : *Sortons d'ici, sortons d'ici.* »

fut entièrement ruinée, et quoique les Romains eussent fait tous leurs efforts pour conserver le temple, malgré les ordres les plus absolus que Tite avait donnés à cet égard, ce temple fut brûlé comme le reste [1]. Les vainqueurs firent passer la charrue sur la place qu'avait occupée la ville, ne laissant pas un édifice debout, exécuteurs, sans qu'ils le sussent, de la parole de Jésus-Christ : *Avant que cette génération soit passée, il ne restera de Jérusalem, ni de son temple, pierre sur pierre qui n'ait été renversée.*

Les paroles de Jésus-Christ devaient avoir plus tard un accomplissement encore plus littéral. Les Romains avaient fait disparaître jusqu'aux traces de Jérusalem et de son temple; il n'en subsistait plus rien sur le sol, mais il y avait au-dessous du sol les pierres des fondations : il fallait que ces pierres elles-mêmes fussent enlevées, et ce fut Julien l'Apostat qui fut chargé de réaliser l'oracle divin. Il ne croyait pas aux prophéties, et il détestait la religion des Juifs. Il les engagea cependant à relever les murs de Jérusalem et du temple, et voulut concourir à ce travail par des sommes considérables : son intention était probablement de convaincre d'erreur les prophéties qui avaient déclaré que ce temple ne se relèverait pas de ses ruines, ou de susciter des embarras nouveaux aux chrétiens en favorisant leurs ennemis les plus déclarés. Quoi qu'il en soit de son dessein, nous savons, par le récit même d'auteurs païens et juifs, que pendant que le gouverneur de la province employait tous ses efforts pour le faire réussir, et que les Juifs s'y prêtaient avec un

[1] Bullet, *Hist. de l'établ. du Christ.*, nos 29, 104-107.

enthousiasme inexprimable, des tourbillons de flammes, qui sortaient des fondements par des élancements continuels, rejetèrent toutes les pierres, brûlèrent plusieurs ouvriers et rendirent la place inaccessible, de manière qu'on se vit contraint d'abandonner l'entreprise. Il fut donc impossible d'élever une nouvelle construction, et les pierres qui avaient servi de fondement au temple furent dispersées au loin.

Depuis ce temps, le peuple juif a été jeté aux quatre vents ; il vit sans sacrifice, sans autel, sans sacerdoce ; il a même cessé de vivre comme peuple, puisqu'il n'a point de lien social qui réunisse les individus en corps de nation. Cependant ces individus, disséminés sur tous les points du monde, ne se sont jamais confondus avec les peuples au milieu desquels ils vivent depuis près de deux mille ans. En cela, comme en tout le reste, la nation juive ne ressemble à rien de ce qui se voit ailleurs. Elle est toujours le signe donné de Dieu aux peuples, et elle accomplira sa mission jusqu'à la fin des siècles. Elle l'accomplissait autrefois, en conservant dans le monde les traditions sacrées et en préparant les voies au Messie; elle l'accomplit aujourd'hui, en portant aux yeux de tous les hommes, dans les livres qu'elle garde religieusement, comme dans le fait seul de sa dispersion, la preuve que le Messie est arrivé.

LEÇON XXIV

Propagation du Christianisme.

La propagation du Christianisme est un des plus grands miracles que Dieu ait faits pour confirmer la venue et la mission divine du Messie, elle est en même temps l'accomplissement des prophéties qui annonçaient la conversion des peuples; c'est à ce point de vue que nous voulons la considérer en ce moment.

§ I. ZÈLE DES APOTRES POUR PRÊCHER L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST. — ILS L'ANNONCENT DANS TOUTE L'ÉTENDUE DE L'EMPIRE ROMAIN ET AUX NATIONS LES PLUS ÉLOIGNÉES. — SUCCÈS EXTRAORDINAIRES QU'ILS OBTIENNENT. — LA RELIGION S'ÉTABLIT PARTOUT; ELLE SE PROPAGE DANS L'UNIVERS ENTIER.

1. Notre-Seigneur, avant de remonter au ciel, avait annoncé aux Apôtres que le Saint-Esprit devait bientôt descendre sur eux, et il leur prescrivit de se tenir réunis à Jérusalem, dans un même lieu, pour se disposer à sa venue... Il y avait dix jours qu'ils étaient ensemble, appliqués à la prière, pleins de confiance dans la promesse qui leur avait été faite, quand ils entendirent un grand bruit: c'était comme un vent impétueux qui semblait ébranler la maison où ils se trou-

vaient. En même temps, des langues de feu parurent et vinrent se reposer sur la tête de chacun d'eux ; le Saint-Esprit sous ce symbole se communiquait à eux, pour les transformer en des hommes nouveaux. Jamais changement aussi extraordinaire ! Les Apôtres, qui, peu de jours auparavant, ne comprenaient pas les paroles de Jésus-Christ et avaient tant de peine à se défaire des idées charnelles de leur nation, ces humbles pêcheurs de Galilée sont instantanément éclairés d'une lumière céleste qui leur dévoile le sens profond des Écritures. Ils parlent avec toute la confiance qu'inspire une conviction intime, une sorte d'intuition de la vérité, et leur parole confond les docteurs de la loi parmi les Juifs, les philosophes parmi les Gentils. L'esprit qui les anime les rend supérieurs aux faiblesses de l'homme : ils souffrent l'injure, on use de violence à leur égard, on les traduit devant les tribunaux, on les menace de la mort. Menaces impuissantes ! Ces hommes vont triompher du monde, parce qu'une force surnaturelle leur a été donnée. C'était l'œuvre du Tout-Puissant, marquée à des caractères bien sensibles.

Pierre, le premier des douze Apôtres, fut aussi le premier à annoncer l'Évangile et la résurrection de Jésus-Christ aux Juifs. Il le fit en ces termes : « O « Israélites ! vous savez que Jésus de Nazareth a été « rendu célèbre parmi vous par les merveilles, les « prodiges et les miracles que Dieu a opérés par lui au « milieu de vous. Cependant vous l'avez crucifié et « vous l'avez fait mourir par les mains des méchants, « vous ayant été livré par un ordre de la volonté de « Dieu. Mais Dieu l'a ressuscité, car David dit en son

« nom : *J'avais toujours le Seigneur présent, parce qu'il*
« *est à ma droite, afin que je ne sois pas ébranlé. C'est*
« *pour cela que mon cœur s'est réjoui, et que ma chair*
« *reposera dans l'espérance, parce que vous ne laisserez*
« *pas mon âme dans l'enfer, et vous ne permettrez pas que*
« *votre saint éprouve la corruption.* Mes frères, qu'il
« me soit permis de vous dire hardiment du patriarche
« David qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et que son
« sépulcre est encore parmi nous. Comme il était
« prophète et qu'il savait que Dieu lui avait promis
« avec serment qu'il ferait naître de son sang un Fils
« qui serait assis sur son trône, dans cette prévoyance
« il a parlé de la résurrection du Christ, en disant qu'il
« n'a pas été laissé dans le tombeau, et que sa chair
« n'a point éprouvé la corruption. C'est ce Jésus que
« Dieu a ressuscité, et nous en sommes tous témoins.
« Après qu'il a été élevé par la main de Dieu, et qu'il
« a reçu l'accomplissement de la promesse que le
« Père lui avait faite d'envoyer le Saint-Esprit, il a
« répandu cet Esprit que vous voyez, et que vous
« entendez maintenant[1]. » A ces paroles, les Juifs, touchés de componction, demandèrent ce qu'il fallait faire, et, sur la réponse de Pierre, trois mille d'entre eux se firent baptiser au nom de Jésus-Christ ; d'autres en grand nombre suivirent bientôt cet exemple.

Rien d'aussi intéressant que ce que l'histoire nous rapporte de ces Juifs convertis. Ils ne formaient tous *qu'un cœur et qu'une âme*, tant la grâce avait uni les pensées et les affections de tous dans une même foi, dans un même amour. L'intérêt personnel ne venait

[1] Actes des Apôtres, II, 22-37.

pas répandre son amertume sur les douceurs de cette famille, car chacun considérait sa fortune moins comme un bien qui fût à lui que comme le bien de tous. Plusieurs s'empressaient même de vendre leurs terres, dont ils déposaient le prix aux pieds des Apôtres, afin que ceux-ci pourvussent aux besoins des pauvres.

II. De Jérusalem, premier berceau du Christianisme, les Apôtres se répandirent dans les diverses contrées de la Judée, où ils trouvèrent beaucoup d'opposition, mais où ils trouvèrent aussi bien des cœurs disposés à recevoir l'Évangile. Ces oppositions, que Jésus-Christ leur avait annoncées, ne les surprenaient pas ; ils ne furent point effrayés des mauvais traitements. Des hommes qui aspiraient au bonheur de verser leur sang et qui se glorifiaient des injures qu'attirait sur eux le nom adorable de leur Maître, n'étaient pas tentés de reculer devant les difficultés.

Ce même zèle leur fit remplir avec courage la mission que Dieu leur avait donnée, non-seulement pour la Judée, mais pour l'univers entier. Saint Jacques *le Mineur* consacra ses soins à la ville de Jérusalem, dont il fut le premier évêque. Saint Jacques *le Majeur*, fils de Zébédée, prêcha l'Évangile dans les régions voisines de la Judée, il se transporta en Espagne, selon une tradition fort ancienne, pour y porter le flambeau de la foi et revint ensuite à Jérusalem, où il eut, le premier parmi les Apôtres, la gloire de mourir pour la cause de Jésus-Christ. Saint Jean passa dans l'Asie Mineure, où il fonda successivement les églises de Smyrne, de Pergame, de Laodicée, etc., et on pense qu'il prêcha l'Évangile dans des régions plus éloignées.

Ce ne fut que vers la fin de sa vie qu'il écrivit son Évangile, à la prière des fidèles qui le lui avaient demandé instamment. Saint Thomas parcourut les pays soumis à l'empire des Parthes; il alla en Perse et dans la Médie. On a de graves raisons de croire qu'il pénétra jusque dans les Indes, où l'on a trouvé des chrétiens qui assuraient avoir reçu de lui l'Évangile. Saint André fut envoyé dans la Scythie, d'où il revint ensuite dans la Grèce, et il souffrit le martyre dans l'Achaïe. Saint Philippe prêcha dans la Haute-Asie, et il mourut à Hiéraple, ville de Phrygie. Saint Barthélemy passa dans l'Arménie; il parcourut l'Éthiopie et une partie de l'Arabie. L'Éthiopie fut visitée aussi par saint Matthieu, qui, de plus, alla dans le pays des Perses; mais, avant de parcourir ces régions et tandis qu'il se trouvait encore dans la Judée, il écrivit son *Évangile* dans la langue vulgaire des Juifs, pour laisser aux fidèles un souvenir de ses prédications. Saint Simon prêcha dans la Mésopotamie, avec saint Jude, qui évangélisa de plus l'Arabie, l'Idumée et la Libye : nous avons de cet apôtre une épître, qu'il écrivit pour prévenir les nouveaux chrétiens contre une fausse philosophie qui tendait à corrompre les mœurs.

Nous ne connaissons pas les travaux de la plupart de ces hommes véritablement grands, peu soigneux d'écrire, ou de faire écrire ce qu'ils faisaient, parce que nulle pensée de gloire humaine ne préoccupait leur esprit : ils n'aspiraient à d'autre bonheur qu'à celui de rendre gloire à Dieu et de sauver les âmes. Cependant les *Actes des Apôtres* nous donnent plus de détails sur saint Pierre et saint Paul.

Nous avons vu Simon Pierre, le chef du collége apostolique, consacrer les prémices de son apostolat aux enfants d'Abraham, qui furent naturellement le premier objet de sa sollicitude; mais, comme il se devait à tous les hommes, sans distinction de pays et de langue, lui à qui Notre-Seigneur avait confié le monde entier, il prêcha l'Évangile aux Gentils. Il en convertit un si grand nombre à Antioche, qu'il s'y forma une Église florissante; c'est là que les fidèles prirent pour la première fois le nom de chrétiens. Pierre fit un assez long séjour dans cette ville, ce qui ne l'empêcha cependant pas de parcourir un grand nombre de provinces, d'aller fréquemment à Jérusalem, de se porter, en un mot, partout où le demandait le devoir de sa charge pastorale.

Que dirons-nous du zèle et des travaux de Paul, appelé extraordinairement à l'apostolat, au moment même où il persécutait avec fureur les disciples de Jésus-Christ? Il allait à Damas, muni des pouvoirs nécessaires pour sévir contre ceux qui confessaient le nom adorable du Sauveur, ne respirant que la haine et le meurtre, quand une lumière céleste le renverse de cheval : il tombe, ses yeux ne peuvent rien discerner; mais ses oreilles entendent une voix qui l'appelle, et son cœur touché d'une grâce miraculeuse, et subitement changé, il se dévoue à la défense de la cause qu'il avait combattue jusqu'alors. De persécuteur de l'Église naissante, Paul devient un *vase d'élection* destiné à porter au milieu des peuples le nom de Jésus-Christ. A peine a-t-il reçu le Saint-Esprit, et s'est-il mis en rapport avec les autres Apôtres, que, ne pouvant contenir au dedans de lui-même le feu qui le dévore,

il entreprend ses courses évangéliques. Il éclaire par ses lumières, il sanctifie par son zèle les villes et les provinces; il donne partout des preuves de son ardent amour pour les souffrances et pour la croix du Sauveur. Sans repos durant trente années, il passe d'un travail à un autre, et trouve partout de nouveaux périls, des naufrages dans ses voyages de mer, des embûches dans ceux de terre; de la haine parmi les Gentils, de la rage parmi les Juifs; tantôt lapidé et laissé pour mort, tantôt battu outrageusement et presque déchiré par le peuple, il marque, dit Bossuet, l'ordre de ses voyages par les traces de son sang, et par les peuples qu'il convertit. Son discours est simple, mais ses pensées sont toutes divines. « Il ira, cet « ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution « rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en « cette Grèce polie, la mère des philosophes et des « orateurs; et, malgré la résistance du monde, il y « établira plus d'Églises que Platon n'y a gagné de « disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il « prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de « ses sénateurs passera en l'école de ce barbare. Il « poussera encore plus loin ses conquêtes, il abattra « aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux ro- « mains dans la personne d'un proconsul, et il fera « trembler dans leurs tribunaux les juges devant les- « quels on le cite[1]. »

III. Après avoir évangélisé la Judée, l'Asie Mineure et l'Italie, les Apôtres atteignirent les limites de l'empire romain, et pénétrèrent bien au delà, prêchant à

[1] *Panégyrique de saint Paul*, Ier point.



toutes les nations et dans toutes les langues le salut que Jésus-Christ était venu porter au monde par sa croix. Rome, qui dominait un si grand nombre de peuples et qui était devenue le centre du monde alors connu, Rome reçut dans son sein Pierre et Paul, qui n'hésitèrent pas à attaquer l'idolâtrie et la corruption des mœurs, dans la ville la plus corrompue qui fût alors, et où toutes les superstitions des nations vaincues se trouvaient réunies : ils ne craignirent pas d'annoncer dans cette ville superbe l'Évangile d'un Dieu mort sur une croix.

C'était une entreprise bien extraordinaire, et que l'on ne peut attribuer qu'à l'action surnaturelle de l'Esprit de Dieu qui animait les Apôtres : sans cette vue, tout serait inexplicable dans l'origine du Christianisme. On n'expliquerait pas comment quelques Juifs obscurs, sans fortune, sans puissance, sans éloquence, sans nul secours humain, auraient conçu l'idée de faire triompher la croix de Jésus-Christ de la sagesse des philosophes, des passions de l'idolâtrie, de la force des princes qui allaient se liguer contre elle. On s'expliquerait bien moins encore qu'ils aient pu réussir, et que par eux les idoles aient été brisées, la philosophie grecque confondue, les empereurs domptés, que l'univers soit devenu chrétien, et que la croix enfin ait été arborée sur le Capitole, comme signe de salut pour les peuples.

Tout cela a eu lieu, le monde en est témoin. C'est un fait que l'on ne sera pas tenté de révoquer en doute, que, depuis la mort de Notre-Seigneur condamné sous l'empire de Tibère jusqu'au règne de Constantin, la religion chrétienne a fait de rapides

progrès, et qu'elle s'est étendue dans presque toutes les parties du monde alors connu. Vers le milieu du second siècle, saint Justin se servait de cette diffusion pour prouver aux Juifs que c'était au sacrifice des chrétiens que devait s'appliquer la promesse faite par le prophète Malachie, que de l'orient à l'occident on offrirait à Dieu une oblation pure. « Il n'y a pas, dit-il, de nation, il n'y a point de peuples grecs ou barbares, ou de toute autre race d'hommes, quels que soient leurs noms et leurs mœurs, quelle que puisse être leur ignorance des arts et de l'agriculture, soit qu'ils habitent sous les tentes, soit qu'errant au milieu des déserts ils transportent leurs demeures dans des chariots couverts; il n'existe pas de provinces où on n'offre des prières et des actions de grâces, au nom de Jésus crucifié, au Père et au Créateur de toutes choses [1]. »

Peu de temps après Justin, Tertullien, prêtre de Carthage, présentait aux magistrats et au peuple romain un écrit apologétique du Christianisme, dans lequel il ne craignait pas d'assurer que les chrétiens remplissaient les villes et les bourgades, le forum et les armées, qu'ils étaient partout, excepté dans les temples des idoles et au théâtre, de sorte que l'empire serait comme une solitude, s'ils en sortaient [2]. Dans le siècle suivant, le grand Athanase, évêque d'Alexandrie, dans un discours sur l'Incarnation du Verbe, faisait remarquer que l'idolâtrie avait cessé de s'étendre, dès le moment que Jésus-Christ avait fait annoncer son Évangile, et que depuis lors elle déclinait sensiblement : « Pour terminer en peu de mots, disait-il,

[1] Dialogue avec le Juif Tryphon, n. 117.
[2] Apologétique, chap. XXXVII.



« voyez comme la doctrine du Sauveur est répandue « dans l'univers entier, tandis que l'idolâtrie décroît « chaque jour, s'affaiblit et succombe [1]. » Quand Constantin se convertit, une très-grande partie de l'empire était donc soumise à Jésus-Christ; la foi chrétienne avait pénétré partout, et au milieu des peuples barbares, comme chez les nations civilisées, on se faisait gloire de la professer. Un des successeurs de ce prince, Julien l'Apostat, fit de vains efforts pour relever le paganisme de ses ruines; il vit de ses propres yeux, dans les plus grandes villes de l'Asie, les temples des idoles abandonnés, et le peuple se moquer des vieilles superstitions : il put bien, avec de l'argent et par les ressorts de sa puissance souveraine, leur rendre pour quelques moments une apparence de vie; mais il fut impuissant à les rétablir; depuis la fin de ce prince jusqu'à nos jours, l'idolâtrie a disparu sans retour, de toutes les régions qui composaient l'empire romain.

§ 2. — LA PROPAGATION DU CHRISTIANISME EST UNE NOUVELLE PREUVE DE SA DIVINITÉ.

La propagation du Christianisme est un fait trop remarquable dans les annales du monde pour que nous ne nous arrêtions pas à le considérer plus attentivement; nous y trouverons une des preuves les plus sensibles de la divinité du Christianisme.

I. Nous l'avons dit : les Apôtres annonçaient la chose du monde la plus incroyable. Ils annonçaient comme le Dieu de l'univers celui que les Juifs avaient tout ré-

[1] Discours sur l'incarnation du Verbe, n. 55.

cemment condamné au supplice ignominieux de la croix : ils présentaient comme une loi fondamentale de ce Dieu crucifié, que ses adorateurs devraient le suivre par la voie des souffrances, et mourir pour sa cause, quand le sacrifice de la vie leur serait demandé. Ils condamnaient hautement toutes les passions du cœur humain, l'orgueil et la sensualité; ils voulaient que tous ceux qui s'inscriraient parmi les disciples de Jésus-Christ, travaillassent sans cesse à combattre ces passions que les mœurs générales avaient justifiées, et que la religion populaire consacrait. Voilà les dogmes, voilà la morale du nouvel Évangile : dans les dogmes, mystères profonds qui déconcertent la raison humaine; dans la morale, sévérité inflexible contre les penchants déréglés du cœur.

Si, pour accréditer une pareille doctrine, les Apôtres avaient eu une réputation acquise de sagesse, le soutien d'une grande fortune ou celui de la puissance, ils auraient pu espérer, je ne dis pas de régénérer des peuples entiers, mais du moins d'attirer quelques provinces à leur religion. Cet élément de succès leur manquait. Quelle réputation pouvaient avoir, dans le monde, des hommes sortis des rangs les plus humbles de la société ? Ils n'avaient point appris l'art de l'éloquence, ni les secrets d'une philosophie curieuse. Leur langage était à demi barbare; eux-mêmes se glorifiaient de n'avoir pas recours à la sagesse humaine pour persuader les dogmes de leur religion. Quant à la fortune, ils n'avaient ni or ni argent, ne possédant dans le monde que le souvenir des paroles de leur divin Maître et l'espérance des biens éternels. Odieux à leur nation qui les condamna, en butte à la haine des peuples

païens auxquels ils s'adressaient, ils se trouvaient donc sur la terre sans nul appui humain.

C'est peu dire, sans nul appui humain : les Apôtres avaient à lutter contre les puissances du monde, toutes liguées contre la cause de Jésus-Christ. Préjugés religieux, philosophie astucieuse, puissance du glaive ; quels ressorts le monde n'a-t-il pas mis en mouvement pour détruire le Christianisme à sa naissance ? Les Juifs le détestaient comme la honte de leur nation, et le seul nom de Jésus excitait leur colère. Les Grecs, les Romains et les autres peuples envisagèrent les mystères de cette religion comme une folie. Les prêtres du paganisme, menacés dans leurs intérêts, ameutèrent contre elle les passions de la multitude ; les philosophes la méprisèrent d'abord, et ils la combattirent ensuite par le raisonnement. D'une part, ils s'efforcèrent d'expliquer par d'ingénieuses allégories ce que le polythéisme présentait de plus choquant aux esprits éclairés ; d'autre part, ils attaquèrent par d'insidieux sophismes le dogme, la morale, le culte des Chrétiens.

II. Cependant, comme ni les préjugés religieux des peuples païens, ni les attaques de la philosophie, ne pouvaient arrêter la marche du Christianisme, on arma contre lui la puissance des Césars, et pendant près de trois siècles cette puissance redoutable, sous laquelle l'univers était asservi, ne cessa de combattre la religion de Jésus-Christ. Néron donna le premier signal de la lutte, à l'occasion d'un incendie de Rome. Tacite nous a conservé quelques détails sur cette première persécution. « C'étaient, dit-il en parlant des chrétiens, « c'étaient des gens haïs pour leur infamie, que le peu-

« ple appelait Chrétiens, à cause de Christ, leur auteur;
« qui fut puni du dernier supplice, sous le règne de
« Tibère, par Ponce Pilate, gouverneur de la Judée.
« Mais cette secte, après avoir été réprimée pour quel-
« que temps, pullulait de nouveau, non-seulement
« dans le lieu de sa naissance, mais dans Rome même,
« qui est comme l'égout de toutes les ordures et de
« toutes les infamies. On se saisit donc d'abord de tous
« ceux qui s'avouèrent de cette religion, et, par leur
« confession, on en découvrit une infinité d'autres qui
« ne furent pas tant convaincus du crime de l'incendie
« que de la haine du genre humain. On insulta même
« à leur mort, en les couvrant de peaux de bêtes sau-
« vages et les faisant dévorer par les chiens, ou en les
« attachant en croix pour servir de flambeaux pen-
« dant la nuit. Mais, quoique ces cruautés fussent
« exercées sur des coupables qui avaient mérité les
« derniers supplices, on ne laissait pas d'en avoir pi-
« tié, parce que Néron les faisait mourir, non pour
« l'utilité publique, mais pour assouvir sa cruauté[1]. »

On voit, dans ces paroles de Tacite, l'idée que l'on se formait alors du Christianisme. C'était, selon l'opinion vulgaire, un athéisme, parce que les fidèles n'adoraient pas les idoles; c'était une superstition étrangère, parce qu'il venait de la Judée; c'était une infamie, car on y supposait une grande corruption de mœurs cachée sous le voile des mystères. Au surplus, jamais, dans le long cours des persécutions, on ne prouva ces crimes supposés, jamais même on ne fit une enquête pour s'en convaincre. Nous avons un monument re-

[1] Annales, liv. xv.

marquable en cette matière : c'est une lettre que Pline le Jeune, proconsul de Bythinie, écrivit à Trajan, et la réponse qu'il reçut de cet empereur.

Voici ce que Pline écrivait : « Je me fais une reli-
« gion, seigneur, de vous exposer tous mes scrupules ;
« car qui peut mieux ou me déterminer ou m'ins-
« truire ? Je n'ai jamais assisté à l'instruction et au
« procès d'aucun chrétien ; ainsi je ne sais sur quoi
« tombe l'information que l'on fait contre eux, ni jus-
« qu'où l'on doit porter leur punition. J'hésite beau-
« coup sur la différence des âges. Faut-il les assujettir
« tous à la peine, sans distinguer les plus jeunes des
« plus âgés ? Doit-on pardonner à celui qui se repent ?
« Ou est-il inutile de renoncer au Christianisme,
« quand une fois on l'a embrassé ? Est-ce le nom seul
« que l'on punit en eux, ou sont-ce les crimes attachés
« à ce nom ? Cependant voici la règle que j'ai suivie
« dans les accusations intentées devant moi contre les
« Chrétiens. Je les ai interrogés s'ils étaient Chrétiens.
« Ceux qui l'ont avoué, je les ai interrogés une se-
« conde et une troisième fois, et je les ai menacés du
« supplice ; quand ils ont persisté, je les y ai envoyés ;
« car, de quelque nature que fût ce qu'ils confes-
« saient, j'ai cru que l'on ne pouvait manquer à punir
« en eux leur désobéissance et leur invincible opiniâ-
« treté. Il y en a eu d'autres, entêtés de la même folie,
« que j'ai réservés pour envoyer à Rome, parce qu'ils
« sont citoyens romains.

« Dans la suite, ce crime venant à se répandre,
« comme il arrive ordinairement, il s'en est présenté
« de plusieurs espèces. On m'a mis entre les mains un
« mémoire sans nom d'auteur, où l'on accuse d'être

« chrétiens différentes personnes qui nient de l'être et « de l'avoir jamais été. Elles ont, en ma présence et « dans les termes que je leur prescrivais, invoqué les « dieux et offert de l'encens et du vin à votre image, « que j'avais fait apporter exprès avec les statues de « nos divinités; elles se sont encore emportées en im- « précations contre le Christ : c'est à quoi, dit-on, l'on « ne peut jamais forcer ceux qui sont véritablement « chrétiens. J'ai donc cru qu'il les fallait absoudre. « D'autres, déférés par un dénonciateur, ont d'abord « reconnu qu'ils étaient chrétiens, et aussitôt après « ils l'ont nié, déclarant que véritablement ils l'avaient « été, mais qu'ils ont cessé de l'être, les uns il y avait « plus de trois ans, les autres depuis un plus grand « nombre d'années, quelques-uns depuis plus de vingt « ans. Tous ces gens-là ont adoré votre image et les « statues des dieux ; tous ont chargé le Christ de ma- « lédictions. Ils assuraient que toute leur erreur ou « leur faute avait été renfermée dans ces points : qu'à « un jour marqué ils s'assemblaient avant le lever du « soleil, et chantaient tour à tour des vers à la louange « du Christ, comme s'il eût été Dieu ; qu'ils s'enga- « geaient par serment, non à quelque crime, mais à « ne point commettre de vol ni d'adultère, à ne point « manquer à leurs promesses, à ne point nier un dé- « pôt; qu'après cela ils avaient coutume de se séparer, « et ensuite de se rassembler pour manger en commun « des mets innocents; qu'ils avaient cessé de le faire « depuis mon édit, par lequel (selon vos ordres) j'a- « vais défendu toutes sortes d'assemblées. Cela m'a « fait juger d'autant plus nécessaire d'arracher la vé- « rité par la force des tourments à des filles esclaves

« qu'ils disaient être dans le ministère de leur culte;
« mais je n'y ai découvert qu'une mauvaise supersti-
« tion portée à l'excès; et, par cette raison, j'ai tout
« suspendu pour vous demander vos ordres.

« L'affaire m'a paru digne de vos réflexions, par la
« multitude de ceux qui sont enveloppés dans ce pé-
« ril; car un très-grand nombre de personnes de tout
« âge, de tout ordre, de tout sexe, sont et seront tous
« les jours impliquées dans cette accusation. Ce mal
« contagieux n'a pas seulement infecté les villes, il a
« gagné les villages et les campagnes. Je crois pour-
« tant que l'on y peut remédier, et qu'il peut être ar-
« rêté. Ce qu'il y a de certain, c'est que les temples,
« qui étaient presque déserts, sont fréquentés, et que
« les sacrifices, longtemps négligés, recommencent;
» on vend partout des victimes qui trouvaient aupa-
« ravant peu d'acheteurs. De là on peut juger quelle
« quantité de gens peuvent être ramenés de leur éga-
« rement, si l'on fait grâce au repentir. »

L'empereur lui fit cette réponse : « Vous avez, mon
« très-cher Pline, suivi la voie que vous deviez, dans
« l'instruction du procès des chrétiens qui vous ont
« été déférés; car il n'est pas possible d'établir une
« forme certaine et générale dans cette sorte d'affaires.
« Il ne faut pas en faire de perquisition. S'ils sont ac-
« cusés et convaincus, il les faut punir. Si pourtant
« l'accusé nie qu'il soit chrétien, et qu'il le prouve par
« sa conduite, je veux dire en invoquant les dieux, il
« faut pardonner à son repentir, de quelque soupçon
« qu'il ait été auparavant chargé. Au reste, dans nul
« genre de crimes, l'on ne doit recevoir les dénoncia-
« tions qui ne soient souscrites de personne, car cela

« est d'un pernicieux exemple et très-éloigné de nos « maximes[1]. »

Le proconsul déclarait donc ne pas savoir si c'était le nom que l'on poursuivait dans les chrétiens, ou des crimes attachés à ce nom. Il a interrogé avec soin des apostats de cette religion : tout ce qu'il a pu apprendre par leurs dépositions, c'est qu'à un jour marqué ils s'assemblaient pour chanter des louanges en l'honneur du Christ, qu'ils s'engageaient par serment à ne point commettre de crimes, à ne point manquer à leurs promesses, à ne point nier un dépôt; qu'ils mangeaient entre eux des mets innocents. Voilà tout ce que Pline en savait. Or, sans autre renseignement, il déclare que sa pratique est de punir sévèrement tous ceux qui s'avouent chrétiens, et de laisser aller tous ceux qui déclarent ne l'être pas ou avoir renoncé à ce titre. Il finit par demander à l'empereur si en cela il se conduit sagement; et Trajan, prince renommé dans l'empire pour sa sagesse et sa bonté, lui répond qu'il fait bien, qu'il ne faut pas rechercher les chrétiens, mais que, s'ils sont accusés et convaincus de l'être, il les faut punir s'ils refusent d'abjurer leurs croyances. C'était une justice à la manière du monde païen.

Les chrétiens eurent un peu de relâche sous quelques empereurs, comme sous les règnes d'Antonin le Pieux et d'Alexandre Sévère : les autres princes furent persécuteurs. Mais ce fut surtout du temps de Valérien, de Dioclétien et de Galère, que la persécution devint plus violente. L'exil, la torture, les tour-

[1] Lettres de Pline, liv. X, lettres XCVII, XCVIII.



ments les plus inouïs, tout fut mis en œuvre contre le Christianisme, que les tyrans avaient résolu de noyer dans un fleuve de sang, selon l'expression d'un auteur païen. La fureur des proconsuls n'avait pas de bornes. A Rome, et dans toute l'étendue de l'empire, on ne voyait que des instruments de mort dressés contre les adorateurs du Christ. Les païens crurent alors avoir triomphé de ce Dieu ; ils dressèrent des statues, ils firent frapper des médailles en l'honneur des princes, et, parmi leurs titres de gloire, ils inscrivirent celui d'avoir aboli le Christianisme[1].

On sait ce qu'il en fut : ce culte accusé de superstition et d'infamie, ce culte détesté et proscrit, se maintint et se propagea avec de nouveaux succès ; car il semblait que le sang des martyrs fût une semence féconde de chrétiens. Au troisième siècle, il plut enfin à Dieu de mettre un terme aux persécutions ; Constantin adora Jésus-Christ ; la croix triompha à Rome même, d'où, depuis Néron, étaient partis tant de décrets qui devaient, selon les calculs humains, anéantir à jamais la religion chrétienne.

III. Nous en avons dit assez pour prouver que le Christianisme a triomphé par la seule vertu toute-

[1] On frappa des médailles et on éleva à la gloire de ces princes des colonnes sur lesquelles se lisaient les inscriptions que nous traduisons littéralement :

DIOCLÉTIEN CESAR-AUGUSTE,
pour avoir aboli la superstition
du Christ,
pour avoir étendu le service des dieux.

DIOCLÉTIEN, JOVIEN, MAXIMIEN-HERCULE,
pour avoir étendu l'empire romain,
et pour avoir éteint le nom des Chrétiens
qui causaient la ruine de la république.

puissante de Dieu. Tout effet a nécessairement une cause : que l'univers adore Jésus-Christ mis à mort par les Juifs, voilà un fait indubitable ; ce fait n'est explicable par aucune cause humaine ; il faut donc en rechercher la raison dans l'ordre surnaturel, et reconnaître que c'est l'œuvre de Dieu seul.

Quelques écrivains ont osé comparer les progrès rapides du mahométisme à ceux de la religion chrétienne. Quel parallèle !... Y a-t-il rien de commun entre le faux prophète des Arabes et Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Mahomet établit son empire sur des contrées livrées à une ignorance grossière : il leur propose une religion voluptueuse, il les exalte par des projets d'ambition et de conquête : la ruse, les passions, la force des armes, font ce que la persuasion seule n'aurait pas opéré. Ses apôtres sont des généraux d'armées ; ils ne font pas de miracles, ils ne vont pas mourir pour le salut des peuples, mais ils portent le glaive et le feu pour exterminer ceux qu'ils ne peuvent soumettre à l'empire de leur maître. Est-ce donc ainsi que Jésus-Christ a procédé à la conversion du monde ?...

D'autres ont prétendu que la religion païenne était tombée dans un tel discrédit, qu'il dut suffire au Christianisme de se montrer pour être universellement adopté. Nouvelle erreur, assertion démentie par l'histoire. Le polythéisme en discrédit... mais auprès de qui ? — Où a-t-on vu que le peuple fût moins attaché à ses dieux dans les premiers siècles du Christianisme, qu'il ne l'avait été auparavant ? Les fêtes, les réjouissances publiques, les illusions de l'esprit et du cœur, les habitudes de l'enfance :

voilà les liens qui retenaient le peuple attaché au culte des idoles, au point que le plus souvent les persécutions furent allumées par la fureur de ce peuple, qui en cela débordait même les tyrans et excitait les proconsuls. Les princes, de leur côté, avaient un intérêt politique à conserver la religion nationale, qui unissait presque partout la souveraine sacrificature au pouvoir civil, concentrant dans une même main les deux puissances civile et religieuse. Ils considérèrent comme une atteinte grave à leur autorité l'introduction d'un culte nouveau, qui se constituait dans une pleine indépendance à leur égard ; voilà pourquoi ils poursuivaient les chrétiens comme des rebelles.

Donc ni le peuple, ni la puissance civile, ne se montrèrent disposés à favoriser la chute du polythéisme. Les philosophes ne l'essayèrent pas non plus. Nous avouons sans difficulté que dans certaines écoles on se formait, sur la Divinité, des notions plus saines que celles que donnait le polythéisme ; mais on ne citerait pas un philosophe qui ait voulu se servir de ses lumières pour détourner le peuple du culte des idoles ; on ne citerait pas une province, pas une ville, pas même une bourgade, ramenée par eux à l'adoration d'un seul Dieu. Ces philosophes, si tolérants pour tous les cultes autorisés de l'empire, se montrèrent ennemis implacables de la seule religion chrétienne ; ils la poursuivirent dans leurs écrits ; ils excitèrent contre elle les empereurs ; ce fut de leur part que vinrent les difficultés les plus graves. Si quelques-uns d'entre eux eurent le bonheur de suivre la vérité, ils furent en bien petit nombre, et encore

parmi eux il y en eut qui voulurent faire un mélange de leurs systèmes avec les enseignements de la foi, ce qui produisit les hérésies qui auraient corrompu le Christianisme, si Dieu n'avait pourvu à la conservation de son œuvre.

LEÇON XXV

Jésus-Christ a confirmé la religion établie dès l'origine du monde, et lui a donné sa perfection.

Jésus-Christ nous a donné une connaissance plus parfaite des dogmes révélés dès le commencement du monde. — Il nous a enseigné une morale plus élevée et un culte plus pur. — Il a établi un ministère public de pasteurs auxquels il a confié la garde de la religion.

Nous avons dit, dès le commencement, que la vraie religion est une et invariable, bien qu'elle ait dû recevoir un développement successif dans le cours des siècles; il nous est facile maintenant de voir cette unité et ce développement, en comparant le Christianisme avec les dogmes, la morale et le culte donnés primitivement aux hommes. Il résulte de ce rapprochement que nous croyons tout ce que nos pères ont cru, que nous avons les mêmes devoirs à remplir, que notre culte enfin ne diffère pas essentiellement de celui qu'ils ont pratiqué; mais que, sous ces trois rapports, il y a eu progrès, Dieu nous ayant communiqué par les prophètes, et ensuite par son divin Fils, une connaissance plus étendue de ses mystères, et donné au culte, comme à la morale, un nouveau degré de perfection.

I. Quels furent les dogmes de la religion dès le commencement? L'existence et l'unité de Dieu, la création, l'existence des Anges, la chute du premier homme et sa réhabilitation en vertu des mérites du médiateur promis, sa destinée surnaturelle. Voilà ce qu'ont cru nos pères d'après une révélation divine, et c'est pour cela que les patriarches comparaient habituellement la vie présente à un pèlerinage vers une vie meilleure. Jésus-Christ a-t-il changé quelques-uns de ces dogmes pour leur substituer des doctrines nouvelles? Non, mais il les a rétablis dans leur intégrité primitive; il nous les a révélés de nouveau en développant les vérités qu'ils renferment, et dont les anciens n'avaient eu qu'une connaissance imparfaite.

Jésus-Christ est venu dans le monde pour dissiper les ténèbres que les passions et une fausse philosophie avaient répandues sur la notion de Dieu, et ramener les hommes à l'idée primitive que la révélation leur en avait donnée, sa parole a jeté sur ce dogme fondamental un si vif éclat, que les erreurs du polythéisme, qui avaient infecté les peuples, ont fui loin des contrées où est prêché l'Évangile; les nations éclairées par le Christianisme croient toutes à l'unité de Dieu, au dogme de la création et à la providence.

Les premiers hommes, en professant le dogme de l'unité de la nature divine, avaient pu entrevoir la multiplicité de personnes dans cette nature: car Dieu parlait souvent de lui-même dans des termes qui insinuaient ce mystère. Toutefois, ni les expressions si remarquables dont Moïse s'était servi, ni les paroles plus explicites des prophètes qui étaient venus après

lui, n'avaient dû donner une idée assez nette de la Trinité, pour que ce dogme devînt populaire ; et, s'il était connu des hommes les plus instruits, les plus versés dans l'intelligence des Écritures, il ne l'était pas du corps de la nation juive. Il était réservé au Messie de nous faire pénétrer plus avant dans les profondeurs de ce mystère; c'est lui qui nous a appris qu'il y a trois personnes en Dieu, le Père, le Verbe, le Saint-Esprit; et dans quel ordre le Verbe et le Saint-Esprit procèdent du Père. Donc, sur ce point, Notre-Seigneur, en confirmant la révélation faite primitivement, nous a communiqué de nouvelles lumières; c'est par lui aussi, c'est par son incarnation et par son immolation, qu'ont été admirablement manifestés les attributs divins, la sainteté, la justice, la bonté infinie de Dieu, sa puissance souveraine, l'ordre de sa providence sur notre salut.

Adam avait reçu la promesse d'un Sauveur; mais il ignorait quel serait ce Sauveur. Abraham apprit qu'il sortirait de sa race et que toutes les nations seraient bénies en lui; mais comment s'opérerait ce mystère? ce fut un secret pour lui. Les prophètes annoncèrent dans la suite, avec plus de précision, l'un la naissance du Messie, l'autre ses abaissements, d'autres ses grandeurs et ses triomphes, caractères qu'il fut difficile aux Juifs d'imaginer réunis dans une seule personne. Jésus-Christ enfin a paru, et nous avons pour ainsi dire vu de nos yeux la réalisation parfaite de ces desseins de justice et de miséricorde que Dieu avait conçus.

En répandant des lumières nouvelles sur la nature divine, sur l'incarnation du Verbe et la rédemption

du monde, Jésus-Christ nous a fait mieux connaître aussi les destinées futures de l'homme, la résurrection des corps, les peines réservées aux pécheurs, le bonheur éternel dont les âmes justes jouiront dans la possession de Dieu. Les dogmes ne sont donc pas changés, mais ils sont mieux connus ; sous ce rapport la religion demeure la même.

II. Disons de la morale et du culte ce que nous avons dit des croyances. La morale donnée à Adam se résume dans ces deux mots : Amour de Dieu et du prochain, avec l'obligation de tendre à la fin surnaturelle pour laquelle l'homme a été créé. Le culte est dans la prière et dans les sacrifices qui tiraient leur valeur du sacrifice que devait offrir un jour le Messie promis. Or cette morale demeure invariablement la même, mais elle reçoit une nouvelle perfection dans le christianisme ; et le culte chrétien réalise toutes les figures du culte ancien.

Il suffit de lire le Sermon sur la montagne, qui nous a été conservé dans l'évangile de saint Matthieu, et celui que Jésus-Christ prononça la veille de sa mort, pour voir la beauté de la morale chrétienne et sa supériorité sur tout ce qui avait été proposé aux hommes jusqu'alors.

Notre-Seigneur pénètre le fond du cœur humain, pour nous en dévoiler les misères, non comme les sages du paganisme, qui se livraient à de vaines déclamations, mais dans la vue de nous humilier et de nous faire recourir à Dieu, pour chercher en lui le remède à ces maladies de notre âme. Sa morale paraît dure : car il exige de nous une grande abnégation ; il nous prêche la mortification du cœur et des sens ; il

préconise la douceur, la patience, le détachement des biens de ce monde. Il déclare heureux ceux qui ont faim et soif de la justice de Dieu, et non ceux que dévorent l'ambition et le désir de la fortune; ceux qui souffrent persécution pour leur attachement à la loi de Dieu, et non ceux qui se procurent les jouissances de la terre. Une telle morale est trop opposée aux passions pour qu'elle ne soit pas contredite, et, d'un autre côté, elle répond trop aux vrais besoins de l'homme pour qu'elle ne soit pas vraie. La religion, en effet, ne peut avoir que ces deux buts : affranchir l'homme de l'empire des convoitises et l'amener à Dieu par l'exercice d'un culte spirituel. Il faut qu'elle détruise l'égoïsme et qu'elle mette l'amour de Dieu et du prochain dans le cœur; c'est là que tend essentiellement la religion si elle est vraie. Mais comment atteindre ce but sans imposer à l'homme le sacrifice de l'orgueil ou de l'amour exclusif de soi?

Cependant Notre-Seigneur tempère admirablement les rigueurs de cette morale par le sentiment d'une confiance filiale qu'il nous inspire envers Dieu, par les touchants exemples qu'il nous a laissés, enfin par la grâce qui donne aux âmes une force surhumaine. Bien différent de ces dissertateurs académiques, qui dictent une leçon de morale sans donner les moyens de l'observer, et de ces Pharisiens qui n'auraient pas voulu toucher du doigt le fardeau qu'ils imposaient aux autres, Jésus-Christ n'enseigne pas une vertu qu'il n'ait pratiquée : il a prêché l'amour de la pauvreté, et il a vécu dans ce monde sans avoir une pierre sur laquelle il pût reposer sa tête; il a voulu que nous fussions prêts à tout souffrir pour la gloire de Dieu,

et lui a souffert, il est mort pour les intérêts de son Père, nous laissant sa croix comme un souvenir de son obéissance et de son amour. Cette croix, placée sous les yeux du chrétien, est un abrégé admirable des instructions et des préceptes de l'Évangile; c'est un encouragement donné à notre faiblesse et une consolation préparée à nos âmes, quand elles souffrent.

Notre-Seigneur fait plus encore que de nous instruire et de nous exciter par ses exemples. Comme il ne voulait ni désespérer l'homme, ni lui inspirer une vaine présomption, il lui enseigne un dogme que la philosophie n'avait pas soupçonné, dogme qui concilie la gloire de Dieu avec les mérites de l'homme, une solide humilité avec une juste confiance; il lui enseigne qu'il ne peut pas faire le bien par ses seuls efforts, mais qu'il le peut avec le secours de Dieu : *Sans moi*, nous a-t-il dit, *vous ne pouvez rien...; venez à moi, et je vous soulagerai... Si vous demeurez en moi, vous porterez un fruit abondant... Demandez, et vous recevrez*[1]. Si donc l'homme prétend observer la loi, se former aux vertus, et opérer son salut par la seule énergie de sa nature, il se trompe gravement; c'est un orgueilleux qui ne manquera pas de faire bientôt l'expérience de sa faiblesse. Comme une branche séparée de son tronc se dessèche et meurt, ainsi cet homme, privé du mouvement et de la vie qu'il ne pouvait recevoir que de Notre-Seigneur, sera stérile en bonnes œuvres; la main de Dieu le séparera de la société des saints; mais qu'il s'humilie et qu'il prie,

[1] Évang. de S. Matthieu, IV, 11; S. Jean, XV, 5.

la Grâce le justifiera, et, avec elle, il n'y a rien dans l'ordre du salut qui lui soit impossible.

C'est par le culte, principalement, que nous vient la Grâce. Dans tous les temps, les éléments du culte ont été la prière et le sacrifice; mais autrefois, avant la venue de Jésus-Christ, les sacrifices ne plaisaient à Dieu qu'en vue de la victime auguste qui devait s'immoler à sa gloire. Maintenant que les desseins de Dieu ont été réalisés, nous avons, avec la prière, le Sacrifice par excellence et les Sacrements : notre culte se compose de ces trois objets. La *prière* est particulière ou publique, selon qu'elle est faite à part, ou dans les réunions des fidèles, sous la présidence des pasteurs. Le *Sacrifice* est celui qui a été offert pour la Rédemption du monde sur la croix, lequel se continue sur nos autels dans la divine Eucharistie. A l'autel, comme au Calvaire, Jésus-Christ est prêtre, il est victime; il offre le sang qu'il a versé, la vie qu'il a immolée à la gloire de son Père. Idée sublime que Dieu seul pouvait concevoir dans sa sagesse infinie, que lui seul pouvait réaliser dans sa toute-puissance. Les *Sacrements* sont des signes sensibles, établis pour communiquer plus immédiatement à l'homme les grâces qui doivent le sanctifier, dans toutes les situation de la vie. Par le Baptême, il entre dans la société des enfants de Dieu; il grandit et se perfectionne dans l'esprit du Christianisme par la Confirmation et par l'Eucharistie. La Pénitence le relève de ses chutes; il y a une Grâce particulière pour bénir le lien qui forme les familles. L'Extrême-Onction le soutient dans ses derniers combats, quand il touche au terme de ses épreuves.

Le Christianisme devant être catholique ou universel, il fallait à son culte une grande simplicité pour qu'il se prêtât au caractère et aux situations diverses des peuples; il lui fallait aussi une majesté qui commandât le respect. Jésus-Christ y a pourvu. Rien de plus simple : une parole, un peu d'eau, un morceau de pain, quelques gouttes de vin, suffisent au prêtre pour faire un sacrement et pour offrir le sacrifice. Y a-t-il pays au monde, si pauvre qu'il soit, où l'on ne puisse exercer un pareil culte? Toutefois, ce même culte a de la magnificence dans ses rites et dans ses solennités; sous ce rapport, rien n'égala jamais nos fêtes religieuses.

En établissant des sacrements et un sacrifice, Jésus-Christ a établi un Sacerdoce; il n'a point délégué aux pères de famille les hautes fonctions du sacerdoce, comme il avait été établi à la première époque, parce qu'il fallait aux ministres de ce culte un dévouement, une pureté, une séparation des choses humaines que l'on n'aurait pas trouvés dans la plupart des chefs de famille. Il n'a pas choisi non plus une seule famille sacerdotale, comme l'était celle d'Aaron, parce que, le sacrifice devant s'offrir sur tous les points du monde, une famille n'y eût pas suffi; et d'ailleurs, il ne voulait pas que ses prêtres contractassent des alliances charnelles, qui auraient été un obstacle à l'esprit de dévouement. Le sacerdoce, qui prend en Jésus-Christ lui-même sa source, a été communiqué aux Apôtres; et Notre-Seigneur, en le leur donnant, a établi qu'ils le communiqueraient à leur tour, par l'imposition des mains, à ceux qu'ils jugeraient propres au ministère de la parole et à la dispensation des choses saintes.

Nous nous bornons ici à indiquer sommairement ce que nous nous proposons d'expliquer avec une étendue convenable, dans l'exposition du Symbole, du Décalogue et des Sacrements. Ce simple aperçu nous montre que la religion, demeurant essentiellement la même qu'elle fut à l'origine, a reçu de Jésus-Christ sa forme et toute la perfection qu'elle devait avoir dans ce monde. « Ce qu'on appelle aujourd'hui la re-« ligion chrétienne, dit saint Augustin, a existé depuis « l'origine du monde jusqu'à Jésus-Christ, et c'est de « lui que la vraie religion, qui était aussi ancienne « que le monde, a commencé d'être nommée *reli-« gion chrétienne*[1]. »

III. L'avantage inappréciable du christianisme est d'avoir, dans les premiers pasteurs, un ministère public que Jésus-Christ a établi gardien des dogmes, de la morale et du culte.

Dans tous les temps il a dû y avoir sur la terre une autorité visible et parlante, qui conservât et transmît le dépôt sacré des traditions religieuses. Ce furent d'abord les pères de famille, les patriarches qui, selon l'ordre établi, enseignaient à leurs enfants ce qu'eux-mêmes avaient appris de leurs aïeux. La Providence suscita, dans la suite des temps, des prophètes qui ramenaient le peuple hébreu de ses égarements, et qui l'éclairaient sur les desseins de Dieu. Ce peuple eut de plus une tribu spécialement chargée de la garde de la religion; aux prêtres était confié l'enseignement de la loi, eux seuls eurent le privilége d'offrir les sacrifices; c'était à eux, et surtout au grand-prêtre, que

[1] Liv. I *des Rétractations*, chap. XIII.

le peuple s'adressait dans ses doutes. Jésus-Christ apprit aux Juifs à respecter l'autorité de la Synagogue, alors même qu'elle touchait à sa fin et que ceux qui la composaient se laissaient aller à des passions coupables qui amenèrent la ruine de leur nation. « Ils sont assis sur la chaire de Moïse, leur dit-il; « pratiquez ce qu'ils enseignent, mais ne faites pas ce « qu'ils font. »

Cependant ces diverses autorités, établies pour la conservation des doctrines, se ressentaient de l'imperfection de l'ancien ordre de choses. Les pères de famille n'avaient pas reçu la promesse d'une assistance surnaturelle qui mît leur enseignement domestique à l'abri de l'erreur; ils faillirent à leur mission quand les superstitions de l'idolâtrie se répandirent dans le monde et infectèrent les générations. La voix des prophètes ne pouvait retentir partout, leur enseignement ne fut connu que d'un petit nombre de peuples; ils ne formaient pas d'ailleurs un ministère régulier et continu, qui se perpétuât à travers les siècles. La tribu sacerdotale de Lévi, quelles qu'aient été la nature et l'étendue de l'assistance qu'elle recevait de Dieu pour l'enseignement de la loi, n'était directement établie que pour la nation juive. Une autorité plus grande, plus assurée, plus manifeste aux yeux de tous les peuples, devait succéder aux pères de famille et à la Synagogue, pour conserver intacte la religion chrétienne.

Nous avons vu Notre-Seigneur, quand il commença la prédication de son Évangile, choisir douze disciples parmi tous les autres. Ce sont les douze Apôtres destinés à devenir les colonnes de l'édifice spirituel qu'il allait élever, et les chefs du peuple saint qu'il voulait

former sur la terre. De ces douze il en choisit un qu'il établit le chef du sacré collége, et auquel il fit ces magnifiques promesses : « Simon, fils de Jona, tu es « Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et « les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux; tout « ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel; tout « ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » En vertu de ces promesses faites par un Dieu dont la parole puissante opère tout ce qu'il veut, Pierre devait être le fondement inébranlable de la société chrétienne; tous, simples fidèles et pasteurs, tous indistinctement allaient être soumis à la puissance des clefs, car Jésus-Christ, en disant : *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux....*, n'exceptait rien.

Jésus-Christ réalisa ses promesses; il consomma son œuvre, et assura la stabilité du Christianisme avant de monter au ciel. Il avait conféré aux douze disciples le caractère sacré du sacerdoce, la veille de sa mort, en instituant le sacrifice eucharistique; il leur donna leur mission, après sa résurrection. A Pierre, de qui il avait reçu un triple témoignage d'amour, il dit : *Pais mes agneaux, pais mes brebis*, lui donnant par là le soin de diriger et de nourrir, d'instruire et de gouverner les agneaux et les brebis, et les pasteurs mêmes, pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre. Aux douze Apôtres, au milieu desquels était Pierre, il dit : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie; allez, enseignez toutes les nations, baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle.* Il souffla également sur tous, pour leur communiquer le même esprit, et il

leur dit : *Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.*

Tous les Apôtres reçurent donc une puissance divine pour l'enseignement de la foi et pour la dispensation des sacrements; mais ils ne la reçurent pas tous au même degré ni avec la même étendue, car Notre-Seigneur, pour établir l'unité de son Église, voulut d'abord constituer la primauté dans la personne de Pierre; il voulut que les autres Apôtres se tinssent inviolablement unis à leur chef. Pierre vivra dans ses successeurs les pontifes romains, jusqu'à la fin des siècles, pour instruire et gouverner la société spirituelle des fidèles; sa voix se fera entendre partout, elle retentira aux extrémités du monde; tous les vrais enfants de Dieu la vénéreront comme la voix de Jésus-Christ, dont il est le vicaire et l'organe. Les évêques succéderont aux Apôtres, et gouverneront la partie de l'Église spécialement confiée à leur sollicitude par le pasteur suprême. Tant qu'ils demeureront unis au centre, Dieu sera avec eux, et leur enseignement sera pur : par leur ministère, la grâce du salut se répandra sur les peuples. Or toujours la plus grande partie des évêques demeurera dans cette concorde, dans cette union de croyances, dans la subordination hiérarchique au vicaire de Jésus-Christ; la vraie religion, le Christianisme, la société chrétienne que Jésus-Christ a formée, qu'il a ainsi réunie sous l'autorité des pasteurs, subsistera toujours, car il lui a solennellement promis qu'il l'assistera jusqu'à la fin des siècles, pour que jamais les puissances de l'enfer ne prévalent contre elle.

LEÇON XXVI

CONCLUSION

Divinité du Christianisme.

Le Christianisme n'est pas l'œuvre de la sagesse humaine, mais l'œuvre de Dieu commencée dès l'origine du monde et perfectionnée par Jésus-Christ. — Il présente, dans les faits miraculeux qui se sont produits en sa faveur, des preuves incontestables de divinité. — Il a produit et il ne cesse de produire des effets surnaturels, qui ne sont pas des témoignages moins certains de sa céleste origine.

Nous avons passé en revue des événements du plus haut intérêt; les origines et les développements successifs du Christianisme; les faits extraordinaires qui, à diverses époques, au temps des patriarches, pendant la durée du peuple hébreu, et surtout au commencement de l'ère chrétienne, ont manifesté l'intervention de Dieu; la révolution qu'a opérée dans le monde la parole de Jésus-Christ.

Rappelons et résumons tous ces faits historiques dans une dernière leçon, et disons à la gloire de Notre-Seigneur que le Christianisme ne doit rien à la sa-

gesse humaine, et qu'il s'est constamment montré par ses effets l'œuvre de Dieu seul.

I. Parmi les ennemis du Christianisme, les uns le présentaient comme un assemblage d'idées incohérentes et de superstitions; d'autres, qui tiennent par leurs études un rang plus élevé, affectent beaucoup de respect pour la religion chrétienne; ils la disent une préparation convenable et même nécessaire à la philosophie, le genre humain ayant dû commencer par croire, à l'époque de son enfance et pendant son adolescence, pour devenir capable, à mesure qu'il atteint l'âge parfait, de s'élever aux conceptions de la science. Plusieurs admirent en elle une des plus belles et des plus fortes conceptions de l'esprit humain dans les âges passés, une transformation plus épurée des doctrines anciennes, un développement de la pensée qui va sans cesse, par la voie du progrès, vers une perfection indéfinie. Selon eux, la philosphie orientale, la philosophie juive, la philosopie grecque, se seraient formées par degrés, tantôt marchant sur des lignes parallèles, tantôt se modifiant par le travail et par des emprunts qu'elles se faisaient l'une à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin elles aient été unies et conciliées dans le Christianisme. Notre-Seigneur et ses disciples auraient donc mis en œuvre les systèmes philosophiques et religieux qu'ils avaient trouvés dans les différentes écoles, pour les coordonner ensemble et en faire un corps de doctrine; la théologie juive, lentement développée à travers une longue suite de siècles, soumise à l'influence de la religion chaldéenne, égyptienne, etc., ensuite à celle des doctrines grecques, des stoïciens et des platoniciens, aurait

enfin reçu sa dernière forme dans le Christianisme. En un mot, la religion chrétienne ne serait qu'un progrès naturel des idées conquises par la philosophie.

Une pareille théorie serait spécieuse, si nous la considérions sans tenir compte de l'histoire ; mais elle ne supporte pas l'examen quand on veut la juger d'après la réalité des faits.

Qu'on se rappelle la suite des événements dont se compose l'histoire du peuple de Dieu. Les patriarches, Moïse et les prophètes, ont-ils fait de la philosophie, ont-ils eu recours à l'étude, aux raisonnements, aux traditions des nations étrangères, pour enseigner la religion aux Hébreux? N'est-ce pas au nom de Dieu seul et sous son inspiration qu'ils ont parlé, et leur parole n'était-elle pas souvent accompagnée de prodiges qui étaient la preuve incontestable d'une mission céleste? Ces faits sont le vrai point de départ dans toute discussion sérieuse sur la religion ; il n'est jamais permis de les perdre de vue, ou d'en faire abstraction.

Mais, de plus, quand on considère avec quelque attention la fidélité avec laquelle le peuple hébreu a conservé ses traditions, il est impossible de n'y pas voir l'œuvre de Dieu. Quel spectacle, pour l'observateur attentif, que celui d'un peuple grossier, porté autant que tout autre aux superstitions, éprouvant, ainsi que son histoire en fait foi, un violent penchant pour le culte des idoles, et qui cependant se maintient toujours ferme, sans changer, sans altérer sa foi, pendant que les nations les plus savantes donnaient dans toutes les absurdités de l'idolâtrie!... Il y a eu des

écarts individuels, il y a eu même des moments où la plus grande partie de ce peuple semblait prête à abandonner sa loi; et néanmoins, malgré ces écarts, malgré l'exemple universel et si contagieux de tout ce qui l'environnait, le peuple hébreu a conservé la notion pure de Dieu, de la morale et du culte. Nul peuple n'a subi autant de vicissitudes, nul n'a souffert autant d'invasions de la part des étrangers, et n'a été plus souvent forcé d'abandonner son sol pour se mêler aux autres peuples; et cependant, jeté par diverses transmigrations sur tous les points du monde, il est demeuré le même. Il a eu, pendant une longue série de siècles, des écrivains différents les uns des autres par les mœurs, par le caractère et la position, et dans tous ces écrivains on retrouve la plus invariable unité de doctrine; l'un explique plus à fond ce qu'un autre n'avait fait qu'indiquer, mais il n'y a pas même l'ombre d'une contradiction entre eux!... Cela n'est pas naturel, cela ne se voit nulle part ailleurs.

On a dit que les écrivains juifs, que nous considérons comme inspirés, et qui ont vécu après la captivité de Babylone, avaient emprunté les idées des Chaldéens, et plus tard celles des philosophes grecs. C'est une assertion gratuite et sans nulle vraisemblance. Nous n'examinons pas si ces écrivains ont employé des termes ou des formules qui se trouveraient ailleurs dans quelque philosophe; chacun sent bien qu'un auteur, inspiré ou non, peut revêtir sa pensée d'un terme qu'il croit convenable, alors même que d'autres s'en seraient servis, sans qu'il soit présumé pour cela avoir reçu d'eux son idée. Ce qu'il y a de certain, nous en aurons la preuve dans l'exposition

traditionnelle des croyances catholiques, c'est que les auteurs des livres inspirés, composés dans les temps qui ont suivi la captivité, n'ont rien enseigné qui ne soit dans une parfaite harmonie avec ce qu'avaient dit les autres prophètes bien antérieurs à ces époques.

Les philosophes païens qui écrivaient dans les premiers siècles de l'ère chrétienne prétendaient, comme nos philosophes modernes, que les Juifs avaient emprunté une partie de leur doctrine aux Grecs et aux autres peuples : car on ne fait pas de nouvelles objections contre la religion. Les docteurs chrétiens, Origène, Clément d'Alexandrie, Eusèbe, saint Augustin, nièrent hautement ce fait, en prouvant que nos divines Écritures étaient plus anciennes, et, sans comparaison, plus riches et plus pures de doctrine que tout ce qu'avaient écrit les philosophes de la Grèce. Ils ne craignirent même pas d'assurer que ceux-ci avaient pris dans les livres sacrés du peuple de Dieu, ou dans ses traditions, tout ce qu'ils avaient de plus approchant de la vérité en matière de religion. Origène disait, en écrivant contre Celse : « Combien est préférable à « Celse le philosophe pythagoricien Numénius, qui « s'est rendu si célèbre par son éloquence ! Ce savant « homme, dans son livre *du Souverain Bien*, se sert de « passages tirés des prophètes, et il prend plaisir à en « donner des explications allégoriques. L'on dit aussi « qu'Hermippe, en son premier livre *des Législateurs*, « assure que Pythagore avait appris des Juifs la philo« sophie qu'il a enseignée aux Grecs... Nos prophètes, « c'est-à-dire ceux des Juifs, n'ont rien pu prendre de « Platon, ayant vécu avant lui. Tant s'en faut que nous « ayons copié ce qu'il dit, que nous trouvons dans les

« écrits des prophètes des choses bien plus excellentes, « dont Jésus et ses disciples nous ont donné l'intelli- « gence, en nous découvrant les secrets de l'Esprit qui « a parlé par les prophètes, et qui n'est pas autre que « l'Esprit de Jésus-Christ. Je ne crois pas hors d'ap- « parence que Platon ait eu commerce avec les Juifs, « ou même, comme quelques-uns l'ont écrit, qu'il ait « lu les livres des prophètes, d'où il a appris ce qu'il « dit[1]... » Eusèbe a consacré un livre entier de sa *Préparation évangélique* à établir que les Grecs avaient effectivement reçu des Hébreux, des Égyptiens et d'autres peuples d'Orient, tout ce qu'ils avaient de plus remarquable dans leur philosophie [2].

L'opinion des docteurs chrétiens sur les premières sources de la philosophie grecque paraît avoir été assez généralement admise parmi les auteurs païens. Diodore de Sicile rapporte à ce sujet ce qu'il avait appris en Égypte : « Les prêtres, dit-il, lisent dans leurs « annales qu'on a vu chez eux Orphée, le poëte Ho- « mère, Lycurgue le Spartiate, Solon l'Athénien, le « philosophe Platon, Pythagore de Samos... Ils don- « nent diverses preuves qui font voir que tous ces « sages ont tiré de l'Égypte tout ce qu'il y a de plus « merveilleux dans les sciences qu'ils ont profes- « sées [3]. »

Plusieurs de ces philosophes ne furent pas seulement en Égypte, ils pénétrèrent dans la Syrie, et durent aller même jusqu'à Babylone. Il n'était pas nécessaire, d'ailleurs, qu'ils se transportassent bien loin pour

[1] Origène, *Traité contre Celse*, liv. I, n. 11; liv. VI, n. 7.
[2] *Préparation évangélique*, liv. X.
[3] Diod., *Histoire*, liv. I, sect. 11, n. 36.

rencontrer des Juifs, puisque ceux-ci se trouvaient dans la plupart des régions de l'Asie. La vue de ce peuple, si extraordinaire par ses mœurs et par la singularité de sa religion, devait les frapper, et, désireux comme ils l'étaient de s'instruire, ils devaient naturellement s'informer de ses doctrines, chercher quelque occasion de lire ses livres, ou d'en demander l'explication, s'ils ne connaissaient pas la langue dans laquelle ils étaient écrits. On a vu que ces livres furent traduits en grec près de trois siècles avant Jésus-Christ; mais, avant même cette traduction, il n'était pas difficile aux étrangers d'être initiés aux mystères qu'ils renfermaient; bien loin de les garder sous le secret, les Juifs les communiquaient volontiers. Autant ils étaient éloignés de vouloir rien emprunter, en fait de doctrine, aux autres peuples, à cause de la haute idée qu'ils avaient de leur supériorité à cet égard, et du mépris que leurs livres leur inspiraient pour les rites religieux et tous les systèmes des idolâtres, autant étaient-ils disposés à faire part de leurs doctrines à ceux qui désiraient les connaître. Il est donc très-vraisemblable que les philosophes, qui ont eu des rapports avec eux, en ont reçu ce qu'ils ont écrit de plus sensé sur la religion.

L'histoire, la succession des prophètes dans le peuple juif, le caractère de ce peuple, si remarquable parmi tous les autres par la pureté de ses doctrines, tout nous montre donc que la religion, depuis son origine jusqu'à l'époque où parut Notre-Seigneur, n'a été que l'œuvre de Dieu, et non le résultat des travaux de l'esprit humain. Que dire maintenant de la dernière perfection qu'elle a reçue à cette époque?

Jésus-Christ n'a pas étudié les divers systèmes religieux ou philosophiques qui avaient cours de son temps. Il ne sortit pas de la Judée: on ne le vit point fréquenter les écoles de la Grèce, ni voyager dans les Indes, ni réunir auprès de lui les livres religieux des peuples. Il ne choisit pour disciples que des hommes connus publiquement pour n'avoir jamais fait d'études, des hommes aussi ignorants qu'on puisse l'être dans les classes pauvres et laborieuses de la société: lui-même, né de parents pauvres, avait passé son enfance dans l'exercice d'un art mécanique.

Ajoutons une observation bien simple: on veut que Notre-Seigneur et ses disciples se soient instruits des doctrines répandues de leur temps parmi les peuples: quelles étaient donc ces doctrines? Qu'y avait-il à prendre en dehors des traditions religieuses conservées par les Juifs? Ce que les philosophes les plus sensés avaient dit de bon ne se trouve-t-il pas dans nos livres saints les plus anciens, et n'y est-il pas plus purement que dans les écrits de ces philosophes qui ont mêlé tant d'erreurs aux vérités qu'ils ont connues?...

La philosophie grecque avait mis une étrange confusion dans les esprits par les systèmes les plus contradictoires; les sophistes avaient tant abusé du raisonnement pour soutenir des paradoxes, que l'on avait fini par regarder toute doctrine comme problématique; une défiance extrême de la raison et l'affaiblissement des caractères qui, énervés par la corruption des mœurs, étaient devenus incapables de s'élever à de fortes conceptions, jetaient les âmes dans le scepticisme. Les Romains, dont l'esprit plus positif et plus pratique ne se faisait pas aux subtilités de la

Grèce, dirigèrent de préférence leur philosophie vers la science de la vie morale, la connaissance du devoir; mais furent-ils plus sages que les Grecs? Non : il y avait quelque grandeur dans leurs idées; mais il y avait une exagération qui faussait les doctrines; l'orgueil, une confiance superbe dans les forces de la nature, formait le fond de leur prétendue sagesse. Austères dans leurs maximes, autant qu'ils étaient corrompus dans leurs mœurs, ils voulaient que le sage pratiquât le dévouement jusqu'à l'héroïsme, qu'il s'élevât au-dessus des faiblesses humaines jusqu'à braver la douleur et à dépouiller le sentiment de la pitié. Aussi ne donnaient-ils d'autre consolation à ceux que frappait le malheur, qui perdaient leur fortune, leurs enfants, ce qu'ils avaient de plus cher au monde, que de se roidir contre le destin et de lutter contre la fortune. « Tu es malheureux, disait Sénèque, courage, « la fortune t'a jugé son digne adversaire; elle te « traite comme elle a traité les grands hommes... Il « n'est au pouvoir de personne de rendre service au « sage, ni de lui nuire; l'injure ne l'atteint pas, il a la « conscience de sa propre grandeur. Il n'est jamais ni « pauvre, ni exilé, ni malade, parce que son âme lui « tient lieu de richesse, de santé, de patrie[1]. » D'où l'homme tirera-t-il une si rigide vertu? De son propre fonds, vous diront ces philosophes; il la trouvera, selon eux, dans sa raison, dans l'énergie de sa volonté; et ils ne craindront pas d'égaler, et même de préférer leurs sages aux dieux, parce que les dieux sont bons par nature, et les hommes par leurs propres efforts;

[1] *De Providentia... de constantia sapientis.*

ceux-ci ont un mérite qui n'est pas dans ceux-là...

Voilà les doctrines philosophiques qui régnaient dans la Grèce et dans l'empire romain quand fut annoncé l'Évangile : les philosophes étaient, dans leurs écoles et dans leurs livres, les uns dogmatiques, d'autres sceptiques, les uns épicuriens, d'autres stoïciens; un très-grand nombre avaient adopté le panthéisme. Ils n'avaient, d'ailleurs, ni les uns ni les autres, de principes arrêtés sur rien, ne s'accordant entre eux qu'à laisser le peuple dans les idées, dans les fables, les superstitions et les pratiques immorales consacrées pour le culte des faux dieux; et c'est d'eux que seraient sorties les saintes maximes de l'Évangile!... Ce serait faire sortir l'ordre du chaos, les lumières des ténèbres. Non, Jésus-Christ n'a rien emprunté à ce monde, ni ses dogmes, ni sa morale, ni les observances de son culte. Il concilie admirablement la gloire qu'il faut rendre à Dieu et la paix dont nous pouvons jouir sur la terre; l'humilité avec la confiance en Dieu; il veut sanctifier les hommes en les ramenant à son Père; sa morale est aussi supérieure à celle du paganisme que ses dogmes l'emportent sur les fables ridicules de l'idolâtrie. S'il a voulu qu'on élevât des temples, qu'on dressât des autels, que l'on fît des ablutions dans les mystères, comme en avaient les peuples idolâtres, ce fut pour rendre à Dieu des pratiques qui, dès l'origine, avaient été établies pour l'honorer, et que le démon avait profanées en les faisant servir à de honteuses superstitions.

II. L'origine du Christianisme nous fait respecter et aimer la religion de Jésus-Christ comme l'œuvre de

Dieu; elle vient de lui, et n'a rien emprunté au monde. Les miracles qui ont signalé ses grandes époques, les effets qu'il a produits, ceux qu'il ne cesse de produire encore tous les jours sous nos yeux, nous touchent bien davantage, parce qu'ils nous donnent une preuve plus sensible de sa divinité.....

Nous avons parcouru les trois grandes époques historiques de la religion : les patriarches, la loi mosaïque et l'avénement de Jésus-Christ. Quelle admirable harmonie, quelle suite dans l'œuvre de Dieu!... mais aussi que d'événements dans lesquels a éclaté en face du monde entier la toute-puissance divine! Faut-il rappeler ici les grands châtiments dont Dieu a frappé les hommes, à la réserve de la seule famille de Noé, pour venger l'oubli des traditions religieuses, et les miracles qui préparèrent le peuple hébreu à la révélation des anciennes promesses?

Ces événements, dont le souvenir ne s'effacera jamais dans le monde, sont trop présents à notre mémoire; il est impossible qu'un homme les considère avec un esprit attentif et un cœur droit, sans qu'il se sente tressaillir d'admiration, et qu'il ne dise : *Le doigt de Dieu est là.*

Ne sont-ce pas d'autres miracles non moins concluants pour nous, que les effets prodigieux que le Christianisme a produits, et qu'il ne cesse encore de produire, sur l'esprit et le cœur des hommes?

La loi fondamentale du Christianisme, c'est l'amour de Dieu et du prochain : VOUS AIMEREZ LE SEIGNEUR DE TOUT VOTRE CŒUR, ET LE PROCHAIN COMME VOUS-MÊMES. Pour établir l'empire de cette loi, qu'on ne trouve nulle part ailleurs, en dehors de la religion chré-

tienne, Jésus-Christ a demandé à tous ceux qui veulent le suivre des sacrifices onéreux pour la nature. Il veut que les hommes orgueilleux et sensuels deviennent humbles, modestes, purs dans leurs mœurs; que les pauvres supportent avec patience les privations de la fortune, et que les riches donnent généreusement aux pauvres; il veut que les serviteurs soient soumis et respectueux à l'égard de leurs maîtres, et que ceux-ci considèrent leurs serviteurs comme des frères, parce que nous avons tous au ciel le même père; il demande aux philosophes une humble soumission de leur esprit aux dogmes les plus impénétrables, aux peuples l'abandon de leurs idoles, à tous l'estime et l'amour de sa croix, symbole de pureté, de détachement, de mortification, de dévouement à la cause de Dieu, de vraie et parfaite charité.

Voilà ce qu'a demandé Notre-Seigneur. Qu'est-il arrivé? qu'ont vu nos pères, et que voyons-nous de nos propres yeux?

Tous les hommes ne se sont pas sans doute convertis au Christianisme; et tous ceux qui professent le Christianisme n'ont pas suivi ces maximes dans leur conduite, parce que la religion laisse à chacun la liberté du bien et du mal. Mais que de dévouements héroïques, que d'œuvres saintes, que de vertus surhumaines a produits et produit encore de nos jours le Christianisme!

On a vu les Apôtres se glorifier de souffrir et de mourir pour Jésus-Christ; leur âme est comme passée dans leurs successeurs et dans les simples fidèles qu'ils ont amenés à la foi chrétienne.

L'un des disciples de l'Apôtre saint Jean, Ignace,

évêque d'Antioche, comparut devant l'empereur Trajan, qui l'avait cité à son tribunal. A la demande qui lui fut faite de son nom et de ses espérances, il répondit qu'il portait le Christ dans son cœur. Il entendit avec un transport de joie la sentence qui le condamnait à mort; il s'enchaîna lui-même, pria pour l'Église, et se mit entre les mains des soldats qui devaient le conduire à Rome pour y être dévoré par les lions. Les lettres que dans le cours de son voyage il adressa à diverses Églises respirent la paix du cœur et une charité ardente. Sa seule crainte était que les fidèles de Rome n'obtinssent du ciel, par leurs prières, qu'il fût délivré de la mort: « Je crains votre charité, leur « écrivait-il, je crains qu'elle ne me nuise. Laissez-« moi devenir la pâture des bêtes, et par elles arriver « à Dieu. Priez Jésus-Christ pour moi, afin que j'a-« chève mon sacrifice. Oh! que je soupire après les « bêtes qui me sont préparées! Je souhaite les trouver « promptement, je désire qu'elles me dévorent sans « délai, afin qu'elles me soient un tombeau et qu'elles « ne me fassent pas comme à plusieurs qu'elles ont « craint de toucher. Je sais ce qui m'est utile. Ni les « choses visibles, ni les invisibles, rien ne me touche, « pourvu que j'obtienne Jésus-Christ. Que l'on me « condamne au feu, à la croix, aux bêtes; que l'on « me coupe par morceaux, que l'on me brise les os, « pourvu seulement que je jouisse de Jésus-Christ! « Mourir pour Jésus me vaut mieux que de régner « jusqu'aux extrémités de la terre. Je cherche Celui « qui est mort pour nous, je veux Celui qui est res-« suscité pour nous. Je vous écris plein de vie, mais « désireux de mourir. Il n'est pas une étincelle en moi

« qui aime la matière, mais je sens quelque chose qui « me parle au dedans et me dit: Allons au Père. » Les désirs de saint Ignace furent exaucés. Conduit à Rome et exposé dans l'amphithéâtre, il fut dévoré par deux lions.

Un autre évêque, contemporain de saint Ignace, et qui était parvenu à une grande vieillesse, Polycarpe de Smyrne, eut aussi la gloire de souffrir pour Jésus-Christ. Un proconsul le pressant de jurer par les dieux de l'empire et de dire des injures contre le Christ, il répondit : *Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait aucun mal; comment pourrais-je blasphémer contre mon roi et mon Sauveur?* Condamné au feu, il ôta lui-même ses vêtements; et, comme les bourreaux se disposaient à le clouer à un poteau, il leur dit : « Laissez-moi; Celui qui me donne la force « de souffrir le feu m'en donnera aussi pour demeurer « ferme sur le bûcher sans la précaution de vos clous.» Lorsqu'il se vit sur le bûcher, il leva les yeux au ciel et remercia Dieu de l'avoir fait arriver enfin à ce jour et à cette heure où il allait être mis au nombre des martyrs et prendre part aux souffrances de Jésus-Christ, et il attendit en paix que le feu consumât son corps.

Les simples fidèles se montraient dignes de tels évêques et n'avaient pas moins de magnanimité. On vit quelquefois des centaines et des milliers de ces héros chrétiens aspirer à la même gloire. Une légion tout entière de soldats, avec ses officiers généraux Maurice, Exupère et Candide, fut décimée d'abord et ensuite égorgée à Agaune, tout près de la montagne que l'on appelle aujourd'hui le *Grand-Saint-Bernard.*

L'empereur Maximien exigeait de ces braves des actes contraires à la religion; ils répondirent : « Nous « sommes vos soldats, mais aussi, nous le confessons « librement, nous sommes les serviteurs de Dieu. « Nous vous devons le service de la guerre, à lui l'in- « nocence : si vous ne nous demandez rien qui l'of- « fense, nous vous obéirons comme nous l'avons fait « jusqu'à présent; sinon, c'est à lui que nous obéi- « rons plutôt qu'à vous. » On crut les effrayer en faisant décimer une seconde fois la légion; mais eux, à la vue des cadavres de leurs compagnons d'armes, s'exhortaient mutuellement à persévérer; ils se réjouissaient de les voir couronnés de la palme du martyre. Ils se dépouillèrent tous de leur armure et se laissèrent égorger jusqu'au dernier.

Peut-être serait-on moins surpris de voir des évêques, des prêtres, des magistrats, des guerriers, porter cette magnanimité d'âme au milieu des périls extrêmes, et envisager la mort de sang-froid; mais ces exemples devinrent communs dans les autres classes. C'étaient des mères de famille qui exhortaient leurs enfants à mourir avec elles, pour la cause de Jésus-Christ, comme sainte Félicité avec ses sept fils. C'étaient des enfants qui s'échappaient quelquefois de la maison paternelle pour courir aux supplices. Combien ne vit-on pas, parmi les martyrs, de jeunes filles, que leur fortune et tous les agréments de la nature semblaient appeler aux plus séduisantes positions de la société ! On voulut leur faire abandonner la foi, on s'efforça de les effrayer par des menaces et de les gagner par des promesses; mais elles protestèrent qu'elles n'auraient jamais d'autre époux que Jésus-Christ. La

foi chrétienne, l'amour qu'elle leur inspirait pour Jésus-Christ et pour la virginité les rendit supérieures à tous les tourments.

Nos pères ont vu ces grands dévouements. Nous, que voyons-nous?

Nous voyons l'œuvre de Jésus-Christ toujours subsistante après tant de siècles; toujours blâmée par les orgueilleux et contredite par les passions, souvent persécutée, mais toujours pleine de vie; nous voyons le Christianisme créant de nouvelles institutions, et donnant au monde le spectacle de vertus qui commandent le respect et l'admiration, même de ses ennemis.

Aujourd'hui encore il y a des martyrs, là où il y a des persécuteurs. Plusieurs de nos frères sont morts dans ces dernières années pour la cause de la foi, en Chine, dans la Cochinchine et ailleurs, avec autant d'héroïsme chrétien que ceux qui versèrent leur sang au siècle des Néron et des Dioclétien. Il y a aussi les martyrs de la charité, de l'humilité, de la pénitence, car nous pouvons bien donner ce nom à ces hommes généreux, à ces humbles vierges, à ces femmes magnanimes, qui renoncent aux douceurs de la famille, aux agréments de la vie, aux jouissances les plus légitimes, pour aller, les uns prêcher l'Évangile aux extrémités du monde, au milieu de continuels périls et de dures privations; les autres se dévouer au soin des pauvres et des malades; d'autres s'ensevelir dans une profonde retraite où, ignorés du monde, ils prieront et feront pénitence pour le monde.

Indépendamment de ces grands et admirables exemples d'abnégation que le Christianisme met si

souvent sous nos yeux, que de vertus modestes il produit dans la société, vertus qui ne jettent pas tant d'éclat, et qui néanmoins sont toutes divines comme le principe surnaturel d'où elles procèdent! Quelle que soit la corruption du siècle, et malgré l'entraînement des passions, il y a dans la religion chrétienne un attrait puissant qui attire à Dieu; plusieurs sans doute résistent à cette action bienfaisante, mais le nombre de ceux qui la suivent, et en qui elle fait surmonter les plus violents assauts des tentations, de ceux qui mortifient leurs inclinations déréglées, qui font à Dieu de pénibles sacrifices, et qui les lui offrent dans l'allégresse de leur cœur, ce nombre est beaucoup plus considérable qu'on ne le pense. Si vous voulez y réfléchir, vous en verrez tout autour de vous, parmi vos amis, dans l'intérieur de votre famille; vous en trouverez même parmi les jeunes enfants; oui, nous avons très-souvent admiré la puissance divine de la grâce dans des enfants de sept à dix ans; ils ne savaient pas raisonner, mais il savaient aimer Jésus-Christ, faire des efforts sur eux-mêmes pour combattre des défauts naissants, et se priver des objets qui leur étaient le plus précieux, pour les donner aux pauvres.

Arrêtons-nous; car, s'il fallait dire tout le bien que fait la religion, nous serions infinis; les œuvres qu'elle ne cesse de produire nous découvrent la vertu divine qui l'anime, et nous font croire facilement à son origine céleste.

Et le monde, quand il a voulu se séparer de Jésus-Christ, qu'a-t-il fait? Qu'ont fait ces hommes qui se sont donné le nom fastueux de philosophes? Ceux qui

ont vécu dans le paganisme n'ont pas ramené une seule bourgade à la connaissance du vrai Dieu, ils n'ont pas pu former une école qui subsistât après eux. Et ceux qui auraient pu mettre à profit les lumières du Christianisme, ceux qui ont vécu au milieu de nous, qu'ont-ils fait? Ils ont fait des objections, ils ont semé des doutes, ils ont essayé de créer des systèmes, et rien n'a réussi sous leur main. Il n'y a qu'un petit nombre d'années que deux des plus célèbres parmi eux ont dit : *La philosophie est encore au maillot... elle n'existe même pas encore, car elle n'est pas parvenue jusqu'ici à résoudre un seul des problèmes qui intéressent l'humanité.* Hé, mon Dieu! ces hommes ne seraient-ils pas plus sages et plus heureux si, au lieu de consumer leur vie à des travaux sans résultat, à poursuivre une chimère, à vouloir concilier ensemble la vérité avec l'erreur, ils allaient humblement à l'école de celui qui seul est la *voie*, la *vérité* et la *vie*? « Les philosophes, disait Bonaparte, se creusent l'esprit pour « inventer de nouveaux systèmes; pourquoi ne pas « se contenter du Christianisme, par lequel l'homme « est reconcilié avec lui-même, et qui donne autant « de bonheur et d'espérance aux individus que de « garantie d'ordre et de paix aux sociétés[1] »

Tous les hommes ne sont pas en état de se livrer à des études historiques sur les origines du Christianisme, ni de faire des raisonnements savants sur telles et telles preuves qui démontrent sa divinité; mais tous ont des yeux pour voir et un cœur pour sentir. L'œu-

[1] Paroles de Napoléon dites à Wieland, peu de jours après la victoire d'Iéna. (Revue de Londres, *Quaterly Review*, 1852.)

vre de Dieu a non-seulement dans son ensemble, mais dans chacune de ses parties, un caractère qui la révèle, qui la montre pour ce qu'elle est; et l'âme qui la voit d'un regard attentif et pur se sent attirée vers elle. Elle ne trouve rien dans les systèmes ni dans les doctrines des hommes qui la touche ainsi: tout y est froid, spéculatif, stérile, contentieux; mais, dès qu'elle se tourne du côté de Dieu, et que son œil se porte sur son œuvre, une lumière qui la pénètre, une voix intérieure qui résonne dans la partie la plus intime du cœur, la persuade; elle adhère, elle se sent heureuse. Il suffit quelquefois pour cela de la lecture de la vie d'un saint, ou moins encore, d'un simple trait d'humilité et de vraie charité qu'on admire dans un pieux fidèle, dans un enfant. Oui, la vue d'un saint, le spectacle d'une vertu vraiment pure et surnaturelle, la joie intime que l'on éprouve aux pieds de Notre-Seigneur, nous est une preuve de la divinité de sa religion et plusieurs ne sont pas persuadés ni attirés autrement. *La lumière de votre face s'est réfléchie sur nous, et vous avez mis la joie dans mon cœur*, dit à Dieu le prophète David. Cette lumière qui part du ciel nous montre l'œuvre toute sainte, toute divine de Jésus-Chrit; elle nous la montre soit dans un miracle, soit dans sa perpétuité, soit dans les effets qu'elle produit; et cette même lumière pénètre avec une secrète onction dans le cœur pour le persuader; il s'opère, en ce moment, ce que saint François de Sales appelle un *tressaillement universel de l'âme*. Que Dieu fasse donc toujours luire sur nous cette lumière, et qu'il nous fasse sentir cette action si douce et si pénétrante de son esprit: elle nous amènera et nous gardera dans la sainte Église; nous

trouverons dans son sein ce que les hommes chercheront vainement ailleurs, une doctrine pure, sans mélange d'erreurs; une vérité complète, une vie surnaturelle, qui satisfait pleinement, qui répond à tous les désirs, à toutes les aspirations du cœur.

FIN DU PREMIER VOLUME

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Leçon I. — Étude de la religion.

Leçon II. — L'Homme.

Leçon III. — Dieu.

Leçon IV. — Perfections de Dieu.

Leçon V. — Sur l'athéisme.

Leçon VI. — Dieu instruit les hommes par les lumières naturelles de la raison et par la révélation.

Leçon VII. — Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Leçon VIII. — Sur la création du premier homme et les dons qu'il a reçus de Dieu.

Leçon IX. — Nature de l'homme.

Leçon X. — Erreurs sur la création de l'homme et sur sa nature.

Leçon XI. — Erreurs sur les facultés naturelles de l'homme.

Leçon XII. — Sur la religion primitive.

Leçon XIII. — Sur le déluge.

LEÇON XIV. — SUR LA DISPERSION DES HOMMES APRÈS LE DÉLUGE ET L'UNITÉ DE LA RACE HUMAINE.

LEÇON XV. — ANCIENNETÉ DES PEUPLES.

LEÇON XVI. — SUR L'IDOLATRIE.

LEÇON XVII. — MOYENS ÉTABLIS PAR LA DIVINE PROVIDENCE POUR LE SALUT DES HOMMES, AU MILIEU DE LA CORRUPTION GÉNÉRALE.

LEÇON XVIII. — MIRACLES QUI ONT PRÉPARÉ LES HÉBREUX A RECEVOIR LA DÉCLARATION MOSAÏQUE.

Leçon XIX. — Révélation divine sur le mont Sinaï.

Leçon XXI. — Dieu fait annoncer au monde la venue du Messie de la rédemption.

Leçon XXIII. — Miracles de Jésus-Christ et accomplissement des prophéties.



F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.



